4/96
STRAND PRICE
$ 5.00

THÉATRE

DE SALON

PARIS. IMPRIMERIE DE PILLET FILS AÎNÉ, 5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

THÉATRE
DE SALON

PAR

MÉRY

APRÈS DEUX ANS. — LA COQUETTE.
AIMONS NOTRE PROCHAIN. — LE CHATEAU EN ESPAGNE.
ÊTRE PRÉSENTÉ. — LA GROTTE D'AZUR.
UNE VEUVE INCONSOLABLE. — L'ESSAI DU MARIAGE.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

Ce livre a peut-être une certaine opportunité dans un moment où la comédie de salon prend beaucoup de faveur, à la ville et à la campagne. Plusieurs de ces comédies sont inédites; mais elles ont déjà été jouées, hors du théâtre, par d'excellents artistes, entre autres par mesdames Plessy et Judith, MM. Bressant et Brindeau, M. et madame Lagrange, pour lesquels ces pièces furent composées, en vue du salon : en les publiant aujourd'hui, on les donne à leur domaine naturel, le répertoire du paravent. Ceux, parmi les comédiens bourgeois, qui recherchent de préférence le style naturel des portiers, ou la langue de l'argot moderne, ou l'esprit de la trivialité bouffonne, sont prévenus qu'ils ne trouveront rien de tout cela dans ce recueil. L'auteur a eu le bonheur de voir le grand monde parisien, et, après avoir longtemps écouté, il a essayé de se souvenir.

Il y a, dans chaque siècle, quelques esprits moroses qui dénigrent le présent et exaltent le passé, méthode qui remonte aux contempteurs dont parle Horace : ainsi, on a bien voulu dire mille fois que la langue de la causerie distinguée et l'esprit aristocratique du salon avaient subi une forte décadence, dans le siècle où nous avons le malheur de vivre. Nous n'avons pas connu les salons de madame Geoffrin et de madame du Deffant, mais nous avons eu l'honneur de fréquenter quinze ans les salons de madame Émile de Girardin et de M. le duc de Choiseul; là ont passé devant nous, et ont parlé à côté de nous, humble auditeur, tous ceux qui ont été grands par l'esprit et la distinction du langage, et nous osons affirmer que notre siècle n'a rien à envier à ses aînés pour ce genre d'illustration intime. On a peut-être mieux écrit autrefois, mais on n'a jamais mieux parlé qu'aujourd'hui, chez les femmes surtout. Nous sommes en décadence de ce côté, la chose est notoire; l'Attila de l'argot nous envahit, c'est incontestable; la trivialité du patois naturel triomphe sur toute la ligne, c'est évident. Le mal a commencé le jour où les hommes ont cessé d'écouter leurs professeurs de salon, les femmes.

APRÈS DEUX ANS

COMEDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée à Paris, à la salle Herz.

PERSONNAGES :

La duchesse de VALBREUSE, jeune veuve..... Mme ARNOULD-PLESSY.
Le comte GAÉTAN DE MORANGES..... M. BRESSANT.

La scène se passe à la maison de campagne de la duchesse, à Saint-Mandé, en 1858.

APRÈS DEUX ANS

Un salon ouvert sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE.

(Elle est assise et paraît absorbée par la douleur. Elle tient une lettre ouverte.)

Il y a une douleur bien cruelle... elle m'était inconnue... la douleur qui ne pleure pas... Je croyais avoir enfin obtenu cette heureuse insensibilité que Dieu accorde comme une consolation à ceux qui ont abusé de la souffrance, et cette lettre m'arrive tout à coup comme une voix de la tombe et me déchire le cœur !... Mais pourquoi n'ai-je plus de larmes en réserve, après deux ans?... Le tribut des larmes serait-il une dette qui aurait aussi le bénéfice de la prescription?... Mon Dieu! je m'effraye de ne pas pleurer!... Relisons cette lettre...

« Madame la duchesse,

» J'arrive à Paris après un très-long voyage, et mon premier devoir est de vous remettre un dépôt précieux qu'une noble main m'a confié devant Sébastopol. J'étais moi-même agonisant et couché dans l'ambulance à côté du jeune colonel duc de Valbreuse, votre héroïque mari, lorsque ces

derniers mots furent prononcés à mon oreille : « Ceci à ma » femme... » Croiriez-vous, madame, que cette pieuse mission donnée par un mourant fit naître en moi une énergie salutaire? J'avais un devoir sacré à accomplir. Le médecin me soigna, Dieu me guérit. Après mon rétablissement, j'eus le malheur de tomber dans une embuscade en faisant une ronde de nuit, et je fus conduit prisonnier au fond de la Russie méridionale, où je trouvai, chez nos ennemis d'alors, les soins les plus affectueux. Vous apprendrez bientôt de vive voix par quel singulier hasard je ne suis rentré en France que longtemps après la paix.

» Je n'ai eu l'honneur de connaître votre mari qu'à son dernier moment; son glorieux nom ne m'a été révélé que trois jours après. En arrivant à Paris hier, j'ai couru au ministère; là, j'ai appris que vous aviez quitté votre domicile de la rue Saint-Dominique pour votre maison de campagne de Saint-Mandé.

» J'ai l'honneur d'être, madame la duchesse, votre respectueux serviteur,

» Comte Gaetan de Moranges. »

Un beau nom!... cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée... Il m'est impossible de recevoir ici M. le comte de Moranges... je me suis imposée une retraite absolue de trois ans... il faut toujours tenir la parole qu'on se donne à soi-même... Ma femme de chambre le recevra... (Elle sonne.) Elle va prendre mes ordres... cherchons un prétexte... (Elle sonne et réfléchit.) Quel prétexte?... On me laisse toujours seule dans les moments où il faut être deux!... Les femmes de chambre ne servent qu'à ne pas servir!... Ah! mon Dieu! j'entends le galop d'un cheval!... On s'arrête à la grille du parc!... Le jardinier ouvre... Maladroit, comme s'il était portier!... Et dans quel désordre de toilette!... une robe du matin!...

un négligé de bourgeoise!... pas une fleur dans mes cheveux!... la laideur de la tristesse sur le front!... (Elle va sonner une troisième fois et s'arrête.) Il n'est plus temps... Le voici!... Au fait, il est plus poli de le recevoir.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, votre lettre et votre mission m'ont ému jusqu'au fond du cœur. Permettez-moi de vous recevoir comme un ancien ami.

(Elle lui tend la main, s'assoit et désigne un fauteuil au comte.)

LE COMTE.

Une mission bien triste, mais un devoir bien doux, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

On vous a donc retenu dans la Russie méridionale après la paix? Je le comprends très-bien; la même chose est arrivée au duc de Richelieu à Odessa.

LE COMTE.

Non, madame, je suis indigne d'une si belle comparaison. Les Russes ne m'ont pas retenu, au contraire. J'étais toujours souffrant de ma blessure, et j'avais besoin d'un climat très-chaud pour me rétablir tout à fait. Il m'a été permis de me rendre à Téhéran; de là, j'ai gagné le golfe Persique, et enfin, pour me rapprocher davantage du soleil, je me suis embarqué pour le Bengale... Mais, madame, pardonnez-moi ces détails oiseux. (Il tire de sa poche un petit paquet cacheté à la cire rouge.) Je vous rends le dépôt qui m'a été confié.

LA DUCHESSE, émue, en prenant le paquet.

Savez-vous ce qu'il contient?... (Silence.) Je le sais, moi...

tout m'a été envoyé... oui, tout... excepté la chose à laquelle je tenais le plus au monde, car elle était avec lui, elle vivait avec lui, elle s'agitait sous les battements de son cœur; elle recevait tous les jours un sourire de ses yeux, un baiser de ses lèvres, une étreinte de ses mains... C'est le médaillon de mon portrait... mes doigts tremblent en essayant de déchirer cette enveloppe... J'étais si contente le jour où je posai devant le peintre! mon visage rayonnait de joie; j'avais au front l'auréole du bonheur; il était là, devant moi, lui, et son regard allait du portrait au modèle, et du modèle au portrait, et je voyais que la moitié de mon bonheur passait dans son âme sans diminuer le mien. Oh! je n'aurai jamais le courage de rouvrir ce médaillon; il y a trop de divins souvenirs dans cette peinture; tout un passé d'amour qui ne reviendra plus et couvre de deuil mon avenir. On quitte la triste robe du veuvage, mais sa nuance reste au fond du cœur.

LE COMTE. (Il se lève et s'incline respectueusement.)

Madame, je respecte cette douleur comme une chose sainte; ma mission est remplie, permettez-moi de me retirer, et...

LA DUCHESSE, reprenant le ton léger.

Oh! je ne permets pas une si courte visite après un voyage si long. Cela me prouve que nous ne devons jamais attrister personne de notre tristesse. La douleur doit être égoïste... C'est ce portrait qui a réveillé des souvenirs!... Je croyais être seule. (Se levant.) Vous avez votre voyage à me raconter... Permettez-moi de vous quitter un instant... je vais placer ce médaillon dans mon reliquaire de famille, dans l'écrin de mes bijoux de deuil... je veux être seule pour briser cette empreinte de cire... (Elle lit sur l'enveloppe.) *Secrétariat de l'état-major*... C'était son testament, fermé la veille d'une bataille, la veille de la mort. (Elle sort.)

SCÈNE III

LE COMTE, changeant tout à coup de maintien après avoir salué respectueusement la duchesse. (Avec enthousiasme.)

Comme elle ressemble à son portrait !... Seulement, elle est beaucoup plus belle !... beaucoup plus ! La main du peintre a tremblé d'amour sur l'ivoire ; elle n'a pas rendu pleine justice au modèle : le peintre n'a fait qu'une belle femme ; il fallait peindre l'impossible... La beauté !... Maintenant, que vais-je devenir ?... Elle aime son mari... c'est évident !... elle l'adore... Après deux ans !... deux ans !... Artémise s'est mariée en secondes noces après dix-huit mois !... Je tombe sur une exception. Aussi pourquoi faut-il que ce pauvre colonel de Valbreuse m'ait remis ce médaillon et son calepin de souvenirs sans la moindre enveloppe, sans le moindre obstacle de cire scellé de ses armes ? Ma délicatesse aurait tout respecté, je n'aurais rien ouvert, rien admiré, rien lu... C'est moi qui ai pris la précaution posthume de mettre le dépôt sous pli et de le sceller du sceau du secrétariat de l'état-major... Ah ! je dirai comme le poëte de la mer Noire : « Mes yeux ont vu ce qu'ils n'auraient pas dû voir !... » En brûlant de mes regards cette peinture morte, j'avais deviné l'idéal vivant ! et, dans ce long voyage de désespoir, entrepris pour oublier un amour impossible, quand je voyais ces pays indiens où les femmes sont parodiées par le soleil, sous toutes les nuances de l'ébène, du cuivre, du jaune, du vert, je pensais à ce pays de France où la beauté, la grâce, l'esprit s'associent pour faire les merveilles de la création, le modèle vivant de ce portrait, mille fois caressé par mes yeux dans les régions de l'équateur... (Prêtant l'oreille.) Oui, j'entends une porte qui se ferme... Elle vient... ne l'effarouchons pas... causons avec calme

d'abord... un *andante* en sourdine... Grâce aux chapitres de pensées que j'ai lus dans ce manuscrit du pauvre colonel (il montre un calepin et le serre tout de suite), et qui sont dans ma mémoire, je pourrai peut-être, en faisant un bon choix, lui rappeler son mari... Excellente idée!... ce sera comme un déguisement moral. Le second mari d'Artémise s'était sans doute déguisé en premier... La voici.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, permettez-moi de vous traiter en voyageur indien; il fait très-chaud; j'ai donné mes ordres à ma femme de chambre; elle vient de servir, là, sur la terrasse, à l'ombre, les rafraîchissements de la saison.

LE COMTE.

Madame la duchesse, cette offre hospitalière me sera douce avant mon départ...

LA DUCHESSE.

Mais vous ne partez pas encore...

LE COMTE.

Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous remettre, madame, était bien tout ce que vous attendiez?

LA DUCHESSE.

Oui... seulement, le médaillon paraît avoir bien souffert; il est terni; il a perdu sa fraîcheur.

LE COMTE, avec un léger embarras.

Ah!... il a perdu?... Ce n'est pas étonnant; le climat opère sur l'ivoire... et puis votre portrait allait souvent au feu... Les modèles se conservent beaucoup mieux que les portraits, et...

LA DUCHESSE, interrompant avec vivacité.

Serviez-vous dans la même arme avec mon mari?

LE COMTE.

Non, madame, j'appartiens au génie.

LA DUCHESSE.

Votre arme rend de bien grands services en temps de guerre.

LE COMTE.

Et en temps de paix aussi.

LA DUCHESSE.

Ah! en temps de paix, on assiége des villes aussi? J'ignorais cela.

LE COMTE.

On assiége toujours quelque chose; on rencontre toujours dans le monde quelque Sébastopol de salon. Eh bien, nous appliquons, alors, nous, la théorie militaire à l'exercice civil. Nous ouvrons la tranchée devant une difficulté jugée insurmontable; nous traçons des parallèles, nous creusons des mines, nous perçons des souterrains, nous dressons nos batteries, nous alignons des gabionnages, nous élevons des redans, nous...

LA DUCHESSE, riant.

Mon Dieu! quel travail vous faites là! J'aimerais cent fois mieux laisser toutes les difficultés debout que de les renverser avec tant de fatigues!

LE COMTE.

Ah! nous sommes obligés par état de réussir, nous! Que ferait le génie en temps de paix? Il oublierait la manœuvre!

LA DUCHESSE.

Très-bien! En vous voyant, et surtout en vous écoutant, je vois avec plaisir que ce long voyage vous a complétement rétabli de votre blessure.

LE COMTE.

Oui, madame, de la blessure d'Inkermann.

LA DUCHESSE.

Vous avez eu le malheur d'en recevoir une autre?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

A Malakoff?

LE COMTE.

Non, madame... dans une rencontre particulière.

LA DUCHESSE.

Un duel?

LE COMTE.

Oui.

LA DUCHESSE

Triste chose, le duel!

LE COMTE.

Le monde a commencé par là.

LA DUCHESSE.

Oui... Caïn et Abel.

LE COMTE.

Non... Adam et Ève.

LA DUCHESSE, souriant.

Ah!... je finis par comprendre.

LE COMTE.

Vous commencez, madame.

LA DUCHESSE.

Alors, je me tais... Veuillez m'excuser, monsieur le comte; j'ai commis une indiscrétion, à mon insu. Je respecte le secret des blessures du cœur... Me permettez-vous d'ajouter quelques points à cette broderie?...

Elle prend une broderie sur un guéridon, s'assoit et désigne un fauteuil au comte.

LE COMTE, examinant la broderie.

Ce dessin est très-joli... Aimez-vous ce travail d'oisiveté, madame?

LA DUCHESSE.

Il faut bien avoir une distraction au couvent.

LE COMTE.

Ah! nous sommes ici dans un monastère?

LA DUCHESSE.

Que j'ai fondé.

LE COMTE.

Et, en entrant, on fait des vœux?

LA DUCHESSE.

De retraite éternelle.

LE COMTE.

Doit-elle finir bientôt?

LA DUCHESSE, avec vivacité.

Vous oubliez de me raconter votre voyage, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oh! madame! Trois volumes in-octavo, avec gravures et atlas! Comment raconter cela! J'aurai l'honneur de vous offrir le premier exemplaire.

LA DUCHESSE.

Eh bien, il y a dans tous les voyages un chapitre que le voyageur n'imprime pas; c'est celui-là que je veux.

LE COMTE.

Le chapitre de la blessure?

LA DUCHESSE.

Pourquoi pas, s'il est amusant?

LE COMTE.

Mais... dans... un... monastère... rigide...

LA DUCHESSE.

Je suis la supérieure, et je m'accorde toutes les permissions que je me demande.

LE COMTE.

Bien!... j'obéis... J'étais à Madras, au Bengale... je venais de traverser le quartier de la ville noire pour me rendre au jardin zoologique de sir Thomas Varington, un vrai paradis terrestre...

LA DUCHESSE.

Sans serpent?

LE COMTE.

Avec serpent et 35 degrés Réaumur!... Je trouvai un coin d'ombre fraîche dans le jardin, une forêt vierge en miniature. Les lataniers, les magnolias, les érables entrelaçaient leurs branches et leurs feuilles au-dessus d'un petit lac de cristal, et des oiseaux de toutes couleurs chantaient des cavatines ravissantes qu'ils ont apprises au Conservatoire de Dieu.

LA DUCHESSE.

J'entrerai dans celui-là.

LE COMTE.

Vous avez vu quelquefois, madame, les effets magiques de la chambre obscure?

LA DUCHESSE.

Oui... un petit point lumineux sur un fond noir... le point grossit à vue d'œil, grossit toujours, prend un principe de forme, puis une forme complète, et devient un fantôme colossal, avec des yeux charmants ou terribles, une femme ou un démon, la belle Hélène ou Lucifer... Mais, pardon, vous oubliez... Peut-on être blessé gravement dans une chambre obscure?

LE COMTE.

Blessé à mort!... Vous allez voir...

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu! vous me faites trembler pour vos jours! Heureusement, la scène se passe à Madras et vous parlez avec l'énergie d'un vivant.

LE COMTE.

Oh! madame, ne vous fiez pas aux apparences.

LA DUCHESSE.

Rentrons dans la chambre obscure.

LE COMTE.

Soit... Les arbres tamisaient un jour crépusculaire; j'avais presque minuit à midi; j'allais m'endormir sur un hamac suspendu en escarpolette, lorsque, entre la veille et le sommeil, je vis poindre sur l'in-folio d'un latanier un visage rose, large comme... un médaillon, avec des cheveux d'ébène fluide, un front d'une ciselure exquise, des yeux velours d'iris, des narines de nacre et une bouche qui ressemblait à un écrin de perles fines, avec une bordure de corail.

LA DUCHESSE, réprimant un mouvement de surprise, à part.

Il parle comme mon mari!

LE COMTE.

Pardon, madame, vous m'avez fait l'honneur de m'interrompre?

LA DUCHESSE, sur un ton léger.

J'admirais tout bas le signalement que vous venez de donner... le signalement du visage rose. On croit lire un portrait sur un passe-port.

LE COMTE.

Ah! madame, ceci est sérieux.

LA DUCHESSE.

Je le vois bien; aussi je me permets de plaisanter... Voyons que devient le petit visage rose?

LE COMTE.

Il devient, par gradations, une jeune et belle femme complète; un divin fantôme d'amour, une apparition céleste, un ange égaré sur la terre, l'idéal du rêve de l'homme et la réalité du réveil; car je l'ai revue, cette femme, je l'ai revue vivante et radieuse dans un monde indigne d'elle; la vision du jardin a pris un corps, une âme, un cœur peut-être, et tout ce qu'elle méritait de passion, d'amour, de tendresse, d'hommages, je l'ai mis à ses pieds divins, croyant trouver auprès d'elle cet absent éternel qu'on nomme le bonheur. Inutile espoir! J'ai compris tout à coup que la beauté vivante redevenait fantôme, qu'elle m'échappait comme le premier rêve du jardin, et, à mon second réveil, j'ai découvert entre elle et moi un abîme, un abîme profond comme l'océan et sombre comme le désespoir... Voilà ma seconde blessure, madame; elle me laisse vivre par la pensée, elle me tue par le cœur!

LA DUCHESSE.

Je vous remercie de cette confidence, monsieur le comte... elle est fort curieuse... une passion de tropique... retour de l'Inde... je comprends; vous avez rencontré à Madras ou une créole coquette, c'est-à-dire une créole, ou une fiancée de Lammermoor promise à un Anglais, ou une Pénélope indienne amoureuse de son mari. Trois écueils oubliés sur la carte du golfe de Bengale.

LE COMTE.

Vous en oubliez un quatrième, madame...

LA DUCHESSE.

C'est juste... une veuve...

LE COMTE.

Une veuve...

LA DUCHESSE.

Du Malabar... On vous l'a brûlée sur un bûcher avant la

signature du contrat... J'ai deviné... Monsieur... je ne sais plus qui... un homme illustre a fait une tragédie là-dessus... Il y a un officier qui se nomme Saint-Phar, comme tous les officiers des tragédies de cette époque, et, au moment où le bourreau va brûler la veuve, Saint-Phar brûle le bourreau.

LE COMTE.

C'est charmant, c'est adorable, madame! mais je comptais sur un entretien sérieux.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur le comte!... si vous saviez!... une longue et solitaire douleur comme la mienne choisit la première occasion pour demander ses vacances... Ma tristesse a pris un congé d'une heure... votre réflexion la fait rentrer au logis avant le terme. Soyez indulgent, permettez le sourire à ceux qui ne rient plus.

LE COMTE.

Je supprime ma réflexion, et...

LA DUCHESSE.

Non... J'allais vous adresser une question oiseuse.

LE COMTE.

A laquelle on peut répondre?

LA DUCHESSE.

Oui, mais avec franchise.

LE COMTE.

C'est la vertu du soldat.

LA DUCHESSE,

Ah! un soldat ne ment jamais?

LE COMTE.

Il n'a pas le temps de mentir; il est toujours à la veille de sa mort.

LA DUCHESSE.

Alors, vous avez dit vrai, tout à l'heure, en m'affirmant que vous n'aviez jamais connu le colonel, mon mari?

LE COMTE.

Je jure sur l'honneur que j'ai dit vrai : honneur de soldat, honneur de gentilhomme.

LA DUCHESSE.

Je vous crois, monsieur le comte... c'est que... Non, il est inutile de... Voilà ma fleur terminée... (Montrant la broderie.) Connaissez-vous cette fleur?

LE COMTE, examinant.

Parfaitement... c'est une *stanhopea*... la fleur que j'adore... surtout celle dont l'ivoire est tigré... A Madras, j'en achetais tous les matins et j'en portais une à la boutonnière. Le consul m'appelait lord Stanhope.

LA DUCHESSE. (Elle a écouté avec la même surprise.)

Je puis vous en offrir. J'ai dans ma serre des stanhopeas de Madras et des roses de Chine, des miniatures de roses.

LE COMTE.

Vraiment, madame! J'adore les petites roses de Chine aussi : ce sont les jeunes filles du royaume des fleurs.

LA DUCHESSE. (Nouvelle surprise.)

Vous pouvez en cueillir et vous en décorer... là... (désignant) devant la grille du parc.

LE COMTE.

Je regarde les belles fleurs, madame; jamais je ne les cueille... je laisse cette espèce de crime à de plus hardis; j'en profite, mais je ne le commets pas. Une pauvre fleur s'épanouit à l'ombre ou au soleil; elle est joyeuse dans ses amours; elle joue avec la brise; elle cause avec les papillons; elle est heureuse de vivre, et un doigt brutal vient la tuer dans sa lune de miel, l'arrache à sa famille, et porte son cadavre au bazar où elle est vendue comme une momie embaumée! Oh! madame, ce doigt brutal devrait être

coupé sur sa tige, après ce meurtre, s'il y avait un code pénal pour les fleurs! (Même mouvement de surprise sur le visage de la duchesse.) Je m'aperçois, madame, que vous accusez d'exagération ce sentiment honorable!...

LA DUCHESSE, d'un air distrait.

Non... non... un sentiment honorable n'est jamais exagéré... (Souriant.) Mais parlons plus bas; nous sommes entourés de jardiniers criminels qui vivent de ces meurtres, et vont vendre impunément les cadavres devant le palais de justice, au marché aux fleurs. La police se fait si mal!

LE COMTE.

Me permettez-vous, madame, de donner un coup d'œil à vos stanhopeas de la serre?

LA DUCHESSE.

Oui, mais ne tuez personne.

LE COMTE.

Oh! madame, je respecte trop les lois de l'hospitalité.

Il salue et sort.

SCÈNE V

LA DUCHESSE.

Sur son honneur de soldat et de gentilhomme, il a juré qu'il n'avait jamais connu mon mari... Alors voilà une de ces ressemblances morales qui bouleversent l'imagination!... En écoutant ce jeune homme, je crois entendre mon mari... Tout à l'heure, il parlait d'une vision comme mon mari parlait lui-même de mon portrait devant le peintre... presque les mêmes détails, les mêmes expressions...; il a les préférences, les goûts, les idées originales que j'aimais tant chez M. de Valbreuse... jusqu'à cette délicate théorie sur les fleurs! Deux frères jumeaux ne se ressem-

bleraient pas mieux par l'esprit et le cœur... Cela m'épouvante et me charme tout à la fois... Et puis, quelle distinction dans toute sa personne ! quel dédain de la conversation vulgaire, ce langage prétendu naturel de tous les hommes ennuyeux !.. Il est de l'école de mon mari, et il n'a pas connu son maître !... C'est incroyable, et je le crois. S'il y avait pour moi des hommes dangereux, celui-là serait redoutable ; je l'écouterais avec délices pendant des heures entières, tant il ressemble à M. de Valbreuse ! C'est une sorte d'infidélité innocente qui prend sa source dans la fidélité... Cela me rassure complétement.

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, LE COMTE.

(Il entre à pas lents, tête basse, comme s'il méditait profondément.)

LA DUCHESSE, riant.

Quel air sombre ! Auriez-vous égorgé, par distraction, une rose de Chine, à cause de la guerre ?

LE COMTE.

Non, madame... je suis sous l'obsession d'une pensée.

LA DUCHESSE.

Secrète ?

LE COMTE.

Publique... Avant ce soir, madame, il ne tient qu'à vous de donner le bonheur à un homme.

LA DUCHESSE, émue.

Mais c'est très-dangereux, ce que vous me proposez là !

LE COMTE.

Rien n'est plus simple.

LA DUCHESSE.

En donnant le bonheur aux autres, on s'expose à perdre le sien.

LE COMTE.

Il s'agit d'un mariage.

LA DUCHESSE, piquée.

Raison de plus!... Comment, monsieur le comte, vous me connaissez depuis une heure, vous venez de me faire une confidence... une passion de Madras, de veuve de Malabar, de paradis terrestre, de visage rose, que sais-je! Et vous osez ensuite me demander en mariage à moi-même?

LE COMTE, riant.

Ah! voilà un excellent quiproquo!... On dirait que nous jouons la comédie... J'aurais dû m'expliquer plus nettement... il s'agit de votre jardinier...

LA DUCHESSE, éclatant de rire.

Qui me demande en mariage?

LE COMTE, éclatant de rire.

Bon! le quiproquo fait son paroli... Mon Dieu! que cette gaieté fait du bien quand on est triste.

LA DUCHESSE.

Et blessé à mort.

LE COMTE, éteignant son rire.

Cette gaieté me ressuscite.

LA DUCHESSE.

Eh bien, vous me laissez ce jardinier sur les bras, maintenant?

LE COMTE.

Votre jardinier est un grand homme en herbe... vous allez voir... Je lui montre une fleur dans la serre, et je lui ordonne par signe de la couper... Ce digne jeune homme recule d'horreur, et me dit en français pur, sans mélange

d'opéra-comique : « Oh ! monsieur ! nous laissons mourir ici toutes les fleurs sur leur tige. »

LA DUCHESSE.

C'est vrai !

LE COMTE.

Et moi qui croyais avoir inventé cette théorie !... je me trouve un collaborateur dans un jardinier !... Aussitôt l'intimité s'établit entre nous. Il me fait des confidences de Némorin ; il aime une Estelle du voisinage. L'amour existe des deux côtés ; la dot nulle part. J'offre de donner la dot à ce vertueux Némorin qui ne vend pas ses fleurs au marché des momies. La permission de madame la duchesse est nécessaire ; je me charge de la demander, et j'arrive de trop loin pour subir un refus, n'est-ce pas, madame ?

LA DUCHESSE.

Quelle est votre opinion sur le mariage, monsieur le comte ?

LE COMTE.

C'est la seconde vie de la femme.

LA DUCHESSE.

Et sur le célibat ?

LE COMTE.

C'est la première mort de l'homme.

LA DUCHESSE. (Nouveau mouvement de surprise.)

Encore !... (A part.) Je crois toujours entendre mon mari.

LE COMTE.

Eh bien, marions-nous ce pauvre amoureux ?

LA DUCHESSE.

Je n'y vois aucun obstacle.

LE COMTE, d'un ton doctoral.

L'agriculture a besoin de bras. L'industrie et l'armée enlèvent beaucoup d'hommes à la campagne. Chaque mariage de la banlieue est un travail de défrichement.

LA DUCHESSE. (Mouvement de surprise.)

Mais, monsieur le comte, est-il bien vrai que vous n'ayez jamais connu mon mari ?

LE COMTE.

Ah! madame, j'ai épuisé toutes les formules de serment... Mais veuillez bien me dire, madame, à propos de quoi...?

LA DUCHESSE, interrompant.

A propos de rien... pour varier la conversation...

LE COMTE.

Pardon, madame, je m'aperçois que j'abuse de vos précieux loisirs, et... (il salue comme pour sortir.)

LA DUCHESSE, émue et le retenant par un signe.

Vous partez?

LE COMTE, avec une légèreté feinte.

Oui, madame... j'ai peu d'instants à passer à Paris, quatre ou cinq heures... Une audience de mon ministre...; une épaulette m'attend en Afrique, ou quelque chose de mieux, une balle de Kabyle, c'est-à-dire la guérison; vingt heures de chemin de fer, trente-six heures de paquebot, et le remède au bout. S'il n'y a pas de coups de fusil en Afrique, j'ai écrit à Gérard pour le prier de me préparer un lion. Tout est prévu. (il salue et va sortir.)

LA DUCHESSE, le retenant encore d'une voix émue.

Et votre décision est irrévocable?

LE COMTE.

Le ministre peut m'accorder un sursis de vingt-quatre heures... voilà tout...

LA DUCHESSE.

Ce n'est rien...

LE COMTE.

Rien... mais j'aurai le temps d'envoyer la dot à votre jardinier.

LA DUCHESSE.

Alors, j'ai droit de compter sur une seconde visite.

LE COMTE.

Je ne la promets pas. Un jour de départ est un jour sans loisirs...

LA DUCHESSE, à part.

Bien ! Encore un axiome de M. de Valbreuse !... (Haut.) Votre visite m'apprend du moins qu'il y a des amitiés qui durent une heure.

LE COMTE.

Les amitiés qui durent plus longtemps sont ambitieuses ; elles veulent changer de nom.

LA DUCHESSE.

Mais, avec vous, on n'a rien à craindre. . A Madras, vous avez gagné le grade supérieur, en... amitié.

LE COMTE.

Vous oubliez, madame, qu'en amitié supérieure, il faut être deux... et je suis seul depuis vingt-deux mois... Si je me présentais seul à l'état civil pour me marier, le maire m'enverrait à Charenton.

LA DUCHESSE.

C'est juste !... On ne recevrait pas l'urne qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE.

Mais, madame, ma veuve se porte très-bien, et je ne meurs pas d'amour pour une urne du Malabar, pour un boisseau de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle enchante comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et maudit le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'esclave qui a vu, à travers une gaze, la favorite du harem. On

doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un péril, car un amour sans espoir brise les ressorts fragiles de la raison. L'homme, d'ailleurs, n'est pas digne de l'amour de cette femme. Il faudrait mériter sa possession comme la récompense d'une action sublime, inouïe, surhumaine; pour s'élever jusqu'aux délices de ce paradis, il faudrait avoir rendu un service à Dieu!

LA DUCHESSE, après un silence et luttant contre son émotion.

Voilà un monologue qui rend le duo impossible. L'unisson est brisé... Quel feu! quelle passion! quelle folie touchante! On disait que 1858 avait supprimé l'amour et gravé le trois pour cent sur la cote du cœur. Pure calomnie!... Et vous aimez ainsi cette constellation de l'Inde depuis deux ans?

LE COMTE.

Deux ans et une heure.

LA DUCHESSE.

Et une heure!... Ah! voilà un supplément inattendu!... Vous ne négligez pas les fractions.

LE COMTE.

L'amour a inventé les minutes.

LA DUCHESSE.

Bien! (A part.) Encore une pensée du pauvre... (Haut.) Ma foi, je m'y perds... Les énigmes m'ont toujours fait peur. Un sphinx est ma bête noire. (Elle s'assoit et se donne de la fraîcheur avec son éventail.) Monsieur le comte... je ne suis pas arrivée à l'âge où les vieilles femmes reçoivent une confidence, et, à cause de la date de ces deux ans, il m'est impossible de prendre ceci pour une déclaration. Si l'énigme a un mot, veuillez bien me le donner.

LE COMTE, donnant à la duchesse une empreinte de cire

Le voici, madame.

LA DUCHESSE. (Elle prend et lit.)

Secrétariat de l'état-major... C'est la même empreinte!... Vous connaissiez mon portrait?

LE COMTE.

Je l'aimais depuis deux ans... c'est ma vision de Madras. J'ai fait le tour du globe pour l'oublier, je m'en souvenais trop en arrivant.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, croyez-vous que, dans tout ceci, les convenances aient été bien observées de votre part?

LE COMTE.

Madame, si les convenances avaient toujours été bien observées, un homme n'aurait jamais dit à une femme : « Je vous aime; » une femme n'aurait jamais répondu : « Moi aussi, » et le monde finissait au commencement.

LA DUCHESSE.

Oui; mais le monde est maintenant hors de danger, et l'amour ne doit être ni une ruse, ni une surprise; c'est un sentiment de respectueuse patience qui sait attendre son jour.

LE COMTE.

La patience n'est pas la vertu des agonisants.

LA DUCHESSE.

Mais la réserve est la vertu des femmes. On ne meurt pas de votre agonie, et la moindre faute nous tue, nous, dans notre honneur. Le monde est le seul juge qui ne pardonne jamais.

LE COMTE.

Oh! madame, ceci est de l'ancien régime tout pur... maximes antérieures aux chemins de fer et aux paquebots à vapeur. Ce monde, ce vieux monde que nous habitons, est

séparé de l'Amérique par un ruisseau. Si le vieux monde nous tyrannise trop avec son vieux code, nous sautons sur le nouveau. On meurt dans celui-ci, on ressuscite dans l'autre. L'Océan est le chemin d'azur qui mène au paradis, et l'Amérique deviendra bientôt la Belgique des veuves en faillite. New-York est un Bruxelles nuptial.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, les douleurs et les tristesses, ces moroses compagnes, me retiennent encore ici.

LE COMTE.

On reçoit à bord toutes les passagères, et il y a dans la faculté universelle un médecin qui guérit tout.

LA DUCHESSE.

Son nom?

LE COMTE.

Le temps.

LA DUCHESSE.

Je le consulterai.

LE COMTE.

Bientôt?

LA DUCHESSE.

Dans un an.

LE COMTE.

Trop tard. (Saluant.) Je vais chez le ministre... Que dois-je lui demander?... (S'avançant vers la porte.)

LA DUCHESSE.

Un congé de six mois...

LE COMTE.

Oh! mieux que cela...

LA DUCHESSE.

Illimité.

LE COMTE.

C'est bien court!

LA DUCHESSE.

Votre démission.

LE COMTE.

Oui.

LA DUCHESSE.

Et vous prendrez du service ailleurs.

LE COMTE.

Sous les drapeaux de l'amitié ambitieuse ?

LA DUCHESSE.

Avec un grade supérieur, peut-être.

LE COMTE.

Quelle promotion ! Je vole chez le ministre.

LA DUCHESSE.

Ecrivez à Gérard de décommander le lion.

LE COMTE, transporté de joie.

Par le courrier de demain.

LA DUCHESSE. (Fausse sortie.)

Point d'adieu, mais au revoir. (Elle serre la main au comte.)

LE COMTE, à part.

Ah ! mon Dieu ! mon succès me fait peur ! J'ai un remords !... (Rappelant la duchesse, qui est sur le seuil de la porte de gauche.) Madame la duchesse... madame... J'avais oublié... Excusez-moi... un sentiment de délicatesse...

LA DUCHESSE.

Quel trouble ! quel embarras !... Je ne vous reconnais plus... Voyons, rassurez-vous, monsieur le comte...

LE COMTE, présentant un calepin à la duchesse.

Ceci est à vous encore, madame... L'honneur me fait un devoir de vous le rendre.

LA DUCHESSE.

Eh bien, ce petit oubli vous met au désespoir?

LE COMTE.

Ah ! madame !

LA DUCHESSE, ouvrant le calepin.

C'est un recueil de pensées... maximes... portraits... du colonel de Valbreuse. (Elle lit.) *Le célibat est la première mort de l'homme... L'amour a inventé les minutes... Je regarde les belles fleurs, jamais je ne les cueille.* (Regardant le comte d'un air sévère.) Monsieur le comte... quel nom donnez-vous à cette ruse de guerre dans votre théorie d'ingénieur civil?

LE COMTE.

Un déguisement moral...

LA DUCHESSE.

Je déteste les masques, monsieur le comte; je n'estime que les visages... Maintenant, je comprends votre désespoir.

LE COMTE.

Et vous le plaindrez demain. Celui qui, par un sentiment d'honneur, se dénonce lui-même est capable de faire mieux... J'irai plus loin.

LA DUCHESSE.

Vous punirez le dénonciateur?

LE COMTE, avec une énergie sombre.

Oui... c'est la justice des hommes!

LA DUCHESSE, imitant le même ton.

Et la justice des femmes le veut aussi.

LE COMTE.

Madame, j'ai fait une grande faute, oui; j'ai commis une bonne action... cela ne se pardonne pas. Je pouvais garder mon masque d'emprunt, je pouvais toute ma vie me faire ressembler à un autre, à celui que vous avez aimé... et, grâce à l'erreur d'une illusion qui vous est chère, je pouvais même un jour être aimé de vous... Aimé de vous, que m'importait le reste! Qu'importe à l'homme heureux la cause de son bonheur! Eh bien, non, ma loyauté n'a pas transigé avec mon amour; le repentir a éclaté avant la

faute; le remords a devancé le crime, et, pour obéir au devoir, j'ai changé votre faveur en disgrâce, j'ai brisé mon avenir à jamais! Heureux maintenant si, avant le dernier de mes voyages, je puis me faire pardonner une bonne action!

LA DUCHESSE.

Et, si je vous accordais ce pardon, que penseriez-vous de moi?

LE COMTE.

Ce que je pense des anges de Dieu.

LA DUCHESSE.

Non, vous penseriez que je vous crois coupable. Pardonne-t-on aux innocents?

LE COMTE.

Jamais.

LA DUCHESSE, souriant.

Eh bien, je commence, moi.

LE COMTE, transporté.

O céleste bonté!

LA DUCHESSE.

Celui qui jette son masque ne craint pas de montrer son visage. En me rendant ce petit livre de pensées, vous avez fait la plus noble de vos actions sans éclat.

LE COMTE.

Et la récompense viendra-t-elle bientôt?

LA DUCHESSE.

Il n'y a que le châtiment qui arrive tard. (Le comte baise la main de la duchesse.)

LA COQUETTE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée à Paris, dans le salon de madame Orfila.

PERSONNAGES :

Madame HORTENSE DE VALMONT, jeune veuve, 24 ans.
EDMOND DUCLOS, 30 ans.
ERNEST PASSEBON, 25 ans.
M. D'HERBÈS, observateur psychologique, 45 ans. (Comique.
THOMAS, jardinier. (Id.

La scène est à la maison de campagne de madame de Valmont à Ville-d'Avray, en 1857.

Edmond Duclos et Ernest sont habillés avec une grande distinction, mais en légère toilette du milieu de l'été : le plus élégant négligé du matin, à la campagne. — M. d'Herbès est tout vêtu de noir, avec cravate blanche. Tenue de savant. La distinction de la roideur.

LA COQUETTE

Un fond de paysage. — A droite du spectateur, au troisième plan, une des entrées d'une maison de campagne. — A gauche, au premier plan, une grille de fer s'ouvrant sur les bois. — Au troisième plan, un pavillon. — Guéridons, banquettes et chaises de jardin, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

M. D'HERBÈS.

(Il est assis, il médite et écrit au crayon sur un calepin.)

C'est étonnant !... Avec quelle facilité on trouve à la campagne des maximes, des pensées, des axiomes, des proverbes sur la femme !... Je viens encore de trouver trois pensées, là, sous cet arbre !... trois pensées destinées à traverser les siècles... Les voici... Première pensée... *La femme sert à démontrer aux psychologistes que le cœur est une artère inutile dans le mécanisme de l'organisation !...* Voilà une découverte !... — Seconde pensée : *L'homme seul aime, la femme se laisse aimer...* Est-ce profond !... — Troisième pensée : *Le mot coquette n'a point de masculin !* En voilà une signée Larochefoucauld !... Dans mon mémoire adressé à l'Académie des sciences morales, ces trois pensées de granit feront une certaine sensation : le prix de quinze cents francs est au bout... Heureux ceux qui savent observer !... (Il serre son calepin.) Le cœur humain de l'homme est une superficie ; le cœur

humain de la femme est un abîme : on effleure l'un, on creuse l'autre... Creusons...

SCÈNE II

M. D'HERBÈS, THOMAS.

THOMAS.

Bonjour, monsieur d'Herbès; vous arrivez de bonne heure, vous; toujours le premier. (Il émonde les arbres et arrose les fleurs.)

D'HERBÈS.

Bonjour, Thomas; bonjour, agriculteur laborieux !... Voilà un mortel que la civilisation n'a pas corrompu! Heureux homme des champs!... il ressemble à une gravure du poëme de Delille... le calme de l'âge d'or l'environne; nos ambitions, nos soucis ne rident pas son visage candide! Fortuné laboureur!

THOMAS, se rapprochant.

Vous m'avez fait l'honneur de me parler, monsieur d'Herbès?

D'HERBÈS.

Non, mon ami; je respecte ton labeur... Que de naïveté sur ce front! Le paysan de Ville-d'Avray est semblable à la nymphe Aréthuse : il a gardé sa pureté native, en traversant la ligne du chemin de fer...

THOMAS, qui a entendu les derniers mots.

Pardon... excuses... monsieur... il y a peut-être un peu d'indiscrétion... mais ça va si mal cette année... Monsieur d'Herbès connaît le chef de gare de Ville-d'Avray, je crois?

D'HERBÈS.

Oui; il a été mon secrétaire trois ans.

THOMAS.

Eh bien, monsieur d'Herbès, parlez-lui un peu de moi... Je sais qu'il y a une place d'employé vacante à la station.

D'HERBÈS.

Mais tu t'exprimes très-bien, Thomas; tu ne parles pas comme un paysan d'opéra-comique...

THOMAS.

C'est le voisinage de la station qui nous forme; c'est notre école primaire, à nous.

D'HERBÈS.

Quelle aimable ingénuité!

THOMAS.

Oh! nous sommes très-ingénus dans la grande banlieue de Paris.

D'HERBÈS.

Restez toujours ainsi, heureux enfants de la nature!

THOMAS.

Oui; mais il manque aux enfants de la nature l'uniforme bleu des employés de la station. Ah! quel bel uniforme! et puis cent francs par mois, et rien à faire. On crie : « Les voyageurs de Paris! » voilà tout le travail.

D'HERBÈS, à part.

Exploitons cette honorable ambition... (Haut.) Thomas, tu seras placé; je parlerai pour toi au président de la compagnie.

THOMAS.

Tout juste il est invité, comme vous, par madame, à la soirée de ce matin... Oh! monsieur d'Herbès, permettez-moi de me mettre à vos genoux...

D'HERBÈS.

C'est inutile... Quelle touchante abnégation!... Écoute... tu es depuis longtemps au service de madame Hortense de Valmont?

THOMAS.

Depuis six ans... (A part.) Il veut me faire jaser, et il a besoin de moi. Bon!

D'HERBÈS, après avoir regardé si personne n'écoute.

Tu as donc connu son mari?

THOMAS, feignant l'attendrissement.

Le pauvre mort! Oh! oui! Quel homme!

D'HERBÈS.

Noble sensibilité! Vertu exilée à la campagne!

THOMAS.

S'il vivait, je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour mes semailles d'octobre. Il est si difficile de trouver soixante francs, quand on ne les a pas!

D'HERBÈS.

Aveu poignant!... (Il ouvre sa bourse.—A part.) Encourageons l'agriculture... (Haut.) Thomas, voici pour tes semailles d'octobre.

THOMAS.

Oh! mon bienfaiteur...

D'HERBÈS, montrant la maison.

Silence!... madame de Valmont pourrait nous entendre...

THOMAS.

N'ayez pas peur; madame est trop occupée des préparatifs de sa soirée matinale de musique. L'accordeur de pianos vient d'arriver, et il fait tant de tapage, qu'on n'entend que lui.

D'HERBÈS.

Comme la nature rend observateur!... Sans le vouloir, Thomas, tu as eu bien souvent l'occasion d'entendre parler de madame de Valmont?

THOMAS.

Tous les jours... sans le vouloir... Seulement, je prenais la peine d'écouter aux portes.

D'HERBÈS.

L'aimable franchise!... Et que dit-on, en général, quand on parle de ta belle et jeune maîtresse?

THOMAS, feignant de chercher.

Dame! l'autre jour, on disait qu'elle devait donner une dot à ma fiancée... Jeannette... la rosière de l'an dernier... une pauvre fille qui n'a que sa vertu, et, avec cela, on ne fait pas crédit pour le trousseau chez la lingère...

D'HERBÈS.

Quelle naïve satire de nos mœurs!... Et ta rosière a-t-elle reçu la dot?

THOMAS.

Non... c'était un faux bruit. (Il sanglote en sourdine.) Jeannette va entrer au Conservatoire...

D'HERBÈS.

Elle a de la voix?

THOMAS.

Beaucoup... Oh! si vous l'entendiez crier!... des cris de locomotive!... Et me voilà veuf avant le mariage! veuf à trente ans!

D'HERBÈS.

Pauvre garçon!... (A part.) Ce désespoir peut servir mes intérêts... (Haut.) Thomas, je me charge de la dot...

THOMAS.

Oh!... donnez-moi vos mains que je les baise!

D'HERBÈS.

Et voilà les hommes qu'on ose appeler des paysans!... Écoute, Thomas... Tu as entendu tenir des propos... légers sur madame de Valmont?...

THOMAS.

Oh! ma foi, non! quant à ça, je vous jure que madame jouit d'une bonne réputation de veuve. Il n'y a qu'une voix sur son compte. Tout le monde dit que madame est très-coquette...

D'HERBÈS, tressaillant.

Sais-tu ce que signifie ce mot?

THOMAS.

Non... mais, puisque son mari même le prononçait en riant, je pense que c'est un mot honnête.

D'HERBÈS.

Heureuse ignorance!

THOMAS.

Mais, tenez, monsieur d'Herbès, vous connaissez bien ce petit freluquet de farceur qui change de gilet et de cheval tous les jours?...

D'HERBÈS.

Ernest Passebon...

THOMAS.

Oui, ce tapageur de la ville avec qui vous vous regardez tous deux comme...

D'HERBÈS, d'un ton comiquement fier.

Deux lions...

THOMAS.

De faïence, oui, tout juste... Eh ben, l'autre soir, en quittant madame à la porte du parc, il lui a dit : « Vous êtes la plus charmante des coquettes!... » et madame riait comme une folle... Moi, le lendemain, j'ai essayé de dire à ma fiancée : « Tu es une coquette ; » mais, comme elle ne comprend pas le français de Paris, elle m'a donné un soufflet avec le poing.

D'HERBÈS, à part.

Une coquette! toujours le même mot!... Qu'est-ce que la femme? Une rose sans cœur!... Bonne définition... (haut.) Écoute encore, Thomas... tu as connu feu M. de Valmont; était-ce un homme vertueux?

THOMAS.

Oh! pour ça, oui, monsieur, très-vertueux; il me donnait

un louis d'or toutes les fois qu'il venait seul à Ville-d'Avray.

D'HERBÈS.

Seul, dis-tu?

THOMAS.

Oui, seul, avec une cousine qui avait un voile vert... « Cette cousine, me disait M. de Valmont, est brouillée avec ma femme; ainsi, je ne suis pas avec elle; je suis seul; voilà vingt francs... » Oh! très-vertueux!

D'HERBÈS.

C'est bien, Thomas... remets-toi au travail; je suis content de toi.

THOMAS.

Et moi, je serai content de vous, monsieur d'Herbès. (Il remonte la scène.)

D'HERBÈS.

L'homme des champs a subi une transformation qui...

THOMAS, descendant la scène.

Si vous ne voulez pas voir M. Ernest Passebon, je vais le dépayser dans le parc. Il descend de cheval à la grille du chemin.

D'HERBÈS.

Au contraire, laisse-le venir, ce jeune homme... (A part.) En voilà encore un que j'étudie sur le vif... (Il fait signe à Thomas de s'éloigner.) J'ai défini la nature de ce M. Ernest... Si vous aimez une coquette, redoutez l'homme frivole; c'est le plus dangereux des rivaux... Profond!...

SCÈNE III

M. D'HERBÈS, ERNEST PASSEBON.

ERNEST. (Il entre en fumant.)

Eh! bonjour, d'Herbès! comment ça va-t-il ce matin? Il fait très-chaud. (En dehors.) Thomas, donne à boire à *Spark*... Un cheval de race comme vous n'en avez jamais monté, d'Herbès; race du Devonshire, croisée avec le pays de Galles. Son père se nomme *Plain*, sa mère *Hill*; *Plaine* et *Montagne*, tels sont les auteurs de ses jours. Fumez-vous, d'Herbès? Non... tant pis! Vous avez quatre heures d'ennui de plus que moi... Eh! l'adorable veuve n'est donc pas levée sur l'horizon?... Il fait nuit en plein soleil... Quelle diable d'idée a-t-elle de donner des matinées musicales! La musique n'est bonne à entendre que la nuit! elle vous endort! c'est un service. Mon ennemi, le petit Edmond, n'est pas arrivé encore? En voilà un qui m'oxyde les nerfs comme une contre-basse enrhumée! un amoureux transi au mois de juillet! et qui se plante comme un saule pleureur sous les fenêtres de madame de Valmont! Ah! si celui-là trouve jamais une femme, je me fais ermite avant d'être vieux. Et toi, d'Herbès, où en es-tu, avec tes amours? Tais-toi avec ton silence bavard! tu aimes la belle veuve. Parbleu! nous l'aimons tous en masse! Nous la demandons tous en mariage. C'est une course au clocher. Dix amoureux engagés sur le turf. Je tiens la corde et je les étranglerai tous. Tais-toi, te dis-je! j'entends la voix de la belle adorée; je vais la recevoir. *Amour, seconde mon courage!* comme dit Joconde, mon patron...

(Il fredonne : *Amour, seconde mon courage!* et court du côté de la maison.)

SCÈNE IV

D'HERBÈS, seul.

Tout ce qu'il dit n'a pas le sens commun; mais n'importe, c'est avec ce jargon que l'amour triomphe des femmes. Observons-le bien toujours! Oh! si j'avais cette hardiesse d'écureuil, je serais le mari de la veuve dans un mois, et les dieux seraient jaloux de mon bonheur.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE VALMONT.

MADAME DE VALMONT. (Elle arrive du fond avec Ernest.)

Oui, trois musiciens qui me manquent pour le quatuor!... Bonjour, monsieur d'Herbès... toujours exact, vous.

D'HERBÈS s'incline avec respect.

Les Grecs ont donné le nom de...

MADAME DE VALMONT, à Ernest.

Parlons français... (A d'Herbès.) Qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

ERNEST.

La poussière; trente degrés de chaleur; cent mille provinciaux, et pas l'ombre d'un Parisien. Nous sommes tous en Allemagne.

MADAME DE VALMONT.

Oui, Paris, en été, devient la campagne de la province.

ERNEST.

Dans vingt ans, Paris, en été, ne sera plus une ville.

MADAME DE VALMONT.

Ce sera?...

ERNEST.

Une auberge. On lira à toutes les barrières, sur une enseigne : *Ici, on loge à pied et à vapeur.*

MADAME DE VALMONT.

En attendant, la campagne de Paris se fait déserte. La vie de château émigre vers le Rhin. J'ai fait trente invitations, et personne ne m'arrive. Au fond, je n'en suis guère désolée. J'aurai un concert et pas d'auditeurs. Tant mieux pour les absents; ils n'auront pas tort, car il est impossible vraiment de faire de la bonne musique, à la campagne, pendant le jour.

ERNEST.

C'est comme à la ville; mais, comme les musiciens ont seuls le privilége de faire du tapage nocturne, malgré la loi, ils continuent le soir.

MADAME DE VALMONT, à d'Herbès.

Êtes-vous musicien, monsieur d'Herbès?

D'HERBÈS.

Quand je vous écoute, madame.

ERNEST.

Eh bien, vous devriez vous dévouer, monsieur d'Herbès, pour aller à Paris chercher les trois musiciens déserteurs...

D'HERBÈS.

Si madame me l'ordonne...

MADAME DE VALMONT.

Je vous en prie... On sonne à la station, hâtez-vous... Ma femme de chambre vous donnera l'adresse des absents.

D'HERBÈS, à part.

Elle m'a souri, je suis payé. (Il sort avec précipitation.)

SCÈNE VI

ERNEST, MADAME DE VALMONT

MADAME DE VALMONT, s'asseyant.

Voilà une complaisance héroïque. (Elle fait le signe : « Asseyez-vous. »)

ERNEST, s'asseyant.

Il s'essaye au métier de mari.

MADAME DE VALMONT.

Ah! M. d'Herbès va se marier?

ERNEST.

Oui, madame.

MADAME DE VALMONT.

Tant mieux! il cherche le bonheur.

ERNEST.

Et n'en prend pas le chemin.

MADAME DE VALMONT.

Vous connaissez donc la femme qu'il épouse?

ERNEST.

C'est une femme.

MADAME DE VALMONT.

Ah! monsieur, vous mourrez dans l'impolitesse finale.

ERNEST.

Mais garçon au moins j'aurai vécu.

MADAME DE VALMONT.

Quel âge avez-vous?

ERNEST.

L'âge de la femme de quarante ans; j'en ai vingt-cinq.

MADAME DE VALMONT.

Et vous qui jugez si mal les femmes, vous croyez les connaître déjà?

ERNEST, la regardant amoureusement.

Une seule m'intéresse; celle-là, je la connais.

MADAME DE VALMONT, se levant.

Oh! je vois que nous allons recommencer notre conversation de tous les jours.

ERNEST, se levant.

Non, madame; il y a du nouveau aujourd'hui, c'est ce qui peut faire excuser ma franchise.

MADAME DE VALMONT.

Voyons l'excuse.

ERNEST.

Vous allez vous marier.

MADAME DE VALMONT, riant aux éclats.

Mais vous mariez donc tout le monde aujourd'hui! l'état civil de Ville-d'Avray va vous poursuivre en contrefaçon... Et avec qui me mariez-vous?

ERNEST.

Demandez aux échos. On ne parle que de cela dans ce faubourg de village sans portiers.

MADAME DE VALMONT.

Les échos des villages racontent des fables comme les portiers des villes.

ERNEST.

Et j'ai voulu me réserver le malin plaisir de donner ici tout à l'heure un congé à votre mari avant le *oui* fatal.

MADAME DE VALMONT, riant.

Ah! j'épouse M. d'Herbès?

ERNEST.

On le dit.

MADAME DE VALMONT.

On le dit est toujours la petite préface d'une grande fausseté. Vos échos sont des menteurs.

ERNEST.

Mais alors, madame, avec qui vous mariez-vous?

MADAME DE VALMONT.

Avec personne... Vraiment, je suis entourée d'amitiés étranges! On dirait qu'il n'est plus permis à une femme de rester veuve.

ERNEST.

Oui, madame; cela ne lui est pas permis.

MADAME DE VALMONT.

Et qui le lui défend?

ERNEST.

Ceux qui veulent l'épouser.

MADAME DE VALMONT.

C'est la tyrannie du nombre.

ERNEST.

On le réduit à l'unité.

MADAME DE VALMONT.

Oui; à condition que cette unité portera votre nom?

ERNEST.

Et mon prénom.

MADAME DE VALMONT.

C'est de la franchise, au moins.

ERNEST.

Madame, si vous étiez une jeune fille en tutelle, j'enverrais des ambassadeurs à votre père; mais vous êtes veuve et libre de vos actions, je vous demande en mariage à vous-même...

MADAME DE VALMONT.

Et je me refuse.

ERNEST.

Ah ! je vous ai bien jugée, madame ; je sais la vie que vous aimez. Être riche, jeune, belle, charmante ; prodiguer les sourires à égale portion ; prêter l'oreille à tous les adorateurs ; savourer l'encens de tous les éloges ; autoriser le rêve, refuser la réalité, c'est un jeu féminin que les déesses ont enseigné aux reines, et les reines aux coquettes. On a commencé par des statues de Paros, on a fini par des femmes de Paris. Les premières ont supprimé le cœur ; les dernières n'ont pas réclamé. Elles ont accepté l'héritage avec le déficit.

MADAME DE VALMONT, souriant.

Vous êtes un observateur doué de la plus haute perspicacité. Vous êtes un digne élève de M. d'Herbès, notre illustre physiologiste ; votre œil perce le marbre, la glace, la chair avec une égale facilité. Vous connaissez les femmes comme les dames d'un jeu de cartes. Je m'incline devant vous du haut de mon piédestal de déesse, et je vous prie de me donner, à moi aussi, un congé d'un instant, pour m'occuper de mon petit concert. (Fausse sortie.)

ERNEST.

Bien, madame ; c'est fort ingénieux. Le congé que je vous donne ne congédie que moi. Je comprends la langue de la politesse raffinée, et je pars... (Fausse sortie.)

MADAME DE VALMONT, riant.

Oh ! non ; vous restez. Mon public n'est déjà pas assez nombreux à mon concert ; veuillez bien lui laisser un auditeur.

ERNEST.

Vraiment, madame, vous mettez dans l'histoire la Circé

de la fable; vous êtes une magicienne de salon... Mais... parlons un instant sur un ton sérieux...

MADAME DE VALMONT.

Un instant, ce sera long, pour vous. Ne commencez pas; vous économiserez une minute.

ERNEST.

Me permettez-vous d'essayer?

MADAME DE VALMONT.

Soit. J'écoute avec patience, jusqu'à la fin de l'instant... Vous allez m'apprendre ce que je sais.

ERNEST.

Non!... il y a des femmes charmantes qui se plaisent à jouer un jeu rempli de périls. Ainsi, moi, madame, j'aime depuis longtemps, et vous le savez mieux que personne, j'aime une jeune veuve dont le sourire ressemble à un encouragement, et qui pouvait d'un seul mot m'arrêter à ma première déclaration. Ce mot n'a pas été dit. Le sourire a continué. L'amour a pris des racines. Eh bien, madame, savez-vous comment ce jeu finit quelquefois dans le monde? Par des larmes, par le désespoir, par le deuil, par le remords... Avez-vous formé le dessein de pousser un homme aux tristes extrémités de ce badinage? Votre sourire attendra-t-il un grand malheur pour tourner au sérieux? J'attends une réponse, madame, et j'attends la vie avec elle.

MADAME DE VALMONT.

Voici ma réponse. J'ai dit ce seul mot qui devait vous arrêter à votre première déclaration. Ce même mot, je vous le redis chaque jour. Mon sourire est une habitude de visage qui, presque toujours, part d'un sentiment sérieux. Le sourire, chez les femmes, est voisin de la source des larmes. Voilà ce que les hommes ne savent pas. Quant aux conséquences d'un désespoir d'amour, je vous connais de-

puis les premiers ans de votre jeunesse, et je ne redoute aucun dénoûment fatal. Ceux qui veulent conquérir les femmes par une menace tragique ne réussissent jamais et vivent longtemps.

ERNEST, se parlant à lui-même.

Ah ! oui ! Elle me verrait mourir à ses pieds et elle resterait là, froide comme une statue de Pomone qui décore un jardin. Je la connais.

MADAME DE VALMONT.

Mon Dieu ! ces obsessions sont intolérables; les amis seuls tourmentent notre vie. Les ennemis se tiennent à l'écart, et, comme on ne les voit jamais, ils n'existent pas... De grâce, monsieur, je vous supplie d'être mon ennemi.

ERNEST, changeant de ton.

Vous êtes piquée au vif, madame; alors je rétracte tout ce que j'ai dit

MADAME DE VALMONT.

Pour me le redire demain, n'est-ce pas?

ERNEST.

Je le rétracterai encore. C'est la logique des amoureux; c'est la faute de l'amour.

MADAME DE VALMONT, lui tendant la main droite.

On vous pardonne et on vous offre la main de l'amitié.

ERNEST.

Est-ce un à-compte?

MADAME DE VALMONT.

Non, je paye tout. (Ils se serrent la main.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, D'HERBÈS.

D'HERBÈS, arrivant essoufflé.

Madame... croyez bien... Les chemins de fer n'en font pas d'autres.

MADAME DE VALMONT.

Vous avez manqué le convoi de Paris?

D'HERBÈS.

C'est lui qui m'a manqué.

MADAME DE VALMONT.

D'une minute!

D'HERBÈS, désespéré.

D'un éclair... montre en main... J'ai crié au conducteur : « Arrêtez!... c'est une dépêche du gouvernement... » N'êtes-vous pas reine?... La locomotive est inexorable... *Elle se bouche les oreilles et nous laisse crier,* comme dit Malherbe.

MADAME DE VALMONT.

Consolez-vous, consolez-vous, mon cher monsieur d'Herbès. Nous nous passerons des musiciens.

ERNEST.

A quoi servent-ils dans un concert?

D'HERBÈS.

C'est juste... et je vous annonce, madame, l'arrivée de M. Edmond Duclos.

ERNEST, à part.

Bon! en voici un autre!

MADAME DE VALMONT.

M. Edmond est exact; il m'a demandé son *trio* favori pour

ouvrir ma matinée musicale; je fais la partie de *soprano*; je chante pour M. Edmond; c'est mon public.

ERNEST, piqué.

Public peu nombreux!

MADAME DE VALMONT.

Mais choisi.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, EDMOND DUCLOS.

EDMOND.

(Il salue respectueusement madame de Valmont et amicalement les deux hommes.)

Ai-je manqué le *trio*, madame?

MADAME DE VALMONT.

Il vous attend. C'est un *trio*, d'ailleurs, qui attend un auditeur depuis 1826. On l'avait décapité aux Italiens comme coupable de longueur.

ERNEST.

Et de qui la musique de ce chef-d'œuvre inconnu?

EDMOND.

Ah! monsieur, on ne demande jamais le nom du musicien quand madame de Valmont choisit la musique!

ERNEST, à d'Herbès.

Comprenez-vous cette énigme, monsieur d'Herbès, vous qui êtes savant et qui fréquentez les sphinx de la fontaine de l'Institut?

D'HERBÈS.

Je ne comprend pas.

MADAME DE VALMONT.

Monsieur d'Herbès, donnez-moi votre bras et allons voir si mon *contralto* et mon *baryton* sont prêts pour notre *trio* inconnu... A bientôt, messieurs...

SCÈNE IX

ERNEST, EDMOND.

ERNEST, très-agité.

Il n'y a plus personne... Je puis fumer. (Il prend son porte-cigare.)

EDMOND, à part.

L'impertinent!... (Haut.) Je suis seul... Ouvrons un livre; nous serons deux. (Il tire un petit livre de sa poche, l'ouvre et s'assied.)

ERNEST. (Il se promène avec agitation.)

Un musicien!... Un musicien qui n'a pas de nom!... Ce nouveau venu est entouré de mystère... (Il s'assoit.) Monsieur Edmond, me permettez-vous de vous confier une réflexion astronomique?

EDMOND.

Tout vous est permis, monsieur.

ERNEST.

Nous sommes ici chez madame de Valmont comme à l'Observatoire; on découvre chaque jour un nouveau satellite qui tourne autour du soleil... un nouveau corps opaque.

EDMOND.

Nous sommes chez madame de Valmont, et l'endroit est mal choisi pour faire des observations peu convenables en astronomie.

ERNEST.

En coquetterie, vous voulez dire?..

EDMOND.

C'est une science que je ne connais pas. (Il se remet à lire.)

ERNEST.

Vous êtes à bonne école pourtant. Le professeur ne chante que pour vous. Vous êtes son public.

EDMOND, à part.

C'est intolérable! (Haut.) Monsieur, quand deux hommes se querellent à la porte d'une femme, l'un des deux doit se condamner à être raisonnable. Je me résigne à ce rôle.

ERNEST.

Il n'est pas brillant.

EDMOND.

Il est respectueux.

ERNEST.

Le respect est le père de la prudence.

EDMOND.

Il ne tiendrait qu'à moi de prendre cette parole pour une provocation.

ERNEST.

Vous êtes libre, monsieur; je respecte toutes les opinions conservatrices.

EDMOND.

Encore une fois, monsieur, si ce persiflage n'allait qu'à mon adresse, je le subirais avec calme par respect pour la maison d'autrui; mais il y a le nom d'une femme au fond, et vous voudrez bien me permettre de briser là notre entretien.

ERNEST.

Brisons... Il me reste la ressource du monologue comme

dans les comédies... Essayons celui du *Mariage de Figaro*... « O femme, créature décevante! Nul animal... »

EDMOND, se levant.

Décidément, il y a des voisinages inhabitables.

ERNEST, comme se parlant à lui-même.

Alors on déménage. Le parc a deux hectares de superficie, et nous sommes sur la lisière des bois. Du gazon partout au rez-de-chaussée, des lambris verts sur la tête, des rossignols au premier étage, et pas de loyer!

EDMOND, se rapprochant d'Ernest.

Pardon, monsieur... auriez-vous la prétention de me chasser d'une maison qui ne vous appartient pas?

ERNEST.

Oh! non, monsieur, je respecte trop le public.

EDMOND.

Prenez garde, monsieur; vous abusez un peu de la position où nous sommes. Il y a une femme près de nous, une femme qui nous fait l'honneur de nous recevoir chez elle, et, si votre raillerie s'élevait à l'insulte, l'un de nous pourrait oublier ce qu'il doit à cette femme, en se rappelant ce qu'il se doit à lui-même dans sa dignité.

ERNEST, avec légèreté.

Moi, monsieur, je ne songe ni à vous railler, ni à vous insulter; je cause avec moi-même : qui vous oblige à vous mêler à ma conversation? Causez avec votre livre. Moi, violer les lois de l'hospitalité châtelaine! Allons donc! Vous me connaissez de trop fraîche date pour me juger selon mes mérites. Autre erreur, monsieur; vous me croyez votre rival. Je déteste les coquettes et j'aime toutes les femmes; vous voyez que nous ne marchons pas sur le même terrain d'amour.

EDMOND.

Je suis toujours sur le terrain de l'honneur, moi.

ERNEST.

Prenez garde, une coquette vous fera glisser.

EDMOND, menaçant de la main et se retenant.

Monsieur, la maison de madame de Valmont vient de vous protéger contre cette main.

ERNEST, tirant un calepin et écrivant.

Le soufflet est donné... voici mon reçu.

EDMOND, déchirant le papier.

Les coquettes! les coquettes! Ils n'ont que ce mot à la bouche! Et les femmes ne veulent pas aimer ces hommes-là! Voyez le crime! Coquettes!

ERNEST.

Monsieur, on ne s'insulte plus sous les armes ; nous avons croisé le fer.

EDMOND.

Enfin, il a dit une chose juste!

ERNEST.

Donc, mon arme est l'épée.

EDMOND.

J'accepte.

ERNEST.

Je suis l'insulté.

EDMOND.

Soit... Votre heure?

ERNEST, tirant sa montre.

Celle qui sonne... Vous êtes à ma disposition ; un soufflet est lourd, même par contumace.

EDMOND.

Mais on ne peut pas se battre ici!

ERNEST, montrant la grille du bois à gauche.

On ouvre cette grille et nous sommes dans le bois.

EDMOND.

Sans témoins... Il y a une femme dans cette affaire; je veux me battre sans témoins.

EDMOND.

Mais, au fond d'un procès, il y a des juges, et je demande un témoin, un seul...

EDMOND.

L'observateur M. d'Herbès, sans doute?

ERNEST.

Non, il s'évanouirait en nous observant... J'ai un témoin sous la main, un paysan civilisé, un imbécile d'esprit, l'ambitieux Thomas... J'ai besoin de lui pour les épées; il y en a de toutes les longueurs dans la salle d'armes de feu le mari, là, dans ce pavillon. (Montrant le pavillon de gauche.)

EDMOND.

Il a tout prévu! (A part.) Je suis tombé dans un guet-apens. (Haut.) Et le secret, le secret? Nous jurons de le garder inviolable...

ERNEST, prenant la main d'Edmond.

Inviolable, c'est juré.

EDMOND.

Et si le témoin parle?...

ERNEST, montrant sa bourse et la faisant sonner.

Voilà le cadenas de sa bouche; je connais mon paysan... Une minute, et je suis à vous. (Fausse sortie.)

EDMOND.

Au fond, il ne lui manque rien pour être aimé, rien que d'être aimable. Voilà où la mauvaise compagnie conduit les jeunes gens qui sont nés dans la bonne!

ERNEST, descendant la scène.

J'entends la voix de madame de Valmont!...

EDMOND.

Ne laissons rien soupçonner!

(Madame de Valmont paraît. D'Herbès lui donne le bras.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VALMONT, D'HERBÈS.

(Ernest prend le bras d'Edmond et rit aux éclats.)

ERNEST, bas à Edmond.

Riez donc comme moi... Trouvez quelque chose de comique...

EDMOND, riant.

Je ne trouve rien...

ERNEST.

C'est égal, riez toujours.

MADAME DE VALMONT, quittant le bras de d'Herbès.

A la bonne heure! voilà une gaieté folle qui fait plaisir à voir à la campagne! Peut-on entrer dans la confidence?

D'HERBÈS, à part, écrivant.

La jeunesse de ce siècle manque de gravité... (Il pense.)

ERNEST, réprimant le rire.

Oui... madame... oui... non, peut-être... à moins que... Parlez, Edmond...

MADAME DE VALMONT.

Je n'ai jamais vu M. Edmond si gai... Ah! je devine...

ERNEST.

Oui, oui, madame... vous devinez...

EDMOND.

C'est cela, madame...

ERNEST.

Tout juste!

D'HERBÈS, à part.

Elle est frivole à l'excès. (il pense et observe.)

MADAME DE VALMONT.

Vous avez écouté aux portes?...

ERNEST.

Oui... madame... excusez notre indiscrétion...

D'HERBÈS, à part.

Et l'aspect de la campagne...

MADAME DE VALMONT.

Comment! monsieur d'Herbès, est-ce ainsi que vous faites votre métier de sentinelle?...

D'HERBÈS, ébahi et préoccupé.

Madame... *Et l'aspect de la campagne...*

MADAME DE VALMONT.

L'aspect de la campagne ne doit pas vous faire oublier votre consigne... Ces messieurs ont entendu la répétition de notre trio italien dans l'Orangerie, et ils l'ont trouvée déplorable, et ils ont raison...

D'HERBÈS, à part, écrivant.

Ne lui inspire aucun recueillement... (il serre son calepin.)

EDMOND, quittant le bras d'Ernest.

Ah! permettez, madame... Ne nous reprochez pas une inconvenance...

ERNEST.

Oh! non...

EDMOND, à Ernest.

Laissez-moi parler...

ERNEST, à part.

Je ne demande pas mieux.

EDMOND.

Mon ami Ernest ne comprend pas l'italien...

ERNEST.

Comme tous les habitués de Ventadour.

EDMOND.

Et je lui expliquais le sujet de votre trio, l'*Usato ardir* de Rossini...

ERNEST. (Il rit.)

Quel sujet bouffon !

MADAME DE VALMONT, étonnée.

Bouffon ! dites-vous ! c'est une tragédie sombre comme la mort.

ERNEST.

Excusez-moi, madame, les tragédies me font rire aux larmes. C'est chez moi un vice de conformation ; il m'a dispensé de la garde nationale.

D'HERBÈS, indigné, à part.

O Melpomène ! pardonne-lui !

EDMOND.

Et mon ami Ernest riait de voir dans ce trio trois personnages héroïques qui tremblent comme trois poltrons.

ERNEST.

Trois hommes d'une lâcheté vraiment comique...

EDMOND, coudoyant Ernest.

C'est-à-dire deux hommes et une femme...

ERNEST.

Oui, j'appelle cela trois hommes...

EDMOND, à part, à Ernest.

Taisez-vous donc ! (Haut.) Et ces trois héros, dont une hé-

roïne, se demandent pendant un quart d'heure ce qu'ils ont fait de leur courage et de leur intrépidité. *Il mio valor dove!* et personne ne leur répond.

MADAME DE VALMONT.

En effet, les *libretti* d'opéra n'en font pas d'autres. Au fond, ce trio est très-comique...

ERNEST.

C'est du Molière pur...

MADAME DE VALMONT.

Il y a une reine qui a assassiné son mari, un ministre qui a assassiné son roi, et un général en chef de leurs armées qui se plaignent en cadence d'être trois poltrons. (Avec feu.) Mais aussi, qu'elle est belle cette plainte! quelle admirable élégie! quelle tristesse sublime! quelle désolation! Ces notes me brûlent le cœur.

D'HERBÈS, à part.

Tiens! elle dit qu'elle a un cœur!

EDMOND.

Oh! ceci est une autre question. Ernest et moi, nous sommes de votre avis sur la mélodie.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS.

THOMAS, une lettre à la main.

Le commissionnaire de la station apporte à l'instant cette lettre pour madame.

MADAME DE VALMONT, prenant la lettre.

C'est probablement encore une désertion. (Elle lit.)

ERNEST, bas, à Thomas.

Toi, reste, j'ai à te parler.

(Il l'emmène dans le fond et lui parle. — D'Herbès s'assoit sur le banc de la grille, médite profondément et écrit sur son calepin.).

MADAME DE VALMONT.

J'avais deviné!... c'est mon accompagnateur, M. Lambertini, qui s'excuse longuement... Il me manque de parole; il ne vient pas.

EDMOND.

Eh bien, nous ferons un concert de causeries.

MADAME DE VALMONT.

Et mon programme?

EDMOND.

Il ne tiendra rien de ce qu'il a promis, comme tous les programmes.

MADAME DE VALMONT.

Non, j'exige de vous un service.

EDMOND, s'inclinant.

Le serviteur attend l'ordre.

MADAME DE VALMONT.

Vous tiendrez le piano, vous accompagnerez.

(En ce moment, Ernest ouvre la grille du bois et sort furtivement en faisant un signe à Edmond. Thomas entre dans le pavillon.)

EDMOND, qui a vu le signe.

Moi! madame?... (Riant avec effort.) Moi! remplacer M. Lambertini?

MADAME DE VALMONT.

Nous écrirons Edmondini sur le programme.

EDMOND.

Vous savez, madame, si je vous suis dévoué!...

MADAME DE VALMONT.

Oui, je le sais, et je viens encore d'en acquérir une nouvelle preuve à l'instant même. Vous ne sauriez croire combien je suis joyeuse de vous retrouver en bonne amitié avec M. Ernest. Une maîtresse de maison n'aime pas à voir autour d'elle une petite société d'ennemis intimes qui attristent un salon par des figures froides et des épigrammes sourdes. Merci, monsieur Edmond; vous m'avez comprise; votre bon sens a probablement fait des avances amicales à ce jeune fou; et, moi qui veux continuer dans le calme ma vie de veuve, je n'ai plus à redouter, grâce à vous, une petite guerre civile de salon... Eh bien, est-ce par un silence morne que vous accueillez mes remercîments ?

(Thomas sort du pavillon de gauche avec toutes sortes de précautions, et cachant les épées. Il disparaît par la grille du bois.)

EDMOND.

C'est que, madame, vos remercîments, tout précieux qu'ils sont, ne donnent aucune espérance à mon...

MADAME DE VALMONT, interrompant avec vivacité.

Pas un mot de plus! nous allons nous brouiller... Aidez-moi à reconstruire ma matinée musicale qui s'écroule. Je fais un appel à votre dévouement, et je vous nomme mon accompagnateur.

EDMOND, souriant avec effort.

Breveté?

MADAME DE VALMONT.

Oui.

EDMOND, toujours du même ton.

Avec le sceau de vos armes, et votre signature sur vélin?

MADAME DE VALMONT.

Avec lettres patentes.

EDMOND.

De Votre Majesté?

MADAME DE VALMONT.

Tout ce qu'il vous plaira. J'accorde tout ce qui n'est pas sérieux.

EDMOND.

On dit que l'amour est une chose folle : prenez garde, madame!

MADAME DE VALMONT.

Finissez, monsieur, vous venez de prononcer un mot défendu.

EDMOND.

J'attends mon brevet.

MADAME DE VALMONT.

Très-bien! vous voilà revenu à la raison... Je vais vous adresser à mon secrétaire...

EDMOND.

Oh! j'exige un brevet autographe, écrit tout entier de votre main, et avant le concert.

MADAME DE VALMONT.

Admirez ce ton impératif!... Ah! quel mari vous seriez!

EDMOND.

Madame, vous venez de prononcer un mot défendu.

MADAME DE VALMONT.

Nous voilà quittes... je suis aujourd'hui si heureuse, que je réponds à tout par des sourires, comme vous voyez. La joie me rend tolérante. L'harmonie règne autour de moi; mes amis se contentent de mon amitié; mes ennemis refusent mes invitations ; les femmes me permettent d'être veuve, les hommes d'être libre. Rien ne trouble la fête que me donne la belle saison, au milieu de mes arbres et de mes fleurs. Oui, je sens aujourd'hui que le bonheur n'est

pas un absent éternel. Le moment même approche, où mes amis cesseront de chanter sur toutes les gammes le mot *coquette* à mes oreilles. C'est un mot qui nous fait sourire d'abord, mais qui doit finir par nous irriter; il nous dépouille des plus précieuses qualités du cœur; et les hommes qui abusent de ce mot, dans leur courtoisie, semblent ignorer que les femmes ont reçu au berceau tous les trésors d'affection, de tendresse, de sensibilité, car elles naquirent pour être mères; et, dans ce monde de ruses et de perversité où elles vivent, avec des apparences de reines et des chaînes d'esclaves, si elles se dérobent à des obsessions souvent menteuses, ce n'est pas l'amour qu'elles redoutent, c'est l'amant.

EDMOND.

Personne, madame, ne vous comprend mieux que moi, et l'amour...

MADAME DE VALMONT, reprenant tout à coup le ton léger.

Ah! j'oubliais... Monsieur l'exigeant, je vais vous rédiger votre brevet d'accompagnateur. (Elle rentre à la maison.)

EDMOND. (Il la suit des yeux.)

Je l'attends, madame! Ah!... et maintenant, allons au destin.

(Edmond se retourne pour marcher à la grille, et il est arrêté par M. d'Herbès, qui vient de quitter son banc de gazon, où il méditait en écrivant sur son calepin.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors MADAME DE VALMONT.

D'HERBÈS.

Pardon, monsieur Edmond Duclos, j'ai à vous communiquer quelque chose, à vous qui êtes homme de goût...

EDMOND, faisant un pas, et écartant M. d'Herbès.

Après le concert...

D'HERBÈS, le retenant.

C'est fort court... trois mots... une pensée... Vous m'en direz votre avis.

EDMOND.

Dépêchez-vous.

D'HERBÈS.

C'est une pensée que j'ai cueillie là, comme une fleur qui...

EDMOND.

Dépêchez-vous donc, monsieur! je vais tenir le piano.

D'HERBÈS.

Voici ma pensée... *La coquette est une femme...*

EDMOND, au comble de l'impatience.

Nous le savons.

D'HERBÈS.

Attendez!... *Une femme qui ne se marie qu'avec son miroir...*

EDMOND.

Bien défini!... mais ce n'est pas complet... Ajoutez : *Et qui lui est fidèle jusqu'à la mort.*

D'HERBÈS.

C'est profond!

EDMOND.

Mais écrivez donc ce supplément... vous l'oublieriez. (Il sort.)

SCÈNE XIII

D'HERBÈS, seul.

C'est vrai, j'oublie tout quand je n'écris rien; vous avez raison... (Il écrit.) *Et qui ne divorce qu'à la mort...* Non, ce n'est pas cela. (Il cherche.) Ah! j'y suis... *Et qui lui est fidèle jusqu'à*

la mort... Vous me donnez cette phrase, monsieur Edmond? Vous me la donnez?... Merci. (Il se retourne, cherche partout et se trouve seul.) Où diable a-t-il passé?... Il s'est envolé comme un oiseau!... Eh bien, j'aime mieux ce que j'ai trouvé, moi... *Et qui ne divorce qu'à la mort...* C'est plus concis, plus vrai... Voilà mon manuscrit sur la coquette, à peu près terminé... Je dédie l'ouvrage à madame de Valmont... ce sera une espièglerie grave, une petite vengeance... Il est vraiment inexplicable, l'acharnement que met cette femme à me repousser! On a tout ce qu'il faut pour réussir auprès du sexe... Quarante-cinq ans: l'âge vrai de l'homme, l'âge où l'homme cesse d'être un enfant... un physique assez avantageux pour un homme d'étude... une perspective de fauteuil à l'Institut... une conversation amusante en société... un talent d'observateur généralement reconnu... une conduite et des mœurs irréprochables... Oh! mes mœurs!... Enfin, tout ce qui peut séduire une veuve ordinaire... et on échoue contre un écueil!... une coquette! On est condamné au célibat à perpétuité pour crime de vertu! quel siècle! Le souffle de la coquetterie a éteint le flambeau de l'hymen! on ne se marie plus! O hymen! ô hyménée! que diront nos enfants si les pères viennent à leur manquer!

SCÈNE XIV

D'HERBÈS, ERNEST.

ERNEST.

(Il entre avec précipitation et en délire, sans remarquer d'Herbès.)

Après!... après!... c'est horrible!... quelle leçon!... quelle leçon!... Oh! maudite tête! maudite langue!... après l'insulte, le sang!... Oh! mon Dieu!

D'HERBÈS.

Ah! vous tombez des nues, monsieur Ernest?

ERNEST. (Il s'assoit.)

Que vous importe!... (A part.) Au diable l'imbécile!

D'HERBÈS, à part, avec malice.

Quelle mine triste!... il vient de recevoir son congé. C'est un amoureux en retraite.

ERNEST.

Monsieur, avez-vous jamais éprouvé le besoin d'être seul?

D'HERBÈS.

Oui, monsieur, quand je suis mal accompagné.

ERNEST.

Monsieur, savez-vous le nom que je donne à un observateur?

D'HERBÈS.

Un la Bruyère... un Vauvenargues... un...

ERNEST.

Un espion.

D'HERBÈS.

Monsieur Ernest, vous avez de l'esprit...

ERNEST.

Désespéré de ne pouvoir vous rendre ce compliment!

D'HERBÈS, furieux.

Mais vous êtes un maquignon déguisé en gentilhomme.

ERNEST, furieux.

Monsieur, je vais vous montrer d'ici une allée de marronniers où l'on se promène à l'ombre... Tenez... là, derrière ce pavillon... Suivez mon conseil, favorisez-moi de votre absence et épargnez-moi la peine de vous chasser.

D'HERBÈS, à part.

C'est trop fort! allons porter notre plainte à l'autorité locale... à madame de Valmont. (Il s'éloigne.)

SCÈNE XV

ERNEST, puis THOMAS.

ERNEST. (Il est dans l'anxiété la plus vive et regarde à travers la grille du bois.)

Enfin, voilà Thomas! (Thomas entre en scène avec précaution.) Vite, parle...

THOMAS.

D'abord, monsieur, reprenez cette bourse... elle me brûle les doigts... J'aime assez l'argent, mais...

ERNEST.

Parle, te dis-je!... Eh bien, tu donneras cet argent aux pauvres... Voyons, comment l'as-tu laissé dans la ferme?... est-il dans la ferme?

THOMAS.

Non... il ne veut pas se reposer; il ne veut recevoir aucun médecin... Un coup d'épée dans le bras, m'a-t-il dit, ce n'est rien; le bras n'appartient pas au corps... Comprenez-vous cela, vous?...

ERNEST.

Va toujours.

THOMAS.

Eh bien, voilà tout... M. Edmond se croit bien portant; je l'ai pansé comme j'ai pu; il a remis son paletot léger, et il va venir... Tenez, le voilà...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, EDMOND.

ERNEST, courant à Edmond et lui prenant la main.

Quelle imprudence!

EDMOND, pâle et s'efforçant d'affermir sa voix et ses pieds.

Il le faut! il le faut!... point de scandale! mon absence ferait tout découvrir... J'aurai la force de me tenir debout jusqu'à ce soir... Laissez-moi seul ici... Madame de Valmont va venir, et, comme il nous serait impossible d'être aussi gais que tout à l'heure, nous nous trahirions... (il lui serre la main et s'assoit.)

ERNEST, à Thomas.

Ce pauvre garçon est pâle comme la mort; conduis-moi tout de suite chez le médecin de l'endroit.

THOMAS, bas.

Ici tout près, par la grille. (ils sortent.)

SCÈNE XVII

EDMOND, puis MADAME DE VALMONT.

EDMOND.

Quel excellent service notre duel a rendu à ce jeune homme! ma blessure l'a guéri... Oh! que je souffre!... ma langue est desséchée par la soif... la fièvre me brûle... et il faut être énergique pourtant... la douleur est une esclave de la volonté...

MADAME DE VALMONT.

Ah! ce n'est pas vous que je croyais rencontrer là...

EDMOND, se levant.

C'est un malheur pour moi, madame.

MADAME DE VALMONT.

Trêve au badinage... il nous a conduits au sérieux... Décidément, la vie d'une femme est impossible à faire dans quelque condition où le hasard la place. Jeune fille, femme, ou veuve, le monde lui fait subir toutes ses tyrannies. Si elle se cloître, la calomnie lui prête une intrigue mystérieuse; si elle ferme ses salons, on l'accuse d'avarice; si elle les ouvre, on l'accuse de coquetterie; si elle garde le sérieux, on la traite de prude; si elle sourit à ses invités, tous ses invités lui écrivent la même circulaire d'amour. Mais tout cela n'est rien encore; des scènes affreuses éclatent autour d'elle, et la maîtresse de maison se voit un jour contrainte à faire du scandale, même en prévoyant toutes les calomnies qui l'attendent le lendemain... Que dites-vous de cela, monsieur Edmond?

EDMOND, interdit.

J'ose espérer, madame, que rien n'est à mon adresse dans les justes plaintes que vous exprimez si bien.

MADAME DE VALMONT.

Rien... Mais, au moment même où je me félicitais de voir le bon accord qui existait entre vous et M. Ernest, savez-vous ce que j'ai appris?

EDMOND, au comble de l'effroi.

Non, madame.

MADAME DE VALMONT.

Vous êtes bien ému en me répondant... votre trouble vous honore; vous vous associez noblement à mon indignation... Vous comprenez...

EDMOND.

Oui, madame... Je regrette seulement qu'une indiscrétion ait été commise...

MADAME DE VALMONT.

Mais celui qui l'a commise avait le droit de parler...

EDMOND, au comble de l'embarras.

Ah! il avait?...

MADAME DE VALMONT.

Comment!... un de mes invités, M. Ernest, un insolent! se permet de chasser un homme de chez moi, de l'insulter chez moi, et cet homme, ainsi outragé de toutes les manières par un jeune fou, n'aurait pas le droit de venir se plaindre!... M. d'Herbès a très-bien fait.

EDMOND.

Ah! c'est M. d'Herbès qui s'est plaint?

MADAME DE VALMONT.

Mais puisque vous le savez!

EDMOND.

C'est juste! (A part.) Je ne le savais pas.

MADAME DE VALMONT.

Ce qu'il me reste à faire me répugne sans doute, mais je le ferai... Le jeune homme qui a ainsi perdu le sentiment de ses devoirs sera prié d'oublier le chemin de ma maison... (Examinant Edmond.) Vous paraissez souffrir... votre visage est pâle...

EDMOND, jouant la légèreté.

Pâle!... c'est le reflet des arbres... Avez-vous vu, madame, l'*Antiope* du Corrége au Louvre?

MADAME DE VALMONT, avec inquiétude.

Quelle étrange question!

EDMOND, du même ton.

Corrége, ce grand peintre, qui a si bien étudié la nature... a mis des reflets pâles sur le teint d'Antiope. La scène se passe dans une forêt... (Faisant un effort pour continuer sur le

même ton.) Un peintre ordinaire aurait prodigué la nuance rose sur la chair... Quelle faute d'observation!

MADAME DE VALMONT.

Soit; mais votre théorie sur Antiope, sur le vert, sur le rose, sur les arbres, ne me fera pas oublier l'insolence qui vient m'outrager moi-même dans la personne d'un invité... Vous voulez détourner mon attention; je comprends très-bien votre tactique amicale, et... (Examinant Edmond.) Vraiment, votre visage exprime la souffrance... Est-ce une indisposition subite?... Parlez...

EDMOND, luttant avec énergie et souriant.

A vous dire vrai, madame, la chaleur est accablante... Réaumur abuse de l'ascension, et...

MADAME DE VALMONT, avec empressement.

Entrez donc dans ma galerie... Venez... Je vous offre mon bras...

EDMOND, résistant.

L'auteur du *Cosmos* prétend que, sous la ligne, la chaleur est si forte, qu'elle produit l'effet du froid polaire... et... (Épuisé.) Madame... permettez-moi de m'asseoir. (Il se laisse tomber sur une chaise.)

MADAME DE VALMONT, avec effroi, se penchant sur Edmond.

Vous vous trouvez mal? Ah! mon Dieu!... rentrez...

EDMOND.

Non, madame... Rentrez seule, je vous prie... Ce n'est rien... j'ai besoin de calme...

MADAME DE VALMONT, prenant la main d'Edmond.

Votre main brûle!...

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, THOMAS.

THOMAS, arrivant à la hâte, et voyant madame de Valmont penchée sur Edmond et lui tenant la main. — A part.

Madame sait tout! (Se rapprochant avec précaution de madame de Valmont et lui parlant bas.) Le médecin ne peut venir que dans un quart d'heure.

MADAME DE VALMONT, au comble de l'étonnement.

Le médecin?

THOMAS.

Mais ne vous effrayez pas, madame, la blessure n'est pas dangereuse...

MADAME DE VALMONT, poussant un cri et avec effroi à Edmond.

Vous êtes blessé!... vous êtes blessé!

THOMAS, se frappant le front.

Bon! j'ai fait une bêtise!

MADAME DE VALMONT.

Vous ne répondez pas... Vous êtes blessé!... (Rentrant dans ses souvenirs.) Oui... Cette gaieté fausse... ce prétexte de brevet pour m'éloigner d'ici... C'est un duel! Vous vous êtes battu!... vous vous êtes battu pour moi!...

EDMOND.

Madame, au nom du ciel... Tout le monde va connaître cette malheureuse affaire...

MADAME DE VALMONT.

Eh! que m'importe!... il faut vous secourir!

EDMOND.

Madame, écoutez votre raison...

MADAME DE VALMONT.

J'écoute mon cœur...

EDMOND, se levant.

Je me trouve mieux...

MADAME DE VALMONT, désolée.

Et ce médecin?... Pourquoi tarde-t-il?

THOMAS.

M. Ernest va le conduire ici dans l'instant...

MADAME DE VALMONT.

M. Ernest !

EDMOND.

Madame, il est au désespoir et plus digne de pitié que de haine... Nous sommes réconciliés... ne l'accablez pas...

SCÈNE XXI

LES MÊMES, M. D'HERBÈS.

D'HERBÈS, triomphant.

Madame, tout est prêt dans la salle du concert; on n'attend plus que vous pour commencer le trio.

MADAME DE VALMONT, hors d'elle-même.

Je vous prie d'annoncer à ma société que madame de Valmont, se trouvant subitement indisposée, offre ses humbles excuses à ses amis et renvoie le concert à la fin de la saison.

D'HERBÈS.

Madame est indisp... ?

MADAME DE VALMONT.

Oui, vous dis-je... Allez...

(D'Herbès s'incline et rentre dans la maison.)

EDMOND.

Mais, au nom du ciel, madame, songez à toutes les conjectures...

MADAME DE VALMONT, au comble de l'impatience.

Je songe au médecin, qui ne vient pas!...

EDMOND.

Madame, l'intérêt que vous me portez en ce moment me fait plus de bien que tout autre secours... Je suis mieux.. Pensez à tout ce que va dire le monde... Je suis beaucoup mieux...

MADAME DE VALMONT.

La souffrance est écrite sur votre visage... Vous avez beau faire de nobles efforts pour la dissimuler, je vois saigner votre blessure, qui est la mienne; car vous l'avez reçue pour moi. Le monde dût-il m'écraser de ses jugements, je dois rester auprès de vous, auprès de ma blessure; mon devoir est ici. Le monde n'a jamais rien fait pour moi, je ne veux rien faire pour lui; je ne lui dois rien.

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST.

ERNEST.

(Il arrive avec précipitation et s'arrête en apercevant madame de Valmont.)

Madame...

MADAME DE VALMONT, émue, avec bonté.

Approchez, monsieur, on sait tout... et... Vous êtes seul?

ERNEST.

Je devance de quelques instants votre docteur... (Bas, à Thomas.) Qui a parlé? qui nous a trahis?

THOMAS, bas, à Ernest.

Personne.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, M. D'HERBÈS.

D'HERBÈS.

Madame, vos ordres ont été remplis, et...

MADAME DE VALMONT.

Il suffit, le reste m'est indifférent... (A Edmond, avec tendresse.) Vraiment, vous trouvez-vous mieux?

EDMOND.

Jamais je ne me suis trouvé aussi bien. Ma vie commence aujourd'hui.

THOMAS, se rapprochant de madame de Valmont.

Madame, j'ai rencontré cette bourse dans le bois, et je vous prie de la donner aux pauvres du village.

MADAME DE VALMONT, prenant la bourse.

C'est bien! Je me charge de la distribution. J'enverrai cet argent aux incendiés de Waldorff. (Bas, en tendant la main à Edmond.) Il faut qu'un mariage commence toujours par une bonne œuvre...

EDMOND, exalté, et bas à madame de Valmont.

Ah! je le savais bien, que vous aviez un cœur...

MADAME DE VALMONT.

J'en cherchais un autre, moi.

AIMONS NOTRE PROCHAIN

PARABOLE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée à Paris, à la salle Herz.

PERSONNAGES :

Mme DE FONTALBE, jeune veuve.....	Mlles JUDITH.
DÉLIA, sa femme de chambre.....	BRINDEAU.
MAURICE DE SAINT-BLANCARD	MM. BRINDEAU.
TONY, valet de chambre.....	CASTEL.

La scène est à Ville-d'Avray.

AIMONS

NOTRE PROCHAIN

Un salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE FONTALBE, DÉLIA.

(Madame de Fontalbe est assise.)

DÉLIA. (Elle achève de coiffer madame de Fontalbe.)

Madame me permet-elle de l'interroger?

MADAME DE FONTALBE.

Interrogez-moi, je veux bien.

DÉLIA.

Madame, ne trouvez-vous pas que la campagne est inhabitable?

MADAME DE FONTALBE.

Je ne suis pas de votre avis, Délia... Comment! après trois semaines de résidence dans ce charmant village de Ville-d'Avray, vous regrettez déjà Paris?

DÉLIA.

Je le regrettais déjà avant ces trois semaines.

MADAME DE FONTALBE.

Eh bien, Délia, vous vous habituerez à le regretter; car ma résolution est irrévocable. Je veux être veuve avec

calme; il me faut donc un village pour retraite. J'ai tous les goûts qui font les délices de la solitude. J'aime les fleurs, la musique, la lecture, la broderie. Ces distractions remplissent tout un jour; le sommeil remplit toute une nuit. Vivre inconnue dans un village est maintenant ma seule ambition.

DÉLIA.

Vivre inconnue! oh! madame de Fontalbe, si vous étiez votre femme de chambre un seul moment, vous douteriez de votre incognito! Vous n'êtes sortie qu'une fois pour aller à l'église, et tout le village est déjà rempli de votre nom, de votre grâce, de votre beauté. Votre toilette est sans doute bien simple; mais vous êtes grande dame malgré vous, et vous portez votre chapeau de paille comme une couronne de comtesse. Ceux qui ne vous connaissent pas et qui ne vous ont jamais vue, et qui vous suivent de très-loin, devinent que vous êtes belle à ravir, et ils précipitent le pas pour avoir le bonheur de vous voir un moment; ceux qui vous regardent passer devant les balcons, les terrasses, les grilles des jardins, laissent éclater sur leur visage des sourires d'admiration. Il n'y a point d'incognito pour une jolie femme; elle resterait toute seule enfermée dans une maison, fenêtres et portes closes, sa beauté rayonnerait à travers les murs; les passants s'arrêteraient pour voir la façade; on devinerait le diamant à travers l'enveloppe de l'écrin.

MADAME DE FONTALBE.

Délia, vous êtes un démon.

DÉLIA.

Je ne suis qu'une jeune fille, c'est bien assez; madame me flatte toujours; seulement, je n'ai point d'ambition et je ne veux pas m'élever plus haut.

MADAME DE FONTALBE.

Quelle heure est-il, Délia?

DÉLIA, regardant la pendule.

Six heures. — Six heures du matin! Madame trouve déjà la journée longue; ordinairement, on ne demande l'heure qu'à six heures du soir.

MADAME DE FONTALBE.

Délia, ouvrez la persienne... je veux jouir du soleil levant; ses rayons doivent avoir une teinte charmante sur la cime des arbres de Ville-d'Avray.

DÉLIA, regardant à travers la persienne.

Impossible, madame... vous regarderez le soleil levant ce soir... Il y a toujours le voisin... Le voisin!... C'était bien la peine de quitter Paris pour trouver encore des voisins à la campagne. Les voisins vous suivent partout, comme les portiers.

MADAME DE FONTALBE.

Je conviens qu'il est fort désagréable d'avoir ce jeune homme pour voisin... Chaque maison a ses inconvénients.

DÉLIA.

Mais celui-là est le pire de tous. (Regardant à travers la persienne.) Un jeune homme de trente ans... On ne voit jamais que les trois quarts du visage, mais le fragment est beau... Son costume est de la plus haute distinction, à six heures du matin; cette toilette de bal est en avance de quinze heures sur la journée... Il lit un livre avec attention... Pas un mouvement... comme hier... toujours immobile... Il ressemble à une statue de jardin habillée en monsieur... Madame, voulez-vous que je fasse du bruit pour secouer cette énigme?

MADAME DE FONTALBE.

Gardez-vous-en bien! il croirait que nous nous occupons de lui.

DÉLIA.

Oui, épargnons-lui cette erreur... N'importe, c'est irritant au dernier point, un voisin comme celui-là, qui lit depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, en costume de bal... qui ne reçoit personne, ne sort jamais, ne s'occupe pas de nous! Il n'est pas permis à un voisin de se conduire ainsi. Nous devons porter plainte à l'autorité.

MADAME DE FONTALBE.

Mais il me semble, Délia, que chacun est libre de faire chez soi ce qui lui plaît.

DÉLIA.

Oui, madame, si ce qui lui plaît n'incommode pas les voisins. Il y a des lois pour cela. Nous avions aux Batignolles, chez ma première maîtresse, madame Bousignot, un voisin qui tirait des feux d'artifice tous les soirs dans sa basse-cour; nous portâmes notre plainte au maire, M. Giraud, qui força notre voisin à ne s'amuser ainsi que la veille de la fête de l'empereur, comme la ville de Paris, qui ne s'amuse qu'une fois l'an.

MADAME DE FONTALBE.

Vous êtes folle, Délia; ce voisin de Ville-d'Avray n'a rien de commun avec le vôtre des Batignolles.

DÉLIA.

Mais, madame, j'aimerais cent fois mieux que celui-ci tirât deux feux d'artifice par jour, qu'il sonnât du cor, qu'il fît des gammes au piano, qu'il lût le *Moniteur* à haute voix; au moins nous serions fixées sur le compte de notre voisin; nous aurions le droit de nous plaindre d'un fléau qui au-

rait un nom, et de lui envoyer des injures par notre fenêtre ou des huissiers par sa porte; tandis que nous sommes là, depuis trois semaines, occupées à détruire notre imagination devant un mystère qui nous empêche de rire le jour et de dormir la nuit, sans avoir le droit de jeter dans le jardin de ce mystère une bonne pierre ou une feuille de papier timbré.

MADAME DE FONTALBE, avec un faux sourire.

Vraiment, Délia, vous prenez la chose trop au sérieux. Je ne veux pas que ce voisinage vous rende tout à fait folle, et, pour vous conserver le peu de raison qui vous reste, j'irai passer quinze jours, en hôtel garni, à Saint-Cloud.

DÉLIA.

Et, après ces quinze jours, madame...?

MADAME DE FONTALBE.

Nous rentrerons ici.

DÉLIA.

Eh! mon Dieu! nous reverrons la même chose, madame, j'en mettrais la main au feu. Si j'osais proposer un pari à madame de Fontalbe, je parierais ma dot de la caisse d'épargne que, le dernier jour de l'été, à cinq heures du soir, cet abominable beau jeune homme ouvrira ce même livre, là, devant nous. Cela prend la tournure de ne jamais changer, comme la colonne Vendôme, comme l'obélisque de Luxor. Si cette maison m'appartenait, je me donnerais le plaisir d'y mettre le feu, pour voir si mon incendie dérangerait ce voisin. Oh! madame la comtesse, vous avez beau prendre un bel air d'insouciance, vous êtes femme avant d'être grande dame, et votre impatience est aussi forte que la mienne, quoiqu'elle sache mieux se farder.

MADAME DE FONTALBE.

Mais je ne farde rien, Délia; au contraire, j'avoue hau-

tement ma curiosité en cette occasion. Ce voisinage ne m'irrite pas, moi ; il m'intéresse. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu que des jeunes gens étourdis, turbulents, oisifs, amoureux d'eux-mêmes, et je rencontre par hasard, sous ma fenêtre, une exception, un jeune homme modèle, un dandy qui s'habille au dernier goût du jour, seulement pour honorer sa dignité personnelle, et sans aucun but de parade et d'ostentation ; un élégant campagnard qui s'instruit, étudie, médite, lorsque tant d'autres s'efforcent d'oublier le peu qu'ils avaient appris. Pareille découverte est rare ; elle est digne de tout mon intérêt. Je voudrais savoir le nom de ce voisin phénomène pour l'écrire sur mes tablettes comme un événement.

DÉLIA.

Si c'est ainsi, la chose est plus sérieuse que je ne pensais.

MADAME DE FONTALBE, avec douceur.

Prenez bien garde à ce que vous pensez, Délia ; ma bonté vous encourage trop... Je descends au jardin...

(Fausse sortie.)

DÉLIA.

Madame est-elle contente de sa coiffure?

MADAME DE FONTALBE.

C'est toujours assez bon pour la campagne ; ici, on ne s'habille que pour soi.

DÉLIA.

Quand madame descend au jardin, toutes les fenêtres des environs s'ouvrent, comme de grands yeux, pour la regarder.

MADAME DE FONTALBE.

Cela m'est indifférent. Depuis le premier jour de mon

veuvage, je suis morte au monde. J'ai acheté cette petite maison comme on achète une tombe de son vivant, et je me soucie fort peu du mépris ou de l'admiration du genre humain de Ville-d'Avray.

(Elle sort.)

SCÈNE II

DÉLIA, seule.

J'espère bien que madame ressuscitera de son vivant.... Ouvrons la persienne avec un fracas prémédité. (Elle ouvre la persienne et fredonne un air.) C'est trop fort! il ne bouge pas!—Ah! voilà son valet de chambre qui entre. Le valet de chambre dépose un gros livre sur un guéridon; un livre énorme... un livre de ville... En voilà un que je ne lirai pas!... (Elle déchire la bande d'un journal et fait semblant de lire à la fenêtre.) Ce valet de chambre n'a pas l'air de s'amuser beaucoup; il va donner sa démission au premier jour... Faisons-lui tomber un piége... (Elle laisse tomber le journal et pousse un cri.) Mon journal!... Excusez, monsieur le valet de chambre... là... au pied du mur... un journal sur un vase de géranium... Je vous serai bien reconnaissante... le vent l'a emporté... (A part.) Il n'y a pas un brin d'air, c'est égal... Bon! le piége a réussi... le valet de chambre monte... Je connaîtrai la moitié de l'énigme, au moins... Prenons nos grands airs pour le recevoir.

SCÈNE III

TONY, DÉLIA.

DÉLIA, prenant le journal.

Mille remercîments, monsieur.

TONY, s'inclinant.

Mademoiselle... (Fausse sortie.)

DÉLIA.

Vous devez être fatigué; voulez-vous vous reposer un instant?...

TONY.

Mon maître serait furieux contre moi s'il remarquait mon absence.

DÉLIA.

Votre maître ne remarque rien.

TONY.

Il va bientôt terminer sa lecture de *Defrichement of woods of New-Holland. Printed by Thompson, Soho square. London.*

DÉLIA.

Qu'est-ce que c'est que ce livre-là?

TONY.

Un essai sur le défrichement des bois de la Nouvelle-Hollande.

DÉLIA.

Ah! mon Dieu! ce vilain beau jeune homme s'occupe du défrichement des antipodes!

TONY

C'est un économiste.

DÉLIA.

A son âge! il a déjà cette infirmité?

TONY.

Et il m'a dit de chercher dans sa bibliothèque le *Traité de l'influence des météores polaires sur l'intelligence des naturels du détroit de Behring*... Voulez-vous que je vous cite ce titre en anglais?

DÉLIA.

Non, je n'ai pas le temps de l'écouter... Quel dommage que monsieur... monsieur...

TONY.

Maurice de Saint-Blancard.

DÉLIA.

J'avais oublié son nom... Quel dommage que notre voisin, M. Maurice de Saint-Blancard, soit affligé de tous ces défauts!

TONY, avec un soupir.

Ah! c'est ainsi!... Mais, à part cela, il a toutes les qualités possibles : il est généreux, aimable, musicien, ténor, célibataire et muet dans la conversation.

DÉLIA.

Voyez donc! il pourrait être parfait!

TONY.

Cela ne dépend que de lui... (Effrayé.) Ah! mon Dieu! j'entends le bruit de ses bottes!... je suis perdu!... Au nom du ciel, cachez-moi!...

DÉLIA.

Sautez par la fenêtre.

TONY.

Merci.

SCÈNE IV

TONY, DÉLIA, MAURICE.

MAURICE, entrant furieux, un livre à la main.

Malheureux! valet indigne de me servir! tu ne rentreras plus chez moi!

TONY, à genoux.

Monsieur...

MAURICE, à Délia.

Mademoiselle, j'ai le droit d'entrer ici; j'ai le droit de veiller sur mon domestique, et je ne savais pas si cette maison est habitée ou non.

DÉLIA.

Elle est très-habitée, monsieur.

MAURICE.

Par des femmes?

DÉLIA.

Par une dame et sa camériste.

MAURICE.

Toujours des femmes! partout des femmes! Comment veut-on après cela que la jeunesse s'instruise, devienne sérieuse et s'occupe de défrichements! (Apercevant madame de Fontalbe qui entre.) Encore une!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE FONTALBE.

MADAME DE FONTALBE.

Que signifie ce bruit?

DÉLIA.

C'est M. de Saint-Blancard, notre voisin, qui vient réclamer son domestique, qui s'est égaré dans les environs.

MAURICE, avec beaucoup de distinction.

Madame, veuillez bien m'excuser, je n'ai pas l'habitude du monde; je suis un campagnard studieux, voilà tout. (Il dépose son livre sur une table.) Tout domestique entre chez moi sous la condition de ne parler à aucun voisin, et de ne se mêler que de mes affaires. Celui-ci, ce drôle, ce Tony, a manqué à ses engagements... (Tony veut se justifier.) Tais-toi, maraud, point d'excuses! je te chasse; je vivrai seul.

DÉLIA, à madame de Fontalbe.

Madame, intercédez en faveur de ce pauvre garçon. Voici son crime : il m'a rapporté un journal que j'avais laissé tomber par la fenêtre, chez le voisin.

MADAME DE FONTALBE, bas, à Délia.

Ah! Délia! Délia!

MAURICE, à madame de Fontalbe.

Madame, voilà un bon exemple que je vous donne. Tout serviteur infidèle mérite un congé immédiat. Dès ce moment, je n'ai plus de domestique. Je suis libre, je suis maître de moi. Je m'appartiens! Adieu, Ville-d'Avray. Adieu, madame. Demain, je vends cette maison, où il m'a

été impossible de trouver le calme et la solitude si nécessaires aux études sérieuses. Je quitte ce village, qui est un faubourg de Paris, et je vais m'ensevelir dans un désert inconnu, où le bruit des voisins et des locomotives n'est pas encore arrivé. (Il salue et sort en chassant Tony devant lui.)

SCÈNE VI

MADAME DE FONTALBE, DÉLIA.

DÉLIA, les yeux dans son mouchoir et feignant la désolation.)

Madame... je sais aller au-devant de vos ordres, et me donner le congé que je mérite... Je vais faire mes malles.

(Fausse sortie.)

MADAME DE FONTALBE.

Délia!

DÉLIA.

Madame m'appelle?

MADAME DE FONTALBE.

Vous avez une étourderie bien coupable.

DÉLIA.

Je le sais, madame; oh! je connais mes défauts; mais j'oublie toujours de m'en corriger. Si je ne quitte pas votre maison, je retomberai demain dans la même étourderie, et peut-être ce soir. C'est plus fort que moi, il faut que je fasse des fautes. Ainsi, ayez la bonté de ne pas me pardonner, et soyez assez heureuse pour trouver une autre femme de chambre qui ne s'occupe pas des voisins. (Fausse sortie.)

MADAME DE FONTALBE.

Délia... vous voulez donc me laisser ici toute seule?

DÉLIA.

Si madame a besoin de mes services, je resterai encore huit jours.

MADAME DE FONTALBE.

Soit... ensuite, nous verrons.

DÉLIA.

D'abord, je commence par fermer cette maudite fenêtre, qui est la cause de tous nos malheurs.

MADAME DE FONTALBE.

Nous allons étouffer, Délia, ne fermez rien.

(On entend un accord de piano.)

DÉLIA.

Bon ! le voisin va chanter ses adieux à Ville-d'Avray.

MADAME DE FONTALBE.

Silence, Délia...

MAURICE, en dehors.

Adieu, charmant village,
Désert peuplé de fleurs,
Air du ciel qui soulage
Et calme les douleurs.
Le monde me réclame,
Plus d'espoir de retour.
Je te laisse mon âme,
Et l'âme, c'est l'amour.

DÉLIA, après le couplet.

C'est le moment de fermer la fenêtre pour lui donner une leçon comme il n'en recevra pas au Conservatoire.

MADAME DE FONTALBE.

Délia, je ne vous ai rien ordonné.

MAURICE, de même.

Adieu, vertes collines,
Horizon enchanté,
Concerts, plaintes divines
Des belles nuits d'été ;
Le monde me convie
A son bonheur d'un jour ;
Ici, laissons ma vie,
Ma vie est mon amour.

DÉLIA.

Si cela était de la musique, elle courrait la chance d'être mauvaise.

MADAME DE FONTALBE.

Mais vous ne vous tairez donc pas?

DÉLIA.

L'air est fini, le parterre donne son opinion.

MADAME DE FONTALBE.

Vous ne vous corrigerez donc pas?

DÉLIA.

Je veux encore profiter de mes huit jours... Ah! mon Dieu!... J'entends un pas de ténor dans l'escalier... il croit que nous l'avons rappelé, comme à l'Opéra... Fermons la porte, pour éviter les courants d'air.

MADAME DE FONTALBE.

Délia, ne touchez ni aux portes ni aux fenêtres.

SCÈNE VII

MADAME DE FONTALBE, DÉLIA, MAURICE.

MAURICE, entrant avec précipitation.

Pardon, madame, j'ai oublié mon livre chez vous.

DÉLIA s'assoit pour broder.

Son livre de défrichement.

MAURICE, cherchant le livre et le prenant sur la table.

Le voici... quel bonheur!... je croyais l'avoir perdu!... un exemplaire unique! Je saisis cette occasion, madame, pour vous faire mes adieux...

MADAME DE FONTALBE, saluant sans regarder.

Monsieur...

MAURICE, après une fausse sortie.

J'espère, madame, que vous ne garderez aucun fâcheux souvenir d'une scène si déplorable...

MADAME DE FONTALBE.

Monsieur, j'avais déjà tout oublié.

MAURICE, après une fausse sortie.

Ah! je venais vous dire aussi que mon valet de chambre est parti par le premier convoi.

MADAME DE FONTALBE.

C'est bien, monsieur.

DÉLIA, à part.

Et moi, je pars par le second... Laissons-les seuls. (Elle s'esquive sur la pointe des pieds.)

MAURICE.

Ah! j'oubliais encore!... Madame, j'ai un petit service à vous demander.

MADAME DE FONTALBE.

Parlez, monsieur...

MAURICE.

Un service qu'on ne se refuse pas entre voisins... Si demain et jours suivants des acheteurs se présentent pour ma maison, me permettez-vous de laisser mes clefs à votre jardinier... afin que... ?

MADAME DE FONTALBE.

Je lui donnerai mes ordres.

(Maurice s'incline respectueusement et sort.)

SCÈNE VIII

MADAME DE FONTALBE, seule.

Ah! mon Dieu! dans quel négligé de matin j'ai été surprise! (Courant à son miroir.) Ma coiffure fait peur!... Un miroir ne se trompe jamais!... Les femmes de chambre qui parlent trop bien coiffent très-mal... il faudrait toujours avoir Mariton sous la main!... Oh! qu'une femme serait heureuse, si elle pouvait secouer la tyrannie de sa femme de chambre! (Elle pirouette devant son miroir.) Ce n'est pas au moins que je me soucie de ce jeune homme!... un inconnu!... Cependant il faut être juste, il mériterait d'être connu... et je m'avoue tout bas, de peur de m'effrayer, que cet inconnu est charmant... (Elle regarde sa robe.) Une robe de la dernière saison!... On a beau dire : *A la campagne comme à la campagne*... proverbe stupide, comme tous les proverbes que les femmes n'ont pas faits... A la campagne comme à la ville... voilà le

bon... Heureusement, ce jeune homme est économiste... (Devant son miroir.) Les économistes ne regardent pas les femmes. Ils sont absorbés par les livres... Bon! voilà sur mon corsage trois plis qui sautent aux yeux comme trois fautes d'orthographe!... Les couturières sont bien criminelles quelquefois... (Revenant à son miroir.) Il me semble que je suis pâle! (Maurice entre.) A sept heures du matin, la pâleur ne fait pas trop mal... C'est le teint de la distinction... (Apercevant Maurice dans le miroir.) Ah! monsieur!...

SCÈNE IX

MADAME DE FONTALBE, MAURICE.

MAURICE.

Je ne suis pas sorti. Pardon, madame, je n'ai pas trouvé la porte; je me suis égaré dans l'escalier.

MADAME DE FONTALBE.

Ma maison est bâtie exactement sur le modèle de la vôtre.

MAURICE, feignant, sur ce mot, de s'échauffer tout à coup.

Ah! madame, au nom du ciel, ne me parlez pas de ma maison!... Une maison que j'ai achetée, il y a un mois et demi, soixante-trois mille francs, dans l'étude de maître Ardisson.

MADAME DE FONTALBE.

C'est mon notaire aussi.

MAURICE.

Tiens! comme cela se rencontre!... nous avons le même notaire!... un homme charmant...

MADAME DE FONTALBE.

Je n'ai eu qu'à me louer de lui.

MAURICE.

Très-loyal en affaires... Il m'a vendu trois immeubles à la fin de l'hiver dernier, et, si quelque chose avait pu me consoler de mes malheurs, j'aurais trouvé cette consolation en touchant cinq cent trente mille francs quatre-vingt-sept centimes de trois maisons qui ne valaient pas le quart de cette somme lorsque feu mon père les acheta.

MADAME DE FONTALBE.

Monsieur n'a donc pas subi des malheurs de fortune?

MAURICE.

Oh! des malheurs d'argent, ce sont des malheurs heureux! Les miens appartiennent à une autre espèce... ils sont malheureux.

MADAME DE FONTALBE.

Des malheurs politiques?... Monsieur a échoué dans une élection?

MAURICE.

Oui, madame... je n'ai pas été élu.

MADAME DE FONTALBE.

Dans votre arrondissement?

MAURICE.

Dans le deuxième...

MADAME DE FONTALBE.

Vous étiez candidat?

MAURICE.

Candidat d'une belle veuve; j'ai échoué à son élection... Il me fallait deux voix; je n'en ai eu qu'une... la mienne!

MADAME DE FONTALBE.

Et vous ne vous remettez plus sur les rangs?

MAURICE.

La belle veuve a été pervertie par une gravure d'Artémise, elle reste fidèle à l'ombre de son mari.

MADAME DE FONTALBE.

Et c'est elle qui vous a signifié... ?

MAURICE.

Elle ne m'a pas même honoré d'un refus verbal. Je ne lui ai jamais parlé... Pardon, madame, si je vous donne ces détails oiseux; mais vous avez paru vous intéresser à mes infortunes, et je vous ai fait une confidence qui n'aurait jamais dû sortir de mon cœur.

MADAME DE FONTALBE.

Il est très-rare, dans notre siècle, de voir des passions généreuses, un jeune homme se sacrifier ainsi pour une femme inconnue! Voilà un modèle qui ne sera pas copié.

MAURICE.

Ne me louez pas, madame, il y avait un intérêt au fond de cette passion. Je suis obligé d'aimer une veuve par contrat passé devant notaire...

MADAME DE FONTALBE.

Ah! voici de l'étrange; cela mérite une explication.

MAURICE.

Madame, j'ai eu le malheur d'avoir un oncle millionnaire, qui s'est marié deux fois, et qui s'en est repenti deux fois. Permettez-moi de taire ses infortunes légitimes. A la fin de ses jours, mon oncle se trouvait deux fois veuf, et il me disait souvent : « La femme, la véritable femme est veuve de sa nature; elle naît veuve. Il se rencontre des maris qui semblent mourir tout exprès pour assurer à une femme cette belle condition. Une veuve sait tout, et, comme elle n'a plus rien à apprendre, elle dédaigne de chercher de l'instruction ailleurs; son expérience paresseuse assure le bonheur domestique de son futur mari, le survivant du défunt. » Comment trouvez-vous cette définition de la veuve par un oncle?

MADAME DE FONTALBE.

Elle ferait honneur à un neveu.

MAURICE.

Ces détails ne vous paraissent pas trop ennuyeux, madame?

MADAME DE FONTALBE.

A la campagne, on ne s'amuse qu'avec des détails... Pardon, monsieur, j'ai oublié de vous inviter à vous asseoir.

MAURICE.

Madame, je passe toutes mes journées sur un fauteuil; je me repose en restant debout.

MADAME DE FONTALBE.

Et votre oncle a-t-il épousé une veuve en troisièmes noces pour mettre sa théorie en action?

MAURICE.

Le temps lui a manqué, il est mort. Mais, avant de mourir, il m'a nommé son légataire universel, à la condition expresse que j'épouserais une veuve de vingt-quatre ans et au-dessous.

MADAME DE FONTALBE.

Et vous n'avez trouvé qu'une veuve à Paris?

MAURICE.

Oui, madame, une seule, dans un bal, rue d'Anjou Saint-Honoré.

MADAME DE FONTALBE, avec un léger mouvement.

Vous oubliez le numéro.

MAURICE.

Numéro 36... Une veuve qui méritait de l'être; car jamais un mari ne pouvait être digne d'elle. A ce bal, les femmes ne parlaient que de ses diamants; les hommes ne parlaient que de sa beauté. Elle dansait à ravir; elle avait des sou-

rires angéliques, des grâces divines, des regards étoilés. Trente danseurs ont brûlé leurs mains aux dentelles de son corsage, dans les valses et les polkas de toute une nuit. Moi, je me suis perdu, comme un atome, au milieu de cette mêlée délirante; j'ai respiré les parfums de cette fleur dans l'air enivrant où la musique l'emportait comme une vision d'amour; j'ai exprimé tout le bonheur d'une vie dans la suavité d'un instant. Je n'ai vu qu'une femme au centre d'un tourbillon de gaze, d'étoffes, de diamants et de fleurs; j'ai supprimé tout un monde d'adorateurs pour ne voir que l'idole, et le matin, quand le soleil du 13 avril a éteint les bougies du bal et que la vision a disparu, ma nuit a commencé; Paris est devenu un désert immense. J'étais seul avec mon amour.

MADAME DE FONTALBE, avec un sourire forcé.

Et vous avez oublié la clause du testament de votre oncle?

MAURICE.

Mais, madame, pour épouser une veuve, il faut le consentement...

MADAME DE FONTALBE.

De la veuve...

MAURICE.

Non, du mari défunt.

MADAME DE FONTALBE, éclatant de rire.

Ah! j'ignorais cela.

MAURICE.

Vous l'apprendrez quand vous serez veuve.

MADAME DE FONTALBE.

Hélas! je le suis.

MAURICE, jouant la surprise.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait? Pardon, madame, excusez-moi...

MADAME DE FONTALBE.

Mais vous n'avez pas besoin d'excuses; vous n'avez pas médit des veuves; au contraire... Ainsi donc, si je voulais me remarier, je serais obligée de demander le consentement à mon mari?

MAURICE.

Entendons-nous, madame; cette demande ne se formule pas en termes ordinaires; on ne fait pas à un mari mort trois sommations respectueuses, avec du papier timbré, par le ministère d'un huissier funèbre; mais une veuve sage se recueille en elle-même, et prie mentalement l'ombre toujours chère d'un mari de vouloir bien ne pas s'irriter, si une pauvre femme cherche à réparer de son mieux le préjudice qu'une mort trop précoce lui a fait subir. Ordinairement, l'ombre ne dit rien... elle consent. La veuve est satisfaite de sa pieuse démarche, et elle répare le préjudice légalement.

MADAME DE FONTALBE.

Ainsi, l'ombre de votre veuve du bal n'a pas consenti?

MAURICE.

Tout juste, vous l'avez deviné.

MADAME DE FONTALBE.

C'est une ombre exceptionnelle.

MAURICE.

Que voulez-vous! j'ai rencontré celle-là. Ma veuve de la rue d'Anjou, après avoir incendié tout un bal, a dit au monde, le lendemain, un adieu éternel.

MADAME DE FONTALBE.

L'éternité d'un adieu n'est pas longue dans la vie des veuves.

MAURICE.

Oh! vous ne connaissez pas ma veuve. J'ai pris des informations : elle a vendu ses chevaux, sa voiture, son hôtel; elle a licencié ses domestiques, son coiffeur, ses fournisseurs, son avocat, son cuisinier, et elle a disparu sur un horizon de chemin de fer. L'ombre n'a pas consenti. Et moi, moi, madame, j'ai quitté Paris pour m'éloigner, non pas d'une foule, mais d'une idée; je me suis enseveli dans ce jardin comme dans une tombe de fleurs, ou un hospice des incurables; et, cherchant un genre de suicide honorable, je me suis lancé dans l'économie politique; je n'en reviendrai pas.

MADAME DE FONTALBE.

Un peu de patience encore... les ombres changent d'avis quelquefois.

MAURICE.

C'est fini. Mon destin est fait. Je vais rentrer dans ma tombe. Adieu, madame.

(Fausse sortie.)

MADAME DE FONTALBE.

Encore un mot, monsieur ; votre tombe vous attendra un instant... Vous m'avez fait une confidence si entremêlée de choses sérieuses et plaisantes, que je ne sais vraiment de quelle façon vous répondre. Dois-je rire ou vous plaindre?

MAURICE.

A votre choix, madame.

MADAME DE FONTALBE.

J'aimerais mieux vous quitter en riant.

MAURICE.

Ah! c'est votre avis?

MADAME DE FONTALBE.

Voyez; tout rit autour de nous : le soleil, les arbres, les fleurs, les pelouses, les collines; il est si doux de rire, quand on est triste, au moins de juin; n'attristons pas cette belle création qui nous environne et nous envoie tous les sourires de Dieu.

MAURICE.

Très-bien, madame! vous l'exigez, nous pouvons nous quitter avec des cris de joie.

MADAME DE FONTALBE.

Oh! je déteste le luxe dans la gaieté. J'aime mieux *le Comte Ory* que *les Rendez-vous bourgeois*.

MAURICE.

Eh bien, je crierai seul; j'aime le luxe, moi. Écoutez, madame... et allons au fait... Vous avez acheté cette maison de Ville-d'Avray le 18 avril dernier, dans l'étude de maître Ardisson.

MADAME DE FONTALBE.

C'est vrai... Comment savez-vous cela?

MAURICE, tirant son portefeuille.

Voici la copie de votre acte.

MADAME DE FONTALBE.

Ah! mon Dieu!

MAURICE.

J'ai pris la première hypothèque sur votre maison... Ne vous effrayez pas... c'est une hypothèque d'amour...

MADAME DE FONTALBE, émue.

Monsieur, revenons au sérieux.

MAURICE.

J'obéis et je suis très-sérieux... Voici un autre acte, passé devant le même notaire, qui me rend acquéreur de ma maison, la maison voisine, la maison de votre prochain. (Tombant à ses pieds.) Vous êtes, madame de Fontalbe, la divine reine du bal du 13 avril. Vous ne pouviez m'oublier, puisque vous n'avez jamais pensé à moi; j'étais l'atome de ce bal; le rayon néglige l'atome; mais, moi, moi, je vous ai donné mon âme, mon cœur, ma fortune, et je ne vous ai rien demandé en échange. Tout donner et ne rien recevoir, c'est ainsi qu'il faut vous aimer.

MADAME DE FONTALBE.

Levez-vous, monsieur.

MAURICE.

Avec un espoir?

MADAME DE FONTALBE.

Vous êtes déjà exigeant?

MAURICE.

Un espoir, c'est si peu de chose; refuserez-vous une aumône?

MADAME DE FONTALBE.

On est avare de la monnaie du cœur.

MAURICE.

Mais vous êtes si charitable, tout le village le dit!

MADAME DE FONTALBE.

Ah! monsieur! monsieur! vous m'avez bien trompée avec vos poses studieuses du jardin! Je vous croyais un homme grave!

MAURICE.

Pardon de vous avoir trompée; j'étais un homme amou-

reux ; j'attends un de vos sourires comme le rayon de l'espoir.

MADAME DE FONTALBE. (Elle prend un livre dans sa bibliothèque.)

Voici un livre que je consulte toujours dans les affaires graves... C'est un recueil de maximes religieuses et de paraboles.

MAURICE.

Consultez tout, excepté l'ombre.

MADAME DE FONTALBE, ouvrant le livre.

J'ouvre ce livre, et la première ligne me décide... (Elle lit.) *Aimons notre prochain.* (Maurice pousse un cri de joie.) Silence ! point de luxe !

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, DÉLIA.

(Elle entre tristement, chargée de paquets et de cartons de voyage.)

DÉLIA.

Madame, je ne puis pas attendre les huit jours... je pars avec M. Tony, le valet de chambre de M. Maurice ; il m'a promis de m'épouser.

MAURICE.

Et il tiendra parole. Je vous donne, mademoiselle, une dot de six mille francs, et vous restez tous deux à notre service.

DÉLIA, laissant tomber ses paquets.

Ah ! mon Dieu ! est-ce possible !

MADAME DE FONTALBE.

A condition que vous n'ouvrirez plus les persiennes.

DÉLIA.

Et que je fermerai les portes, c'est compris. (A part.) Voilà la jalousie qui commence.

SCÈNE XI

LES MÊMES, TONY, entrant.

MAURICE, à Tony.

Ah ! c'est toi !

TONY.

Monsieur, je n'ai pas trouvé de place au chemin de fer, tout est pris, et me voilà.

MAURICE.

Tony, tu as commis une grande faute en cueillant un journal sur un vase de géranium. C'est une erreur de botanique inexcusable. Cependant, si madame de Fontalbe te pardonne, je te marie avec mademoiselle Délia.

TONY, à madame de Fontalbe.

Madame, veuillez bien me pardonner une faute que mon maître a commise par mes mains.

MADAME DE FONTALBE.

Il y a des fautes heureuses. (Montrant Délia.) Voilà la récompense de la vôtre ; c'est mieux qu'un pardon.

MAURICE, à Délia.

Connaissez-vous la mairie de Ville-d'Avray ?

DÉLIA.

La mairie ! toutes les jeunes filles en savent le chemin, dans tous les pays... Première rue à droite, seconde à gauche, troisième à droite, maison du drapeau.

MAURICE.

J'y vais de ce pas.

DÉLIA.

Pour moi?

MAURICE.

Pour nous.

MADAME DE FONTALBE, à Maurice.

N'oubliez pas l'église en passant.

LE

CHATEAU EN ESPAGNE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée à Paris, sur le théâtre de l'hôtel Castellane.

PERSONNAGES :

Le baron DE SAINVAL, 50 ans.
FERDINAND D'ALBY, 21 ans.
CASIMIR DE GERSAY, 24 ans.
Mme DELPHINE DE SAINT-OMER, jeune veuve, 22 ans.
CŒLINA D'ALBY, ingénue, 18 ans.

La scène se passe sur la frontière d'Espagne en 1832.

LE

CHATEAU EN ESPAGNE

Le théâtre représente un salon de vieux château. Pavillon à droite et à gauche, avec portes et croisées, les croisées s'ouvrant sur la rampe. Porte au fond. Table avec papier, encrier et plumes. Deux flambeaux éclairent le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE SAINVAL, FERDINAND, DELPHINE, CASIMIR, déguisé en domestique. Il porte un carton qu'il dépose devant le pavillon à gauche.

M. DE SAINVAL.

Et pas un pistolet!... un pistolet de poche...
Ou seulement d'arçon...

(Il court à un cordon de sonnette et sonne.)

DELPHINE, à Ferdinand.

Sans peur et sans reproche,
Mon féal chevalier, donnez-moi votre main...

FERDINAND, avec tendresse.

Ce soir, reconnaissante, oublieuse demain!...

DELPHINE.

C'est une tyrannie!

FERDINAND.

Oui, je vous persécute,
Et vous suivrai partout.

DELPHINE.

Mais trêve une minute...

M. DE SAINVAL, arrivant du fond, où il causait avec Casimir.

Comment te trouves-tu, ma nièce?...

DELPHINE.

Moi? Fort bien.
Je suis une amazone.

M. DE SAINVAL.

Oui, vrai, tu ne crains rien.
Ma nièce, moi qui suis un homme, et qui me vante
D'être assez brave, eh bien, ce château m'épouvante.

DELPHINE.

Ce château!... Son aspect nous a rendus contents,
Et c'est la Providence ouverte à deux battants.

FERDINAND.

Oh! ce n'est pas le cœur, c'est l'argent qui nous manque.

M. DE SAINVAL, ouvrant son portefeuille.

Les voleurs m'ont laissé quelques billets de banque.

DELPHINE.

A moi, deux diamants!... voyez!... les plus jolis.

CASIMIR.

Jamais on ne verra de brigands plus polis.
Moi, valet indigent, je n'avais pour ressource
Que douze francs, perdus au fond de cette bourse
Les voleurs sont restés quelque temps indécis
Et, voyant mon chagrin, ils m'en ont rendu six.

M. DE SAINVAL.

Je vous l'avais bien dit : ces noires Pyrénées
Sont pleines de voleurs depuis quelques années!...
Mais Delphine a voulu partir avant le jour.

DELPHINE.

Moi, j'aime les brigands, mon oncle!

M. DE SAINVAL.

Triste amour!...
Or çà, verbalisons. Rédigeons notre plainte.
Nous sommes à l'abri, je crois, de toute crainte
Dans ce château; je vais, en mon nom seulement,
Rédiger un rapport, c'est fait en un moment.
Écrivons. Casimir sera mon secrétaire;
Avant d'être valet, il fut clerc de notaire;
Il saura travailler ma requête, et, demain,
Nous verrons nos bandits pendus au grand chemin.

CASIMIR. (Il s'assoit devant la table.)

Voulez-vous bien dicter?

M. DE SAINVAL.

Non, fais la procédure
A ta guise, et j'appose au bas ma signature.

CASIMIR.

Est-ce au corrégidor, à l'alcade?...

M. DE SAINVAL.

Je crois
Que c'est à l'alguazil qu'on parle...

CASIMIR.

A tous les trois.

M. DE SAINVAL.

Bien!...

CASIMIR, écrivant.

« A l'autorité militaire et civile... »

M. DE SAINVAL.

Encor mieux.

CASIMIR, écrivant.

« Résidant à la première ville.
Aujourd'hui, quinze juin mil huit cent trente-deux,
A dix heures du soir, quatre brigands hideux,
Qu'on nous disait pendus depuis nombre d'années,
Et qui, depuis leur mort, vivent aux Pyrénées,
Une escopette en joue, un stylet à la main,
Arrêtant par le bois et par le grand chemin,
Dans un étroit vallon, formé par deux collines,
Ont, au mépris des lois, arrêté deux berlines
Appartenant à moi, voyageur soussigné...
De ce grand attentat, justement indigné,
J'implore sur-le-champ votre haute justice;
Je veux faire un procès qui partout retentisse
Et serve de leçon et d'exemple aux bandits,
Soit de France ou d'Espagne, et surtout aux susdits...
Ce qu'attendant, je mets entre vos mains ma cause.
La présente, monsieur, n'étant pour autre chose,
De votre tribunal, je suis, en finissant,
Le serviteur très-humble et très-obéissant. »

DELPHINE.

Un huissier ne ferait pas mieux.

FERDINAND.

Oui, c'est le style.

M. DE SAINVAL, signant la plainte.

Le style officiel... Tu vois qu'il est utile,

Ma nièce, d'amener toujours, en voyageant,
Un domestique instruit...

CASIMIR.

Vous êtes obligeant.

M. DE SAINVAL, à Ferdinand.

Mon cousin Ferdinand, vu ce danger, je pense
Que ta sœur a bien fait de demeurer en France.
Oh! cette sœur n'est pas un dragon comme toi,
Ma nièce, elle serait déjà morte d'effroi.

(Sonnant.)

Ah çà! voilà bientôt une heure que je sonne!

FERDINAND.

Sonnez toujours...

CASIMIR.

Sonnons!

DELPHINE.

Ils dorment tous...

M. DE SAINVAL.

Personne!

(Emmenant Casimir.)

Allons sonner partout.

(M. de Sainval et Casimir sortent par le fond.)

SCÈNE II

DELPHINE, FERDINAND.

FERDINAND.

De vos jours j'ai pris soin;
Le péril est passé; les bandits sont bien loin;
Nous sommes arrivés en lieu sûr, et je pense
Qu'un jour mon dévoûment aura sa récompense.

DELPHINE.

Oh! je ne saurai pas reconnaître à demi
Un service rendu... vous serez mon ami.

FERDINAND.

Voilà tout!... c'est bien peu...

DELPHINE, riant.

Mon Dieu! que puis-je faire,
Pour n'être pas, ce soir, ingrate?

FERDINAND.

Je préfère
Être votre ennemi, madame, en ce moment;
J'aurai du moins l'espoir d'être un jour votre amant.

DELPHINE.

Faut-il vous répéter cent fois la même chose?
Oui, je suis veuve et libre; oui, de moi je dispose...
Et c'est pour conserver ma liberté toujours
Que je ferme le cœur et l'oreille aux amours.
J'ai l'esprit romanesque. Au printemps de mon âge,
Je veux vivre à ma guise: il faut que je voyage.
Un époux blâmerait ce penchant favori.

Mon cher oncle Sainval me tient lieu de mari;
Mais il sait applaudir mes goûts; il m'accompagne,
Comme vous le voyez, cette nuit, en Espagne,
Et, malgré ces bandits qu'il rencontre en chemin,
Sa gaîté d'aujourd'hui lui reviendra demain.
Si j'avais un mari, Dieu sait quelle colère
Maudirait ce voyage entrepris pour me plaire!...
Voyez mon oncle : il sonne, en riant, le tocsin.
Tantôt, il a failli tuer son assassin.
S'il avait seulement eu son couteau de chasse!
Brave et soumis!... Mettez un époux à sa place :
Il aurait envoyé deux avocats français
A Madrid pour finir en quinze ans mon procès,
Et je l'aurais perdu. Moi, je quitte la France
Pour surveiller ici ma fortune en souffrance,
Pour plaider s'il le faut; mais je sème l'argent;
Je prends tous les plaisirs qu'on trouve en voyageant;
Ce chemin du procès, que mon époux morose
Ferait si noir, pour moi n'est qu'un chemin de rose.
Je vais voir le pays du joyeux fandango;
L'Espagne de Le Sage et de Victor Hugo;
L'Espagne des Gusman, du Cid, des princes maures;
Des palmiers, des jasmins, des pins, des sycomores;
L'Espagne que toujours ma jeunesse rêva;
L'Espagne des Rosine et des Almaviva.
Après avoir joui, dans mille promenades,
De ces nuits de parfums, de bals, de sérénades,
Des romances du Cid, du chant des rossignols,
Grave, j'irai trouver mes juges espagnols,
Apportant mon dossier, volumineux mémoire,
Dont le diable Asmodée a dicté le grimoire.
En gagnant mon procès, je voyage à loisir;
Si je le perds, eh bien!... j'ai gagné du plaisir.

FERDINAND.

C'est un plan admirable !... Oui, madame, je n'ose
Dérober une fleur à ce rêve de rose.
Un jeune époux...

DELPHINE.

Encore !... Étourdi voyageur !...
Enfant !... hier, hier, vous n'étiez pas majeur !...
Vous prîtes, l'autre jour, avec vos camarades,
A l'École de droit, le dernier de vos grades !
Vieillissez donc un peu ; pour être époux, il faut
Du bon sens ; la jeunesse est un trop grand défaut.

FERDINAND, avec gravité.

Alors, rassurez-vous : soit dit sans badinage,
Je puis me corriger en avançant en âge.
Voyez comme je suis grave dans mes travaux !
Permettez que je sache au moins ce que je vaux.
J'ai les goûts d'un rentier ; j'aime la solitude ;
Des grands projets du jour je fais ma seule étude.
Haine aux frivolités !... J'écris dans les journaux,
Sur le gaz, sur les fonds, la vapeur, les canaux ;
Et, si je ne sentais bouillonner en mon âme
Mes vingt ans orageux, quand je vous vois, madame,
En consultant mes goûts sur la science et l'art...
Je taillerais déjà mon bâton de vieillard.
Le siècle est sérieux ; les plus graves idées
N'abondent pas toujours dans les têtes ridées.
A vingt ans, aujourd'hui, malgré les envieux,
Nous avons le plaisir et l'honneur d'être vieux.

DELPHINE.

Hypocrite !... prenez les allures du sage...
A travers votre masque, on voit votre visage...

FERDINAND.

Madame...

DELPHINE, se retournant au bruit.

Chut!...

(A Sainval.)

Ici, qui dirait, à nous voir,
Que des bandits nous ont assassinés ce soir?

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DE SAINVAL, CASIMIR.

M. DE SAINVAL.

As-tu fait quelquefois des châteaux en Espagne,
Delphine?...

DELPHINE.

Moi? Souvent.

M. DE SAINVAL.

Ce soir, dans la campagne,
Là-bas, quand nous marchions, au hasard, l'œil ouvert,
Pour distinguer un toit qui nous mît à couvert,
De poussière, d'effroi, de chaleur étouffée,
N'aurais-tu pas construit quelque château de fée,
Comme on en trouvait tant aux siècles fabuleux,
Et qui n'existent plus que dans les contes bleus?

DELPHINE.

Oui, mon oncle. Tantôt, là, dans le vestibule,
Je rêvais, en marchant, comme une somnambule.

Il me semblait qu'un sylphe, artiste complaisant,
Bâtissait un château pour m'en faire présent,
Et m'apportait du ciel, sur ces terrestres rives,
Un pâté froid, suivi d'un bon salmis de grives :
Deux mets selon mes goûts; car la main du bandit
M'a tout ôté, ce soir, excepté l'appétit.

M. DE SAINVAL.

O mystère infernal!... Eh bien!... ma chère nièce,
Ton rêve s'est bâti ce soir tout d'une pièce !
Les châteaux en Espagne existent quelquefois...
J'en tiens un sous la main... c'est celui que tu vois.

DELPHINE.

Ce château?...

M. DE SAINVAL.

Ce château ! Dieux ! quels maîtres honnêtes!
J'ai cassé les cordons de toutes les sonnettes,
Personne n'a paru dans les appartements.

(Désignant Casimir.)

Il était avec moi... Demandez si je mens.

CASIMIR.

Oh ! vous accusez vrai !...

M. DE SAINVAL.

Ce château fantastique
Ne nous a pas montré l'ombre d'un domestique,
L'ombre d'un revenant, l'ombre d'une ombre enfin.
Mais nous avons de quoi contenter notre faim.
Ma nièce, rendons grâce à l'invisible maître ;
Il a compris ton rêve, et je puis te promettre
Pâté froid et salmis...

DELPHINE.

Tant mieux!... nous souperons!...
Les maîtres du château sont dans les environs!...

FERDINAND.

Probablement.

CASIMIR

Il faut aller voir dans la plaine
Si notre châtelain ou notre châtelaine
Respire la fraîcheur avec nos cuisiniers;
Car il fait beau, ce soir, sous les grands marronniers.

DELPHINE, à Ferdinand.

Où donc avez-vous pris ce valet?...

FERDINAND.

Qu'il est grave!

M. DE SAINVAL.

Il vaut bien mieux chercher le chemin de la cave;
J'y cours; nous allons tous faire un souper divin.
Alicante et Xérès nous fourniront le vin.
Soupons d'abord, et puis viendront les commentaires
Sur le château d'Udolphe et ses sombres mystères!

FERDINAND.

Je suis de cet avis; mon cousin a raison.
Pourquoi nous occuper du chef de la maison?
Fantôme ou châtelain, il est peu redoutable
S'il nous permet, ce soir, de manger à sa table.

DELPHINE.

Oh! comme je suis faite! Avant souper, je veux
Rajuster ma toilette et natter mes cheveux!

FERDINAND, ouvrant la porte du pavillon à gauche.

L'attention du sylphe est charmante et complète...
Entrez ; voici, madame, un salon de toilette !

(Delphine prend le carton et entre.)

M. DE SAINVAL.

Aux fourneaux souterrains, moi, je vais faire un tour.
Nos cuisiniers, peut-être, y seront de retour.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

CASIMIR, FERDINAND.

(Ils se regardent quelque temps les bras croisés en comprimant des éclats de rire.)

CASIMIR.

Que je t'embrasse, ami !... Vive toi !... ma parole !...
Comme un vieux comédien tu sais jouer un rôle.

FERDINAND.

Ouf !... que la gravité me pèse !...

CASIMIR.

Enfant léger !
Comme tu te fais lourd...

FERDINAND, courant çà et là.

Laisse-moi voltiger.
Laisse-moi rire un peu. Profitons, le temps presse ;
Je crains de devenir un sage de la Grèce,
En conservant ce ton quelques heures par jour.
Laisse-moi respirer.

CASIMIR.

Et comment va l'amour?

FERDINAND.

Mal! Si je n'obtiens rien avant demain, j'oublie
Ma sagesse, et je fais quelque trait de folie...
Dans les champs altérés que le Tage arrosa
Je vais vivre en bandit, en Salvator Rosa.
Je brûle ce château ; puis, dans ma vie errante,
Je dévore en six mois cent mille écus de rente ;
J'arrête, au grand chemin, tout piéton indigent,
L'arme au poing... et le force à prendre mon argent.

CASIMIR.

Bien!... très-bien raisonné!...

FERDINAND.

Mon bonheur m'importune!...
Je suis, depuis un mois, étouffé de fortune.
Je puis faire rouler dans ce long corridor,
Comme un bras du Pactole, un petit fleuve d'or!
Je puis, si j'en avais l'ardente fantaisie,
Acheter, au comptant, tous les sérails d'Asie :
Pour moi, cela n'est rien... Mon oncle, mon cousin,
Un jour, pour mon malheur, s'est posé mon voisin,
Et vient me révéler, dans un coin de Bayonne,
Cette femme!... cet ange!... étoile qui rayonne,
Fleur qui parfume tout, démon qu'on fuit en vain,
Qui toujours me poursuit de son rire divin,
Qui dore tous mes pas, ma nuit et ma veillée
Avec un seul rayon de sa robe émaillée,
Qui brûle mon regard de l'éclat de son teint,
Et laisse à mon oreille un son que rien n'éteint...
Oh! je l'épouserai!... Que m'importe mon âge!
L'amour n'est-il pas fils d'un jeune mariage?

Une épouse devient, pour l'époux de vingt ans,
Maîtresse légitime; on peut l'aimer longtemps;
On peut l'aimer toujours. Quand l'habitude est prise
De bonne heure, il n'est pas de dégoût qui la brise.
L'habitude fait tout. Soit dit sans vanité,
J'ai de l'amour au cœur pour une éternité.

CASIMIR.

O Caton de vingt ans!... oracle du Portique,
Bien plus grand à mes yeux qu'un philosophe antique!
Car les sages de Grèce, environnés d'appas,
Ces fous graves, mon cher, ne se mariaient pas!
Platon, le grand Platon, mourut célibataire!
Donne aux contemporains l'exemple salutaire
D'un jeune homme, d'un fou qui renonce, à vingt ans,
Aux plaisirs orageux des libertins du temps,
Et n'attend pas de voir sa jeunesse fanée
Pour couvrir de glaçons l'autel de l'hyménée.
Il est un préjugé qui fait beaucoup de tort
Au bon sens : on le croit ennuyeux à la mort;
On donne à la sagesse un tel air de trappiste
Que chacun s'en dégoûte, en la voyant si triste;
Mais on pourrait citer vingt sages d'Orient
Qui cultivaient entre eux la sagesse en riant.
Imitons-les; parlons de la plus grande chose
En voilant chaque mot d'une feuille de rose.
Notre sexe égoïste, un jour, sans examen,
Se vota galamment le code de l'hymen.
Un homme peut, selon la coutume française,
Prendre, à quatre-vingts ans, une épouse de seize;
C'est fort, mais on l'a vu. L'hymen est assorti
Si la femme a vingt ans de moins que son mari.
Il est bien convenu qu'en entrant dans le monde,

Nous pouvons tous jouer le rôle de Joconde,
Commencer et finir une intrigue par jour,
Et du Nord au Midi promener notre amour;
C'est encor notre droit... Puis, quand l'âge nous laisse
Quelques tièdes hivers au seuil de la vieillesse,
Nous savons nous donner d'excellentes raisons
Pour réformer nos mœurs... Alors nous épousons.
Telle est la loi gravée au bulletin des modes.
Les hommes se sont fait toujours des lois commodes.
Abrogeons-les!... Il est un remède à ces maux.
Si l'Amour et l'Hymen sont deux frères jumeaux,
Entre deux mariés égalisons les âges;
Formons-nous de bonne heure aux vieilles mœurs des sages.
Toi, donne un grand exemple après cette leçon.
Moi-même, je rougis d'être encore garçon.

FERDINAND.

Mais tu suivras bientôt mon exemple, j'espère,
Si tu vas épouser ma sœur.

CASIMIR.

Oui, mon beau-frère!...
Or, hâtons-nous!... prenons le mariage au vol,
Et ramenons en France un amour espagnol.

FERDINAND.

Bravo!... Pour ce projet, tu le vois, je n'oublie
Ni dépense, ni soins, ni bon sens, ni folie;
Cet amant espagnol, qui, privé de raison,
Pour gagner sa maîtresse, a brûlé sa maison,
Est mon patron, mon guide et mon heureux modèle.

(On entend du bruit dans le pavillon.)

Mais chut!... n'ayons pas l'air de nous occuper d'elle.

(M. de Sainval entre et dépose sur une table un pâté et quelques plats. Au même moment, Delphine sort du cabinet.)

SCÈNE V

LES MÊMES, M. DE SAINVAL, DELPHINE.

DELPHINE.

Ce boudoir est charmant!... d'honneur! c'est un bijou
De palissandre, d'or, d'ébène, d'acajou!...
Les spectres de minuit, dans le siècle où nous sommes,
Font des progrès, ils sont galants comme des hommes.

M. DE SAINVAL, à Delphine.

Oui... voilà le pâté que je t'avais promis.
C'est le premier service. Après vient le salmis.
Deux plats réels... tu vois, ce n'est point un mensonge.

DELPHINE.

C'est merveilleux vraiment!... rien ne manque à mon songe.

M. DE SAINVAL.

Mettons notre couvert; aidez-moi, Casimir.
Ferdinand, soupons vite, et puis allons dormir.

CASIMIR.

J'ai découvert aussi, dans le fond d'une armoire,
Deux flacons d'alicante, et nous allons les boire.

(Il court les chercher au fond et rentre aussitôt.)

M. DE SAINVAL.

Asseyons-nous; je meurs de faim, de soif...

(Apercevant Casimir, qui s'assoit cavalièrement à son côté.)

Eh bien!...

CASIMIR.

Chacun a son couvert ici; j'ai pris le mien.

Il faut savoir, monsieur, céder aux circonstances ;
Le malheur a toujours rapproché les distances.

M. DE SAINVAL.

Et qui nous servira?

CASIMIR.

Nous nous servirons tous :
Le service sera plus rapide et plus doux.

FERDINAND.

Laissez faire, cousin, laissez...

M. DE SAINVAL, un verre à la main.

A la bonne heure !...
Je bois au châtelain, roi de cette demeure !...

(On entend un accord de harpe et de cor.)

Si j'étais un peureux, j'aurais quelques frissons...
Dans l'autre appartement, qu'ai-je entendu?...

DELPHINE, émue.

Des sons !...

CASIMIR.

Erreur !... c'est un écho de la voix de madame.

FERDINAND.

Je n'ai rien entendu, quant à moi...

M. DE SAINVAL.

Sur mon âme !...
Je ne me trompe point...

(Silence. On écoute.)

Cela revient encor ;
C'est le duo lointain d'une harpe et d'un cor.

FERDINAND.

C'est une illusion...

M. DE SAINVAL.

Rassure-toi, Delphine!...

CASIMIR.

Je n'entends rien; pourtant, j'ai l'oreille bien fine!

(Les sons se rapprochent.)

M. DE SAINVAL.

Pour le coup, cette fois...

FERDINAND.

Oh! cette fois, j'entends,
Je connais même l'air... oui...

DELPHINE.

Mesure à trois temps.

M. DE SAINVAL.

Une valse!...

CASIMIR.

Valsons!...

M. DE SAINVAL.

C'est là, dans la muraille.

CASIMIR.

Permettez que je prenne une aile de volaille;
Car ceci devient grave, et je veux être fort
Pour écouter, sans peur, la valse de la mort.

M. DE SAINVAL.

Je n'ai plus faim!...

DELPHINE.

J'ai peur... vraiment... oui, je frissonne.
Il faut partir !...

M. DE SAINVAL.

Partons !... Moi qui ne crains personne,
Je crains les revenants ; c'est un faible...

(Il court à la porte du fond.)

FERDINAND.

Partons !...

(Tous se lèvent, excepté Casimir.)

M. DE SAINVAL, trouvant la porte fermée.

Ciel !... la porte est fermée à quatre tours...

CASIMIR,

Restons !...

DELPHINE.

Il faut se résigner...

M. DE SAINVAL, à Delphine.

Tu resteras ?...

DELPHINE.

Sans doute !...
C'est le premier moment de peur que je redoute.
Ce moment est passé, mon oncle ; maintenant,
Voyons ce que de nous fera le revenant.
Si la fuite est fermée, et s'il n'est point de porte
Pour sortir, le meilleur est d'avoir l'âme forte,
De manger ce repas qu'un fantôme me sert,
Et, s'il n'est pas mauvais, d'applaudir son concert.

M. DE SAINVAL.

C'est vrai !... montrons du cœur...

(On entend une harpe; c'est le prélude de la romance de *Guillaume Tell : Sombre forêt,* etc.)

DELPHINE.

La harpe recommence...
C'est du *Guillaume Tell!*

CASIMIR.

Bon goût !...

DELPHINE.

C'est la romance.

(Une voix chante dans la coulisse : *Sombre forêt,* etc. Les personnages de la scène écoutent en silence. Casimir continue son repas et marque la mesure avec son couteau.)

FERDINAND, après le dernier couplet et avec exaltation.

Je paîrais mille francs ma stalle à ce balcon. .
Elle chante aussi bien que Dorus ou Falcon.

DELPHINE.

Chut, monsieur !...

CASIMIR, à Ferdinand.

Chut, monsieur!...

M. DE SAINVAL, lançant un regard sévère à Casimir.

Voyez quelle insolence!

CASIMIR.

Voici l'autre couplet. Chut, au balcon ! Silence!

(La voix chante le deuxième couplet, après lequel Casimir applaudit.)

Brava ! brava!... bis ! bis !...

FERDINAND.

Quelle divine voix !...

CASIMIR.

Qu'elle doit être belle aussi, car je la vois !

FERDINAND.

Avez-vous entendu ?... Que de chaleur ! que d'âme !

M. DE SAINVAL.

Étonnante, vraiment !

FERDINAND.

Qu'en dites-vous, madame ?...

DELPHINE, d'un air piqué.

Elle chante assez bien pour une ombre...

FERDINAND, courant en délire vers la porte du pavillon de droite.

Merci !...

Prima donna charmante, ensevelie ici !...

DELPHINE.

Allons !... voilà le fou qui part...

FERDINAND.

J'irai sous terre
Pour sonder jusqu'au bout cet étrange mystère.

M. DE SAINVAL.

Calme-toi, mon cousin...

CASIMIR.

Oui, monsieur, calmez-vous,
Et venez achever le festin avec nous !...

FERDINAND.

Je n'ai plus faim : brisez mon assiette et mon verre !
Je suis au ciel, mon âme abandonne la terre !

(Secouant la porte de droite.)

Ouverte !...

CASIMIR.

Venez donc, ô monsieur Ferdinand!...
Attendez, avec nous, le matin, en dînant!...

FERDINAND.

Oui, voilà de ces voix que je cherche en Europe;
Je connais le talent, je veux voir l'enveloppe!...

DELPHINE, à Sainval, qui feint de vouloir arrêter Ferdinand.

Laissez ce jeune fou!...

FERDINAND.

Lutin délicieux!...
Je te suis dans l'enfer, si tu n'es pas aux cieux!

(Il se précipite dans le pavillon de droite.)

SCÈNE VI.

M. DE SAINVAL, DELPHINE, CASIMIR.

M. DE SAINVAL.

Faut-il le suivre?

CASIMIR, se levant.

Non... c'est une tête folle,
Qui depuis quelques jours avait changé de rôle,
Avait pris un air grave, et, je ne sais pourquoi,
Avait voulu me faire à son image, moi!...
La première équipée offerte à son passage,
Voyez, a fait tomber son masque de faux sage!...
Oh!... que je le connais!... Quand il est grave, il ment;
Aujourd'hui, ce garçon est dans son élément.
J'ai longtemps employé raison ou badinage
Pour amortir en lui la fougue du jeune âge;

Mais, demain, fatigué de cette mission,
Je lui remets mon compte et ma démission.

DELPHINE.

Dites... sommes-nous bien éveillés?... Il me semble,
A voir ce que je vois, que nous rêvons ensemble.

M. DE SAINVAL.

C'est l'insomnie... Écoute!... entre dans ce boudoir,
Et tâche de dormir, enfant...

DELPHINE.

J'ai peu d'espoir
De dormir cette nuit... je souffre de la tête...
Ou, si l'on veut partir... qu'on parte... je suis prête.

M. DE SAINVAL.

Pour partir à présent, je suis fort peu dispos...
Moi...,

DELPHINE, ouvrant la porte à gauche.

Je vois un fauteuil... c'est un lit de repos,
Là, j'attendrai le jour...

M. DE SAINVAL.

Oui, ça doit te remettre;
Je veillerai pour toi, tu dormiras peut-être...
Casimir doit rester ici...

CASIMIR.

Quelle bonté!...
Je veille en achevant une aile de pâté.

DELPHINE, inquiète, sur le seuil de la porte.

Mon oncle, il tarde bien...

M. DE SAINVAL.

Qui?...

DELPHINE.

Lui!...

M. DE SAINVAL.

Que nous importe!...
Je n'aime pas les fous!... Allons, ouvre la porte.

(Il entre avec Delphine.)

SCÈNE VII

CASIMIR, seul, se levant de table.

Enfin, nous la tenons!... Que de ruses il faut
Pour donner à la veuve un mari sans défaut!...
Un mari jeune, beau, d'une richesse immense!...
Les hommes quelquefois sont frappés de démence :
Celui-ci risque tout, repos, richesse... honneur...
Pour forcer une femme à subir le bonheur.
Dans les femmes du globe, enfin, il en est une
Qui ferme obstinément sa porte à la fortune.

SCÈNE VIII

CASIMIR, FERDINAND.

FERDINAND, paraissant mystérieusement à la porte entr'ouverte à droite, et à voix basse.

Casimir!...

CASIMIR, à voix basse.

Ah!... c'est toi!... Chut!... l'affaire va bien!...
De ce que nous dirons elle ne perdra rien.

FERDINAND, entrant en scène.

Est-elle soucieuse, enfin?...

CASIMIR.

Ton équipée,
Si je ne fais erreur, l'a fort préoccupée...
Elle est là!...

FERDINAND.

Bien!... dort-elle?...

CASIMIR.

Une femme, dormir
En pareil cas?... Oh! non!...

FERDINAND.

Écoute, Casimir...
Pousse de longs soupirs, là, devant cette table,
Et fais un monologue en style lamentable.

CASIMIR.

Je comprends... Que dirai-je?

FERDINAND.

Eh!... du vieux, du nouveau,
Tout ce qui tombera dans ton vaste cerveau.

CASIMIR, après plusieurs soupirs et à haute voix.

Il ne vient pas!... J'attends!... j'attends!... Folle jeunesse!...
Encore, s'il paraît avant que le jour naisse!...
Oh!... qui pourrait me dire en quel secret recoin
Il vit?... Fort près, peut-être, et peut-être bien loin!...

(La croisée du petit pavillon s'ouvre, et Delphine paraît avec précaution et écoute. Casimir, bas à Ferdinand.)

Aimes-tu mon début?...

FERDINAND.

Pas trop... mais continue...
Descends dans les enfers, et perds-toi dans la nue...
Vise à l'effet!...

CASIMIR, bas.

Suffit!

(Haut.)

Pauvre enfant!... jeune fou!...
En ce moment, peut-être, il erre, Dieu sait où!...
Lui, noble et confiant, plein de feu, mais timide,
Il suit, comme Renaud, quelque nouvelle Armide,
Ou bien quelque Andalouse au teint brunî, qui sort
De Barcelone à l'heure où tout le monde dort;
Quelque fée aux doux bras, amante souveraine,
Qui le ravit encor de sa voix de sirène,
Se penche à son oreille et lui dit : « Viens! allons
Écouter ce que dit le torrent aux vallons;
Respirer ce qu'exhale au jardin que j'arrose
La fleur qui fait aimer : le jasmin ou la rose;
Puis, sous l'acacia qui chante aux environs,
Mes cheveux dans les tiens, nous nous endormirons. »

FERDINAND, bas.

C'est très-bien!... va toujours; va donc!...

CASIMIR, bas.

Mon camarade,
Parle à ton tour, je suis à bout de ma tirade...

FERDINAND, bas.

Pousse un grand cri de joie!...

CASIMIR, haut.

Ah! mon cher Ferdinand!
Tu t'es donc échappé des mains du revenant?

FERDINAND.

Ami, je viens du ciel; j'ai rencontré mon rêve!...
Sous l'arbre du ardin Adam a vu son Ève!...

Quelle femme!... Sa voix n'est rien, c'est sa beauté
Qui m'a ravi, qui m'a séduit et transporté.
Le peintre Murillo l'inventa pour ses vierges,
Pour la faire adorer entre deux rangs de cierges,
Pour la couvrir de fleurs, pour la faire bénir,
Dans les jours du présent et ceux de l'avenir.

(Ici, Delphine se retire de la crousée et la ferme.)

Je vais m'épanouir, là-bas, dans une allée;
Il faut, à l'air des nuits, que mon âme exhalée
D'un baume souverain rafraîchisse mes sens;
Il faut que je remonte aux cieux d'où je descends.
Oh! je veux répéter qu'elle est divine et belle.
Ici, j'ai rendez-vous dans une heure avec elle!
Quand elle paraîtra, viens m'appeler, j'accours,
Pour rendre les moments moins cruels et plus courts...
Je vais penser à l'ange et rêver sous son aile;
Toi, reste aux environs, et sois ma sentinelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

M. DE SAINVAL, puis DELPHINE.

M. DE SAINVAL, ouvrant la porte avec précaution.

Sortis tous deux!...

(Il fait signe à Delphine de venir.)

DELPHINE.

Mon oncle, avez-vous entendu?

M. DE SAINVAL.

Tout, jusqu'au dernier mot... c'est un enfant perdu!...

Oh ! ma nièce !... je rends justice à ta prudence !...
Il est chose certaine, et de toute évidence
Pour moi, que, si ton cœur eût un instant parlé
La langue de l'amour à cet écervelé,
Si tu n'eusses gardé ta réserve de femme,
Cette nuit t'aurait mis le désespoir dans l'âme.
Voilà les jeunes gens... les Catons d'aujourd'hui !

DELPHINE.

C'est que je suis, mon oncle, en fureur contre lui ;
Non pas de jalousie, au moins...

M. DE SAINVAL.

Oh !...

DELPHINE.

Mais je pense
Qu'il a heurté de front les lois de la décence.

M. DE SAINVAL.

C'est juste !...

DELPHINE.

Que vingt ans ne donnent pas le droit
De manquer de tenue envers qui que ce soit.

M. DE SAINVAL.

Très-bien !...

DELPHINE.

Et qu'une dame, étourdiment laissée
De la sorte, a toujours raison d'être blessée.

M. DE SAINVAL.

J'approuve, de tout point, cette rancune...

DELPHINE.

Ainsi,
Je ne veux plus rester une minute ici...

Vous m'accompagnerez jusqu'au prochain village.

M. DE SAINVAL, un peu déconcerté.

Pourtant, il faut avoir moins de rigueur pour l'âge.

DELPHINE.

Vous l'excusez?...

M. DE SAINVAL.

Du tout!... je l'accuse!... Pourtant,
A son âge, mon Dieu!... j'en aurais fait autant!

DELPHINE.

Vous, mon oncle?... Non!...

M. DE SAINVAL.

Si...

DELPHINE, à part.

Les hommes sont atroces!

M. DE SAINVAL.

Je fis un trait pareil la veille de mes noces.

DELPHINE.

Vous?...

M. DE SAINVAL.

Oui, moi!... Cela fit l'entretien de Paris.
Eh bien!... je fus, après, le meilleur des maris.

DELPHINE, au comble du dépit.

Mon oncle, voulez-vous m'accompagner?

M. DE SAINVAL.

Demeure,
Cela ne sera rien...

DELPHINE, outrée.

Voulez-vous que je meure?

M. DE SAINVAL.

Ah! mon Dieu!...

DELPHINE, se jetant sur un fauteuil.

Donnez-moi de l'air!... Ah! j'en mourrai...

M. DE SAINVAL, appelant.

Quelqu'un!...

DELPHINE, se levant.

Ne criez pas!...

M. DE SAINVAL.

Je t'accompagnerai...

DELPHINE.

Je ne veux plus partir!

M. DE SAINVAL.

Nous resterons.

DELPHINE, à part.

Infâme!...
Si jeune et si cruel!... Je veux voir cette femme!
Elle est peut-être là!... dans le salon voisin...

M. DE SAINVAL, à part.

C'est fort clair maintenant; elle aime mon cousin.

(On entend un son de cor.)

DELPHINE.

Mon oncle, entendez-vous?...

M. DE SAINVAL, écoutant.

Oui, j'entends...

DELPHINE.

Je suis morte!...

M. DE SAINVAL, à la porte à droite.

Écoute donc!... je crois qu'on vient...

DELPHINE.

Par cette porte?

M. DE SAINVAL.

C'est le pas d'une femme... un pas vif et léger...
Restons; je veux la voir, je veux l'interroger...

DELPHINE.

Oh! non!... pourquoi troubler leur rendez-vous? C'est elle!
La dame du castel...

M. DE SAINVAL.

Oh! dame ou demoiselle,
Je veux la voir!

DELPHINE.

Mon oncle!... au nom de Dieu,.. sortez!
Laissez-moi seule, ici... seule...

M. DE SAINVAL.

A tes volontés!

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X

DELPHINE, seule.

Rêve ou réalité de femme ou de fantôme,
De ce roman nocturne ouvrons le second tome ;
Par curiosité, moi, je veux tout savoir,
Et jusqu'au bout je veux tout entendre et tout voir.

(Elle entre dans le cabinet et tient la porte entr'ouverte.)

SCÈNE XI

DELPHINE, cachée; CŒLINA.

CŒLINA.

Ah! je respire enfin! C'est bien dans cette salle
Que monseigneur attend sa très-humble vassale.
Noble jeune homme!... il m'aime avec délire... Eh bien,
Il faut que mon amour égale au moins le sien.
Qui ne l'aimerait pas?

DELPHINE, à part.

L'insolente!...

CŒLINA.

Il me semble
Qu'ici nous allons faire un bon ménage ensemble.

DELPHINE, à part.

Bourgeoise!...

CŒLINA.

Nous verrons pour nous, sous ce beau ciel
Luire éternellement notre lune de miel.

DELPHINE, à part.

Quel style campagnard!...

CŒLINA.

Oh! que le mariage
Est doux quand on est deux à peu près du même âge!

DELPHINE, part.

Je n'y tiens plus...

CŒLINA.

Qu'entends-je? Ah! mon Dieu!... Le voici!
J'aurais voulu l'attendre encore une heure ici.
Quand on pense à l'objet d'un amour aussi tendre,
Qu'on est bien toute seule... et qu'il est doux d'attendre!
Je voudrais renvoyer mon bonheur à demain.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CASIMIR.

CASIMIR, accourant vers Cœlina.

Permettez que ma lèvre effleure votre main.

DELPHINE, à part.

C'est Casimir!... ô Dieu!... je dors!... oui, c'est un songe!...

CŒLINA.

Soyez le bienvenu!... déjà l'ennui nous ronge
Dans ce triste château; j'ai chanté tous les airs
Qu'on a faits pour les bois, les monts et les déserts.
Et je viens d'épuiser ce soir mon répertoire;
C'est triste, de chanter ainsi sans auditoire.

CASIMIR.

Console-toi; reprends ta charmante gaîté.

DELPHINE, à part.

Mon Dieu!... réveillez-moi...

CASIMIR.

Reprends ta liberté.
Ton exil est fini, ma divine Andalouse,
Encore un jour d'attente et demain je t'épouse!

DELPHINE, à part.

J'ai perdu la raison !...

CŒLINA.

Demain...

CASIMIR, à Cœlina.

M'aimez-vous maintenant?

CŒLINA.

Je vous aime... un peu moins que mon cher Ferdinand.

DELPHINE, à part.

Elle en aime donc deux !...

CASIMIR.

Oh ! ma beauté divine !...
Je n'en suis pas jaloux, car mon cœur te devine.

DELPHINE, à part.

Je ne devine pas, moi... Viens à mon secours,
Mon Dieu !...

CŒLINA.

Faites venir mon Ferdinand...

CASIMIR.

J'y cours !...

(Il sort par la porte du fond, jusqu'où Cœlina l'accompagne; Delphine, pendant ce temps, sort du cabinet, traverse le théâtre, et va se placer à droite dans la même position qu'elle avait à la porte de gauche. A mesure que Cœlina s'avance vers son pavillon, elle se trouve devant Delphine et recule d'effroi.)

SCÈNE XIII

CŒLINA, DELPHINE.

CŒLINA, naïvement.

Oh!... vous m'avez fait peur!...

DELPHINE.

Peur, à vous?... C'est étrange!...
N'êtes-vous pas une ombre... une sylphide, un ange?
En votre qualité de fantôme trompeur,
N'êtes-vous pas, madame, au-dessus de la peur?...
C'est à moi de trembler... et de manquer d'haleine
En vous parlant, à vous, terrible châtelaine...

CŒLINA, à part.

Que répondre?... Ceci n'est pas dans ma leçon.

DELPHINE.

Parlez!... De votre voix je connais bien le son :
Je sais qu'elle est naïve, amoureuse et touchante;
Comme une voix de fée, elle enlève, elle enchante;
C'est un doux talisman, une magique voix
Qui met à vos genoux deux amants à la fois.

(Après une pause.)

Me ferez-vous au moins l'honneur d'une parole?

CŒLINA, à part.

Cette scène, je crois, n'était pas dans mon rôle...

(Haut.)

Pour vous répondre ici, je n'ai rien médité...
Excusez ma jeunesse et ma timidité.

DELPHINE.

Quelle timidité!... C'est ainsi que l'on nomme
La vertu qui vous fait causer avec un homme...

A minuit! le premier que l'on trouve nous plaît;
On le saisit au vol, qu'il soit maître ou valet...
Ce procédé d'amour me paraît un peu leste
Pour un ange tombé de l'empire céleste.
Inconnus hier soir... et demain mariés...

(Cœlina pousse un long éclat de rire.)

Je ne sais trop pourquoi, madame, vous riez...

CŒLINA.

Madame, excusez-moi, j'aime à rire...

DELPHINE.

La chose
N'est pas plaisante, au moins... C'est affreux, que l'on ose
Insulter une femme, et que l'on rie après...
Pour subir un affront je suis venue exprès...
Ici; je comprends tout; j'ai deviné, mon ange :
Vous servez cette nuit un homme qui se venge!...
Qui se venge de moi... Recevez mes adieux...
Vous avez fait, madame, un métier odieux!

(Cœlina rit aux éclats; Delphine fait quelques pas et s'arrête.)

CŒLINA.

Oh!... ne m'accusez pas, madame, je vous prie,
Et sachez mieux comprendre une plaisanterie.
Que voulez-vous!... j'ai tort de vous parler ainsi,
Mais pourquoi me laisser seule avec vous ici?...
Ils me donnent un rôle; et puis notre entrevue,
Que je n'attendais point, qu'ils n'avaient pas prévue,
A détruit notre plan; voyez mon embarras :
Je n'ai plus rien à dire, et je croise mes bras!...

DELPHINE.

Ainsi, je suis jouée!...

CŒLINA.

Oh! mon Dieu, non, madame...

Mon frère donnerait pour vous jusqu'à son âme!...

DELPHINE.

Votre frère?...

CŒLINA.

Ah!... j'ai dit mon frère... Ferdinand?...
Eh bien, vous savez tout, madame, maintenant...
Tout ce que vous voyez n'est qu'une comédie,
Qu'un jeu d'amour qui sort d'une tête étourdie;
Ces voleurs, ce château, ce cor, ce revenant,
Tout fut imaginé, conçu par Ferdinand.
Votre oncle est du complot, oui, votre oncle, à son âge,
Votre oncle si sensé se plaît au badinage :
C'est pour votre bonheur, dit-il, et je le crois...
Ainsi contre une femme ils se sont ligués trois!...
Ils n'en rougissent pas, ces aimables infâmes...
Il faut nous soutenir, n'est-ce pas... entre femmes?
Aussi je vous dis tout; je respire à présent :
Ah! mon Dieu!... qu'un secret est un fardeau pesant!

DELPHINE.

A mon tour maintenant!... Merci, mademoiselle;
Vous n'aurez pas regret un jour de votre zèle...
Votre frère, je crois, veut vous parler ici?...

CŒLINA.

Oui...

DELPHINE.

Veuillez un instant vous retirer...

(Cœlina sort à roite.)

Merci!...

SCÈNE XIV

DELPHINE, seule.

Éteignons les flambeaux d'abord!... Bien!... Minuit sonne
Oh! cette obscurité me trouble... je frissonne...
Est-ce que j'aimerais cet homme... cet enfant?...
S'il m'entendait, mon Dieu!... qu'il serait triomphant!
Non!... je ne l'aime pas... c'est une jalousie
D'amitié... d'amitié qui tantôt m'a saisie...
La femme est ainsi faite : elle enchaîne à ses pas
Le jeune homme qui l'aime et qu'elle n'aime pas!...
Oui, nous sommes ainsi... du moins je le suppose...
Oh!... cherchons un sujet plus gai qui me repose...
S'il m'aimait! s'il m'aimait!... la, comme je l'entends..
L'amour est un caprice à l'âge de vingt ans.
Il parle avec des mots qu'un vieux roman lui prête...
Et rien n'est sérieux dans une jeune tête.

(Elle marche vers la porte du fond.)

Oh!... le voici!...

SCÈNE XV

DELPHINE, FERDINAND.

FERDINAND, marchant à tâtons.

Ma sœur!...

DELPHINE, à mi-voix.

Mon frère!...

FERDINAND.

Je suis là!...

Où donc est le boudoir?... Je me perds...

DELPHINE.

Le voilà!...

FERDINAND.

J'y suis!... Viens donc, ma sœur, à mon côté...

DELPHINE.

Je tremble!...

FERDINAND.

Enfant!... viens donc... Il faut jouer avec ensemble.

(Delphine se rapproche; Ferdinand écoute, l'oreille contre la porte.)

Elle dort!... mon bel ange!... attendons son réveil...
C'est un crime, ma sœur, de troubler ce sommeil...
Que son front endormi doit respirer la grâce,
Lorsqu'un rêve serein sur sa figure passe!...
Oh! que je voudrais voir ce visage adoré,
S'animant aux rayons d'un mensonge doré!
Elle dort!... O ma sœur!... ne troublons pas son rêve!...
A son cœur, s'il est doux, permettons qu'il s'achève.
Oh!... qu'il lui soit donné d'embrasser en dormant
Le bonheur! le bonheur, rêve qui toujours ment!

DELPHINE, à part, s'avançant sur le bord de la scène.

L'étourdi de vingt ans abjure sa folie,
C'est fort bien!... avec lui, je me réconcilie.

FERDINAND, à Delphine.

Chante d'une voix douce un de ces airs divins
Qui s'accordent si bien avec les songes vains;
Un air que l'harmonie enveloppe de gaze,
Et qui donne, la nuit, le sommeil de l'extase,

Afin qu'en écoutant cet air délicieux,
Son oreille s'entr'ouvre aux saints hymnes des cieux.

DELPHINE, à mi-voix.

Non !... je suis trop émue... et ma voix...

FERDINAND.

Allons, chante...
Bien bas... avec amour; ta voix est si touchante !...

DELPHINE, de même.

Mon frère, je ne puis...

FERDINAND.

Chut !... quelqu'un vient !... j'entends
Des pas... Laissez-nous seuls encor quelques instants !

DELPHINE, montrant la porte à droite.

Mais c'est de ce côté qu'on nous arrive... Écoute...

FERDINAND.

Casimir et Sainval se sont trompés de route.

(La porte s'ouvre et Cœlina paraît une lampe à la main.

La porte s'ouvre... Ciel ! ma sœur !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CŒLINA.

CŒLINA.

Oui, c'est bien moi

(Delphine se retire à l'écart.)

Oh ! quels sombres regards tu me jettes !...

FERDINAND.

C'est toi !...

(Regardant Delphine, qui s'est appuyée contre la porte de gauche, la tête dans ses mains.)

Et qui donc près de moi te remplaçait?

CŒLINA.

Une autre!
Vous faites un complot... et nous faisons le nôtre.

FERDINAND, courant à Delphine.

Je vous demande grâce et pardon à genoux...
Pardon, pardon, madame!

DELPHINE, le relevant en souriant.

Eh bien, pardonnons-nous!
Jeune conspirateur, Delphine vous fait grâce...

FERDINAND, riant.

Ma sœur nous a trahis!...

DELPHINE.

Il faut que je l'embrasse
Car c'est aussi ma sœur...

FERDINAND, au comble de la joie.

Ai-je bien entendu
Quoi! madame, j'obtiens...?

DELPHINE.

Mais ce qui vous est dû!...

CŒLINA, à Delphine.

Moi, j'avais deviné tantôt qu'au fond de l'âme
Vous gardiez à mon frère une secrète flamme;
Et, sûre du succès que je m'étais promis,
J'étais allée au parc tout dire à nos amis.
Voyez!...

(La porte du fond s'ouvre; on voit sur la terrasse une table splendidement servie M. de Sainval entre, ainsi que Casimir, qui a quitté sa livrée.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, M. DE SAINVAL, CASIMIR.

FERDINAND, présentant Casimir à Delphine.

Voilà le prétendu de ma sœur...

DELPHINE.

Mon beau-frère
A quitté la livrée, et pour toujours, j'espère.
Oh! l'habit de Frontin vous allait à ravir!...

CASIMIR.

Je suis votre valet, toujours pour vous servir...

DELPHINE.

Nous rendra-t-on l'argent qu'on nous a pris?

CASIMIR.

Sans doute.
On ne l'a pas semé, je pense, sur la route...
Les bandits avec nous à table vont s'asseoir,
Les bandits qui nous ont assassinés ce soir :
Ils sont mes amis; tous d'humeur vive et plaisante.
Madame, permettez que je vous les présente.

(Entrent quatre messieurs vêtus avec élégance.)

Voyez!... jabot, épingle, habit noir, chaîne, gants;
Croirait-on, à les voir, qu'ils furent des brigands?

(Il les entraîne tous quatre vers la table du fond et cause avec eux.)

M. DE SAINVAL, arrivant du fond.

A table!... tout est prêt!... on frappe le champagne...

DELPHINE.

Nous soupons à minuit !... c'est la mode en Espagne.

M. DE SAINVAL.

Un *médianoche* de mon maître d'hôtel...
Au dessert, nous aurons l'air de *Guillaume Tell*.

(Il remonte vers le fond du théâtre.)

DELPHINE, à Ferdinand.

Que tout soit oublié...

FERDINAND.

Mais tout, jusqu'à mon âge...

DELPHINE.

Je vous trouve vieilli.

FERDINAND.

Dix ans de mariage
Avec vous, c'est un jour...

DELPHINE.

Donnez-moi votre main ;
Un jour passe bientôt...

FERDINAND.

J'aurai trente ans demain.

ÊTRE PRÉSENTÉ

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée à Bade, sur le théâtre de M. Benazet.

PERSONNAGES :

Le comte RAYMOND D'ARGEMMES.

Lady KATRINA WARTON, jeune veuve.

Miss ANGÉLINA WARTON, sa cousine.

CONRAD, gardien du château de Lahneck.

La scène est à Lahneck, près d'Ems, en 1835.

ÊTRE PRÉSENTÉ

Une vieille cour extérieure du château de Lahneck; deux ouvertures servant de porte à droite et à gauche, et deux petites fenêtres de style gothique. — Les murs sont couverts de lierre et de plantes grimpantes et sont dominés par des fonds d'arbres touffus.

SCÈNE PREMIÈRE

CONRAD, parlant à la cantonade.

Milord sera obéi... (A lui-même.) Diable!... L'ordre de mon maître est précis : «Conrad, ne reçois aucune gratification des étrangers. » C'est justement le contraire de ce que mon père m'a dit souvent : « Reçois des gratifications de tout le monde. » — Ah! mon père avait de bonnes raisons pour parler ainsi; il était intendant du marquis de Vertbois, le dernier des émigrés, mort à Coblence en 1812. Le devoir d'un intendant est d'accepter de toutes mains, pour ne pas être tenté de toucher à la fortune de son maître. C'est ce que je ferai, quand j'aurai l'honneur d'être intendant... Ah! voici un visiteur!

SCÈNE II

CONRAD, LE COMTE RAYMOND.

LE COMTE.

Vous êtes le gardien du château?

CONRAD.

Le cicerone.

LE COMTE.

Italien?

CONRAD.

Français, né à Coblence.

LE COMTE.

Ah! un compatriote! (Il va regarder à la fenêtre.)

CONRAD, à part.

Bon! Ce n'est pas un étranger! On peut recevoir une gratification.

LE COMTE.

Pouvez-vous être discret et obligeant un quart d'heure, à raison d'un louis la minute? Vous voyez que je vous parle français. (Il lui offre une bourse qu'il fait sonner.)

CONRAD.

Je comprends cette langue.

LE COMTE.

Eh bien?

CONRAD.

Mais vous attendez de moi un service, sans doute

LE COMTE.

Parbleu! on ne donne pas quinze louis pour rien, aujourd'hui.

CONRAD.

Le service est-il honorable?

LE COMTE.

C'est un Français qui vous le demande.

CONRAD.

Ah! voilà une excellente raison!

LE COMTE, donnant la bourse à Conrad.

Et une excellente aubaine.

CONRAD.

De quoi s'agit-il? Que faut-il faire?

LE COMTE.

Rien.

CONRAD.

C'est aisé!... (A part) J'aime assez ce genre d'occupation.

LE COMTE.

Vous irez dans la chapelle de Saint-Martin, ici tout près... et vous y resterez un quart d'heure, et, moi, je serai cicerone à votre place.

CONRAD.

Ah! je comprends! C'est un pari que vous avez fait à Ems avec un Anglais.

LE COMTE.

Beaucoup mieux, avec deux Anglaises... C'est une plaisanterie d'été...

CONRAD, à part.

Mon père m'a toujours dit que les Français étaient des hommes amusants.

LE COMTE.

Mon domestique m'attend, sous le château, dans les broussailles du fossé. J'ai là un costume complet de cicerone et un cabinet de toilette.

CONRAD.

Soyez bien mis au moins...

LE COMTE.

Je ferai honneur à la maison. (il sort.)

SCÈNE III

CONRAD, ouvrant la bourse.

Voyons si le quart d'heure est complet, et s'il n'y manque pas une minute... (il compte vingt.) Tiens! il y a vingt minutes! Sa montre avance!... Faut-il restituer ce léger supplément? faut-il le garder?... Mon père l'intendant me disait toujours : « Accepte le plus comme le moins! » Ainsi, la cause est jugée, j'accepte le plus. La reconnaissance est un fardeau bien lourd, dit-on; elle pèse au cœur. La mienne durera cinq minutes de plus. — Merci, mon père

SCÈNE IV

CONRAD, LE COMTE.

LE COMTE.

Me voilà cicerone!

CONRAD.

Parfait de mise!... Ce costume ne vous sera plus d'aucune utilité après le pari?

LE COMTE.

Non.

CONRAD.

On dirait qu'on vous a pris mesure sur moi.

LE COMTE.

Tu viendras le réclamer demain à l'hôtel des *Quatre-Tours*... Tu demanderas le comte Raymond d'Argemmes.

CONRAD.

Ce sera mon habit des dimanches, et je l'endosserai avec reconnaissance... (A part.) Est-il généreux!... C'est un lord français.

LE COMTE, qui regarde souvent à la fenêtre.

Esquive-toi, maintenant.

CONRAD.

Je vais remercier saint Martin. Il n'était pas aussi généreux que vous, lui : il ne donnait que la moitié de son habit.

LE COMTE.

Va, laisse-moi seul. (Il retourne à la fenêtre.)

CONRAD, à part.

Je suis très-curieux... Voyons ce qui va se passer... U domestique doit tout voir; c'est ce qui le console de ne pa être maître. (il sort.)

SCÈNE V

LE COMTE RAYMOND, seul.

Ah! me voilà prêt! Lady Katrina Warton peut arriver, j suis là pour la recevoir; une adorable veuve dont le deui ne tient plus qu'à un fil noir, une veuve que son mari doi bien regretter dans sa tombe! Oh! si c'était une Française une Allemande, une Russe, une Hollandaise, je l'aurais abor dée hardiment, un beau soir, sur la pelouse de la rivière, avec une de ces phrases banales qui sont la courte préface d'un entretien éternel... Une Parisienne! Je lui aurais dit : « Madame, monsieur votre frère vous attend au Kursaal. — Monsieur, m'aurait-elle répondu avec un sourire de Paris, je n'ai point de frère. — Mille pardons, madame! à votre jeunesse, à votre grâce, à votre beauté, je vous ai prise pour la comtesse de Saint... *Chose.* » Un saint quelconque... Elle se serait inclinée. « Nous jouissons d'une soirée magnifique! » aurais-je ajouté. Elle aurait répondu : « Magnifique! » comme la nymphe Écho. Et on continue deux heures, en causant de tout, excepté de l'amour, pour ne pas effaroucher. Le lendemain, on s'aborde à la promenade; le soir, on danse au Kursaal. Deux jours après, on épèle la première phrase d'une déclaration; au bout de la semaine, on achève la tirade, et, à la fin de la saison d'été, on se marie pour supprimer l'hiver... Mais avec une Anglaise!... c'est bien autre chose!... Il faut être pré-

senté... *Présenté!* c'est le mot des grandes dames de la haute vie et des blondes ladies du *West-End*. Si j'osais adresser un mot à lady Katrina, elle me terrasserait de son mépris, ou me lancerait au visage la foudre de son éventail. Et milady ne connaît personne, ne reçoit personne; elle s'est fait une prison de son appartement de l'hôtel des *Quatre-Tours*, et c'est par hasard que j'ai appris hier au soir la visite qu'elle devait faire au château de Lahneck. Le livre des voyageurs m'a révélé son nom. Je suis amoureux sans espoir, faute d'une présentation officielle. Oh! si elle pouvait se naturaliser Française, pour un jour seulement!... Voici l'heure... elle doit être arrivée depuis longtemps à Lahnstein, et elle ne doit pas tarder... (Allant à la fenêtre.) Ombrelle rose... figure d'ange, mantille de dentelle noire... C'est elle... avec sa grave compagne, qui est sérieuse et solennelle comme un quaker du genre féminin... Le cœur me bat, le souffle me manque, ma tête se couvre d'un nuage. Oh! venez à mon aide, ombres des paladins de Lahneck et de Stolzenflels, vous qui avez conquis le cœur de tant de nobles châtelaines sans être présentés!

SCÈNE VI

LE COMTE, LADY KATRINA, MISS ANGÉLINA.

MISS ANGÉLINA.

Ma cousine, vous êtes une folle.

LADY KATRINA.

Mille fois merci du compliment!

MISS ANGÉLINA.

Escalader cette montagne à pic, en plein soleil, à midi, par un chemin de chèvres, il faut avoir perdu la raison!

LADY KATRINA.

Miss Angélina Warton, ma cousine, à quelle heure fallait-il faire cette ascension pour ne rencontrer personne?

MISS ANGÉLINA.

Il ne fallait pas monter du tout. Quelle nécessité y a-t-il de connaître ce nid d'aigle, perché dans les nuages?

LADY KATRINA.

Les Anglaises escaladent le mont Blanc; c'est bien plus haut.

MISS ANGÉLINA.

Je n'aime que les rez-de-chaussée, moi.

LADY KATRINA.

Il faut pourtant parler au gardien du château.

LE COMTE, arrivant du fond.

Madame veut-elle bien me permettre de me *présenter* à elle?

LADY KATRINA.

Oui... Pouvez-vous nous montrer le château de Lahneck?

LE COMTE.

Dans tous ses détails. (A part.) Me voilà présenté. (Prenant le ton banal du cicerone.) Le château de Lahneck a été incendié, le 16 août 1688, par le maréchal de Boufflers. On achève la restauration de la chapelle, entièrement détruite par le feu; elle fut placée sous l'invocation de saint Martin, par Baudouin, archevêque de Trèves, sous le pontificat de Jean XXIII... Maintenant, madame...

MISS ANGÉLINA, d'un ton grave et sans regarder le comte.

Milady, s'il vous plaît.

LE COMTE, s'inclinant devant lady Katrina.

Oh! excusez, milady... j'ignorais...

LADY KATRINA.

Madame ou milady, j'accepte tout.

LE COMTE.

Maintenant, milady veut-elle monter au sommet de la tour?

LADY KATRINA.

Je suis venue pour tout voir.

MISS ANGÉLINA.

Encore monter!

LE COMTE.

Oh! ici, on monte toujours.

MISS ANGÉLINA.

Jusqu'à quelle hauteur?

LE COMTE.

Oh! peu de chose... Deux mille toises au-dessus du niveau du Rhin.

MISS ANGÉLINA.

Rien que cela!

LE COMTE.

La tour où vous allez monter n'a que deux cent trente-cinq marches... Mais quelle vue!

MISS ANGÉLINA.

Je n'aime pas la vue.

LE COMTE.

Milady veut-elle me faire l'honneur de me suivre? C'est l'heure où le maître du château fait arborer le drapeau anglais sur la courtine du Nord; un drapeau magnifique!

LADY KATRINA.

Allons, chère cousine, un peu de courage... Je me fais une fête de voir flotter notre drapeau en Allemagne.

MISS ANGÉLINA.

Et moi aussi; mais je vous attends et je me repose un peu.

LADY KATRINA.

Miss Angélina, votre mère est montée sur une pyramide d'Égypte. Vous n'êtes pas digne d'être ma cousine... Monsieur le cicerone, montrez-moi le chemin; je suis Anglaise, moi, et je ne trouve rien d'assez haut.

(Le comte prend le devant et sort avec lady Katrina.)

SCÈNE VII

MISS ANGÉLINA, ôtant son chapeau.

Jeune folle!... une veuve de quatorze mois!... Elle a quitté la douleur avec la robe de deuil! Elle ose même rire depuis trois jours! Moi, j'ai refusé vingt fois de me marier pour m'épargner le désespoir d'être veuve, je n'aurais pas survécu à mon malheur!... Mais n'y a-t-il personne avec qui je puisse parler ici?... Je n'aime pas causer avec moi... (Elle regarde à la fenêtre.) Ah! que fait cet homme avec son air d'espion?... Si c'était un malfaiteur!... (Effrayée.) Seule ici!... au sommet d'une montagne!... dans un désert!... au milieu d'une forêt...

SCÈNE VIII

MISS ANGÉLINA, CONRAD, paraissant avec précaution.

MISS ANGÉLINA, à part.

Le voilà! Il médite un crime!

CONRAD, à part.

Tous les autres sont partis... Ce n'est pas un étranger, c'est une étrangère... Il faut me faire accorder une nouvelle gratification.

MISS ANGÉLINA, à part.

Une idée! Il a l'air malheureux... je puis l'attendrir avec de l'or. (Haut.) Monsieur... voilà tout ce que je puis vous donner... (Elle lui donne une pièce d'or.)

CONRAD.

Oh! non, madame, je n'accepte pas...

MISS ANGÉLINA, à part.

Je suis perdue.

CONRAD.

Je ne suis pas un mendiant... Je veux gagner l'argent qu'on me donne... Attendez! (Sur le ton du cicerone.) Le château de Lahneck fut incendié, le 16 août 1688, par le maréchal de...

MISS ANGÉLINA.

Cela suffit... Vous êtes le cicerone du château?

CONRAD.

A votre service, madame.

MISS ANGÉLINA.

Et l'autre?

CONRAD.

Quel autre?

MISS ANGÉLINA.

Celui qui est monté à la tour avec ma cousine.

CONRAD, effrayé.

Ah! l'autre n'est pas descendu?

MISS ANGÉLINA.

Puisqu'il est monté.

CONRAD, embarrassé.

Ah ! c'est juste... puisqu'il est monté... il n'est pas descendu... L'autre est mon camarade... mon associé... nous sommes deux.

MISS ANGÉLINA, à part.

Cela me paraît suspect.

CONRAD.

Madame exige-t-elle d'autres renseignements ?

MISS ANGÉLINA.

Non... Maintenant, vous avez travaillé, voici votre gratification.

CONRAD accepte, et il reprend sur le ton du cicerone.

Sous le pontificat de Jean XXIII, l'archevêque de Trêves...

MISS ANGÉLINA.

Assez !... Vous allez m'endormir debout.

CONRAD.

Je vous réveillerai ; laissez-moi gagner mon salaire.

MISS ANGÉLINA.

L'archevêque de Trêves aurait bien dû laisser un fauteuil dans cette salle... Je voudrais m'asseoir.

CONRAD.

C'est un oubli de l'archevêque... Je vais vous chercher dans la chapelle un banc de marguillier féodal.

MISS ANGÉLINA.

Allez vite ! Je ne me soutiens plus.

CONRAD, à part.

Esquivons-nous, voici l'autre!

SCÈNE IX

MISS ANGÉLINA, seule.

Je ferai mettre en tutelle cette folle de Katrina. Certes, nous, grandes dames, nous ne regardons pas un cicerone comme un homme; mais il y a toujours folie et danger à prendre un être pareil pour compagnon de voyage au sommet d'une tour... à trois mille toises au-dessus du niveau de... de sa tutrice naturelle, miss Angélina Warton, l'ange gardien d'une cousine veuve qui perd la tête en perdant le deuil.

SCÈNE X

MISS ANGÉLINA, LE COMTE, LADY KATRINA.

LADY KATRINA.

Ah! chère cousine... je vous ai bien regrettée là-haut!

MISS ANGÉLINA.

Et moi, là-bas.

LADY KATRINA.

Un coup d'œil plus beau qu'à Richmond!

MISS ANGÉLINA, avec une dignité comique.

Vous osez parler de Richmond!

LADY KATRINA.

Pourquoi pas?

MISS ANGÉLINA.

Richmond ! le paradis officiel des jeunes mariés de Londres ! Oh ! milady, vous parlez comme une veuve octogénaire !... L'ombre de sir Robert, votre mari, est indignée en vous écoutant.

LADY KATRINA.

Je n'ai pas peur des ombres.

MISS ANGÉLINA.

Je me voile le visage avec mon éventail.

LADY KATRINA.

Voilez... (Au comte.) Monsieur le cicerone, je ne vous tiens pas quitte de la légende.

LE COMTE.

Je suis aux ordres de milady.

LADY KATRINA, à miss Angélina.

Vous allez voir, il parle comme un gentleman.

MISS ANGÉLINA.

Et vous, ma cousine, vous parlez comme la veuve d'un brasseur. Venez, cousine, partons. J'use de mon autorité de chef de famille. Obéissez. Je songe à l'honneur de vos aïeux, moi !

LADY KATRINA.

Oh ! mes aïeux ont passé leur vie à mourir d'ennui dans les brouillards d'Écosse, et je veux vivre, moi !

MISS ANGÉLINA.

Vous allez devenir amoureuse d'un manant ! Vous oubliez la devise de notre famille : *Nobility for nobility.* « Noblesse pour noblesse ! » Pourquoi ne me suis-je jamais mariée, moi ?

LADY KATRINA.

Parce que vous n'avez jamais trouvé de mari.

MISS ANGÉLINA.

Raison bourgeoise!... Parce que tous mes prétendants remontaient à peine, par leurs aïeux, à Charles Ier; une noblesse de deux siècles! des hommes de rien! des gens qui, en naissant, avaient oublié de naître et avaient leur épitaphe écrite sur leur berceau!

LADY KATRINA.

Eh bien, soit! Je vous accorde tout.

MISS ANGÉLINA.

Et partons!

LADY KATRINA.

Oui, après la légende... une légende sur cette fenêtre... celle-là... une histoire d'amour.

MISS ANGÉLINA.

Je déteste l'amour.

LADY KATRINA.

Vous n'écouterez pas... Asseyez-vous... Monsieur le cicerone, nous attendons la légende.

(Conrad se montre à la porte avec un banc.)

LE COMTE, repoussant Conrad et prenant le banc.

Va-t'en! (A Angélina.) Voici un siége pour madame.

LADY KATRINA.

A la campagne, tout siége est bon.

MISS ANGÉLINA.

Je reste debout.

LADY KATRINA.

Je m'assois.

MISS ANGÉLINA, à lady Katrina.

Une conduite odieuse!... On va vous prendre pour une Française!

LADY KATRINA.

Tant mieux!

MISS ANGÉLINA.

Vous finirez par épouser un Parisien!

LADY KATRINA.

Eh bien, si c'est mon destin, je me résigne... Le bonheur ne m'épouvante pas... Que voulez-vous, ma chère cousine!... Je m'ennuie à la mort... l'ennui fane la beauté, l'ennui est le père de la laideur.

MISS ANGÉLINA.

L'ennui est honorable!

LADY KATRINA.

Je me passe de l'honneur qu'il me fait.

MISS ANGÉLINA.

Oh! je n'y tiens plus! je vais vous attendre là, sous un arbre.

LADY KATRINA.

On peut choisir, il y a une forêt.

MISS ANGELINA.

Si Londres voyait une pareille conduite, il rougirait pour son avenir parisien! Voilà le bénéfice des chemins de fer... Douze heures de Londres à Paris!... Nos pères mettaient douze jours... C'était le bon temps! Les hommes portaient des spencers et les femmes des chapeaux Paméla. Cet âge d'or ne reviendra plus. Nous étions monotones de vertu, et on nous citait comme des modèles à l'univers anglais.

LADY KATRINA.

Oui, du temps d'Henri VIII, qui a épousé huit femmes, comme Barbe-Bleue.

MISS ANGÉLINA

Vous perdez toute retenue... vous insultez la constitution... Je me couvre en signe de détresse et je sors.

(Elle se coiffe à la hâte et en sens inverse, et sort à grands pas.)

SCÈNE XI

LE COMTE, LADY KATRINA.

LADY KATRINA.

Enfin! arrivons à la légende.

LE COMTE, descendant du fond.

J'attendais les ordres de milady... Avant ma première phrase, j'oserai prier milady de vouloir bien sonder du regard la profondeur de ce précipice. (Il montre la fenêtre de droite.)

LADY KATRINA, allant regarder.

Oh! mon Dieu! voilà un vrai précipice! Cela donne l'affreux plaisir du vertige.

LE COMTE.

Cinq cents mètres soixante-quinze centimètres.

LADY KATRINA.

Ah! vous ne négligez pas les fractions.

LE COMTE.

Je ne néglige rien... Milady est-elle prête à écouter?

LADY KATRINA.

Oui.

LE COMTE.

Je commence... En l'an 1402, le 3 juillet, à cinq heures du matin, cent hommes d'armes descendaient le petit chemin que milady a honoré de son passage. A leur tête marchait le burgrave Adolphus de Lahneck. Il allait secourir Venise menacée par les infidèles.

LADY KATRINA, avec enthousiasme.

Oh! le beau temps!

LE COMTE.

Six mois après son départ, le burgrave fut tué d'un coup de lance dans une île de l'Archipel.

LADY KATRINA.

Il méritait mieux.

LE COMTE.

La plus belle vie ne vaut pas une belle mort!

LADY KATRINA, à part.

Tiens! un cicerone qui fait des sentences!

LE COMTE.

La jeune et belle Édith, châtelaine de Lahneck, s'évanouit en apprenant la mort de son mari Adolphus.

LADY KATRINA.

Je crois bien! J'aurais fait comme elle.

LE COMTE.

Édith coupa ses cheveux...

LADY KATRINA.

Ah! ceci est de trop!

LE COMTE.

Et s'enferma dans le donjon que je viens de montrer à milady, et elle y passa un an et un jour dans la prière et dans le désespoir.

LADY KATRINA.

Voilà du luxe!... Quel âge avait Édith?

LE COMTE.

L'âge de toutes les belles veuves : vingt ans.

LADY KATRINA, regardant le comte avec étonnement.

Continuez.

LE COMTE.

Un jeune page, nommé Hatto, crut devoir s'autoriser de la fin du veuvage pour devenir amoureux de la belle Édith; mais, avec cette exquise délicatesse qui était la vertu de l'époque, il se garda bien de déclarer sa passion... Hélas! l'amour n'est jamais un secret; si la bouche se tait, les yeux parlent : le regard trahit le cœur.

LADY KATRINA.

Un instant, monsieur le cicerone... Vous avez quitté l'intonation de votre métier; vous racontez comme tout le monde.

LE COMTE.

C'est pour varier un peu... Quelquefois même, si l'auditoire me plaît, je ne me borne pas à raconter ma légende, je la joue... L'effet est plus grand.

LADY KATRINA, à part.

Ce cicerone me fait peur. (Haut.) Poursuivez.

LE COMTE.

Dois-je raconter ou jouer?

LADY KATRINA.

A votre choix.

LE COMTE.

La belle veuve descendait, par les femmes, d'une nièce de Charlemagne; le jeune page entrait à peine dans le pre-

mier ordre de la chevalerie, et cette infériorité sociale lui mettait le découragement au cœur. Il n'osait parler de son amour qu'aux étoiles de minuit : là, sur ce perron gothique, quand la lampe de la veillée venait de s'éteindre derrière le vitrail de la châtelaine. Alors un prélude de luth se faisait entendre sous l'ogive, et une voix chantait un *lieder* plaintif, une mélodie allemande pleine de tristesse et d'amour.

LADY KATRINA.

Ah ! nous ne voyons plus cela aujourd'hui.

LE COMTE.

Cela peut se revoir... Un soir d'été, quand la nymphée du jardin donnait la fraîcheur, la belle Édith se mit à sourire, pour la première fois depuis deux ans, et dit au page une parole qui ressemblait à un encouragement ; puis elle leva la tête et regarda l'étoile Sirius, qui brillait d'un éclat extraordinaire. Pour toute réponse, le jeune Hatto, inspiré par la solitude, improvisa ces vers :

La nuit, quand sous un ciel sans voile
L'heure d'amour vient à sonner,
Ne regardez pas cette étoile :
Je ne puis pas vous la donner.

Édith lança un regard sévère au jeune page et sortit du jardin.

LADY KATRINA.

Oh ! il n'y avait pas de quoi s'irriter. Un quatrain n'est jamais une offense. Je blâme madame Édith. L'exagération de la vertu est un défaut.

LE COMTE.

Telles étaient les mœurs de l'époque.

LADY KATRINA.

J'aime mieux les nôtres.

LE COMTE.

Cette nuit-là même, le jeune Hatto brisa son luth et ne chanta plus aucun *lieder* sous le balcon de la châtelaine.

LADY KATRINA.

Il fit très-bien.

LE COMTE.

Vous l'approuvez, milady?

LADY KATRINA.

Certainement.

LE COMTE.

Si l'ombre du jeune page erre sous ces voûtes, elle sera consolée.

LADY KATRINA.

Il a donc été malheureux, ce beau page?

LE COMTE.

Mieux que cela...

LADY KATRINA.

Pauvre garçon!

LE COMTE.

Un jour... c'était le 18 juillet 1404...

LADY KATRINA.

Tiens, à pareil jour!

LE COMTE.

C'est juste... Voyez le hasard!... Le 18 juillet... à midi...

LADY KATRINA.

Midi sonne à Labnstein!

LE COMTE.

Oh! le hasard n'en fait jamais d'autres!... Le jeune Hatto, armé de ce courage que donne le désespoir, aborda la belle veuve, à l'endroit même où nous sommes, et lui dit : « Madame, ce jour sera le dernier ou le premier de ma vie, au choix de votre bonté ou de votre rigueur. Je suis un jeune homme obscur; mais je veux conquérir mes titres de noblesse. La gloire des armes donne les illustres blasons, et l'amour, élevant les plus humbles jusqu'à Dieu, m'élèvera jusqu'à vous. J'ai gardé deux ans ce secret au fond de mom cœur, en respectant l'anneau de l'épouse et le deuil de la veuve; un sourire a rayonné dans vos yeux, et j'ai cru que le temps de la douleur était passé, que la dette de votre respectueux souvenir était payée par un long veuvage, et qu'il m'était permis de prononcer devant vous les trois plus beaux mots que Dieu ait inventés pour l'homme : *Je vous aime!* »

LADY KATRINA.

Voilà un page qui sortait de l'Université...

LE COMTE.

De l'université de l'amour, la meilleure de toute l'Allemagne.

LADY KATRINA.

Voyons, que répondit la belle châtelaine?

LE COMTE.

Milady me permettra-t-elle de l'interroger?

LADY KATRINA.

Interrogez!

LE COMTE.

La légende naïve voudrait savoir ce que milady aurait répondu à la place de la châtelaine?

LADY KATRINA.

J'aurais répondu par un éclat de rire sérieux.

LE COMTE.

On ne riait pas en ce temps-là. Les burgraves étaient sombres comme leurs châteaux, et leurs femmes ne plaisantaient pas avec l'amour. Ce mot était regardé comme synonyme de mariage.

LADY KATRINA.

Il a bien changé depuis... Mais vous ne finissez pas votre légende.

LE COMTE.

Voici la fin. La châtelaine, toujours fidèle à la mémoire de son mari, selon les mœurs de l'époque, répondit en ces termes : « Jeune homme, vous avez de nobles sentiments; mais le serment de fidélité que j'ai prêté à mon noble époux ne doit finir jamais. Mon devoir est de le rejoindre dans son tombeau, à son dernier rendez-vous... Si je me mariais en secondes noces, je me trouverais dans un étrange embarras à l'article de la mort. Jeune homme, suivez le conseil de mon amitié. Oubliez-moi. »

LADY KATRINA.

Je trouve cette réponse fort belle..

LE COMTE.

Oui, en 1404. Aujourd'hui, ce serait un anachronisme. Les rendez-vous posthumes sont toujours manqués. Le page n'admira pas cette réponse; au contraire, c'était pour lui un arrêt de mort. « Madame, s'écria-t-il, votre rigueur tue celui qui voudrait vivre pour vous! Dites-moi de m'éloigner; dites-moi de prendre l'épée des chrétiens sous le

drapeau de Venise; dites-moi d'arriver au premier rang et de vous mériter; faites-moi vivre cinq ans par l'espoir; donnez-moi votre devise; armez-moi chevalier par la grâce de votre parole! Vous verrez un jour si l'homme a tenu la promesse de l'adolescent. Madame, ce n'est pas votre amour que je vous demande à genoux... (le comte se jette aux genoux de ady Katrina) c'est ma vie! Donnez-moi la vie aujourd'hui, et, dans cinq ans, si j'en suis digne, vous me donnerez votre amour.»

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, MISS ANGÉLINA.

MISS ANGÉLINA, reculant d'effroi.

Ah! mon Dieu!

LADY KATRINA, à miss Angélina.

Ne faites pas attention : il joue une légende.

LE COMTE, se relevant.

Une légende en action.

MISS ANGÉLINA.

Je suis anéantie de stupéfaction!

LADY KATRINA.

Vous vous anéantissez pour la moindre chose!

MISS ANGÉLINA.

Un domestique à vos pieds est donc une petite chose?

LADY KATRINA.

Aimeriez-vous mieux que ce fût un marquis?

MISS ANGÉLINA.

J'aimerais mieux que ce ne fût personne.

LADY KATRINA.

Oubliez ce détail, chère cousine, et écoutons ensemble le dernier chapitre de la légende. (Elle fait un signe au comte.)

LE COMTE.

Chapitre dernier. — La belle châtelaine, ne daignant plus écouter le jeune page, disparut avec la légèreté d'une gazelle et s'enferma dans son donjon. Huit jours se passèrent, et la folie du désespoir éclata dans la tête du malheureux jeune homme. Un soir, après avoir rôdé à travers jardins, galeries et cours, il poussa un cri d'adieu et se précipita dans l'abîme ouvert sous cette fenêtre...

LADY KATRINA.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Le lendemain, la belle Édith pleura et reprit le deuil.

LADY KATRINA, se levant.

Cela ne se reverra plus.

LE COMTE.

Cela peut se revoir.

LADY KATRINA.

En France?

LE COMTE.

Non, en Allemagne.

LADY KATRINA.

Il n'y a plus de pages.

LE COMTE.

Il y a des hommes.

MISS ANGÉLINA, descendant la scène.

Ma cousine, ce soir, nous partons pour Cologne.

LADY KATRINA.

Y songez-vous?... Votre docteur vous a ordonné vingt jours d'Ems, et nous sommes au dixième.

MISS ANGÉLINA.

Tant pis pour mon docteur!... Payez cet homme et partons. Je ne payerai pas mon docteur.

LADY KATRINA, ouvrant un porte-monnaie.

Monsieur le cicerone, ces dix frédérics d'or ne payent pas votre légende.

LE COMTE.

J'ai eu le bonheur d'être écouté, ce qui ne m'est pas arrivé depuis mon entrée à Lahneck : voilà ma plus belle récompense. J'attacherais bien plus de prix à un souvenir... un souvenir cueilli sur cette fenêtre... ce bouton d'or qui joue avec la brise de midi.

LADY KATRINA.

Vous refusez vos honoraires de cicerone?

LE COMTE.

Oui, milady... Ce château de Lahneck a fait de moi un homme des anciens jours. On oublie notre millésime bourgeois de 1855 sur ces nobles débris de la chevalerie. Le siècle de l'argent s'évanouit devant ce fantôme du siècle de l'honneur. Les généreux instincts revivent dans les âmes. Le présent se transfigure dans l'auréole du passé. Une jeune femme, belle comme Édith, est descendue du ciel aujourd'hui sur cette montagne; elle m'a donné le bonheur de la voir et l'honneur d'être écouté par elle : je ne demande rien de plus à la bonté de la femme et à la générosité de Dieu.

LADY KATRINA, à part.

Oui, cet homme m'épouvante! Il ne fait pas bon ici...

partons ! (Haut.) Chère cousine, n'oubliez pas votre ombrelle.

MISS ANGÉLINA.

Le paquebot de Coblence part à trois heures.

LADY KATRINA.

Eh bien, qu'il parte !

LE COMTE.

J'attends mon salaire.

LADY KATRINA.

Cousine, je vous suis. (Au comte.) Une fleur d'or ! triste monnaie pour un cicerone.

LE COMTE.

C'est la seule que je ne dépenserai pas.

LADY KATRINA, cueillant la fleur.

C'est un caprice de moyen âge ! Chevalier de Lanheck, mettez cet or dans votre escarcelle.

LE COMTE.

Non, sur mon cœur.

LADY KATRINA.

Et faites des économies.

LE COMTE.

Mon cœur est prodigue, mais il gardera ce trésor.

(Lady Katrina fait un léger salut et va rejoindre sa cousine sur la porte. — Elles sortent.)

LE COMTE, seul.

Je suis présenté ! Achevons mon ouvrage. (Il appelle.) Conrad ! Conrad !

SCÈNE XIII

LE COMTE, CONRAD.

LE COMTE.

C'est toi qui arbores le drapeau anglais sur la courtine du Nord?

CONRAD.

J'ai cet honneur. . Ah! vous savez cela aussi?

LE COMTE.

Je sais tout... Cours après ces dames, et tu leur annonceras qu'elles sont invitées à cette imposante cérémonie nationale.

CONRAD.

J'obéis... (Fausse sortie.)

LE COMTE.

Attends... Milord est-il au château?

CONRAD.

Non, monsieur; il est descendu à Coblence.

LE COMTE.

Ajoute qu'elles sont invitées par milord à cette auguste cérémonie.

CONRAD.

Je comprends, et je cours.

LE COMTE.

Vole, et remonte à l'instant.

SCÈNE XIV

LE COMTE. (Il s'assied.)

Elle est adorable!... Mon stratagème de faux cicerone me brouillerait avec une veuve ordinaire, une bourgeoise de qualité ou une comtesse de la rue Charlot; mais les jeunes ladies ont un autre naturel; la civilisation en amour est plus avancée au faubourg Saint-Germain de Londres : leurs mères se passionnaient pour le romanesque ; aujourd'hui, les filles adorent l'excentrique. J'ai donc grande chance de réussir en m'écartant du chemin vulgaire suivi par la foule des amoureux. A ma place, un imbécile d'esprit aurait envoyé son père ou son oncle en ambassade auprès de lady Warton pour lui demander *sa main* et *sa foi*, en style d'opéra, et discuter chez un notaire les articles du contrat de mariage; il y aurait eu pour moi, au bout de cette démarche patriarcale, un de ces échecs foudroyants qui ont le suicide pour remède et fournissent un article tragique aux journaux du soir pour faire rire les badauds. Non, non, mon mariage est sur la bonne route, j'arriverai vite; j'ai pris l'*express-train* de l'amour.

SCÈNE XV

LE COMTE, CONRAD. (Il arrive essoufflé.)

LE COMTE.

Eh bien?

CONRAD.

Elles remontent... La plus jeune a laissé l'autre en ar-

rière... Elle fait des bonds de gazelle; l'autre, des pas de tortue. Le drapeau a produit son effet.

LE COMTE, prenant un billet de visite et écrivant au crayon.

Donne-lui ce billet quand elle arrivera... à la plus jeune.

CONRAD.

Oh! j'entends bien.

LE COMTE.

Est-il intelligent, ce Conrad! Je te prends à mon service et je te fais mon intendant... Lorsque tu auras remis ce billet, tu arboreras le drapeau. (Il sort.)

SCÈNE XVI

CONRAD, seul.

Me voilà au but! Intendant comme mon père! La probité domestique est toujours récompensée. Soyons toujours honnête comme je le suis : ayons de l'ordre et de l'économie... et qui sait? On arrive ainsi beaucoup plus haut encore, à la fortune... Je serai maître alors et je me servirai moi-même; et, fort de ma propre expérience, je ne prendrai ni domestique ni intendant.

SCÈNE XVII

CONRAD, LADY KATRINA.

LADY KATRINA, avec empressement.

Où est le drapeau de la vieille Angleterre?

CONRAD.

On va l'arborer. Milady verra un beau spectacle!... un

drapeau de vingt mètres carrés, avec une harpe, un lion et une licorne. Cela nous a coûté cent florins... Milady, je suis chargé de vous remettre ceci.

LADY KATRINA, prenant la carte.

Qu'est-ce que cela?

CONRAD.

C'est une carte. (Lady Katrina lit.) Esquivons-nous! Je n'en sais pas davantage; je ne saurais donc que dire, et, dans notre état, il ne faut jamais rester court. (Fausse sortie.)

LADY KATRINA, le rappelant.

Y say...

CONRAD.

Milady me fait l'honneur de...

LADY KATRINA.

Oui... qui vous a remis cette carte?

CONRAD.

Un jeune étranger qui ressemble à un homme comme il faut. (A part.) Sauvons-nous.

SCÈNE XVIII

LADY KATRINA, relisant.

« Le comte Raymond d'Argemmes... *présenté.* » Ce nom m'est parfaitement étranger... une de ces connaissances... de Paris... une relation de passage... Présenté!... je m'y perds... C'est la carte d'un homme de distinction... elle a un parfum aristocratique... douce au toucher comme du satin... Une couronne de comte... des armes coloriées... Il porte de *sable à trois besants d'or!*... pièces honorables!...

avec cette devise : *Aimer une fois!...* C'est beau!... Il doit être jeune... Si je n'étais pas curieuse comme un homme, je serais tentée de le devenir aujourd'hui.

SCÈNE XIX

LADY KATRINA, LE COMTE.

LE COMTE.

(Il est vêtu avec une suprême élégance et porte à sa boutonnière le bouton d'or.)

Milady, vous m'avez donné le droit de me présenter à vous, et j'use d'un privilége si honorable. Ma carte a déjà annoncé à milady Warton le comte Raymond d'Argemmes.

LADY KATRINA, qui a écouté et regardé avec stupéfaction.

Monsieur le comte, votre supercherie me donne le droit de vous traiter en inconnu, malgré la présentation.

LE COMTE.

Milady, Votre Grâce ne traitera pas en inconnu l'homme que vous avez décoré de votre main et que vous avez écouté avec tant de bienveillance. La belle veuve Édith se souviendra de cette fenêtre... « Cela peut se revoir, » vous ai-je dit.

LADY KATRINA.

Comment, monsieur... Cette légende est une fable?

LE COMTE.

Une histoire... c'est la mienne.

LADY KATRINA.

Une histoire qui a commencé ce matin?

LE COMTE.

Et qui ne finira pas.

LADY KATRINA.

Une connaissance d'une heure!

LE COMTE.

Non, milady... il y a déjà bien longtemps... quinze jours... un siècle!... Je vous ai vue au balcon de votre hôtel, qui est aussi le mien; et vous voir un instant, c'est vous aimer toujours!

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS, MISS ANGÉLINA.

MISS ANGÉLINA, furieuse.

Lady Warton, je vous annonce...

LADY KATRINA, lui faisant un signe.

Chère cousine, je vous présente M. le comte Raymond d'Argemmes... une ancienne connaissance.

MISS ANGÉLINA, à part.

Il me semble que j'ai vu cette figure quelque part!... C'est une figure qui me poursuit... Il est très-bien... Je crois qu'il m'a remarquée.

SCÈNE XXI

LES PRÉCÉDENTS, CONRAD.

CONRAD, du ton de cicerone.

Le drapeau de la Grande-Bretagne flotte sur le manoir de Lahneck.

MISS ANGÉLINA.

Ah ! j'oublie tout ! Allons voir mon cher étendard.

LADY KATRINA.

Monsieur le comte, donnez-moi votre bras.

LE COMTE, bien bas.

Et milady me donnera sa main...

LADY KATRINA, hésitant.

Plus tard... peut-être.

LE COMTE.

Le dernier mot est de trop.

LADY KATRINA.

Je le supprime... Cette fenêtre me fait peur.

LA GROTTE D'AZUR

LÉGENDE NAPOLITAINE

Jouée dans un salon.

PERSONNAGES:

RÉGINA.....	Mmes	STELLA COLLAS.
SILVIA.....		AMÉDINE LUTHER.
LÉONA.....		FLEURY.
CARMEN.....		ANAIS DESCLÉE.
ALBENZA.....		BALLA-REY.

LA GROTTE D'AZUR

RÉGINA.

Voici l'heure où tout dort. — Dans sa villa de marbre,
Le riche fait la sieste, et le pauvre, sous l'arbre;
C'est le minuit du jour au mois de juin. Mes sœurs,
En été, le sommeil a de grandes douceurs;
Mais il vaut mieux veiller, je crois : veiller, c'est vivre!
Vivons parmi ces fleurs dont le parfum enivre;
Vivons en écoutant le murmure lointain
Qu'apporte à ma villa le flot napolitain,
Les concerts du jardin, le son des mandolines
Qui chante avec l'écho de nos vertes collines,
Et suivons, à travers le rideau des palmiers,
Ces barques fendant l'air comme un vol de ramiers.

SILVIA.

Ma sœur, tu nous dis là des choses trop connues;
Finis en commençant, car, si tu continues,
Il arrivera...

RÉGINA.

Quoi?

SILVIA.

Nous nous endormirons.

CARMEN.

La chaleur et l'ennui pleuvent aux environs;
Parlons toutes; chantons, car moi, ma chère amie,
Moi, rien qu'en t'écoutant, je me suis endormie.

RÉGINA.

Écoutez... Près de nous, j'entends des tambourins,
Nos instruments de bal!

SILVIA.

Ce sont des pèlerins
Ou des bohémiens...

CARMEN.

Est-ce ainsi que tu parles
Des artistes qui vont débuter à Saint-Charles?

SILVIA.

Moi, j'aimerais beaucoup mieux danser.

LÉONA ET ALBENZA.

Nous aussi.

RÉGINA.

Eh bien, faites venir dix beaux danseurs ici;
Combien en manque-t-il?

SILVIA.

Dix.

CARMEN.

Un peu trop.

RÉGINA.

Nous sommes
Dans ma villa, couvent que j'interdis aux hommes
Jusqu'à mon mariage.

SILVIA.

Oh! ce sera tard.

LÉONA.

Mais,
Dis-nous, quand crois-tu donc prendre un mari?

RÉGINA.

Jamais.

SILVIA.

C'est encore plus tard.

LÉONA.

Oh! Régina veut rire.

SILVIA.

Si nous causions ainsi jusqu'au soir, sans rien dire,
Comme les hommes font quand ils parlent entre eux?

LÉONA.

J'aime mieux dormir... Cherche un sujet plus heureux.

SILVIA.

Je ne trouve plus rien.

CARMEN.

Le dessin, la peinture,
Peuvent...

SILVIA.

Point de travail en été!

LÉONA.

La lecture
N'est pas un dur travail; on peut bien, en lisant,
S'amuser jusqu'au soir.

SILVIA.

Mais quel livre amusant
Choisirons-nous?

LÉONA.

C'est vrai.

SILVIA.

Voilà le difficile.

RÉGINA.

J'ai l'histoire, in-quarto, de Naple et de Sicile...

SILVIA.

Garde-la.

CARMEN.

Voilà tout?... Tu n'as point de romans,
Point d'histoires d'amour, point de livres charmants?

RÉGINA.

Rien.

SILVIA.

Mon Dieu! quel ennui! que la minute est lente!
Que le soleil est lourd! que l'heure est accablante!

LÉONA.

Il me vient une idée!

CARMEN.

Ah! voyons!...

LÉONA, d'un ton naïf.

La voici.
C'est un décaméron qu'il faut créer ici.

SILVIA.

L'idée est excellente... Attends, que je vous compte...
Nous sommes dix; tout juste!... Il faut nous dire un conte
Comme au décaméron florentin. C'est charmant!
Une fable très-vraie, une histoire qui ment,
Tout sera bon, pourvu que le récit entraîne!

(A Régina.)

Toi, la plus jeune sœur, tu seras notre reine;
Couronne de quinze ans, couronne de beauté,
Pour nous femmes, voilà la seule royauté.

(A Léona.

C'est à toi de parler la première. Es-tu prête?
Pars... Cherche dans ton cœur, ou cherche dans ta tête
Un sujet larmoyant ou bien gai; tous les tons
Peuvent plaire à l'oreille. Ainsi, nous t'écoutons.

LÉONA.

Je vais donc vous conter une histoire charmante
D'un prince de Sicile et de sa jeune amante
Égarés à la chasse, et, quand il fera nuit,
Ils verront dans les bois une vitre qui luit.
« Quel bonheur! diront-ils, de voir cette lumière! »
Ils doubleront le pas... « Tiens! c'est une chaumière,
Dit le prince, habitée! et par un bûcheron... »

CARMEN, interrompant.

Cherche donc du plus neuf pour un décaméron!
C'est une vieille histoire! on endort avec elle
Tous les enfants...

RÉGINA.

J'en sais une neuve.

LÉONA.

Laquelle?

RÉGINA.

C'est *la Grotte d'azur!*...

CARMEN.

Oh! je la sais!

RÉGINA.

Très-bien.

LÉONA.

Moi, je la sais aussi.

SILVIA.

Mais, moi, je ne sais rien.

RÉGINA.

Tu te tairas... Mes sœurs, c'est un bon exercice
Pour apprendre à conter; il faut qu'on réussisse
Du premier coup.

CARMEN.

Partons.

RÉGINA.

Chacune de vous doit
Écouter, attentive au signe de mon doigt;
Ce signe la mettant sur la route tracée,
Vite elle poursuivra l'histoire commencée,
Soit en récit parlé, soit avec des chansons.
Est-ce compris?

ALBENZA.

Très-bien!

RÉGINA.

Silence!... Commençons...
Mais tout bien réfléchi, ma tâche étant fort rude,
Chères sœurs, vous allez chanter, comme prélude,
Un de vos jolis airs. Ainsi j'aurai le temps
De bien me recueillir : chantez quelques instants...

. . . . . .

. . . . . .

Notre histoire appartient, je crois, au moyen âge;
On dansait à Capri, là, dans le voisinage,
Sur la grotte d'azur, car deux nobles maisons
Unissaient, ce jour-là, leurs illustres blasons.
Les deux jeunes amants, époux après la messe,
Se regardaient avec des yeux pleins de tendresse,
Et, trouvant que la fête était longue, ils marchaient
Loin du bal, sous des pins massifs qui les cachaient.
Antonio portait, dans cette promenade,
Le costume charmant des Mores de Grenade,
Le pourpoint où brillait son écu de baron,
Et le feutre garni de plumes de héron.
Flavia ressemblait à la vierge d'un rêve,
La fille la plus belle entre les filles d'Ève,
Celle qui marche et crée une fleur sous ses pas,
Celle que l'homme cherche et qu'il ne trouve pas.
Les mariniers de l'île, accourus de la plage,
La mandoline en main, chantaient ce mariage;
Mais on ne chantait plus quand on approchait d'eux,
On s'écriait en chœur : « Qu'ils sont beaux tous les deux! »

Ils étaient arrivés... là... sur le promontoire,
Lorsque...

(Régina fait signe à Silvia de continuer.)

SILVIA.

Je ne sais rien, j'ignore cette histoire...

RÉGINA.

N'importe, continue...

LÉONA, à Silvia.

Allons, poursuis...

RÉGINA, à Silvia.

Allons...

SILVIA, se résignant.

Lorsqu'un doux chant, redit par l'écho des vallons,
Chant d'un sage, entonné sous le pampre des treilles,
Comme un conseil antique arrive à leurs oreilles.

RÉGINA.

C'est très-bien ! à parler on n'est pas toujours prompt,
Celles qui n'auront rien à dire, chanteront.

(Régina fait signe à Silvia.)

SILVIA.

« Oui, dit Antonio, ce chant qui nous arrive
Est plein de bons conseils. » Et tous deux sur la rive
Prêtaient l'oreille encore au dernier vers du chant,
Et regardaient la mer et le soleil couchant.
La mer, saphir doré, comme un miroir unie,
Déroulait à leurs yeux sa splendeur infinie,

En soulevant à peine, avec un bruit léger,
La barque retenue au tronc d'un oranger.
« Oh! la grotte d'azur à cette heure est bien belle!
Dit Flavia; montons tous deux dans la nacelle,
Et visitons la grotte. — Oui, dit son jeune amant,
On ne peut pas choisir un plus heureux moment :
Pas le moindre danger! Viens, suis-moi, mon amie;
Le vent meurt aux vallons, la mer s'est endormie,
La promenade est douce et le retour est sûr,
Allons parler d'amour dans la grotte d'azur. »
Une joie enfantine inondait leurs deux âmes;
Antonio s'assit sur le banc, prit les rames
Et vogua vers la grotte, et, la barque glissant,
Ils entrèrent bientôt tous deux en se baissant.
Il n'est rien de plus beau! La mer limpide inonde
Le pavé rocailleux de l'immense rotonde,
Ce temple de géants que Dieu même bâtit
Pour mieux nous démontrer combien l'homme est petit.
Rien n'est plus doux à voir; l'algue verte et la mousse
S'y colorent partout d'une lumière douce,
Et les milfe reflets de son prisme changeant
Courent sur le saphir et le sable d'argent.
Mais ce que l'œil jamais n'a vu sur notre terre,
Un prodige inouï resté dans son mystère,
C'est la teinte d'azur, gaze du firmament,
Qui flotte sur les corps ainsi qu'un vêtement,
Et, dans ce temple saint, ouvert par la nature,
Suspend à larges plis sa splendide tenture!
Nos ancêtres ont dit que la grotte autrefois,
Au coucher du soleil, retentissait de voix :
C'était l'antique plainte, au Caucase chantée,
Que les nymphes des mers dirent à Prométhée,
Ce chant athénien dont la mâle douceur

Consolait sur son roc le titan ravisseur.

(Régina fait signe à Léona.)

LÉONA.

Les deux jeunes époux contemplaient dans l'extase
L'atmosphère d'azur, la vaporeuse gaze
Qui flottait sous la voûte, et ne se doutaient pas
Du péril que la mer amenait sous leurs pas.
On entendait le vent; sous la roche abaissée,
On voyait au dehors la vague hérissée
Toute blanche d'écume; ensuite l'horizon
S'évanouit; la grotte était une prison.
La mer montait, la nuit arrivait avec elle!
Plus d'azur; le courant tourmentait la nacelle...
On n'entendit plus rien, que le flot irrité
Mugissant sous la voûte et dans l'obscurité;
Un instant changea tout. C'est en de tels orages
Qu'on juge les grands cœurs et les nobles courages!
« Viens! donne-moi ta main et je te guiderai;
Nous périrons ensemble ou je te sauverai! »
S'écria le jeune homme; et, qui pourrait le croire!
La femme était joyeuse, et, sous la voûte noire,
Dans sa tombe invisible, il lui semblait bien doux
De mourir la première aux bras de son époux.

SILVIA.

Les temps sont bien changés depuis le moyen âge!
Qui voudrait aujourd'hui d'un pareil mariage?

LÉONA.

Antonio, longtemps par la barque conduit
Au hasard, sur un roc échoua dans la nuit;

Il avança le pied et chercha dans le vide
Aux confins de la grotte un terrain plus solide;
Il le trouva : les rocs, débris des hauts piliers,
S'alignent sur ce point comme des escaliers,
Et la mer, atteignant sa limite profonde,
Dans ses plus grands courroux jamais ne les inonde.
C'est là que descendit le jeune homme, et sa main,
A tâtons, dans la nuit, se cherchait un chemin.
Tout à coup dans la grotte une musique tendre
Descendit par éclios; on eût dit, à l'entendre,
Que le roc vif était une mince cloison
Ouverte aux moindres bruits venus de l'horizon.
Les deux jeunes époux, à cette autre merveille,
Prêtèrent en silence une attentive oreille,
Comme des naufragés qui, sur des rocs déserts,
Écouteraient des voix errantes dans les airs.

(Régina fait un signe à Albenza.)

ALBENZA, déclamant.

Écoute ce que disent
Les oiseaux passagers,
Les flots bleus qui se brisent
Au pied des orangers,
Les arbres sur les cimes
Qui bordent l'horizon,
Les eaux dans les abîmes,
Les fleurs sur le gazon;
Écoute ici les voix
Qui sont au fond des bois;

Écoute ce que chantent
Les artistes des airs,
Sylphes qui nous enchantent
Dans leurs vagues concerts;

Écoute dans la plaine
Ou sur les hauts sommets
L'harmonieuse haleine
Qui ne s'éteint jamais...
Le soir, la nuit, le jour,
C'est la voix de l'amour!

(Régina fait signe à Carmen.)

CARMEN.

Rien de ce chant n'était perdu; pas une note
Ne s'égarait en route; on eût dit que la grotte,
Bien mieux qu'un écho sourd, à l'oreille incertain,
Elle-même chantait cet air napolitain.
Tous deux ensevelis comme au fond d'un cratère,
Nos deux époux sondaient l'insoluble mystère
Et ne l'expliquaient pas; ils entendaient toujours
De la profonde mer les mugissements sourds;
Les rafales du vent, les vagues divisées
Par le haut promontoire et sur le roc brisées,
Ce lugubre concert de formidables bruits
Qui double les terreurs dans les terreurs des nuits.
A l'heure d'agonie et du péril suprême,
Quand l'espoir, l'immortel espoir est mort lui-même,
Un noble instinct toujours nous fait lever les yeux
Vers l'espace sublime où s'étendent les cieux.
Comme des profondeurs d'un puits étroit et sombre
Que le roc a garni d'aspérités sans nombre,
Antonio vit luire une étoile, en disant
La prière d'espoir du pauvre agonisant;
Et, dans sa joie, il crut que de l'azur sublime
L'œil d'un ange plongeait jusqu'au fond de l'abîme,
Montrant le roc fendu par la céleste main,
Et l'abîme sauveur qui servait de chemin.

RÉGINA, se faisant un signe à elle-même.

« Mets tes pas dans mes pas; la vie est sur ma tête,
S'écria le mari. — Pour mourir je suis prête,
Lui dit sa jeune femme; empêche jusqu'au bout
Que je me sauve seule, et je te suis partout. »
Le sentier était rude et vertical, humide
Surtout : Antonio posait un pied timide
Sur les rochers saillants, redoutables appuis;
Et, cramponnant ses doigts aux parois de ce puits,
Il avançait un peu, s'assurait si la pierre
Résistait, et sa main, étendue en arrière,
Cherchait un autre corps dans l'ombre, et, l'enlevant,
Le plaçait près de lui sur l'escalier mouvant. —
Le cœur serré, la glace au front, la flamme aux lèvres,
On fait de ces travaux dans le songe des fièvres. —
Bien souvent la sueur de l'effroi l'inondait
Lorsqu'ainsi cheminant à tâtons, il sondait
Le vide et qu'il touchait, par ses doigts aperçue,
Une roche en saillie et fermant toute issue,
Et qu'au fond de son cœur il disait : « Pauvre enfant!
Je vais l'ensevelir dans ce roc étouffant! »
Il ne la voyait plus au-dessus de sa tête,
L'étoile qui du gouffre illuminait la crête;
Il avait disparu, ce doux phare des cieux,
Et la nuit du néant, seule, aveuglait ses yeux.
« Courage! disait-il; car Dieu veut que tu vives,
Pauvre femme! » Et, perçant les ténèbres massives,
Il cherchait un nouveau chemin, en s'étonnant
De retrouver chez lui l'espoir en le donnant...
Tout à coup un air pur, une céleste effluve,
Les baumes de la mer qui baigne le Vésuve
Descendent dans le gouffre, et ce parfum si doux,
Messager de la vie, arrive aux deux époux.

« Ce n'est point une erreur, dis-moi, ma bien-aimée,
S'écrie Antonio, c'est la brise embaumée,
C'est le souffle du golfe!... — Oui, je le reconnais,
Dit la femme; ô mon Dieu! dans cet air je renais!... »
Alors, renouvelant son haleine épuisée,
Le jeune époux monta par une route aisée;
Et quel nouveau bonheur vint éclater en eux
Quand ils virent le ciel, l'horizon lumineux,
Toute la pompe enfin dont Naples se décore
Sous les premiers rayons de la naissante aurore!
« Dieu, s'écrièrent-ils, a pris pitié de nous,
Il nous rend à la vie! » Et, tombant à genoux,
Ils mêlèrent leurs voix à ces concerts sublimes
Qui montent des vallons, des arbres, des abîmes,
Pour dire à la nuit sombre un magnifique adieu,
Et bénir le soleil, qui représente Dieu.

SILVIA.

(Elle fait un signe à ses compagnes, qui se rangent autour d'elle pour l'écouter.)

Vous pouvez regarder, mes sœurs, comme notoire,
Une moralité qui sort de cette histoire;
La voici : — Deux époux, deux jeunes amoureux,
Savourant le bonheur si rare d'être heureux,
Doivent être prudents, doivent veiller sans cesse
Sur tous leurs premiers pas, veiller sur leur jeunesse,
Comme l'avare fait, quand il garde si bien
Un précieux trésor qui ne lui sert à rien.
La fortune est jalouse, elle est femme : infidèle
A tous ses favoris lorsqu'ils abusent d'elle;
Il faut bien la soigner quand on la tient. Ainsi,
Mes sœurs, quand vous aurez un jeune époux aussi,

Et qu'il vous aimera d'un amour moyen âge,
Comme on n'en trouve plus dans notre voisinage,
De loin méfiez-vous des mirages d'azur;
Méfiez-vous des flots, le rivage est plus sûr.
N'allez pas dans un gouffre, où de ténébreux voiles
Vous cachent le soleil et les saintes étoiles.
Vivez au doux éclat de la nuit et du jour,
Entre deux horizons, cadre d'or de l'amour;
Vivez dans vos jardins, où l'atmosphère est douce,
Près d'un lac dont le flot jamais ne se courrouce,
Et, sans poser partout un pied trop hasardeux,
Dans ce monde si beau n'admirez que vous deux.

UNE VEUVE INCONSOLABLE

OU

PLANÈTE ET SATELLITES

COMÉDIE EN QUATRE PARTIES, EN PROSE

Représentée à Paris, sur le théâtre de l'Odéon.

PERSONNAGES :

LÉON D'ORVIGNY, 25 ans.....	MM. CLARENCE.
HIPPOLYTE JONSAC, 22 ans.....	MOREAU-SAINTI.
GABRIEL LOROT, 24 ans.....	LAROCHELLE.
BARALIER, 54 ans.....	ANSELME.
LEMIGNARD, 75 ans.....	GAMARD.
MADAME DE SAINT-MARC, 24 ans.....	Mlle BAPTISTE.
MADEMOISELLE DESBUISSONS CADETTE..	Mmes PAYRE.
CHARLOTTE, 26 ans.....	HERBEL.

La scène se passe, en 1850, au château de madame de Saint-Marc, dans Seine-et-Oise.

UNE

VEUVE INCONSOLABLE

OU

PLANÈTE ET SATELLITES

PREMIÈRE PARTIE

Un salon de château ouvert sur les jardins et la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE.

(Au lever du rideau, madame de Saint-Marc est endormie sur un fauteuil. Charlotte lit devant un guéridon.)

CHARLOTTE, lisant.

« Qu'est-ce que le doute? s'est demandé un ancien, et, après avoir réfléchi, il s'est répondu : Le doute est le sommeil de l'âme, et ce sommeil est moins doux que celui du corps, parce qu'il n'a point de rêves. Tous les métaphysiciens... » (Regardant madame de Saint-Marc.) Bien! madame de Saint-Marc s'est endormie!... (Un moment de silence; madame de Saint-Marc se réveille.) « Tous les métaphysiciens sont d'accord sur... »

MADAME DE SAINT-MARC.

Assez, Charlotte, assez!

CHARLOTTE.

Vous ne voulez pas savoir sur quoi tous les métaphysiciens sont d'accord?

MADAME DE SAINT-MARC.

Cela m'est bien égal.

CHARLOTTE.

Il faut bien tuer le temps de quelque manière...

MADAME DE SAINT-MARC.

Je ne veux pas le tuer de cette manière-là... Mais où donc prends-tu ces livres, Charlotte?

CHARLOTTE.

Ce sont des livres de bibliothèque... Puisque vous ne voulez pas lire de romans, il faut bien nous rabattre sur les ouvrages sérieux.

MADAME DE SAINT-MARC.

J'aime mieux ne rien lire; c'est plus instructif et plus amusant.

CHARLOTTE.

Comment passerez-vous, madame, les deux heures qui suivent votre déjeuner?

MADAME DE SAINT-MARC.

Quand je saurais ne pas les passer du tout, je supprime la lecture dans ce château.

CHARLOTTE.

Vous avez déjà supprimé la promenade, le whist, la société, la musique, le chant, le piano, le feuilleton, et maintenant la lecture...

MADAME DE SAINT-MARC.

Est supprimée comme tout le reste.

CHARLOTTE.

Et que garderez-vous pour vous amuser?

MADAME DE SAINT-MARC.

L'ennui.

CHARLOTTE.

C'est bien triste.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mais c'est honorable.

CHARLOTTE.

Il est évident que, si vous n'avez plus que ce compagnon, la médisance ne troublera pas votre veuvage.

MADAME DE SAINT-MARC.

Sais-tu bien ce que c'est que le veuvage?

CHARLOTTE.

C'est la consolation du mariage, madame.

MADAME DE SAINT-MARC

Charlotte, parlons sérieusement.

CHARLOTTE.

Je suis veuve comme vous, madame, et je ne plaisante point sur mon état.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mais tu peux vivre à ta fantaisie, toi, Charlotte; tu n'as pas, comme moi, ces voisines bavardes, ces trois sœurs Desbuissons qui s'occupent de tes affaires.

CHARLOTTE.

Eh! j'ai leurs trois femmes de chambre, qui s'en occu-

pent; moi aussi, madame, je suis obligée de me garder à vue; j'ai ma modeste réputation à défendre contre nos voisins.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ah! mon Dieu! qu'il est difficile d'être veuve!

CHARLOTTE.

Je vous servirai toujours d'écho, quand vous direz cela.

MADAME DE SAINT-MARC.

Charlotte... ce salon m'étouffe... je vais m'accorder une petite promenade autour de l'étang...

CHARLOTTE.

C'est bien dangereux, madame.

MADAME DE SAINT-MARC.

Je le sais, Charlotte; mais je vais mourir dans ces quatre murs.

CHARLOTTE.

C'est moins dangereux.

MADAME DE SAINT-MARC.

Crois-tu que les trois sœurs Desbuissons parleront de cette petite promenade?

CHARLOTTE.

Si je le crois!... elles en parleront quinze jours!

MADAME DE SAINT-MARC.

Une promenade si innocente?...

CHARLOTTE.

Il n'y a point d'innocence pour la calomnie. Ces trois parques diront que vous avez choisi, *par hasard*, la promenade de l'étang parce que la grille de votre parc s'ouvre,

par hasard, de ce côté, sur la cour de la caserne de cavalerie, où se promène, *par hasard*, l'état-major d'un régiment de dragons.

MADAME DE SAINT-MARC.

Quelle horreur! elles diront cela?...

CHARLOTTE.

Elles l'ont déjà dit; elles le rediront, madame, et la calomnie ricochera de châteaux en châteaux, par les stations du chemin de fer, dans tout le département de Seine-et-Oise ; avant la fin du jour, vous serez fiancée à tout l'état-major.

MADAME DE SAINT-MARC.

Hélas! c'est pourtant vrai!

CHARLOTTE.

Vous êtes une veuve de dix mois, vous, madame, et je compte déjà six ans de service dans le veuvage; voyez quelle expérience j'ai sur vous! il y a des sœurs Desbuissons partout. Si j'avais eu pour amants tous ceux qu'on m'a prêtés, j'aurais épuisé tous les noms d'homme de l'almanach, depuis Clair jusqu'à Sylvestre, et la vérité pure est que mon pauvre mari a été mon dernier amant.

MADAME DE SAINT-MARC.

Eh bien, Charlotte, avec ton expérience de six ans, quel conseil peux-tu me donner pour abriter l'honneur de mon veuvage contre les trois sœurs Desbuissons? J'avais trouvé un moyen qui me paraissait bon, pour me donner une espèce de protecteur dans mon isolement, sans défense, et j'avais agi, en cette occasion, d'après ton conseil...

CHARLOTTE.

Ah! je sais! votre jeune cousin, M. Hippolyte Jonsac : il n'a pas même répondu à votre lettre depuis quinze jours.

MADAME DE SAINT-MARC.

J'avais pourtant flatté les goûts de mon jeune cousin ; il n'a qu'une passion, la chasse, et j'avais livré mes bois et mon parc à son indiscrétion de chasseur.

CHARLOTTE.

Il faut renoncer à la protection de M. Hippolyte. Au reste, madame, c'est peut-être un bonheur ; un cousin compromet les jeunes veuves comme un autre homme, et le monde ne croit plus aux cousins.

MADAME DE SAINT-MARC.

Hippolyte n'a pas voulu me répondre, n'en parlons plus.

CHARLOTTE.

N'en parlons plus. Me permettez-vous, madame, de vous parler avec franchise?...

MADAME DE SAINT-MARC.

Parle comme tu voudras : de veuve à veuve, on ne doit pas se gêner.

CHARLOTTE.

Madame, vous avez fait une grande faute en laissant graver les mots de *veuve inconsolable* sur la tombe de votre mari.

MADAME DE SAINT-MARC.

Le sculpteur m'a dit que c'était l'usage et que cela n'engageait à rien. « C'est le style lapidaire, m'a-t-il dit ; ce sont des mots qui n'empêchent pas une veuve de se consoler quand cela lui convient. »

CHARLOTTE.

Eh bien, si vous êtes rassurée sur le style lapidaire, remariez-vous.

MADAME DE SAINT-MARC.

Oh ! jamais, jamais !

CHARLOTTE.

Vous avez été pourtant très-heureuse dans votre premier mariage.

MADAME DE SAINT-MARC.

Voilà précisément ce qui m'éloigne du second ; le hasard ne favorise pas une femme deux fois.

CHARLOTTE.

Alors, résignez-vous, madame, à subir toute votre vie les trois sœurs Desbuissons.

MADAME DE SAINT-MARC.

Trois vieilles femmes décrépites qui vont mourir un de ces jours !

CHARLOTTE.

Oh ! ne croyez pas cela, madame : les vieilles demoiselles meurent très-difficilement. La mort n'a aucun prétexte raisonnable pour les emporter ; mais, en supposant, madame, que vos trois voisines arrivent un de ces jours à la fin de leur éternité, leur espèce ne sera pas enterrée avec elles ; la souche ne sera pas coupée à la racine ; d'autres voisines accepteront l'héritage et se constitueront les geôlières de votre vertu ; à toutes les grilles, sur tous les murs, sous les arbres de votre parc, il y aura toujours des yeux cachés dans la mousse, comme des vers luisants, et ces yeux ne verront jamais la chose innocente que vous avez faite, et verront toujours l'acte coupable que vous n'avez pas fait.

MADAME DE SAINT-MARC.

Elle a raison. (Réfléchissant.) Eh bien, il ne faut pas faire les

choses à demi. Je dois tout sacrifier à ma réputation ; je me souviens de ce que j'ai promis sur une tombe.

CHARLOTTE.

Ah ! madame, il ne faut jamais rien promettre sur des tombes !...

MADAME DE SAINT-MARC.

Enfin, c'est promis !

CHARLOTTE.

Le mal est fait.

MADAME DE SAINT-MARC.

Soit... Écoute, Charlotte, tu m'es dévouée ?...

CHARLOTTE.

Éprouvez-moi.

MADAME DE SAINT-MARC.

Consens-tu à t'ensevelir vivante, avec moi, dans ce château ?

CHARLOTTE.

Oui.

MADAME DE SAINT-MARC.

A vivre comme si tu étais morte ?

CHARLOTTE.

Oui, madame.

MADAME DE SAINT-MARC.

A partager tous mes ennuis de veuve, comme tu fais depuis dix mois ?

CHARLOTTE.

Je consens à subir tout ce que vous subirez, même le bonheur, s'il vient.

MADAME DE SAINT-MARC.

Eh bien, je vais faire de ce château un vrai couvent.

CHARLOTTE.

Oui, vous serez la supérieure, et, moi, je serai le couvent.

MADAME DE SAINT-MARC.

Nous nous cloîtrons.

CHARLOTTE.

Nous nous cloîtrons.

MADAME DE SAINT-MARC.

Et nous ne recevrons aucune visite.

CHARLOTTE.

Aucune... excepté celle des sœurs Desbuissons...

MADAME DE SAINT-MARC.

Oui, pour les humilier de notre vertu. Ton idée est bonne.

CHARLOTTE.

Elles rougiront de nous voir au couvent, elles qui courent le monde.

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est décidé... Charlotte, ferme toutes les portes et toutes les fenêtres de ce salon.

CHARLOTTE.

En attendant de les faire murer.

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu diras à mon portier de la grille que je le destitue...

CHARLOTTE.

Pauvre homme ! il a soixante et dix ans.

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est un homme... Il faut ôter tout prétexte aux sœurs Desbuissons.

CHARLOTTE.

Voilà du luxe, par exemple!

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu diras au portier que je lui assure une pension de six cents francs; sa femme le remplacera.

CHARLOTTE.

Et nous verrons maintenant si on peut être veuve avec tranquillité!

MADAME DE SAINT-MARC.

Je veux donner cette leçon à mon sexe.

CHARLOTTE.

Il n'en profitera pas.

MADAME DE SAINT-MARC.

Tant mieux! Je ne partagerai ma gloire avec personne.

CHARLOTTE, se désignant.

Vous oubliez le couvent.

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est juste. Eh bien, je ne la partagerai qu'avec toi. (On entend au dehors les cris d'une multitude. Les deux femmes écoutent en silence.)

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu! qu'est-il arrivé là-bas?

MADAME DE SAINT-MARC.

Sans doute une révolution...

CHARLOTTE.

Quel bonheur!

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu t'ennuies déjà au couvent, Charlotte?

CHARLOTTE.

Non, madame; mais une révolution donne toujours trois bonnes journées d'amusement!

MADAME DE SAINT-MARC.

Oui, et à la quatrième, on recommence à s'ennuyer comme auparavant.

SCÈNE II

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Madame! madame! un jeune homme vient de se noyer dans votre étang.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ah! mon Dieu!

LE PORTIER.

Mais rassurez-vous, madame : des jardiniers l'ont retiré de l'eau, et l'ont porté à votre ferme, où les secours viennent de le rappeler à la vie ; le père Gervais lui a prêté ses habits des dimanches, afin qu'il puisse décemment rentrer chez lui.

CHARLOTTE.

Madame, faites donc demander ce jeune homme, qui a l'audace de venir se noyer chez vous.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mais conçoit-on une pareille insolence! Et comment se

fait-il que ce jeune homme ait choisi exprès mon étang pour se noyer?

CHARLOTTE.

A-t-on idée d'une pareille inconvenance! choisir exprès l'étang de madame pour un suicide! On dirait que nous manquons de rivières dans le département de Seine-et-Oise.

MADAME DE SAINT-MARC.

Les trois demoiselles Desbuissons ne manqueront pas de faire circuler que ce jeune homme s'est noyé à mon intention.

CHARLOTTE.

Elles l'ont déjà dit.

MADAME DE SAINT-MARC.

A cet âge, on ne se tue que par amour...

CHARLOTTE.

C'est encore ce qu'elles ont dit.

MADAME DE SAINT-MARC.

Elles disent donc tout?

CHARLOTTE.

Tout, excepté le vrai.

MADAME DE SAINT-MARC.

Oh! cette fois, je veux arrêter la calomnie à sa source.

CHARLOTTE.

Elle a déjà pris le chemin de fer; elle sera au Havre dans cinq heures, convoi direct.

MADAME DE SAINT-MARC.

Charlotte, je vais avoir une explication sérieuse avec ce jeune homme.

CHARLOTTE.

Adieu le couvent! (Elle sort.)

MADAME DE SAINT-MARC.

Une explication, en plein midi, devant témoins, et l'on verra bien, à l'air dont je lui parlerai, que je n'ai aucune sympathie pour les gens qui viennent se noyer chez moi. (Charlotte rentre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, puis LÉON D'ORVIGNY.

LE PORTIER, annonçant.

Entrez, monsieur; voici madame.

(Entre Léon d'Orvigny portant un costume de fermier. Il est très-pâle et son organe est d'une lenteur mélancolique.)

MADAME DE SAINT-MARC.

Il a l'air bien malheureux.

CHARLOTTE.

Et le costume ne le flatte pas.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, j'ai obéi.

MADAME DE SAINT-MARC.

Monsieur, je suis ravie de vous voir sain et sauf; mais vous m'obligeriez beaucoup si vous m'exposiez la raison qui vous a fait donner la préférence à mon étang sur toutes les pièces d'eau du voisinage.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, je n'ai aucune préférence; le hasard m'a con-

duit chez vous, l'accès du désespoir m'a saisi devant votre étang, et ma raison n'a pu retenir ma tête, je suis tombé! Je comprends, maintenant, devant vous, que mon suicide est plus qu'un crime : c'est une impolitesse; une autre fois, je me contenterai d'être criminel.

MADAME DE SAINT-MARC.

Comment, monsieur, vous vous proposez de recommencer?

LÉON D'ORVIGNY, avec une mélancolie profonde.

Il le faut bien.

MADAME DE SAINT-MARC.

A votre âge, monsieur, quel si grand malheur peut exciter en vous un désespoir si acharné? Veuillez bien excuser l'indiscrétion de ma demande.

LÉON D'ORVIGNY.

Votre demande est toute charitable, et n'est point indiscrète.

MADAME DE SAINT-MARC.

Peut-être une passion contrariée...?

LÉON D'ORVIGNY.

Non, madame; une passion contrariée m'eût donné la vie.

MADAME DE SAINT-MARC.

La perte d'une fortune...?

LÉON D'ORVIGNY.

Non, madame; ma fortune me donne l'aisance : j'ai onze mille francs de rente, et ma maison de campagne est à cinq minutes de ce château.

MADAME DE SAINT-MARC.

Votre santé...?

LÉON D'ORVIGNY.

Est excellente, madame; je possède tout ce qui fait la joie des autres hommes; il ne me manque rien pour être heureux.

MADAME DE SAINT-MARC.

Et vous êtes malheureux?

LÉON D'ORVIGNY.

Je n'ai point dit cela, madame.

MADAME DE SAINT-MARC.

Alors, monsieur, je ne vous comprends pas.

LÉON D'ORVIGNY.

Cela ne m'étonne pas.

CHARLOTTE.

Ni heureux ni malheureux, c'est une horrible position!

LÉON D'ORVIGNY.

L'ennui me tue, madame, voilà!

MADAME DE SAINT-MARC, avec un soupir.

Je comprends!

CHARLOTTE, de même.

Nous comprenons!

MADAME DE SAINT-MARC.

Vous n'aimez donc rien en ce monde?

LÉON D'ORVIGNY.

Rien, madame, pas même l'amour.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu!

LÉON D'ORVIGNY, s'inclinant pour prendre congé.

Madame, permettez-moi de me retirer.

MADAME DE SAINT-MARC.

Monsieur!

CHARLOTTE.

Madame, ne laissez pas partir monsieur, il va se renoyer.

MADAME DE SAINT-MARC.

Monsieur, je me crois obligée, en conscience, de vous demander si vous allez sortir de ce château avec de meilleures intentions?

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, mes intentions sont immuables. Je vais retrouver dans le monde tout ce que je croyais y avoir laissé; vos jardiniers, en me sauvant, ne m'ont accordé qu'un sursis. Je suis irrévocablement condamné.

MADAME DE SAINT-MARC.

Alors, monsieur, ma religion me défend de vous laisser sortir!

CHARLOTTE.

Vous êtes notre prisonnier; nous ne voulons pas avoir la mort d'un homme sur la conscience.

LÉON D'ORVIGNY.

Il me serait bien aisé de vous tromper, madame, sur mes intentions... mais j'aime mieux accepter toutes les conséquences de ma *franchise*.

MADAME DE SAINT-MARC.

Vous ne vous intéressez donc à personne, monsieur? et personne ne s'intéresse à vous?

LÉON D'ORVIGNY.

Je suis orphelin, madame... Le suicide est l'expression suprême de l'égoïsme... celui qui se tue n'aimait que lui.

CHARLOTTE.

Mais nous nous intéressons à vous, madame et moi.

MADAME DE SAINT-MARC.

Sans doute; et n'êtes-vous pas engagé de reconnaissance et d'amitié envers ceux qui vous ont sauvé de la mort à leurs risques et périls?

LÉON D'ORVIGNY.

Ceux-là, je ne les oublierai pas : ma fortune leur appartient ou va leur appartenir...

MADAME DE SAINT-MARC.

Ce sont des services qui ne se payent pas avec de l'argent.

LÉON D'ORVIGNY.

De quelle manière voulez-vous que je les paye, madame?... Je les payerai.

MADAME DE SAINT-MARC.

En renonçant à vos projets de mort.

LÉON D'ORVIGNY.

J'essayerai de vivre, madame... *mais*...

MADAME DE SAINT-MARC.

Oh! point de *mais*... Vous avez été sauvé chez moi par mes gens, je vous ordonne de vivre, et vous vivrez; votre premier suicide a été, dites-vous, une impolitesse; le second serait une ingratitude... Vous ne serez pas ingrat.

LÉON D'ORVIGNY.

Si quelque chose, madame, peut me réconcilier avec la

vie, c'est l'intérêt que votre grâce charmante daigne porter à un malheureux.

MADAME DE SAINT-MARC.

Comment osez-vous vous dire malheureux! Laissez cette plainte à ceux qui souffrent des maux véritables.

CHARLOTTE.

Et qui n'ont pas onze mille francs de rente.

LÉON D'ORVIGNY.

Eh bien, mes onze mille francs de rente jouent un grand rôle dans la liste de mes ennuis... Ce chiffre boiteux *onze*, qui ne s'accorde pas avec les douze mois de l'année, me tourmente au delà de toute expression... Ne riez pas, madame ceci est grave... J'éprouve chaque matin une tentation fatale à laquelle je succomberai tôt ou tard pour donner à mes revenus le douzième qui leur manque; je sens que je me lancerai dans quelque tripotage de bourse, dans quelque machination de chemin de fer, et que je me ruinerai complétement à la poursuite de ce douzième. Tout cela est absurde, j'en conviens, absurde pour les autres et très-raisonnable... à mes yeux; je regarde le chiffre onze comme un ennemi mortel.

MADAME DE SAINT-MARC.

Si tous les malheurs qui vous tourmentent sont de la nature de celui-ci, je ne désespère pas de votre guérison.

LÉON D'ORVIGNY.

Maintenant, madame, daignez-vous donner la liberté à votre prisonnier?

MADAME DE SAINT-MARC.

Oui, mais à condition que mon prisonnier méritera sa liberté.

LÉON D'ORVIGNY.

Je serai reconnaissant, madame.

MADAME DE SAINT-MARC.

Et vous viendrez tous les jours exprimer votre reconnaissance à ceux qui vous ont sauvé, jusqu'à votre complète guérison.

LÉON D'ORVIGNY.

Tous les jours, madame; je me survis à moi-même, ou, pour mieux dire, ma vie commence aujourd'hui. (Il salue respectueusement et sort.)

SCÈNE IV

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE, LE PORTIER.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! qu'il est doux de faire une bonne action!

MADAME DE SAINT-MARC.

Et à peu de frais.

CHARLOTTE.

Maintenant, il nous est permis de rire! Quelle tournure grotesque! un homme n'est pas dangereux avec cet habit de fermier d'opéra-comique.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ah! j'y pense maintenant!.. nous avons oublié de lui demander son nom.

CHARLOTTE.

J'ai cru toujours voir devant nous le père Gervais endi-

manché ; je n'ai pas songé, moi, à lui donner un autre nom que celui de votre fermier.

LE PORTIER, annonçant.

Mademoiselle Baptistine Desbuissons cadette. (Il sort.)

MADAME DE SAINT-MARC.

Je me sauve... Reçois-la, Charlotte, et ménage-la.

CHARLOTTE.

Soyez tranquille, je la ménagerai en la déchirant.

SCÈNE V

CHARLOTTE, MADEMOISELLE DESBUISSONS CADETTE, LEMIGNARD.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Madame de Saint-Marc est-elle visible?

CHARLOTTE.

Oh! oui, mademoiselle, je viens de la voir; mais, aujourd'hui, elle ne sortira pas de son appartement.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

En venant de la messe avec M. Lemignard, je me suis détournée un instant pour demander des nouvelles de votre maîtresse.

CHARLOTTE, offrant des fauteuils.

Si mademoiselle et monsieur veulent se reposer un instant...

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Oui, un instant. La chaleur est accablante.

LEMIGNARD.

Accablante.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

M. Lemignard a bien voulu m'accompagner... Le voisinage de la garnison est fort désagréable; une femme ne peut sortir seule sans s'exposer à quelque avanie; ma sœur aînée, Brigitte, a été suivie hier par un officier de dragons jusqu'à la grille du parc.

CHARLOTTE.

Oh! ces officiers ne reculent devant rien.

LEMIGNARD.

Et, malheureusement, je n'étais pas là!

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Un homme impose toujours.

LEMIGNARD.

Toujours.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Et dire qu'il faut si peu pour compromettre la réputation d'une femme!

CHARLOTTE.

A tel point que les assiduités de M. Lemignard chez les demoiselles Desbuissons s'interprètent dans le monde d'une étrange manière.

(M. Lemignard bondit sur son fauteuil.)

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Heureusement, les mœurs de M. Lemignard sont au-dessus de tout soupçon : M. Lemignard est marguillier, conseiller municipal, président de la caisse d'épargne et économiste. La calomnie perdra sa dernière dent sur sa virginale réputation.

CHARLOTTE.

Mais je n'ai pas été comprise par mademoiselle Desbuissons; le monde ne calomnie pas les hommes, il ne s'attaque ordinairement qu'aux femmes.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Vous avez raison, mademoiselle, c'est nous seules, nous, pauvres femmes, qui souffrons de la malignité humaine!.. Pas plus tard que ce matin, à propos du suicide de M. Léon d'Orvigny...

CHARLOTTE.

Ah! il se nomme Léon d'Orvigny?

MADEMOISELLE DESBUISSONS, *étonnée.*

Vous l'ignoriez?

LEMIGNARD.

Ceci est fort! elle l'ignorait!

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

A propos donc du suicide de ce jeune homme que vous ne connaissez pas, n'a-t-on pas dit partout que ce suicide était une feinte amoureuse, et que M. Léon d'Orvigny avait pris le chemin de l'étang, où on ne se noye pas, pour entrer dans ce château, où on se noye!

CHARLOTTE.

Ah! on a dit cela?

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Et tout l'arrondissement, composé de vingt-deux mille électeurs, le redira demain. Je viens donc, en amie charitable, inviter madame de Saint-Marc à faire démentir ce bruit par le journal de Seine-et-Oise.

CHARLOTTE.

Mademoiselle, on ne dément que les bruits vrais dans les

journaux. Quand vos vingt-deux mille électeurs feront courir le bruit que vous exploitez la calomnie et la coquetterie à soixante et quinze ans, je vous conseille de les démentir.

MADEMOISELLE DESBUISSONS, se levant.

Insolente!

LEMIGNARD, d'un ton menaçant, à Charlotte.

S'il y avait ici un homme!

LE PORTIER, annonçant.

M. Léon d'Orvigny!

LEMIGNARD, reculant.

Ah!

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Sortons!

LEMIGNARD.

Oui.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LEON D'ORVIGNY, en costume très-élégant.

MADEMOISELLE DESBUISSONS, sortant.

C'est vraiment scandaleux!

LEMIGNARD.

Venez, mademoiselle Desbuissons. (Ils sortent par la porte du fond et saluent Léon d'Orvigny. — La toile tombe.)

DEUXIÈME PARTIE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON D'ORVIGNY, CHARLOTTE.

LÉON D'ORVIGNY.

Je dois ma première visite de convalescence à madame de Saint-Marc...

CHARLOTTE.

Et vous venez payer votre dette.

LÉON D'ORVIGNY.

C'est la première que j'aie contractée de ma vie.

CHARLOTTE.

Alors je comprends votre empressement.

LÉON D'ORVIGNY.

Me permettez-vous d'acquitter la seconde?

CHARLOTTE.

Envers qui?

LÉON D'ORVIGNY.

Envers vous, mademoiselle.

CHARLOTTE.

Je suis votre créancière aussi, moi?

LÉON D'ORVIGNY.

Oui.

CHARLOTTE.

A mon insu probablement.

LÉON D'ORVIGNY.

Qu'importe au débiteur loyal l'ignorance du créancier?

CHARLOTTE.

Soit, j'accepte tout!

LÉON D'ORVIGNY.

Tout?

CHARLOTTE.

Pourquoi pas? C'est si aisé de recevoir.

LÉON D'ORVIGNY.

Mademoiselle, vous m'avez témoigné ce matin le plus vif intérêt.

CHARLOTTE.

Le plus vif, je ne le nie pas.

LÉON D'ORVIGNY.

Je vous prie donc d'accepter comme souvenir une...

CHARLOTTE, vivement.

Oh! de cette manière je n'accepte rien! Vous parlez comme un testament; quittez ce style de moribond devant un notaire, et j'accepterai tout.

LÉON D'ORVIGNY.

Même une bague?..

CHARLOTTE.

Est-ce qu'on refuse une bague?

LÉON D'ORVIGNY, lui donnant un portefeuille.

Eh bien, voilà de quoi la payer. Vous la choisirez à votre goût.

CHARLOTTE.

Et vous ne penserez plus aux étangs, aux rivières, à vos malheureux onze mille francs de rente?

LÉON D'ORVIGNY.

Parole d'honneur! je n'y penserai plus.

CHARLOTTE.

Donnez-moi la bague.

LÉON D'ORVIGNY.

La voilà.

CHARLOTTE.

Puis-je vous rendre un service maintenant?

LÉON D'ORVIGNY.

Un service immense!

CHARLOTTE.

Lequel?

LÉON D'ORVIGNY.

Allez dire à madame de Saint-Marc que, si je n'ai pas le bonheur de la revoir tout de suite, je meurs deux fois dans un jour.

CHARLOTTE.

Ce serait trop... Je vais vous annoncer... Veuillez bien faire deux tours de promenade dans le jardin; madame achève sa toilette.

LÉON D'ORVIGNY, sortant.

J'espère avoir la patience de faire deux tours de promenade.

CHARLOTTE.

Et surtout tenez-vous toujours à deux kilomètres de l'étang.

SCÈNE II

CHARLOTTE, seule, regardant le portefeuille.

O divine curiosité! charmante fille d'Ève! songe du réveil! Comme je me reconnais femme à ce défaut enivrant, que je ne changerais pas contre une vertu! Ouvrons la boîte de Pandore. (Elle ouvre le portefeuille.) Des billets avec des lettres rouges, des billets de cinq mille francs! Autre genre de suicide : il veut se ruiner maintenant... Ah! mon Dieu! un, deux, trois... Je parie qu'il y en a vingt!... tout juste cinq mille francs de rente... il lui en reste six, cinq cents francs par mois, compte rond! Il s'est mis à son aise avec ce cadeau... mais je ne l'accepte pas... Il n'y a pas de bague de cent mille francs. Cependant, lorsqu'il s'agit de rendre la tranquillité d'esprit à un pauvre monomane enclin au suicide, est-il permis de refuser cinq mille francs de rente offerts avec tant de grâce et d'esprit? Non, je ne serai pas ingrate à ce point, je me dévoue, j'accepte; il est si doux d'obliger! et puis, quand il sera plus raisonnable, je lui rendrai peut-être. Moi, je suis de l'avis de M. de Voltaire : demain il fera jour, et la nuit porte avis.

SCÈNE III

CHARLOTTE, MADAME DE SAINT-MARC, toilette de fin de deuil.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ne perds pas un instant, Charlotte; il y va de mon honneur, de ma réputation; un seul jour, une seule bonne ac-

tion peut me compromettre, et m'enlever le fruit de dix mois de veuvage irréprochable.

CHARLOTTE.

Où faut-il courir, madame, pour sauver tout cela?

MADAME DE SAINT-MARC.

Chez mon voisin, M. Baralier.

CHARLOTTE.

A côté de la grille d'entrée; c'est le plus voisin de nos voisins.

MADAME DE SAINT-MARC.

Il faut l'amener ici tout de suite.

CHARLOTTE.

Sous quel prétexte?

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu le trouveras... Le jeune homme au suicide est là, dans le jardin... je l'ai reconnu sous sa toilette de dandy... Il va se présenter chez moi; je ne puis m'empêcher de le recevoir: il me faut donc ce voisin Baralier.

CHARLOTTE.

Pour moraliser la situation : c'est un homme de cinquante-quatre ans, chauve, éleveur de vers à soie, agronome, et, de plus, ennuyeux comme l'hiver, bête comme une romance, laid comme un créancier.

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est ce qu'il me faut... Esquive-toi par la porte dérobée. Ne perds pas une minute, amène-moi M. Baralier.

CHARLOTTE, sortant à gauche.

Ah! madame, que nous sommes loin du couvent!

SCÈNE IV

MADAME DE SAINT-MARC, seule.

Au fond, le monde n'est pas exigeant. Il se contente des apparences. Ce n'est pas ce que nous ensevelissons entre quatre murs qui tue notre réputation; c'est ce que nous affichons en public. Il est moins dangereux quelquefois de cacher un vice que d'étaler une vertu... Mon Dieu! qu'il est difficile de vivre selon les lois que l'homme a faites contre nous!.. (On entend un coup de feu dans la campagne.) Un coup de feu!... Ah! mon Dieu! si c'était encore une seconde folie de ce jeune homme!...

SCÈNE V

MADAME DE SAINT-MARC, HIPPOLYTE, GABRIEL LOROT, tous deux en costume de chasse.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mon cousin!

HIPPOLYTE.

Me voici! me voici! cousine, embrassons-nous! j'ai mis onze jours et demi pour venir de Paris à votre château, à travers bois, plaines, étangs et marécages, toujours chassant comme un braconnier! Je vous présente, cousine, mon ami Gabriel Lorot; il vous demande un asile. L'infortuné a sur le dos quinze procès-verbaux de garde-chasse. Je lui ai promis les douceurs de votre hospitalité.

MADAME DE SAINT-MARC, au comble de l'embarras.

Je ne refuse l'hospitalité à personne; mais vous savez que je n'ai rien ici de ce que l'hospitalité demande.

HIPPOLYTE.

Il ne demande rien, cousine; nous, chasseurs, nous nous contentons même de ce qui n'existe pas... Quatre heures de sommeil dans une grange, sur une botte de foin, et, à la pointe du jour, nous revoilà sur pied, au milieu d'un orchestre de chiens, la plus belle des musiques! et nous réveillons en sursaut tout ce qui dort dans les broussailles, à dix lieues à la ronde, et nous chantons le fameux halali...

En avant, chasseurs! en avant!

Cousine, je vous dirai le reste plus tard.

GABRIEL LOROT.

Madame, avant de vous voir, je vous avais déjà remerciée de votre bon accueil dans la personne de votre aimable cousin.

HIPPOLYTE.

Bravo! mon ami! galant comme un chasseur! C'est un proverbe de chasseur, ma cousine.

MADAME DE SAINT-MARC.

Oh! la remarque est inutile; je l'avais deviné.

HIPPOLYTE.

Je suis heureux, cousine, de vous présenter Gabriel Lorot comme le plus ancien de mes amis.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ah!

HIPPOLYTE.

Je n'ai pas d'autre ami, et nous nous connaissons depuis

avant-hier; mais deux jours en chasse, c'est dix ans. Mon père m'a donné un bon conseil : «Mon enfant, m'a-t-il dit toujours, veux-tu ne jamais avoir d'ennemis, ne fais jamais d'amis.» J'ai suivi le conseil tant que j'ai ignoré l'existence de Gabriel Lorot, un jeune homme accompli; héros de tir et de salle; héros d'épée et d'arme à feu! passé docteur *in utroque* à la Sorbonne du jardin Mabille, enfin un Pylade de 1850 que mon père n'avait pas prévu quand il m'a donné son conseil.

MADAME DE SAINT-MARC.

Cet éloge est très-flatteur et très-mérité, sans doute; malheureusement, votre ancien ami ne trouvera dans ce château aucune occasion de faire valoir ses qualités brillantes; le conduisant ici, vous m'avez préparé un regret bien amer, celui de le voir partir trop tôt.

HIPPOLYTE.

Il partira tard, il ne partira pas, nous peuplerons votre solitude, chère cousine.

GABRIEL LOROT.

Trop heureux, madame, de partager notre existence entre la chasse et votre société.

MADAME DE SAINT-MARC, à part.

La belle occasion d'être impolie, si j'osais.

HIPPOLYTE.

Cousine, nous avons, mon ami et moi, un appétit de chasseurs; j'ai invité Gabriel à déjeuner chez vous.

GABRIEL LOROT.

Sans façon.

HIPPOLYTE.

Non, avec façon; ma cousine a la première table du département.

MADAME DE SAINT-MARC.

Messieurs, je vais donner mes ordres. (Elle salue et sort à gauche.)

SCÈNE VI

GABRIEL LOROT, HIPPOLYTE.

GABRIEL.

La belle créature! je ne partirai jamais! Ta cousine est adorable; elle est si belle, qu'elle m'a rendu muet et stupide. Comment, tu as des cousines de cette tournure dans un château, et tu poursuis le cerf dans un bois!

HIPPOLYTE, à lui-même.

Il a raison! ma cousine est une veuve superbe!

GABRIEL.

Et tu ne l'as jamais remarqué?

HIPPOLYTE.

Jamais... Que diable avais-je donc dans l'esprit? Au fait, c'est la plus belle cousine qu'un jeune cousin puisse avoir... Oh! la bonne idée! je vais en devenir amoureux!

GABRIEL.

Un instant! pardon, Hippolyte; la place est prise.

HIPPOLYTE.

Et par qui?

GABRIEL.

Par moi.

HIPPOLYTE.

Ah!

GABRIEL.

Cela t'étonne?

HIPPOLYTE.

Beaucoup, davantage même.

GABRIEL.

En entrant ici, j'ai croisé l'œil avec elle, et je me suis dit : *Touché!* une minute a suffi, j'étais blessé au cœur. Cela t'apprendra, mon cher, à conduire tes amis chez tes cousines.

HIPPOLYTE.

Et tu deviens amoureux comme cela, toi?

GABRIEL.

Et toi donc?

HIPPOLYTE.

Moi, c'est différent! je la connaissais.

GABRIEL.

Eh bien, moi, je la connais. Hippolyte, écoute un bon conseil: ne viens pas chasser sur mes terres.

HIPPOLYTE.

Mais c'est toi, parbleu! qui chasses sur les miennes!

GABRIEL.

Je suis braconnier.

HIPPOLYTE.

En amour aussi?

GABRIEL.

En tout.

HIPPOLYTE.

Eh bien, je pars pour Paris tout de suite.

GABRIEL.

Moi, je reste; pars.

HIPPOLYTE.

Chez moi! tu me donnes mon congé chez ma cousine!

GABRIEL, d'un ton menaçant.

Hippolyte! je n'ai jamais que cinq minutes de patience à dépenser avec un ennemi; prenez garde à vous, monsieur!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLOTTE, BARALIER, LÉON D'ORVIGNY.

CHARLOTTE, en dehors.

Mais attendez donc, monsieur Baralier.

BARALIER, s'avançant.

Je puis dire que j'entre ici en triomphateur : madame de Saint-Marc me fait appeler. (A Gabriel.) Annoncez-moi à madame de Saint-Marc.

GABRIEL, furieux.

Vous êtes un insolent, monsieur!

CHARLOTTE, venant du fond.

Ah! mon Dieu! d'où sortent ceux-ci? Courons avertir madame. (Elle entre à gauche.)

SCÈNE VIII

GABRIEL, HIPPOLYTE, BARALIER, LEON D'ORVIGNY.

BARALIER.

Pardon, monsieur, j'ai fait une erreur ; c'est excusable.

GABRIEL.

Je ne vous excuse pas, monsieur, allez chercher des valets chez vos pareils.

LÉON D'ORVIGNY, à Gabriel.

Monsieur, vous devez du respect à un vieillard.

BARALIER, à Léon.

Je ne suis pas un vieillard, monsieur; vous m'insultez en me défendant.

HIPPOLYTE.

Messieurs ! vous méconnaissez toutes les convenances ! respectez la maison de madame de Saint-Marc.

LÉON D'ORVIGNY.

C'est juste, ce que dit monsieur.

GABRIEL.

Il n'y a de juste que ce que je dis; vous êtes trois insolents !

TOUS.

Ah! c'est trop fort!

GABRIEL.

Voici mon nom; je demeure ici, je suis à votre disposition.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, annonçant.

Messieurs, votre déjeuner est servi.

GABRIEL.

Ah ! allons déjeuner d'abord.

HIPPOLYTE.

Non, monsieur, je vais déjeuner chez le garde-chasse; c'est un convive plus amusant que toi.

GABRIEL.

C'est bien, je vais déjeuner seul, je mangerai pour deux; ordinairement, on déjeune après le duel.

HIPPOLYTE.

Moi, je déjeune avant et après.

GABRIEL.

Moi, je déjeune toujours. (Gabriel et Hippolyte sortent.)

SCÈNE X

BARALIER, CHARLOTTE, LÉON D'ORVIGNY.

BARALIER, à Charlotte.

Et que viens-je faire ici, moi ? Conseillez-moi maintenant.

CHARLOTTE, à part.

C'est juste. (Haut.) Comment vous ne devinez pas ce que vous venez faire ici

BARALIER.

Ma foi, non... Quel est cet homme-là?...

CHARLOTTE.

Je vous expliquerai cela plus tard; vous me demandez une pareille chose, vous qui connaissez si bien les femmes!

BARALIER, triomphant.

Ah!... oui... j'y suis.

CHARLOTTE.

Il est plus heureux que moi, je n'y suis pas.

BARALIER.

Je m'en doutais!... (Il serre la main de Charlotte.) Je reviendrai quand ce diable de spadassin sera parti... Oh! les veuves!... Je ne vous dirai que deux mots; mais ils sont significatifs... Au revoir...

CHARLOTTE.

Au revoir, monsieur Baralier. (Baralier sort exalté.)

LÉON D'ORVIGNY, descendant du fond.

Madame de Saint-Marc ne quittera donc pas son appartement?

CHARLOTTE.

Une migraine...

LÉON D'ORVIGNY.

Assez, je vous arrête sur la migraine; n'avez-vous pas de meilleure raison?

CHARLOTTE.

Pour excuser l'absence d'une femme, la meilleure raison est toujours celle qu'on ne donne pas.

LÉON D'ORVIGNY.

C'est bien.

CHARLOTTE.

Songez seulement, monsieur, que vous êtes obligé, par votre parole, à faire acte de présence ici tous les jours.

LÉON D'ORVIGNY.

Oui, tant que je vivrai.

CHARLOTTE.

Cela va sans dire, et vous êtes obligé de vivre aussi.

LÉON D'ORVIGNY.

Charlotte, je vais vous faire une confidence.

CHARLOTTE.

Gardez-vous-en bien, je vous trahirais.

LÉON D'ORVIGNY.

C'est justement ce que je veux.

CHARLOTTE.

Monsieur, vous n'êtes pas raisonnable; gardez votre confidence, je ne veux pas apprendre ce que je sais déjà.

LÉON D'ORVIGNY.

Dites à madame de Saint...

CHARLOTTE.

Monsieur, si vous dites un mot de plus, je vous rends les cinq mille francs de rente que vous m'avez donnés.

LÉON D'ORVIGNY.

Un seul mot. Serai-je plus heureux demain?

CHARLOTTE.

A condition que vous serez plus sage aujourd'hui.

LÉON D'ORVIGNY.

A demain donc. (Il sort.)

SCÈNE XI

CHARLOTTE, seule.

Mon Dieu ! l'émeute est dans notre couvent ! Ceci me rappelle une fable... Deux femmes vivaient en paix... Un... homme survint, et voilà la guerre allumée ! Amour !... Nous verrons le reste. En attendant, l'ennui a déménagé ; il a fini son bail avec le château.

(Le rideau baisse.)

TROISIÈME PARTIE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

(L'orchestre joue comme introduction l'air de *Freyschütz*.)

HIPPOLYTE, seul.

(Il fredonne *Chasseur diligent*.)

Mon nouvel ennemi Gabriel Lorot, qui était mon vieil ami hier, m'a laissé en partant ce billet, qui n'est pas doux. (Il lit.)

« Monsieur,

« Trouvez-vous demain, au lever du soleil, au bord de l'étang, avec du courage, vos armes, un témoin et un pâté froid.

« Votre ennemi,

« GABRIEL LOROT. »

C'est bon!... tout est prêt, excepté mon témoin : où diable dénicher un témoin ici?... Voyons si le soleil est levé. (Il se met à la fenêtre à demi vêtu.) Le soleil n'est pas levé... mais, en revanche, voilà trois vieilles femmes qui doivent avoir toujours été vertueuses, car elles aiment à voir lever l'aurore... Que font-elles?... Bonjour, mesdames... bonjour!... Elles me regardent de travers comme les sorcières de Macbeth...

Elles ont disparu... tant mieux! elles gâtaient le paysage... Ah! voilà M. Baralier; hier, je ne l'ai vu qu'un instant... C'est égal, on peut en faire un témoin.

SCÈNE II

HIPPOLYTE, BARALIER, déconcerté.

HIPPOLYTE.

Eh! bonjour! serrons-nous la main. J'avais fait un ami jeudi dernier, je l'ai perdu; je vais me battre avec lui ce matin; mon amitié est en disponibilité, je vous la donne, vous l'acceptez, et vous allez me servir de témoin.

BARALIER.

Mon cher monsieur, il m'est impossible de vous servir de témoin dans ce duel.

HIPPOLYTE.

Ah! mon Dieu!... et pourquoi donc?

BARALIER.

Je suis agronome.

HIPPOLYTE.

Ah!

BARALIER.

Et vice-président de la caisse d'épargne.

HIPPOLYTE.

Ne pouvez-vous pas donner pour vingt-quatre heures votre démission d'agronome et de président de la caisse d'épargne?

BARALIER.

Impossible ! Au reste, la question n'est pas là !

HIPPOLYTE.

Où est-elle donc, la question ? Je vous la ferai pour obtenir une réponse.

BARALIER.

Ce n'est pas mon secret, c'est le secret d'un autre.

HIPPOLYTE.

Raison de plus pour le divulguer.

BARALIER.

Il y a une femme en cause.

HIPPOLYTE.

Voyons ! contez-moi cela... Monsieur votre fils a quelque intrigue amoureuse ?

BARALIER.

Je n'ai point de fils.

HIPPOLYTE.

Quelque coquin de neveu, façon Molière ?

BARALIER.

Je n'ai point de neveu.

HIPPOLYTE.

Vous composez tout seul votre famille ?

BARALIER.

Oui.

HIPPOLYTE.

C'est beaucoup, pour un seul homme.

BARALIER.

Monsieur Hippolyte, quel âge avez-vous ?

HIPPOLYTE.

Vingt ans, comme tout le monde.

BARALIER.

Vous êtes jeune, c'est un charmant défaut, mais c'est un défaut.

HIPPOLYTE.

C'est probablement le seul dont vous vous êtes corrigé.

BARALIER.

Nous verrons plus tard.

HIPPOLYTE.

C'est déjà vu.

BARALIER.

Eh bien, monsieur, si vous aviez l'expérience d'un homme grave, vous comprendriez qu'une affaire de mariage passe avant une affaire de duel.

HIPPOLYTE.

Ah ! vous allez marier quelqu'un de vos amis ?

BARALIER.

Mon ami le plus intime, celui dont je ne me sépare pas.

HIPPOLYTE.

Même en ce moment ?

BARALIER.

Même en ce moment.

HIPPOLYTE, regardant autour de lui.

Alors, c'est moi.

BARALIER.

Non.

HIPPOLYTE.

C'est alors vous?

BARALIER.

Pourquoi pas?

HIPPOLYTE.

C'est juste! Au fait, qui peut vous empêcher de vous marier? Il n'y a que la femme que vous avez choisie qui puisse s'opposer à votre choix.

BARALIER.

Monsieur Hippolyte Jonsac, je suis vraiment étonné de voir que vous ignorez tout.

HIPPOLYTE.

Instruisez-moi, je n'ignorerai rien et vous ne vous étonnerez plus.

BARALIER.

On ne vous a rien dit?

HIPPOLYTE.

Rien.

BARALIER.

Alors, je me tais.

HIPPOLYTE.

Ah! vous parlerez, monsieur! vous ne vous tairez pas!

BARALIER.

Vous m'y forcez?

HIPPOLYTE.

Les armes à la main.

BARALIER.

Eh bien, j'attends ici madame de Saint-Marc.

HIPPOLYTE.

Pour l'épouser?

BARALIER.

A peu près.

HIPPOLYTE.

A cinq heures du matin?

BARALIER.

C'est un rendez-vous assigné pour hier.

HIPPOLYTE.

Il me semble que vous y arrivez un peu tard, quoique de très-bonne heure.

BARALIER.

Avez-vous oublié ce qui s'est passé hier dans le château?

HIPPOLYTE.

Faites comme si je l'avais oublié.

BARALIER.

La femme de chambre de madame de Saint-Marc est venue en toute hâte m'arracher à mon domicile pour m'amener ici... Est-ce clair, cela?

HIPPOLYTE.

Pas encore assez clair. Éclaircissez toujours, je comprendrai mieux.

BARALIER.

Elle m'a dit : « Madame de Saint-Marc vous demande un entretien sérieux. » Je l'ai regardée en face comme cela, d'un œil scrutateur. Elle a souri, et a ajouté : « Je crois que c'est pour causer agronomie et agriculture... » Je n'ai plus vingt ans, moi, heureusement, heureusement... Je connais les femmes... Je me suis rappelé tout à coup vingt conversations que j'ai eues avec ma belle voisine sur les désagré-

ments du veuvage et du célibat; j'ai fait une toilette de ville, pour paraître avec tous les petits avantages qu'on peut avoir; et, en arrivant ici, je trouve le château en combustion, et il m'est impossible de voir, même un instant, madame de Saint-Marc; un autre que moi, un enfant, aurait été embarrassé; je me suis retiré sans faire la moindre insistance, sans me targuer d'une avance reçue, toutes choses dont les femmes vous savent gré, tôt ou tard; et maintenant, je crois aller au-devant des intentions de madame de Saint-Marc en fixant moi-même, à ce matin, l'heure de l'*entretien sérieux*, qui a été hier jugé impossible par des circonstances indépendantes de ma volonté.

HIPPOLYTE.

Monsieur Baralier, vous plaisantez fort agréablement, et je vous écouterais volontiers jusqu'à ce soir, mais un devoir d'honneur m'oblige à sortir. En vous écoutant, j'ai laissé lever le soleil, et je n'ai pas encore de témoin.

BARALIER, s'asseyant.

Je vous souhaite bonne chance.

SCÈNE III

LES MÊMES, GABRIEL LOROT. (Il est suivi d'un dragon.)

GABRIEL, du fond.

Eh bien, monsieur! on est donc obligé de venir vous chercher ici? Vous me faites faire le pied de grue au bord de l'étang! Me prenez-vous pour un héron?

HIPPOLYTE.

Commencez, monsieur, par respecter le sommeil des femmes, et ne parlez pas si haut.

GABRIEL.

Je ne reçois point de leçons, j'en donne; êtes-vous prêt à en recevoir?

HIPPOLYTE.

Je cherche un témoin...

GABRIEL.

Et ce petit monsieur, que fait-il là?

BARALIER, épouvanté.

J'attends...

GABRIEL.

On n'attend pas, monsieur! Venez tous deux.

BARALIER.

Permettez, monsieur...

GABRIEL.

Je vous permets de sortir, voilà tout.

HIPPOLYTE, à Baralier.

Venez donc, et que cela finisse...

BARALIER.

Laissez-moi donc dire deux mots à madame de Saint-Marc.

HIPPOLYTE.

Madame de Saint-Marc se lève à midi.

GABRIEL, désignant le cavalier.

Savez-vous que mon témoin s'ennuie d'attendre!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. (Elle entre en achevant sa toilette.)

Êtes-vous fous, messieurs, pour troubler ainsi le sommeil des gens?

BARALIER.

Madame, je vais vous expliquer...

GABRIEL, à Baralier.

Taisez-vous; n'effrayons pas les femmes; je vais lui donner le change. (A Charlotte.) Le rendez-vous de chasse est ici. (Avec volubilité.) Le bois est fait, le valet de limier a connaissance d'un ragot, on a déjà lancé deux ou trois couples d'attaque; le ragot ne veut pas *débauger*, et Briffaut, Margano, Barbaro, sont déjà décousus! A cheval, nous forcerons la bête dans sa bauge, si elle ne veut pas débucher.

CHARLOTTE.

Voilà une langue que je n'apprendrai jamais.

GABRIEL, chantant.

En avant, chasseur, en avant...

CHARLOTTE.

Voulez-vous bien vous taire!

BARALIER, après avoir écrit un billet à la hâte, pendant que Hippolyte cherche l'entraîner.

Madame, je n'ai que le temps de laisser cette lettre entre vos mains; je n'ai pas mis l'adresse, elle est d'ailleurs inutile. (Ils sortent.)

SCÈNE V

CHARLOTTE, seule.

Trois hommes chez nous, à cinq heures du matin!... Hier, nous périssions d'ennui; aujourd'hui, nous périrons d'amusement... Que me veut celui-ci avec sa lettre? (Elle ouvre la lettre.)

« Madame,

« Je vous ai comprise : vous êtes veuve, et je suis garçon; voulez-vous fondre votre veuvage dans mon célibat, et faire deux heureux? Je suis prêt; nous avons, vous et moi, une assez jolie fortune en portefeuille, mettons tout cela en commun au pied des autels.

« Votre voisin, en attendant mieux.

« BARALIER. »

Voilà une déclaration de mariage qui tombe comme la foudre à mes pieds! ma foi, ce n'est pas à dédaigner peut-être; j'y réfléchirai...

SCÈNE VI

CHARLOTTE, MADAME DE SAINT-MARC.

CHARLOTTE.

Déjà levée, madame! votre pendule avance donc de six heures?

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est mon sommeil qui retarde d'une nuit, Charlotte : je n'ai pas fermé l'œil.

CHARLOTTE.

Il y a de quoi! l'incendie est au château.

MADAME DE SAINT-MARC.

Et comment l'éteindre?

CHARLOTTE.

En laissant brûler.

MADAME DE SAINT-MARC.

Cet étourdi, cet enfant, ce cousin Hippolyte n'a-t-il pas osé hier me faire une déclaration!

CHARLOTTE.

C'est votre faute, madame; laissez les petits cousins où ils sont.

MADAME DE SAINT-MARÇ.

Et cet imbécile de M. Baralier qui a disparu sans me dire un mot!

CHARLOTTE.

Celui-là, madame, je m'en charge pour moraliser la situation.

MADAME DE SAINT-MARC.

Qu'en feras-tu?

CHARLOTTE.

Ce qu'on fait d'un homme vieux et riche : je l'épouse.

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu épouses M. Baralier?

CHARLOTTE.

Voulez-vous l'épouser à ma place? Je vous le vends.

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu es folle!

CHARLOTTE.

Voulez-vous parier cent mille francs que je l'épouse demain?

MADAME DE SAINT-MARC, riant.

Cent mille francs, contre quoi?

CHARLOTTE.

Contre cent mille francs, toutes mes économies de veuve.

MADAME DE SAINT-MARC.

J'accepte le pari.

CHARLOTTE.

Où est votre enjeu?

MADAME DE SAINT-MARC.

Et où est le tien?

CHARLOTTE, ouvrant son portefeuille.

Le voilà! comptez vingt billets en lettres rouges.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ah! mon Dieu! et qui t'a donné cela?

CHARLOTTE.

Un cousin arrivé de Californie; je vous expliquerai cela beaucoup mieux plus tard. Maintenons-nous le pari?

MADAME DE SAINT-MARC.

Au fait, que puis-je risquer?

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu! rien; si vous perdez, je prends vos cent mille francs, et, si je perds, vous ne prenez pas les miens.

MADAME DE SAINT-MARC.

A ces conditions, je parie.

CHARLOTTE.

Je crois bien! c'est moi qui joue en dupe.

MADAME DE SAINT-MARC.

Comment cela?

CHARLOTTE.

Parce que j'épouse M. Baralier. *Je perds mon veuvage*, je moralise la situation, je fais de mon mari votre intendant, nous avons un homme grave chez nous.

MADAME DE SAINT-MARC.

Il est vrai que tout est profit pour moi, dans ton mariage.

CHARLOTTE.

Vous jouez à qui perd gagne.

MADAME DE SAINT-MARC.

Et je gagne ma tranquillité.

CHARLOTTE.

Estimée cent mille francs; c'est pour rien.

MADAME DE SAINT-MARC.

Voilà un beau dévouement, Charlotte!

CHARLOTTE.

Madame, vous méritez qu'une femme de chambre se résigne à tout, même au mariage, pour votre bonheur; voyez d'ici à quoi j'expose mon avenir, madame; je vais avoir sous les yeux une jeune veuve, libre et souveraine maîtresse d'elle-même, tandis que, moi, pauvre esclave, j'aurai sur les bras un maître barbare, un roi absolu, un Néron en paletot, un homme enfin, c'est tout dire! un homme! l'ennemi naturel de la femme, l'être orgueilleux qui a inventé la haine le jour que nous avons inventé l'amour! Avouez, madame, qu'il est impossible d'être plus dévouée que moi.

MADAME DE SAINT-MARC.

Eh bien, je te l'avoue deux fois, il y a de la vertu encore dans le monde...

CHARLOTTE.

Dans ce château; n'allez pas plus loin, madame, vous feriez trop d'erreurs de géographie.

MADAME DE SAINT-MARC.

Et nous sommes pourtant si calomniées dans ce château!

CHARLOTTE.

Il faut vous dire, madame, que mon mariage sera un coup de mort pour les demoiselles Desbuissons.

MADAME DE SAINT-MARC.

Dieu le fasse!

CHARLOTTE.

Elles n'en réchapperont pas! L'aînée de ces demoiselles a fait la cour quarante ans à M. Baralier; elle lui a déclamé des tirades de *Phèdre* jusqu'à extinction de voix, à travers tous les arbres de son parc.

MADAME DE SAINT-MARC.

Enfin, grâce à toi, Charlotte, voilà le calme revenu! (On entend deux coups de pistolet. Stupéfaction des deux femmes.) Ce n'est pas dans le bois! on a tiré du côté de l'étang.

CHARLOTTE.

Ne vous effrayez pas, madame; vous savez bien que ceux qui vous intéressent ne se tuent pas de ce côté avec des armes à feu.

MADAME DE SAINT-MARC.

Personne ne m'intéresse, Charlotte.

CHARLOTTE.

Pardon, madame; je n'ai pas encore pris l'habitude de me tromper, permettez-moi de ne pas commencer

MADAME DE SAINT-MARC.

Tu crois que je pense à ce jeune monomane, M. Léon d'O... d'Ove... d'Ob...?

CHARLOTTE.

On n'oublie, madame, que les noms dont on se souvient trop.

MADAME DE SAINT-MARC.

Un jeune homme que je n'ai vu qu'une fois!

CHARLOTTE.

Vous l'aviez vu cent fois avant de le connaître; c'est le héros de tous les romans que vous lisez.

MADAME DE SAINT-MARC.

Je n'en lis plus.

CHARLOTTE.

Depuis que vous en faites; depuis hier.

MADAME DE SAINT-MARC.

Il faut pourtant savoir ce qui s'est passé là-bas... Voilà deux coups de feu qui m'inquiètent.

CHARLOTTE.

Voici une visite! j'entends une robe qui balaye les marches du perron.

MADAME DE SAINT MARC.

On vient sans doute nous apprendre quelque fâcheux événement. (Elle marche vers la porte du fond, et recule en voyant mademoiselle Desbuissons.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADEMOISELLE DESBUISSONS, LEMIGNARD.

MADEMOISELLE DESBUISSONS, soutenue par le bras de M. Lemignard. Elle salue et s'assoit lourdement.

Excusez-moi, ma chère voisine... excusez-moi si j'entre sans me faire annoncer... Je me suis évanouie dans votre parc.

LEMIGNARD.

Évanouie dans mes bras.

CHARLOTTE.

Quel scandale!

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Vous avez dit quel scandale?

LEMIGNARD.

Elle a dit quel sc...

MADAME DE SAINT-MARC.

Ne faites pas attention, mademoiselle; reprenez vos esprits.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Je n'aurais jamais eu la force de gagner ma maison... mes jambes tremblaient... et, si M. Lemignard ne m'eût soutenue, je faisais une chute sur le gazon.

CHARLOTTE.

Souvenir de jeunesse!

MADEMOISELLE DESBUISSONS, à Charlotte.

Qu'avez-vous dit, madame?

CHARLOTTE.

Je ne veux pas que vous l'entendiez deux fois.

LEMIGNARD.

Qu'a-t-elle dit?

MADAME DE SAINT-MARC.

Charlotte, attendez d'être seule pour faire vos observations à qui vous voudrez.

LEMIGNARD.

C'est très-bien!

MADEMOISELLE DESBUISSONS, se levant.

Selon notre usage de tous les matins, nous lisions, M. Lemignard et moi, le journal *l'Éclaireur de Seine-et-Oise*, et nous nous indignions d'un article infâme évidemment dirigé contre une *de nos voisines*, lorsque nous avons entendu deux coups de pistolet du côté de ce maudit étang. « C'est un duel! m'a dit M. Lemignard. — Un duel! » me suis-je écriée; et la voix m'a manqué pour en dire davantage. A peine avons-nous eu la force de nous traîner jusqu'à votre château.

MADAME DE SAINT-MARC.

Quelqu'un a-t-il été blessé dans cette affaire?

LEMIGNARD.

Pendant que je prodiguais mes soins à mademoiselle Desbuissons, j'ai vu les deux combattants et les deux témoins entrer dans la maison du garde-chasse. Personne n'était blessé; au contraire... on allait déjeuner.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce duel se rattache évidemment à l'article de l'*Éclaireur de Seine-et-Oise*.

CHARLOTTE.

Mais quel est donc cet article infâme dont vous nous faites tant de bruit?

MADEMOISELLE DESBUISSONS, à Charlotte.

J'attends que madame de Saint-Marc m'interroge.

CHARLOTTE.

Eh bien, madame de Saint-Marc vous interroge par son silence depuis que vous avez parlé de votre journal.

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est vrai.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

J'ai voulu le déchirer dans un accès d'indignation; mais M. Lemignard m'en a empêché... Au reste, il faut dédaigner les calomnies, et...

MADAME DE SAINT-MARC, vivement.

Mais, mademoiselle, veuillez bien vous expliquer tout de suite; mon impatience est à bout.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Monsieur Lemignard, veuillez bien nous lire cet article qui nous a tant indignés.

CHARLOTTE.

La belle âme!

LEMIGNARD, tirant un journal de sa poche.

Il faut avouer qu'il y a des gens bien...

MADAME DE SAINT-MARC.

Voyons vite, au nom du ciel!

LEMIGNARD, lisant.

« Feuilleton... » C'est un feuilleton... « Chronique départe-

mentale... » Lola Montès... Ce n'est pas cela... « Au dernier bal du Château-Rouge... » Ah ! j'y suis, voici... « Une jeune veuve, madame de Saint... trois étoiles... »

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Mais c'est transparent comme une gaze...

MADAME DE SAINT-MARC.

Lisez donc !

LEMIGNARD, lisant.

« Madame de Saint... trois étoiles tient cour d'amour, dans un château voisin, à l'exemple de la reine Blanche, qui tenait la sienne au manoir de Montargis. Jusqu'à ce moment, rien n'avait troublé le roman que la châtelaine met en action avec de jeunes collaborateurs ; mais, hier, un beau chevalier, en désespoir de jalousie, s'est précipité dans l'étang et s'y est noyé... tout juste assez pour pouvoir rentrer en maître au château. Madame de Saint-M... »

MADAME DE SAINT-MARC, arrachant le journal et le déchirant.

Assez, monsieur !

LEMIGNARD.

Ah ! mon Dieu ! vous dépareillez ma collection !

MADAME DE SAINT-MARC.

Une collection de calomnies !

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Évidemment, ce sont des calomnies... c'est ce que je dis tous les jours... c'est ce que je disais encore ce matin à des voisines qui affirmaient avoir vu un jeune homme achevant sa toilette au balcon de cette fenêtre.

MADAME DE SAINT-MARC

Jamais un homme n'entre ici, mademoiselle ! jamais. (On entend un trio d'éclats de rire.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LEON D'ORVIGNY, HIPPOLYTE, BARALIER, au fond. (Ils sortent de table et sont fort gais. Ivresse modérée.)

MADAME DE SAINT-MARC.

Charlotte! je suis déshonorée! Tiens tête à ces gens-là : viens à mon secours.

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors MADAME DE SAINT-MARC.

HIPPOLYTE, à mademoiselle Desbuissons.

Justement, madame est ici fort à propos pour nous donner des renseignements sur la cour de Louis XV. . Madame, quel était le costume du grand veneur en 1755, vous qui l'avez vu?

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Il était habillé comme les insolents de 1850 : regardez-vous!

HIPPOLYTE.

Ah! bien riposté! on voit que madame a servi dans l'escadron volant de l'hôtel Rambouillet.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Mais quelle horrible société hante ce château, madame Charlotte!

LEMIGNARD.

Au nom du ciel! n'irritez pas ces hommes!

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Vous êtes un pusillanime... Venez et marchez le front haut devant ces spadassins. Voyez si j'en ai peur, moi!

HIPPOLYTE, la reconduisant.

Mademoiselle, vous êtes sous notre protection, ne craignez rien : nous avons le respect du passé, nous sommes archéologues.

SCÈNE X

LES MÊMES, hors LEMIGNARD et MADEMOISELLE DESBUISSONS.

GABRIEL.

Maintenant, posons les bases de notre traité de paix. Voyons, monsieur Baralier, attaquez la question.

BARALIER, en gaieté.

Tout de suite. (Prenant Charlotte par la main.) Ne nous quittez pas ainsi, nous avons une explication...

CHARLOTTE.

Avec moi?

BARALIER.

Vous le savez bien.

CHARLOTTE.

Devant témoins?

BARALIER.

Il le faut... Ces deux messieurs viennent de se battre; ils allaient recommencer; j'ai connu le sujet de leur querelle, et je leur ai fait tomber les armes des mains en leur disant que j'avais des projets de mariage sur le tapis, et qu'il ne fallait pas ensanglanter mes noces... Voyons, madame, quel effet mon billet a-t-il produit?

CHARLOTTE.

Est-ce qu'on ne réussit pas toujours quand on parle mariage? Les deux portefeuilles seront mis en commun.

BARALIER.

Je suis accepté?

CHARLOTTE.

Avec acclamation!... mais, point de feinte, vous jurez d'épouser?

BARALIER.

Je le jure entre vos mains!

HIPPOLYTE.

Nous sommes témoins du serment.

CHARLOTTE.

Je vais annoncer cette nouvelle à madame de Saint-Marc. (Elle rentre.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, hors CHARLOTTE.

GABRIEL.

Tout ce que je demande, c'est de voir marier les autres avant moi, et de rester garçon. Voilà déjà le cinquième mariage que je fais dans les bois de haute futaie de ce département. Ma tactique est superbe : je me bats avec un rival, je me garde bien de le tuer ; il se trouve heureux de vivre, je l'oblige à se marier ou à recommencer le duel; il se marie, nous sommes en fête, je deviens locataire du château, j'en fais une auberge, un gîte, un rendez-vous de chasseurs. J'ai déjà cinq auberges et cinq amis mariés, de-

puis le bois de Satory jusqu'au bois de Saint-Germain; monsieur Baralier, vous serez le sixième, et je ne m'arrêterai pas là; il me faut trente amis, trente gîtes de braconnier. J'ai créé un genre : je suis seul, indépendant, au milieu de l'esclavage de vos libertés; je ne connais ni la loi, ni la police, ni la garde nationale; il me faut la table des autres, la maison des autres, la femme des autres. Vous êtes tous des barbares, je suis seul civilisé.

BARALIER.

Charmant! charmant!

HIPPOLYTE.

Il faut vous dire qu'hier au soir, j'ai demandé madame de Saint-Marc, ma cousine, en mariage.

BARALIER.

A qui donc?

HIPPOLYTE.

A elle-même, parbleu!... Elle m'a traité de fou, d'enfant; elle m'a envoyé chasser. J'ai compris tout de suite qu'il y avait un mariage d'affaires là-dessous, et j'ai tremblé de me voir exilé à perpétuité de ce château par quelque mari inconnu, brutal, jaloux et furieux contre les cousins; tandis qu'avec ce bon Baralier, nous serons ici comme auparavant, joyeux chasseurs, bons amis, gais convives, avenir superbe! vie d'épicuriens! table ouverte! Paris à la campagne! âge d'or! et chemin de fer!...

BARALIER.

Bravo! mon cher cousin! vous le voyez! je suis aussi jeune que vous.

GABRIEL.

Plus jeune.

HIPPOLYTE.

Vous pourriez être votre fils.

GABRIEL.

Maintenant, mon cher Baralier, ne perds pas une minute : cours chez ton notaire, fais tes invitations, règle tes affaires de garçon et marie-toi demain, si tu peux; les veuves sont capricieuses : qui perd du temps perd une veuve, dit un proverbe normand.

LE PORTIER, annonçant.

M. Léon d'Orvigny.

HIPPOLYTE.

Ah! voici une visite qui arrive mal à propos.

GABRIEL.

C'est ce jeune homme si sombre...?

HIPPOLYTE.

Oui, avec une tournure de tragédie.

GABRIEL.

Peut-être le mari de Melpomène; je vais le mettre à a porte de chez nous en le priant d'oublier l'allée du perron.

BARALIER.

Je vous en prie, messieurs, n'effrayons plus ma belle prétendue. Soyons raisonnables comme des hommes de trente ans; retirons-nous en silence, c'est le meilleur moyen de le congédier.

HIPPOLYTE.

Sortons, comme dans les vaudevilles, en fredonnant un air ténébreux en sourdine.

TOUS, avec un grand fracas de voix.

(Air *ad libitum.*)

Sortons,
Partons
En silence.
On s'avance,
On nous suit,
On s'avance.
Sortons,
Partons
En silence,
Sans bruit.

SCÈNE XII

LÉON D'ORVIGNY.

Voilà une manière assez étrange de quitter un appartement; on ne voit cela qu'au théâtre.

(Baralier, Hippolyte, Gabriel reprennent le motif du chant et sortent par le fond. Le rideau baisse.)

QUATRIÈME PARTIE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON D'ORVIGNY, MADAME DE SAINT-MARC.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, vous voyez que je tiens parole.

MADAME DE SAINT-MARC.

Je n'en ai jamais douté.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, excusez la trivialité de ma comparaison : il me semble que j'appartiens à cette classe de criminels graciés, qui sont obligés de faire chaque jour acte de présence chez un magistrat, pour lui prouver qu'ils n'ont pas rompu leur ban.

MADAME DE SAINT-MARC.

Votre comparaison n'est pas juste, monsieur; vous m'avez promis de vivre, et votre parole vous dispense de toute obligation. Je serai toujours charmée de recevoir vos visites une fois la semaine. Nous établirons ainsi entre nous des rapports de bon voisinage. Ce sera suffisant.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, c'est vous qui avez fait la loi, et vous la violez le lendemain de sa promulgation !

MADAME DE SAINT-MARC.

Les lois ne sont faites que pour être violées; demandez à tous les législateurs, qui les violent eux-mêmes depuis cinquante ans.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, votre compassion d'hier se change en ironie aujourd'hui. Eh bien, je vous ramènerai à la compassion.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

MADAME DE SAINT-MARC.

Écoutez-moi, monsieur...

LÉON D'ORVIGNY.

Je vous écoute une dernière fois.

MADAME DE SAINT-MARC.

Connaissez-vous le monde ?

LÉON D'ORVIGNY.

Je ne connais pas ce que je méprise.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mais une femme ne méprise rien...

LÉON D'ORVIGNY.

Mon Dieu, madame, je sais ce que vous allez dire. Vous avez à votre droite la calomnie, à votre gauche la médisance, deux tristes voisines, j'en conviens ; mais, comme le monde ne se gêne pas pour vous, je ne sais pas pourquoi, madame, vous vous gênez pour lui !

MADAME DE SAINT-MARC.

Ce matin, monsieur, ce matin, un article infâme a essayé

de flétrir mon honneur dans une gazette ! En ce moment, mon nom sert de pâture à la voracité de la calomnie, et soulage les ennuis aristocratiques dans tous les châteaux voisins ! Et vous voulez, monsieur, qu'une femme ait l'impossible courage de se mettre au-dessus de ces choses ? Non, monsieur, non ! le monde est notre juge, un juge inique souvent, un juge qui met le plomb de la calomnie dans un plateau de sa balance, et la fleur de notre réputation dans l'autre plateau, et qui nous condamne après tout cela, c'est incontestable ; mais il faut subir l'arrêt comme s'il était juste ; car les femmes, ainsi condamnées, n'ont ni cour d'appel, ni cour de cassation.

LÉON D'ORVIGNY.

Ah ! le monde est ainsi ; je suis charmé de ne pas faire sa connaissance. Vous m'excuserez donc, madame, si je transgresse les lois et les usages de ce monde qui m'est étranger, en vous proposant, avec ma brusque franchise, une chose qui rendrait muette la calomnie et la médisance.

MADAME DE SAINT-MARC.

Proposez, monsieur, et voyons cette recette merveilleuse qui peut réduire au silence les bouches qui parleront toujours.

LÉON D'ORVIGNY.

Eh bien, madame, cette recette est toute naturelle ; un médecin moral peut l'écrire en deux mots.

MADAME DE SAINT-MARC.

Écrivez les deux mots.

LÉON D'ORVIGNY.

Mariez-vous !

MADAME DE SAINT-MARC.

J'attendais ces deux mots.

LÉON D'ORVIGNY.

Qu'en pensez-vous?

MADAME DE SAINT-MARC.

Ils sont la préface d'une longue vie.

LÉON D'ORVIGNY.

Vous redoutez bien les préfaces!

MADAME DE SAINT-MARC.

C'est le livre que je crains.

LÉON D'ORVIGNY.

On se cotise deux pour le lire.

MADAME DE SAINT MARC.

Il y a toujours un lecteur de trop.

LÉON D'ORVIGNY.

Quand on a mal choisi.

MADAME DE SAINT-MARC.

Je ne suis pas heureuse aux jeux de basard.

LÉON D'ORVIGNY.

Madame, j'ai beaucoup réfléchi depuis ma folle équipée de l'autre jour. En commençant une seconde vie, j'ai voulu sonder le secret de ma première; et j'ai découvert que notre meurtrier, en ce monde, se nommait l'isolement. Cela m'a conduit à examiner le mariage comme hygiène morale. La nature met toujours le remède à côté de la maladie : elle met le mariage à côté du célibat. Je sais bien que l'hymen a toujours été en butte aux railleries, depuis que les anciens qui habillaient ce dieu d'une tunique jaune, jusqu'aux modernes qui le diffament dans les comédies et les chansons; mais il faut bien que le mariage soit une excellente chose, puisqu'il a résisté, depuis Adam,

à tous ses ennemis. Le mariage n'est attaqué que par des fils ingrats, des célibataires incurables et des maris suspects. Le mariage, c'est la joie de la famille, la sérénité du lambris domestique, la même vie dans plusieurs âmes et la volupté sans remords. Voilà pourquoi j'ai adopté ce remède pour me guérir de mon isolement. Si le remède manque, le malade meurt. Vous êtes ma vie, et je vivrai par vous, si votre grâce me tend la main.

MADAME DE SAINT-MARC.

Ah! vous voulez parler sérieusement, soit; j'aime mieux la gravité que le badinage. Regardez la couleur de ce ruban. (Elle montre un ruban noué à son corsage.)

LÉON D'ORVIGNY.

C'est le seul et dernier indice de votre deuil de veuve.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mon deuil est légalement expiré, mais je le continue avec ce ruban. Aux yeux du monde et de la loi, je suis libre; à mes yeux, je ne le serai jamais.

LÉON D'ORVIGNY.

Jamais!... c'est le mot de l'enfer; il faut donc, madame, laisser l'espérance à la porte en entrant ici?

MADAME DE SAINT-MARC.

J'exige aussi, monsieur, selon votre parole, que vous y laissiez le désespoir en sortant. (Elle salue et va rentrer.)

LÉON D'ORVIGNY.

Encore un mot, un seul, madame, au nom du ciel, cette fois.

MADAME DE SAINT-MARC.

Un dernier mot mène toujours trop loin; et, pour la

calomnie qui ne me perd pas de vue, nous avons déjà trop prolongé cet entretien. (Elle rentre.)

SCÈNE II

LÉON D'ORVIGNY, seul. (Il se laisse tomber sur un fauteuil.)

C'est fini !... J'avais trouvé au bord de l'abîme un rameau sauveur ; je le saisissais avec toutes les forces de mon âme... Ce point d'appui m'échappe, il faut tomber !

(Il va s'asseoir sur le canapé à gauche.)

SCÈNE III

LÉON D'ORVIGNY, BARALIER. (Il entre un bouquet à la main, et sans remarquer Léon.)

BARALIER.

Je ne me souviens plus de ce quatrain de M. Vigée, de l'*Almanach des Muses de* 1817 :

Madame... acceptez donc ces fleurs...

C'est bien le premier vers... il y en a encore trois, puisqu'il y en a quatre...

Acceptez donc ces fleurs...
Ce sont, charmante souveraine,
Des sujets de toutes couleurs
Qui viennent saluer leur reine.

Le voilà, je le signe, et il m'appartient. Écrivons. (Il s'approche du canapé et voit Léon.) Encore ce monsieur... Pardon, monsieur, je vous dérange?

LÉON D'ORVIGNY.

Oui.

BARALIER.

Ah!

LÉON D'ORVIGNY.

Que venez-vous faire ici?

BARALIER, à part.

C'est un amoureux congédié; amusons-nous... Vous me demandez ce que je viens faire ici?... Je viens vous inviter à mon mariage.

LÉON D'ORVIGNY.

Moi?

BARALIER.

Je ne vois que vous ici... N'êtes-vous pas un voisin, un ami de la maison?

LÉON D'ORVIGNY.

Eh bien, après?

BARALIER.

Après, vous signerez au contrat le matin, et vous danserez le soir...

LÉON D'ORVIGNY.

Je ne danse jamais, monsieur.

BARALIER.

Oh! j'espère bien que vous danserez au mariage de madame de Saint-Marc!

LÉON D'ORVIGNY, se levant.

Madame de Saint-Marc se marie?..

BARALIER.

Ah ! vous l'ignoriez ?... C'est fort, on ne parle que de cela dans les environs.

LÉON D'ORVIGNY.

Et qui en parle ?

BARALIER.

Tout le monde, excepté vous, probablement ; nous venons d'écrire, avec nos voisins, et de jeter à la poste trente lettres à ma famille et à mes amis. Je donne un bal demain... Tenez, voilà le modèle de ma circulaire nuptiale : *Je vous invite à mon mariage et à mon bal.* Signé : *Baralier*... Je n'ai pas mis d'autre nom, pour ménager une surprise aux invités.

LÉON D'ORVIGNY.

Et quel est l'autre nom ?

BARALIER.

Je m'escrime, depuis une heure, à vous le dire, un sourd l'aurait entendu !

LÉON D'ORVIGNY.

Quel est l'autre nom ?

BARALIER.

Madame de Saint-Marc, pour la centième fois, monsieur.

LÉON D'ORVIGNY.

C'est vous qui l'épousez ?

BARALIER.

Ah ! ceci est trop fort ! je l'épouse demain ; on va vite avec les veuves.

LÉON D'ORVIGNY.

Impossible ! c'est une raillerie que je ne souffrirai pas !

(Entrent Hippolyte et Gabriel.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, HIPPOLYTE, GABRIEL.

BARALIER.

Eh bien, demandez à ces messieurs...

HIPPOLYTE.

Mon cher futur Baralier, nous venons d'affranchir tes invitations à la poste; demain, tout le département du Loiret dansera ici.

GABRIEL, embrassant Baralier.

Heureux mortel! frais et jeune comme à vingt ans!

BARALIER, à Léon.

Eh bien, doutez-vous encore?

LÉON D'ORVIGNY, serrant le collet de Baralier et avec une fureur concentrée.

Monsieur, si je ne respectais le salon d'une femme, je vous aurais anéanti déjà.

BARALIER, au comble de l'effroi.

Au secours, mes amis!

GABRIEL, arrivant du fond, à Léon.

Monsieur...

LÉON D'ORVIGNY.

Parlez bas.

GABRIEL.

Monsieur, qui insulte mon ami m'insulte...

HIPPOLYTE.

Et moi aussi.

GABRIEL, à Hippolyte.

Ne soyons pas deux.

BARALIER, reculant.

Ne soyons pas trois.

GABRIEL, à Léon.

Vous allez me faire raison de ce procédé sauvage.

HIPPOLYTE, à Gabriel.

Débarrassons notre château de cet importun.

LÉON D'ORVIGNY, à Gabriel.

Ah! vous arrivez fort à propos! justement, je cherchais une querelle! merci.

GABRIEL.

Je la cherche toujours, moi.

HIPPOLYTE.

Toujours.

BARALIER, à part.

Jamais.

LÉON D'ORVIGNY, tendant la main à Gabriel.

Touchez là, monsieur! vous me rendez un vrai service et je vous en serai reconnaissant jusqu'à votre mort.

GABRIEL.

Avez-vous vos armes?

LÉON D'ORVIGNY.

Je n'ai jamais d'armes, monsieur.

GABRIEL.

Je les accepte toutes, moi.

LÉON D'ORVIGNY.

Alors je puis choisir.

GABRIEL.

Choisissez.

LÉON D'ORVIGNY.

Je n'en connais qu'une à mon usage.

GABRIEL.

Je l'accepte.

LÉON D'ORVIGNY.

Parole d'honneur?

GABRIEL.

Parole d'honneur!

LÉON D'ORVIGNY.

Vous connaissez le pont suspendu qui traverse la rivière devant la grille du parc?

GABRIEL.

Je viens d'y passer.

LÉON D'ORVIGNY.

Eh bien, c'est mon arme.

HIPPOLYTE.

Vous vous battez avec un pont?

LÉON D'ORVIGNY.

Oui.

HIPPOLYTE.

Comme Horatius Coclès.

GABRIEL.

Entendons-nous, cette arme n'est pas dans le livre du duel de M. Grisier.

LÉON D'ORVIGNY.

Il est dans le mien.

HIPPOLYTE.

Monsieur n'a que cette arme dans son arsenal?

LÉON D'ORVIGNY.

La manière de s'en servir est bien simple : *pile ou face;* celui qui ne devine pas, tombe tête première dans la rivière, laquelle est profondément encaissée sous ce pont; c'est un torrent qui noye les plus habiles nageurs.

BARALIER, à part.

J'aime mieux un bain à domicile.

GABRIEL.

J'ai accepté.

LÉON D'ORVIGNY.

Partons; votre témoin sera le mien, monsieur; vous pouvez vous flatter de me rendre un fameux service aujourd'hui.

BARALIER.

Il n'y a pas de quoi. (Sortent Léon, Hippolyte et Gabriel.)

SCÈNE V

BARALIER, seul.

Le pont a cinquante pieds d'élévation au-dessus du niveau de la rivière... on se tue d'abord, et on se noie ensuite... double mort inévitable pour l'un ou l'autre... En ma qualité de philanthrope, je désire que pas un des trois ne remette les pieds dans ce château.

SCÈNE VI

BARALIER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Je viens de voir sortir les trois jeunes gens; ils marchent d'un pas précipité. Que vient-il de se passer ici, monsieur Baralier? Vous le savez, répondez-moi.

BARALIER.

Mais... je ne sais.

CHARLOTTE.

Répondez-moi, ou je brise votre mariage.

BARALIER.

Il n'y a rien dans tout cela qui puisse alarmer madame de Saint-Marc : cet ennuyeux Léon d'Orvigny va se noyer.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu! Et les autres ne l'ont pas retenu?

BARALIER.

Au contraire.

CHARLOTTE, ouvrant la porte et appelant.

Madame! madame!

BARALIER, à part.

C'est le moment d'offrir mon bouquet.

Madame, acceptez donc ces fleurs...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-MARC.

(Elle entre avec précipitation.)

CHARLOTTE.

Madame, il n'y a pas une minute à perdre : ce que je viens de vous prédire est arrivé.

BARALIER, s'avançant.

Madame, acceptez donc...

MADAME DE SAINT-MARC, faisant sauter le bouquet.

Qu'est-il donc arrivé, Charlotte?

CHARLOTTE.

M. Léon d'Orvigny va se tuer! Je l'ai vu passer, il était pâle comme la mort.

MADAME DE SAINT-MARC.

Courez à lui, au nom du ciel! Sauvez-le, mon cher Baralier, courez à M. Léon!...

CHARLOTTE.

Votre mariage dépend de ce service...

MADAME DE SAINT-MARC.

Oui, votre mariage... Courez donc...

CHARLOTTE.

Ah! s'il veut se noyer, ce n'est pas la parole de M. Baralier qui l'arrêtera.

MADAME DE SAINT-MARC.

Mais des femmes ne peuvent pas courir à travers champs

comme des folles... Vous qui êtes jeune, monsieur Baralier... partez... Non, non, arrêtez... j'ai une idée... (Elle détache son ruban noir.) Prenez ce ruban, et dites-lui : « Voilà ce que vous donne madame de Saint-Marc... » Et vite ! au retour, nous causerons de votre mariage.

BARALIER.

Madame, j'obéis. (Il sort avec précipitation.)

SCÈNE VIII

MADAME DE SAINT-MARC, CHARLOTTE.

MADAME DE SAINT-MARC, s'asseyant.

Eh bien, Charlotte, ne regrettes-tu pas nos doux ennuis d'hier matin?

CHARLOTTE.

Non, certes, madame; les ennuis doux sont toujours des ennuis. Au moins nous nous sentons vivre ! nous existons ! les heures volent ! nos cœurs battent ! notre esprit s'agite ! Ce salon n'est plus un tombeau de vivants. Vive la vie ! Laissons le sépulcre aux morts.

LE PORTIER, annonçant.

Mademoiselle Desbuissons cadette et M. Lemignard.

MADAME DE SAINT-MARC.

Bien ! il ne manquait plus que cette visite pour m'achever.

(Entrent les annoncés.)

SCÈNE IX

Les Mêmes, LEMIGNARD, MADEMOISELLE DESBUISSONS.

MADEMOISELLE DESBUISSONS, à madame de Saint-Marc.

Chère voisine, eh bien, nous venons avec M. Lemignard nous faire confirmer ici une grande nouvelle dont beaucoup de voisins doutent encore.

MADAME DE SAINT-MARC.

De quelle nouvelle parlez-vous, mademoiselle Desbuissons?

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

On dit que vous vous mariez.

LEMIGNARD.

Nous avons reçu un billet de faire part.

MADAME DE SAINT-MARC.

Cette fois, on ne vous a pas trompés; je me marie.

CHARLOTTE.

Nous nous marions tous.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Ah! tant mieux!

CHARLOTTE, à part.

Cela veut dire *tant pis!* en langage Desbuissons.

MADAME DE SAINT-MARC

Je suis charmée de vous voir approuver mon mariage.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Comment!... j'ai même dit à M. Lemignard: « Voilà un mariage bien assorti; seulement, il est fâcheux que le mari ait trente ans de plus que la femme. » (Entrent Léon, en courant, puis Baralier et Hippolyte.)

MADAME DE SAINT-MARC.

Mes chers voisins, je vous présente mon mari. (Elle tend la main à Léon, et le présente.)

LÉON D'ORVIGNY, baisant la main de madame de Saint-Marc.

Ma reconnaissance à vos pieds. Dieu ne m'avait donné qu'une vie, et vous me ressuscitez deux fois.

BARALIER.

Attendez, je ne comprends pas bien ceci... C'est vous, monsieur, qui épousez madame?

HIPPOLYTE.

Eh! ne le vois-tu pas?

BARALIER.

Et moi donc, qui vais-je épouser?

HIPPOLYTE, désignant mademoiselle Desbuissons.

Mademoiselle, probablement.

CHARLOTTE.

Vous êtes donc bien distrait, monsieur Baralier? L'agitation du moment vous trouble la cervelle. Mes cent mille francs de dot sont à vous. Voilà ma main, je me nomme madame Baralier.

BARALIER.

Ah! je ne comprends pas bien... Comment! c'était vous qui m'aviez demandé en mariage?

CHARLOTTE.

Mais il me semble que nous avons échangé un mutuel consentement.

BARALIER, à part.

Que j'ai bien fait de ne pas mettre de nom de femme sur mes lettres d'invitation!... Allons! voilà qui est dit. Une veuve vaut une veuve. Je vous épouse, puisque c'est convenu.

MADAME DE SAINT-MARC, arrivant sur le devant de la scène, à Hippolyte.

A propos, et votre troisième ami, Gabriel Lorot, qu'est-il devenu?

HIPPOLYTE.

Il est submergé, cousine; c'est la victime de ce jour; il n'est pas heureux à *pile ou face*.

MADAME DE SAINT-MARC.

C'était donc un duel?

HIPPOLYTE.

Un duel à l'eau douce. Gabriel s'est noyé en brave; que la rivière lui soit légère! Au fond, je ne le regrette pas. (Entre Gabriel, avec un costume de noyé.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL.

GABRIEL.

Me voilà... c'est de bonne guerre! la rivière n'a pas voulu me garder; monsieur, je suis encore à votre disposition.

LÉON D'ORVIGNY.

Eh bien, je vous invite à deux mariages : acceptez-vous?

GABRIEL.

Aurai-je un pied-à-terre dans le château après vos mariages?

MADAME DE SAINT-MARC.

Avec un couvert à ma table, toujours, et un chevreuil dans mes bois.

GABRIEL.

J'accepte tout.

HIPPOLYTE.

Et moi, je ne refuse rien.

MADEMOISELLE DESBUISSONS.

Eh bien, monsieur Lemignard, que pensez-vous de tous ces mariages?

LEMIGNARD.

J'y réfléchirai... ce soir.

MADAME DE SAINT-MARC.

Charlotte, qu'est-ce que le mariage?

CHARLOTTE.

C'est la consolation du veuvage, madame.

L'ESSAI DU MARIAGE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée à Paris, sur le Théâtre-Français.

PERSONNAGES :

RODOLPHE DE LUCY.....	M. MAILLART.
MISTRISS LAVINIA FETTYPLACE.....	Mlle DENAIN.
VINCENT, domestique.....	M. MONROSE.
CLOTILDE, camériste.....	Mlle VALÉRIE.

La scène est aux environs de Strafford, en Angleterre.

L'ESSAI DU MARIAGE

Un jardin anglais, avec parc. — Deux pavillons, à droite et à gauche, avec une porte ouvrant sur la scène. — Un bosquet devant le pavillon de Rodolphe, à gauche; siéges et guéridon de campagne à côté de chaque pavillon. Sur celui de gauche, il y a un vase de fleurs, des livres et un journal.

SCÈNE PREMIÈRE

VINCENT, CLOTILDE.

(Au lever du rideau, Clotilde prépare un thé à deux tasses sur le guéridon à droite. Vincent entre du fond.)

VINCENT, embrassant Clotilde.

Bonjour, ma petite femme.

CLOTILDE.

Bonjour, Vincent... As-tu passé une bonne nuit?

VINCENT.

Excellente... Et toi, ma petite femme?

CLOTILDE.

Moi, j'ai lu un roman jusqu'à deux heures du matin pour endormir madame de Lucy, et je me suis endormie par-dessus le marché.

VINCENT.

M. de Lucy, lui, n'a pas besoin d'opium imprimé ; je l'endors en lui parlant.

CLOTILDE.

Ah ! il faut convenir que voilà deux époux bien originaux. Jeunes tous deux, riches et fraîchement mariés, ils viennent s'établir dans ces deux pavillons, au village de Strafford, comté de Lancastre ; ils vivent très-bien ensemble tout le jour et se séparent, comme deux divorcés volontaires, après le coucher du soleil.

VINCENT, mystérieusement.

Clotilde, sais-tu bien ce que c'est qu'un secret?

CLOTILDE.

Belle question ! C'est une chose qu'on dit à tout le monde.

VINCENT.

Alors je ne te dirai pas le mien.

CLOTILDE.

Et moi, je dirai à tout le monde que tu as un secret... Je vais commencer par madame de Lucy... Justement (allant près du pavillon de droite) j'entends du bruit chez ma maîtresse ; elle se lève, elle va sonner.

VINCENT, arrêtant Clotilde.

Garde-toi bien de parler !

CLOTILDE.

Alors parle, toi... Vincent, vois-tu, quand on m'annonce un secret, on me met un feu d'artifice sous les talons.

VINCENT.

Je vais l'éteindre... Écoute, si tu tiens à ta place comme

je tiens à la mienne, tu seras bien obligée de garder un secret pour la première fois... M. de Lucy, mon maître, et madame de Lucy, ta maîtresse, ne sont pas mariés.

CLOTILDE.

Vrai?

VINCENT.

J'ai fait cette découverte hier au soir.

CLOTILDE.

Et comment?

VINCENT.

Comme on fait toutes les découvertes, par hasard... en lisant une lettre ouverte sur une cheminée.

CLOTILDE.

C'est très-mal, très-mal, Vincent. Lire une lettre!... oh!

VINCENT.

Je ne voulais pas la lire; mais il y a des lettres qui vous obligent à les regarder du bout de l'œil, quand elles s'ouvrent d'elles-mêmes sans aucune discrétion.

CLOTILDE.

Enfin, le mal est fait... n'en parlons plus... De qui était cette lettre?

VINCENT.

De madame de Lucy.

CLOTILDE.

Adressée?

VINCENT.

A M. de Lucy.

CLOTILDE.

Signée?

VINCENT.

Lavinia, veuve Fettyplace.

CLOTILDE.

Datée?

VINCENT.

D'hier, 24 juin 1854.

CLOTILDE.

Tu as été bien indiscret, Vincent... Enfin le mal est fait, n'en parlons plus.

VINCENT.

N'en parlons plus.

CLOTILDE.

As-tu retenu quelques passages de cette lettre?

VINCENT.

Un seul... il n'y en avait qu'un.

CLOTILDE.

Peux-tu me le dire sans indiscrétion?

VINCENT.

Avec indiscrétion... Le voici. Je l'ai appris par cœur à mon insu. — « Cher monsieur, je vous donne vingt-quatre heures pour deviner une faute que vous avez commise, aujourd'hui, dans notre promenade à la station du chemin de fer de Birmingham. Votre vraiment dévouée, LAVINIA, veuve Fettyplace. »

CLOTILDE.

Et tu as reconnu l'écriture de ma maîtresse?

VINCENT.

Parbleu!... Oh! ils ne sont pas mariés! c'est sûr.

CLOTILDE.

Eh bien, cela change-t-il quelque chose à notre condition?

VINCENT.

Oui !... Nous sommes plus forts.

CLOTILDE.

Comment ?

VINCENT.

Nous avons le secret de nos maîtres, et ils n'ont pas le nôtre ; nous les dominons ; nous les dominons, c'est dans l'ordre, ils sont nos maîtres ! — Où serait le charme de l'obéissance passive, si nous n'avions pas le plaisir de tromper ?

CLOTILDE.

Cachons-leur donc toujours bien que nous sommes mariés, nous !

VINCENT.

C'est facile ; il n'y a qu'à ne jamais nous disputer devant eux ; ils ne nous croiront jamais mariés.

CLOTILDE.

Adopté unanimement. (Elle passe à gauche.)

VINCENT, la prenant par le bras et se promenant vers la droite avec elle.

Maintenant, ma petite femme, ne me donneras-tu rien en échange du secret que je te donne ?

CLOTILDE, réfléchissant.

Voyons...

VINCENT.

Cherche bien.

CLOTILDE, réfléchissant toujours.

J'ai beau chercher...

VINCENT, s'arrêtant.

Clotilde, vous êtes une ingrate, et vous cachez un secret

à votre mari. Eh bien, je n'ai pas eu besoin de tes yeux pour voir; les miens comptent pour quatre.

CLOTILDE.

Et qu'as-tu vu avec tes quatre yeux?

VINCENT.

Écoute, Clotilde... Hier, j'ai suivi mon maître dans sa promenade à cheval de tous les jours, du côté d'Everington.

CLOTILDE.

Je le sais.

VINCENT.

Et, en notre absence, un homme est entré là, dans ce pavillon (montrant le pavillon de Lavinia, à droite), dans ce pavillon, où M. de Lucy lui-même n'est jamais entré.

CLOTILDE, feignant la surprise.

Ah!

VINCENT.

Ne joue pas la surprise; je connais ce jeu.

CLOTILDE.

Et qui a vu cet homme?

VINCENT.

Mes yeux.

CLOTILDE.

Ils étaient absents.

VINCENT.

J'en avais laissé deux ici.

CLOTILDE.

Ah bah! j'ai fait mon devoir, tant pis!... Oui, tu as raison, un homme est venu, hier, en l'absence de M. de Lucy. Ma

maîtresse m'avait défendu de parler de cette visite au valet de chambre Vincent, mais je ne lui désobéis point; j'en parle à mon mari.

VINCENT.

Une femme ne doit rien cacher à son mari.

CLOTILDE.

Surtout lorsque le mari sait déjà ce que sa femme veut lui cacher... Mais comment as-tu découvert cette visite?

VINCENT.

Oh! par un moyen très-simple... Comme je tiens à être le maître de mon maître, je saisis toutes les occasions de connaître, les uns après les autres, ses secrets. Toutes les fois que nous sortons, je mets délicatement une légère couche de sable fin sur la petite allée qui aboutit au pavillon de madame. Or, hier, en rentrant, j'ai vu sur mon sable deux larges traces d'un grand pied botté qui appartient au sexe masculin.

CLOTILDE.

Mon Dieu! comment se fait-il que ma maîtresse, qui est une Anglaise élevée à Paris, et qui est très-fine par conséquent, n'ait pas prévu le sable fin?

VINCENT.

Et toi... l'avais-tu prévu?

CLOTILDE.

Mais, moi, je n'ai pas reçu d'éducation; je n'ai pas été élevée du tout.

VINCENT.

Et l'as-tu vu, cet homme, toi?

CLOTILDE.

L'homme du pied botté?

VINCENT.

Oui.

CLOTILDE.

Je l'ai introduit en secret par l'autre porte de ce pavillon mais je ne l'ai vu que de côté.

VINCENT.

Est-ce un homme grand?

CLOTILDE.

Oui.

VINCENT.

Jeune?

CLOTILDE.

Pas trop.

VINCENT.

Beau?

CLOTILDE.

Non... Si tu t'habillais en gentleman, tu lui ressemblerais beaucoup.

VINCENT.

Voilà donc à quelle espèce d'homme une femme sacrifie M. de Lucy, un modèle du *Journal des Modes parisiennes!* Oh! les femmes!... Clotilde, je jure sur ta tête que, si j'avais un jour la chance d'être veuf, je ne me remarierais plus.

CLOTILDE, lui frappant sur l'épaule

Finissez donc, monsieur, avec vos vilains serments!

VINCENT.

Chut!... Voici mon maître... Travaillons.

CLOTILDE.

Ou faisons le semblant.

VINCENT.

C'est la même chose.

CLOTILDE.

Et on se fatigue moins.

(Rodolphe de Lucy paraît sur la porte du pavillon de gauche, une lettre ouverte à la main. Clotilde et Vincent se séparent et ont l'air de s'occuper dans le jardin.)

SCÈNE II

RODOLPHE DE LUCY, réfléchissant et lisant une lettre.

Mistriss Lavinia m'affirme que j'ai commis une faute à la station... j'ai beau récapituler tous les incidents de notre promenade du soir, je ne trouve rien... promenade irréprochable... Voyons, rentrons bien dans mes souvenirs... Une jeune voyageuse très-jolie, et blonde à l'excès, est descendue de wagon; je me suis bien gardé de dire : « Oh! la belle blonde!... » Lavinia est brune... j'aurais commis une faute d'écolier... Mon devoir est de détester éternellement les blondes. Il n'y a que des brunes en Angleterre; c'est convenu tacitement entre Lavinia et moi... Et même il n'y a qu'une brune, c'est Lavinia... Notre conversation a roulé sur des sujets frivoles... rien n'a pu la blesser... J'ai raconté une de mes aventures de Paris... J'avais dix-huit ans... mon âge d'or... pas la moindre intrigue sur l'horizon dans cette aventure... pas le moindre amour en herbe... Puis elle a regardé une clochette d'iris sur le bord d'un petit ruisseau; ce regard était une prière, j'ai obéi avant l'ordre; j'ai cueilli

la fleur; un sourire divin m'a remercié... Ensuite nous avons causé amour... sujet que six mille ans de dialogue n'ont pas épuisé... J'ai trouvé du neuf... ce n'est pas une faute... Ah ! j'oubliais !... Lavinia m'a fait un éloge enthousiaste du jeune sir Charles, notre voisin de parc... Je puis m'avouer à moi-même, sans craindre la contradiction, que je suis jaloux comme le mur d'un harem. J'aurais même inventé la jalousie, si le jaloux Caïn n'avait été mon plagiaire, quand le monde n'avait que trois habitants. Eh bien, j'ai accueilli par un sourire continuel l'éloge de sir Charles. Les femmes se permettent d'être jalouses, mais elles défendent aux hommes d'être jaloux. J'ai donc tout souffert sans me démasquer; on ne peut pas être plus délicat... Vraiment, je m'y perds !... et pourtant Lavinia ne peut se tromper... sa perception a des nuances de délicatesse infaillible... Elle doit avoir raison... L'énigme a un mot... Je ne le trouve pas.

SCÈNE III

RODOLPHE, CLOTILDE, LAVINIA.

RODOLPHE.

La voici... (Il s'avance rapidement pour lui serrer affectueusement la main. — Lavinia paraît triste.)

CLOTILDE, s'avançant.

Le thé de madame est servi.

RODOLPHE, à Clotilde.

C'est bien, vous pouvez vous retirer...

CLOTILDE, à part.

Ils ont des secrets à se dire : ils ne sont pas mariés. (Elle remonte la scène. — Rodolphe et Lavinia prennent place devant le guéridon du thé : Lavinia est à gauche, Rodolphe est à droite. — Clotilde disparaît dans les allées du parc.)

SCÈNE IV

RODOLPHE, LAVINIA.

LAVINIA, versant le thé.

Eh bien, monsieur, avez-vous deviné la faute?

RODOLPHE.

Non, madame ; je l'ai pourtant bien cherchée... mais j'en ai découvert une autre que je ne cherchais pas.

LAVINIA.

Chez vous?

RODOLPHE.

Non, madame.

LAVINIA.

Alors c'est moi qui l'ai commise.

RODOLPHE.

Madame, j'use de mon droit.

LAVINIA.

Et moi aussi ; nous sommes ainsi fidèles tous deux à nos conventions... Voyons ma faute... J'écoute.

RODOLPHE.

Je vous avertis, madame, que je serai très-sévère.

LAVINIA.

Je prendrai ma revanche sur le même ton.

RODOLPHE.

Ce matin, madame, votre lever a été triste comme un coucher de soleil d'hiver. Ces sortes de levers mélancoliques, sans motifs préalables, sont des sujets permanents de querelles entre deux époux, et troublent jusqu'à la nuit le calme d'un ménage. Le mari demande à la femme le motif de sa tristesse matinale; la femme répond qu'elle n'a aucun motif, et soutient mélancoliquement qu'elle est fort gaie. Le mari insiste, la femme tient bon. Ils ont alors tous les deux un motif d'être tristes; ils se suppriment mutuellement la parole, et se tiennent à distance comme deux pestiférés. Voyez, au contraire, quelle joie domestique est promise à tout un jour lorsque le lever est riant. Une jeune femme qui se montre le matin à son mari, le sourire aux lèvres, est la vivante image d'une aurore de printemps; elle enchante l'horizon du toit conjugal; elle couvre de tentures d'azur ses lambris domestiques; elle prodigue partout les douces teintes de la sérénité. Le sourire du matin, c'est le bonheur du jour.

LAVINIA.

Ma réponse va bien vous étonner, monsieur de Lucy.

RODOLPHE.

Oui, si votre réponse me donne tort.

LAVINIA, lui tendant la main.

Elle vous donne raison.

RODOLPHE.

Elle ne m'étonne pas.

LAVINIA.

Pourtant les tristesses du matin ont quelquefois un motif grave... le lendemain a souvent le tort d'avoir une veille.

RODOLPHE.

Alors on s'explique. Nous arrivons à ma faute d'hier.

LAVINIA.

Vous ne l'avez donc pas devinée?

RODOLPHE.

Je l'ai cherchée toute la nuit.

LAVINIA, avec un soupir.

Mon Dieu! que les hommes sont oublieux des petits détails!... Hier au soir, vous avez été charmant, monsieur de Lucy; vos paroles étaient d'une tendresse adorable; votre organe avait cette mélodie intime qui accompagne si bien les confidences du soir, quand on est deux à marcher sur les mêmes fleurs dans un paysage d'été. A cette belle heure, où la première étoile se lève, la campagne est un concert tout rempli d'harmonies lointaines, et je n'écoutais rien; je n'écoutais que vous; la voix qui vient du cœur est le plus mélodieux des instruments... Tout à coup, au milieu d'une phrase de tendre expansion, vous vous êtes arrêté, monsieur de Lucy, et vous vous êtes écrié, avec l'accent d'un botaniste enthousiaste : « Oh! quel arbre superbe! quel chêne!...» En effet, le chêne vert devant lequel nous passions était magnifique, j'en conviens; mais le moment m'a paru bien mal choisi pour admirer une merveille de végétation. Hélas! vous m'avez oubliée un instant, et cet instant a été bien long, bien cruel! vous m'avez oubliée pour un arbre! La susceptibilité du cœur n'analyse pas, elle sent. Vous

m'avez blessée, et tout ce que votre tendresse a ajouté ensuite quand vous êtes revenu à moi, je ne l'ai pas entendu; mes yeux ne quittaient pas ce chêne si maladroitement admiré dans une distraction inconcevable; et, de cette promenade du soir, je n'ai rapporté qu'un souvenir amer qui m'a poursuivie dans un rêve et m'a laissé la tristesse de ce matin.

RODOLPHE, se levant.

Je m'incline devant vous, madame, j'ai inventé un crime en amour; pardonnez-moi!

LAVINIA, riant et se levant aussi.

Mais, monsieur de Lucy, vous oubliez nos conventions: je n'ai aucun pardon à vous accorder; nous faisons l'essai du mariage; il est convenu que nous nous donnerions des leçons mutuelles, que nous nous éclairerions charitablement sur nos défauts avec la plus grande franchise, que nous ferions l'exhibition de nos caractères dans un noviciat, et qu'enfin nous nous épouserions si des vices trop incurables n'étaient pas reconnus après un long examen.

RODOLPHE.

Oui, madame, voilà nos conventions; j'y souscris toujours. Seulement, je trouve le noviciat un peu long.

LAVINIA.

Le mariage est bien plus long encore. Nous faisons avant le mariage ce qu'on ne fait ordinairement qu'après. A notre place, comment agissent les autres? Ils se déguisent, ils se masquent, ils se fardent, ils se trompent; ils exhibent leurs qualités, ils cachent leurs défauts. Aussi, après le mariage, les deux époux ne reconnaissent plus les deux amants; les qualités ont disparu; les défauts éclatent au grand jour, et

Dieu sait quel avenir gros de disputes conjugales commence après leur lune rousse de miel! Voilà ce que nous voulons éviter. Nous avons besoin plus que d'autres, nous, de cette épreuve de noviciat; vous êtes Français, je suis Anglaise; aussi nous devons avoir des défauts indigènes propres à nos nations, et, de plus, les défauts universels de l'humanité. La liste est longue. Jusqu'à présent, notre mutuelle censure a taillé dans le vif, et a jonché des débris de nos défauts le chemin de notre mariage; mais nous sommes encore loin de la perfection relative, croyez-le bien. N'abrégeons pas trop le noviciat. Tenez, le hasard m'a fait découvrir votre bel arbre d'hier au soir; après notre mariage, cet arbre aurait fait souche; nous l'aurions changé en forêt sombre, et nous n'en sortions plus. Ce matin, j'ai déraciné l'arbre d'un seul coup : l'espèce en est perdue. Voilà le bénéfice de notre noviciat et de l'essai du mariage. Continuons.

RODOLPHE.

Longtemps encore? Je comptais être heureux demain.

LAVINIA.

Ah! l'homme propose et la femme dispose.

RODOLPHE.

Croyez-vous qu'il y ait encore beaucoup d'arbres à déraciner?

LAVINIA.

Oh! le défrichement est très-avancé aujourd'hui.

RODOLPHE.

Le terrain me paraît très-uni...

LAVINIA.

Prenez garde de glisser.

RODOLPHE.

Vous me tendrez toujours la main?

LAVINIA.

Oui; mais quand la chute est trop prompte, la main arrive trop tard.

RODOLPHE.

Vous croyez donc, madame, qu'il nous reste encore beaucoup de défauts à découvrir?

LAVINIA.

N'en resterait-il qu'un, ce serait trop. On a découvert l'autre nuit une planète...

(Elle prend un journal sur le guéridon de gauche.)

RODOLPHE.

Microscopique.

LAVINIA.

Il y a des défauts microscopiques aussi.

RODOLPHE.

Ceux-là ne sont pas dangereux.

LAVINIA.

Ils grandissent, et, au bout de l'an, on les découvre à l'œil nu.

RODOLPHE.

Quant à moi, je désespère de trouver en vous maintenant une imperfection. J'ai brisé mon télescope.

LAVINIA, allant s'asseoir près du guéridon de gauche.

Votre astronomie est trop galante, et, par malheur, je

n'ose pas vous renvoyer le même compliment. L'expérience d'un premier mariage me rend circonspecte. Vous êtes, vous, dans l'âge d'or du célibat, et vous jugez le mariage d'après la dernière scène du cinquième acte des comédies : vous n'avez jamais vu le sixième ; je l'ai vu, moi. Roméo et Juliette ont eu la bonne idée de mourir; ils n'avaient pas fait de noviciat; les deux époux n'auraient pas ressemblé aux deux amants. Je les ai ressuscités vingt fois pour me donner la douleur de les voir vivre tous deux âgés de quarante ans. L'orfraie aurait chanté après l'alouette... Oh ! qu'ils sont heureux d'être morts dans leurs amours!

RODOLPHE, s'animant par degrés et passant à la droite de Lavinia.

Madame, la situation vous plaît, je le vois, et vous la prolongez avec un art charmant; vous la prolongeriez toujours jusqu'au delà de l'âge très-mûr. Tout vous intéresse dans le petit drame intime que nous jouons entre deux pavillons; tout vous amuse, excepté le dénoûment, qui vous fait peur. Voilà six mois déjà passés dans le noviciat. Nous avons relevé tous les écueils de la carte du mariage; nous avons marqué d'un point noir tous les Charybde et Scylla de l'amour, tous les détroits où le bonheur fait naufrage. J'ai brûlé mes nuits à ce travail d'exploration; vous m'avez fait le Tantale de l'amour conjugal; je demande à vivre; c'est la légitime ambition d'un agonisant; je n'ai plus la force de jouer au mariage en plein soleil et de raconter mon célibat aux étoiles; j'implore le dénoûment. J'ai subi avec résignation le début et le milieu de cette vie excentriquement anglaise, j'ai mérité la fin. Assez de théorie; embrassons la pratique : marions-nous.

LAVINIA.

Connaissez-vous l'histoire du commodore Jefferson?

RODOLPHE.

J'ai oublié toutes les histoires en faisant la mienne.

LAVINIA.

Je vais vous apprendre celle-ci. Ce brave marin a relevé, dans un voyage de quatre ans, tous les archipels inconnus de l'océan Pacifique. Londres l'attendait pour le couronner de gloire, il échoua dans la Tamise, devant Gravesend. Il fit naufrage au port.

RODOLPHE.

Et moi donc aussi, j'ai trouvé un écueil dans la Tamise?

LAVINIA.

Oui, et je veux bien vous remettre à flot. Jefferson n'a pas été si heureux.

RODOLPHE.

De grâce, madame, expliquez-moi...

LAVINIA, se levant.

Vous venez de déchirer l'article 11 de notre traité; je vais vous le citer de mémoire : « Mistriss Lavinia déterminera seule et arbitrairement la fin du noviciat. En aucun cas, M. Rodolphe de Lucy ne pourra élever aucune plainte, ni témoigner aucune impatience. » Il vous est permis d'oublier tout, excepté l'article 11 de notre traité.

RODOLPHE.

J'ai tort.

LAVINIA.

Voilà deux admirables mots dans la bouche d'un homme

RODOLPHE.

M'ont-ils remis à flot?

LAVINIA.

Et avec un vent favorable.

RODOLPHE.

Y a-t-il encore des écueils de Gravesend à la tour de Londres?

LAVINIA.

Oui, le capitaine Smith a naufragé à Blake-Hall.

RODOLPHE.

Pauvre capitaine Smith!

SCÈNE V

LAVINIA, VINCENT, RODOLPHE.

(Vincent présente une lettre à Rodolphe sur un plat d'argent.)

RODOLPHE, embarrassé, allant à Vincent.

Que m'apportez-vous là?

VINCENT.

Une lettre.

RODOLPHE.

Cette lettre ne m'est pas adressée; je n'attends qu'une lettre de ma mère, poste restante; personne ne connaît mon adresse à Strafford.

VINCENT, lisant.

« A monsieur Rodolphe de Lucy, poste restante, à Strafford. »

RODOLPHE.

Et pourquoi donc m'apporte-t-on cette lettre?

VINCENT.

Le facteur a dit qu'il connaissait votre adresse, et il a voulu vous épargner la peine de...

RODOLPHE, interrompant brusquement et prenant la lettre.

C'est bien!...

VINCENT, à part.

Cela veut dire : « C'est mal... »

RODOLPHE, à Lavinia.

Vous permettez, madame? (Il décachette la lettre.)

LAVINIA, d'un ton ironique.

Lisez la lettre de votre mère, poste restante. (A part, en s'en allant.) Pauvre Jefferson! (Elle entre dans le pavillon à droite.)

SCÈNE VI

RODOLPHE, VINCENT.

RODOLPHE, après avoir lu la lettre, se retourne, et, n'apercevant plus Lavinia, il passe à droite et appelle :

Vincent, Vincent, approche!

VINCENT.

Me voilà...

RODOLPHE.

Je vais te donner ce qu'il te faut pour retourner à Paris, selon nos conventions.

VINCENT.

Monsieur me donne mon congé?

RODOLPHE.

Non... je te fais voyager à mes frais. Ce soir, tu prendras une place à la station, et, demain au soir, tu seras à Paris.

VINCENT.

Où je resterai?

RODOLPHE.

Si cela te convient. Tu peux aller ensuite où bon te semblera; mais je te défends de remettre les pieds chez moi. Tu es trop maladroit avec la poste restante et les facteurs.

VINCENT.

Et Clotilde?

RODOLPHE.

Madame est fort contente de Clotilde, et nous la gardons.

VINCENT, feignant la sensibilité.

Eh bien... moi, je suis si dévoué à mon maître, que je ne le quitterai pas; je n'accepte pas mon congé.

RODOLPHE.

Point d'insolence, drôle! Nous ne sommes pas à Paris; nous sommes en Angleterre, pays libre pour les maîtres!

VINCENT, avec mystère.

Et si j'avais un secret d'où dépendît votre bonheur?

RODOLPHE.

Quel secret?...

VINCENT.

Un secret connu de moi seul.

RODOLPHE.

Prends garde, Vincent ! Tu comptes trop sur ma bonté.

VINCENT, avec mystère.

Je compte beaucoup sur le service que je vais rendre à mon excellent maître. Vous m'avez donné mon congé, c'est bien; je ne suis plus à votre service; je suis un étranger; mais, en vous quittant, si je m'aperçois que votre maison s'écroule, mon dernier devoir est de vous avertir. Quand j'aurai parlé, vous retirerez ce congé à un serviteur clairvoyant et fidèle, et vous me remercierez, j'en suis certain.

RODOLPHE, très-agité.

Quel secret? Voyons, parle.

VINCENT.

Impossible! Révéler un secret de cette importance tout près d'un pavillon habité par deux femmes n'est pas chose prudente. Les murs ont des oreilles; les fenêtres sont les oreilles des murs : une fenêtre est une oreille ouverte, surtout quand elle est fermée ! Suivez-moi dans le parc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

LAVINIA, seule. (Elle paraît sur la porte du pavillon.)

Toute lettre exige une réponse; M. de Lucy aura la sienne; je ne veux pas lui ménager les leçons.

SCÈNE VIII

CLOTILDE, LAVINIA.

LAVINIA.

Clotilde... voici une lettre que vous aurez soin de me donner devant M. de Lucy... devant lui, vous entendez?

CLOTILDE, sortant du pavillon.

Oui, madame.

LAVINIA.

Ah! Clotilde, quelle est votre opinion sur Vincent, le valet de chambre de M. de Lucy?

CLOTILDE, embarrassée.

Mais je le crois très-honnête, très-fidèle...

LAVINIA.

Fidèle à qui?

CLOTILDE.

Mais à son maître... (A part.) Est-ce qu'elle se douterait de notre mariage?

LAVINIA

Que pensez-vous de son caractère?

CLOTILDE.

Madame, je lui parle fort peu, et je suis trop jeune encore pour commencer mes études sur les valets de cham-

bre... Cependant je crois que M. Vincent a un excellent caractère.

LAVINIA.

Eh bien, Clotilde, prendriez-vous Vincent pour mari?

CLOTILDE, avec un mouvement de surprise.

Pour mari?

LAVINIA.

Oui, épouseriez-vous Vincent sans répugnance?

CLOTILDE.

Eh bien, madame, à vous parler avec franchise, ce mariage serait assez de mon goût.

LAVINIA.

Cela suffit... Je vous établirai, Clotilde... et très-convenablement... vous serez satisfaite... Au reste, j'ai remarqué, depuis six mois, que vous viviez en très-bonne intelligence avec Vincent... M. de Lucy a fait la même observation de son côté... Jamais l'un de vous deux n'élève une plainte contre l'autre. C'est chose rare qu'un pareil accord entre valet de chambre et femme de chambre qui ne sont pas mariés...

CLOTILDE.

Oh! il est vrai de dire que nous ressemblons à un bon ménage.

LAVINIA.

Vous continuerez après, n'est-ce pas?

CLOTILDE.

C'est si facile, après! Est-ce que mari et femme se querellent?

LAVINIA.

Quelquefois.

CLOTILDE.

Mais ils ont toujours un raccommodement tout prêt sur les lèvres : ils sont mariés.

LAVINIA.

C'est juste... Eh bien, Clotilde, voici la conclusion de tout ceci : faites ce que je vous ai dit, et ma récompense ne sera pas longtemps attendue. N'oubliez pas ma lettre et faites entrer M. Gipson en secret, comme vous l'avez fait hier.

CLOTILDE.

Bien, madame. Je vais attendre le moment favorable dans le jardin.

(Elle sort du côté du pavillon de Lavinia.)

SCÈNE IX

LAVINIA, seule.

(Elle prend un livre sur le guéridon de gauche et va s'asseoir, pour le lire, près de celui de droite.)

Essayer le mariage!... est-ce raisonnable? est-ce fou?... Je commence à douter maintenant. Il faudrait peut-être faire un pareil essai toute sa vie... Les hommes n'y consentiraient jamais. (Elle s'assied à droite et lit. — Rodolphe paraît au fond; il marche la tête baissée et les bras croisés.)

SCÈNE X

LAVINIA, RODOLPHE.

RODOLPHE, en entrant et à part.

Un homme est entré dans ce pavillon... Oui, Vincent est un excellent domestique. Je le récompenserai. Comme elle est abîmée dans ses réflexions! Décidément, l'homme est né pour le célibat. (A Lavinia.) Quel beau livre lisez-vous là, madame?

LAVINIA.

Shakspeare, monsieur.

RODOLPHE.

Shakspeare!... grand poëte!... il a inventé Othello!... Othello! voilà un mari qui a su faire le véritable essai du mariage!... le seul essai raisonnable... deux bons coups de poignard : un pour la femme, un pour le mari. (Il tousse légèrement et s'agite sur sa chaise pour attirer l'attention de Lavinia.)

LAVINIA.

Que pensez-vous d'*Othello*, monsieur de Lucy?

RODOLPHE.

C'est un chef-d'œuvre, madame.

LAVINIA.

Au point de vue littéraire... Mais au point de vue conjugal?

RODOLPHE.

C'est une leçon perdue, comme toutes les leçons.

LAVINIA.

Perdue pour les maris... Desdemona est innocente.

RODOLPHE.

Voilà la beauté de la leçon! Othello la tue innocente, jugez de ce qu'il eût fait si elle eût été criminelle! Eh bien, les femmes, coupables ou non, devraient toutes trembler après une lecture d'*Othello*, et s'enfermer entre quatre murs pour dépister tous les Yago médisants ou calomniateurs.

LAVINIA.

Pourquoi pas? si les hommes s'enfermaient aussi entre les mêmes quatre murs, sans Yago.

RODOLPHE.

Les hommes ont des devoirs de citoyen à remplir : ils ont les élections, le jury, la politique, la bourse, la garde nationale. Les femmes sont libres; donc, on peut les enfermer à triple tour.

LAVINIA, riant.

Elles sont libres; donc, elles doivent être esclaves.

RODOLPHE.

Oui, madame, toujours pour éviter les Yago.

LAVINIA.

Mais les Yago sont des menteurs!

RODOLPHE.

Pas tous.

LAVINIA, se levant.

Béni soit Shakspeare!... sans lui, nous allions faire une sottise énorme.

RODOLPHE.

Laquelle?

LAVINIA.

Nous allions nous marier sans avoir essayé le mariage au

chapitre de la jalousie... le chapitre le plus important!... Monsieur de Lucy, vous avez un penchant marqué du côté de la jalousie; je viens de le découvrir, et cela me fait peur... Vous vous taisez?...

RODOLPHE.

Madame, je ne vous ai jamais donné prétexte pour...

LAVINIA.

Point de phrases détournées!... Êtes-vous jaloux, oui ou non?

RODOLPHE.

Non, madame...

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, apportant une lettre sur un plateau.

Voici une lettre, madame, avec cette indication sur l'adresse : « En grande hâte... » en anglais : *In great haste!*

LAVINIA, prenant la lettre.

C'est bien...

CLOTILDE.

Voilà pourquoi je me suis permis d'interrompre madame dans sa conversation...

LAVINIA.

C'est bien, vous dis-je...

(Elle affecte de regarder l'adresse avec attention.)

CLOTILDE, à part.

Voici l'orage, abritons-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

RODOLPHE, LAVINIA.

LAVINIA, ouvrant la lettre.

Vous permettez, monsieur de Lucy? (Rodolphe s'incline et paraît vivement ému.) Ah! c'est une lettre de mon homme d'affaires! Il me demande une signature... Je signerai ce soir...

RODOLPHE, avec ironie.

C'est une signature demandée *en grande hâte*...

LAVINIA.

Ces gens-là sont toujours pressés; ils veulent nous enlever la réflexion. (Mettant la lettre dans son corset.) Mais, moi, je réfléchis toujours vingt-quatre heures avant de signer.

RODOLPHE, très-ému.

Je n'ai jamais vu l'écriture d'un homme d'affaires anglais.

LAVINIA.

Oh! vous savez, les écritures chez nous se ressemblent toutes. C'est toujours le même Anglais qui écrit avec la même plume, le même style, le même papier.

RODOLPHE.

N'importe! j'achèterais bien cher l'autographe de cet homme d'affaires, et j'en donnerais le prix à l'hospice des aveugles de Strafford.

LAVINIA.

L'hospice des aveugles de Strafford a une dotation du duc de Lancastre, une rente de dix mille livres, et il n'y a que trois aveugles en ce moment. On voit très-clair, en général, dans le pays où nous sommes.

RODOLPHE.

Je m'en aperçois depuis un instant. Vous aviez raison, madame, je devais échouer au port.

LAVINIA.

Et c'est ainsi que vous vous justifiez?

RODOLPHE.

Comment?

LAVINIA.

Votre mémoire n'attend pas seulement le lendemain pour vous faire défaut.

RODOLPHE.

Expliquez-vous, madame, je vous prie.

LAVINIA.

Oui, oui... Tout est permis aux hommes, tout est défendu aux femmes. Voilà notre Code civil en deux mots. Ce matin, vous avez reçu une lettre par ricochet. La poste restante avait commis une erreur. Je me suis inclinée, et je vous ai cru sur parole. Une lettre est toujours un mystère sous enveloppe. J'ai respecté ce mystère. Vous ne m'avez donné aucune explication. Cela vous est permis... privilége de votre sexe... Puis, à mon tour, je reçois une lettre, et votre mauvaise humeur éclate en phrases nébuleuses, mais très-claires pour moi. Je ne dois pas garder mon secret; cela m'est défendu... Je dois donner une explication, moi... pri-

vilége de mon sexe... Trouvez-vous cela juste, monsieur de Lucy?... *Confiance pour confiance*, telle doit être la devise du mariage, et nous ne sommes encore qu'à l'essai!... Que me réservez-vous après le *oui* sacramentel?

RODOLPHE.

Madame, vous avez raison avec une obstination qui me désespère. Voici ma lettre poste restante, lisez-la; c'est ma mère qui m'annonce une bonne nouvelle. On avait projeté un mariage en famille; ce mariage est rompu... Veuillez bien lire, madame...

LAVINIA, repoussant la lettre.

Cela suffit, monsieur de Lucy; vous êtes justifié.

RODOLPHE, à part.

Ah! elle ne m'offre pas la sienne!...

LAVINIA.

Voilà une discussion qui a dérangé vos habitudes; les habitudes sont les éléments du bonheur. Vous avez oublié votre promenade à cheval de tous les jours.

RODOLPHE, comme réveillé en sursaut.

Ma promenade!... Ah! oui... je n'y songeais pas... je la ferai demain.

LAVINIA.

Non, vous la ferez aujourd'hui.

RODOLPHE, troublé, à part.

Décidément, c'est un rendez-vous! (Haut.) Vous exigez cette promenade, madame?

LAVINIA.

Oui, j'ai de bonnes raisons pour l'exiger.

RODOLPHE, à part.

Le sable fin! (Haut.) Ah! vous avez des raisons... pour...?

LAVINIA.

Quel air mystérieux prenez-vous encore!... Oui, le mois dernier, vous avez aussi renvoyé votre promenade au lendemain, et, le lendemain, votre cheval s'est emporté...

RODOLPHE.

Madame, cette raison me touche profondément et me décide... Je vais monter à cheval.

LAVINIA.

Très-bien!... et, pour vous récompenser de votre obéissance, je rentre chez moi, et je vais m'occuper sérieusement de... notre avenir. Adieu, monsieur de Lucy, pensez à moi, et n'admirez pas trop les beaux arbres du chemin.

(Elle sort rapidement par le pavillon de droite.)

SCÈNE XIII

RODOLPHE, seul.

(Il suit quelque temps des yeux Lavinia.)

La fourberie! la perfidie! l'hypocrisie!... Comme on a bien fait de mettre la collection de ces trois vices dans le genre féminin! Et j'allais épouser cette femme, j'allais unir ma vie à ce huitième péché capital!... Voyons, consultons-nous... Est-ce que je l'aime encore? Non, je la déteste avec délices. Heureusement, la haine est la fille de l'amour... Mais je ne me contente pas de haïr cette femme, je veux la confondre et l'écraser sous le poids de la honte, avant la

nuit, en plein soleil, pour voir si son visage connaît la rougeur !... (il appelle dans le parc.) Vincent ! Vincent !

SCÈNE XIV

VINCENT, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Les deux chevaux sont-ils prêts ?

VINCENT.

Oui, monsieur, et moi aussi. Je comprends.

RODOLPHE.

Tu m'as donc deviné ?

VINCENT.

Vous allez voir. Je vais partir avec les deux chevaux et faire du bruit comme quatre.

RODOLPHE.

Très-bien, Vincent ! te voilà passé maître.

VINCENT.

Maître en livrée.

RODOLPHE.

Eh ! ne portons-nous pas tous la livrée ? Moi-même, ce matin, n'étais-je pas le valet d'une femme ?... Un frac noir, voilà la véritable livrée. Tu portes l'habit de l'indépendance, toi !... Vincent, tu m'as rendu un service signalé ; je ne serai pas ingrat, et je veux assurer ton bonheur aujourd'hui même ; mon lendemain est douteux. (Tirant un portefeuille.) Tiens,

prends ceci... ceci est à toi. C'est le bonheur en billets de banque.

VINCENT, ravi de joie et prenant le portefeuille.

Oh! monsieur de Lucy!...

RODOLPHE.

Ceci n'est qu'un à-compte sur un legs; tu ne seras pas oublié dans mon testament, bon serviteur.

VINCENT.

L'argent ne fait pas le bonheur, mais il n'y a pas de bonheur sans argent.

RODOLPHE, montrant Vincent.

Et elles osent appeler ces gens-là des Yago!

VINCENT, indigné.

Oh!

RODOLPHE.

Sais-tu ce que c'est qu'un Yago?

VINCENT.

Non.

RODOLPHE.

Tant mieux! Ignore-le toujours.

VINCENT.

C'est très-facile d'ignorer.

RODOLPHE.

Et, pour te rendre à jamais heureux, je te donne cet ar-

gent et ce legs à une condition expresse et facile à accepter.

VINCENT.

Laquelle, mon bienfaiteur?

RODOLPHE.

Tu vas me jurer solennellement que tu resteras garçon toute ta vie.

VINCENT, reculant de deux pas, et à part.

Ah! mon Dieu!

RODOLPHE.

Tu hésites?

VINCENT.

Moi, hésiter?... Oh! vous ne me connaissez pas!... Je jure de ne jamais me marier... à dater d'aujourd'hui.

RODOLPHE.

Oui, jamais.

VINCENT, à part.

J'en ai bien assez d'une fois.

RODOLPHE.

Maintenant, va te promener avec les deux chevaux.

VINCENT.

Je vais faire un vacarme d'escadron.

(Il sort.)

SCÈNE XV

RODOLPHE, seul.

Observons sans être vu. (Il se cache dans un bosquet, devant le pavillon de gauche.) Si j'étais jaloux, si j'aimais, ma position serait horrible en ce moment. Par bonheur, je ne suis qu'un simple curieux qui vient assister à la révélation de l'inconnu.

SCÈNE XVI

RODOLPHE, caché; CLOTILDE.

CLOTILDE.

(Elle ouvre avec précaution la porte du pavillon de Lavinia et regarde dans le jardin et le parc.)

Ils sont partis... j'ai entendu le galop des chevaux... Ouvrons la petite porte du parc.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII

RODOLPHE, seul.

La petite porte du parc!... Je tremble comme si j'étais jaloux... Voilà donc le rôle abominable que jouent les femmes de chambre! Grandes dames et soubrettes, elles se liguent avec un art infernal lorsqu'il s'agit de tromper un

amant ou un mari ! (Regardant dans le parc.) Un homme !... je tremble comme si j'aimais...

SCÈNE XVIII

RODOLPHE, caché; CLOTILDE.

CLOTILDE, reparaissant avec mystère à la porte du pavillon de Lavinia.

Vous trouverez madame dans la seconde pièce à gauche; elle vous attend. (A elle-même.) Tout a réussi... Madame sera contente de moi. (Elle prend un râteau et le tient en guise de fusil.) Plaçons-nous comme une sentinelle, et faisons-nous tuer à notre poste pour le service de l'amour.

RODOLPHE.

Oh ! je n'y tiens plus ! le sang m'étouffe ! Éclatons.

(Il sort vivement du bosquet. — Clotilde pousse un cri terrible et s'enfuit dans le parc, laissant tomber le râteau.)

SCÈNE XIX

RODOLPHE, LAVINIA.

LAVINIA. (Elle ouvre vivement la porte du pavillon.)

Que se passe-t-il donc?... Ah ! monsieur de Lucy, vous êtes déjà de retour de votre promenade?

RODOLPHE.

Si cela vous contrarie, madame, je ne serai pas de retour.

LAVINIA.

Oui, cela me contrarie beaucoup.

RODOLPHE.

Voilà de la franchise, au moins.

LAVINIA.

Ah ! la franchise vous déplaît ?... Vraiment, monsieur, je ne comprends pas la langue que vous parlez, et vos airs tristes menacent de devenir incurables; ce qui m'alarme au dernier point.

RODOLPHE, à part.

Quelle audace et quel sang-froid !

LAVINIA.

Pardon, monsieur, il me semble que vous parlez en aparté, comme dans les comédies. Le monologue est peu convenable quand on est deux.

RODOLPHE.

Madame, j'ai des raisons pour redouter le discours direct; et je sais toujours respecter ce que j'ai longtemps aimé.

LAVINIA.

Prenez garde ! quand la familiarité s'est établie dans les relations, trop de respect est une offense...

RODOLPHE.

Madame !

LAVINIA.

Vous voilà retombé dans vos soupçons !...

RODOLPHE.

Madame, je donnerais ma vie pour avoir des soupçons.

LAVINIA.

Vous doutez de moi ?

RODOLPHE.

Je donnerais mon sang pour douter.

LAVINIA.

Très-bien, monsieur ! encore un effort de votre galanterie, et vous serez tout à fait clair. L'offense arrive à l'insulte.

RODOLPHE.

Madame, je n'ai qu'un seul tort.

LAVINIA.

C'est déjà beaucoup.

RODOLPHE.

Je n'aurais pas dû voir... et j'ai vu.

LAVINIA.

Achevez.

RODOLPHE, à part.

Oh ! son audace m'encourage ! (Haut.) Madame, vous n'étiez pas seule dans ce pavillon... Suis-je clair maintenant ?

LAVINIA, feignant la consternation.

Monsieur !...

RODOLPHE, triomphant.

Et vous m'avez éloigné avec une adresse perfide, pour avoir une heure de sécurité ! Vous n'avez pas même voulu

attendre à demain; il vous fallait ma promenade aujourd'hui! Eh bien, votre insistance a éveillé mes soupçons; j'ai cru pouvoir me donner le droit de veiller sur mon bonheur, et je me suis délivré de l'incertitude. J'ai vu cette porte, que j'ai toujours respectée, moi, s'ouvrir devant une réalité en frac noir.

LAVINIA, feignant l'embarras.

Êtes-vous bien sûr que vos yeux n'ont pas été dupes d'une illusion?

RODOLPHE, avec un rire forcé.

D'une illusion!... Un Anglais du Lancastre, un Anglais de haute futaie, une illusion opaque, qui laisse la trace de ses pieds cyclopéens sur les allées du parc!

LAVINIA.

Monsieur de Lucy, savez-vous le nom que la morale donne au métier que vous faites?

RODOLPHE.

Le noviciat du mariage. Nous sommes associés tous deux pour faire le même métier. Nous usons chacun de notre droit. Vous épiez les regards que je donne à un arbre; j'épie les rendez-vous que vous donnez à une illusion.

LAVINIA.

Et vous ne redoutez pas les erreurs de votre métier?

RODOLPHE.

Madame, je vous accompagne dans ce pavillon, si vous voulez bien accepter mon bras.

(il fait un pas vers le pavillon de Lavinia.)

LAVINIA.

Ainsi, monsieur, vous accordez votre estime, votre confiance, votre affection à une femme, vous la jugez digne de votre nom, et tout à coup vous l'abaissez, par un soupçon injurieux, au rang des plus criminelles; votre cœur ne veut pas donner un démenti à vos yeux, car les yeux se trompent quelquefois, le cœur jamais.

RODOLPHE.

Mon Dieu, madame, il y a des apparences.

LAVINIA.

Ah! voilà le grand mot! je l'attendais : les apparences! Ainsi, monsieur, vous qui faites le noviciat du mariage, vous ne vous attendiez pas à rencontrer des apparences, dans votre longue vie de mari! .. Mais, monsieur, tout ce qui se passe devant nous, à côté de nous, loin de nous, est une succession d'apparences; les villes comme les déserts sont remplis de mirages. Il faut un long examen, un contrôle approfondi pour donner à nos yeux un certificat de bon témoignage... Il y a beaucoup de fantômes qui se lèvent à midi. Et vous, monsieur de Lucy, vous si respectueux, si honorable, si sage, vous brisez votre bonheur, vous outragez une femme, vous trahissez vos devoirs de gentilhomme à la première vision qui trouble vos yeux dans le songe d'un jour d'été! On voit que nous sommes bien loin du galant pays de France, monsieur de Lucy, ou, pour mieux dire, on voit que, malgré nos voyages, nous habitons toujours le grand pays de l'humanité.

RODOLPHE.

Eh bien, madame, faites un miracle; prouvez-moi

clairement que je n'ai pas vu ce que j'ai vu, et je tombe à vos pieds.

LAVINIA, avec un sourire ironique.

Vraiment ! vous auriez cet héroïsme, si je faisais ce miracle ?... Oh ! monsieur de Lucy, j'attends mieux de votre noble délicatesse ; je laisse les miracles à Dieu, et j'exige de l'homme un héroïsme aveugle et gratuit.

RODOLPHE, à demi subjugué.

Madame...

LAVINIA.

Voilà un premier pas en trois syllabes... Avancez toujours...

RODOLPHE.

Oh ! une voix si douce ne peut pas tromper !... (Tombant à ses pieds.) S'il n'y a pas un pardon pour mon offense, ne me relevez plus, madame, je mourrai ici.

LAVINIA.

Relevez-vous !... et que ceci soit la dernière leçon de votre noviciat... Maintenant, entrez dans ce pavillon et apportez-moi ce que la main d'une illusion va vous remettre. (Rodolphe hésite.) Allez...

RODOLPHE.

Vous l'exigez ?...

LAVINIA.

Je vous en prie.

(Rodolphe entre dans le pavillon.)

SCÈNE XX

LAVINIA, seule.

Il croit, il aime. La foi, c'est l'amour.

SCÈNE XXI

VINCENT, LAVINIA.

(Vincent se croise avec Lavinia et recule.)

LAVINIA.

Ah! vous voilà de retour.

VINCENT, embarrassé

Oui, madame, j'ai laissé M. de Lucy en arrière; son cheval est si joyeux de voir le grand air, qu'il a demandé un quart d'heure de plus... Pauvre animal!... (Voyant reparaître M. de Lucy.) Pauvre animal!

SCÈNE XXII

VINCENT, LAVINIA, RODOLPHE, puis CLOTILDE.

RODOLPHE, à Lavinia.

(Il tient un papier à la main.)

Oui, vous vous occupiez de notre avenir... Oui, vous êtes adorable, et, moi, je suis un ingrat.

LAVINIA, à Vincent, consterné.

Vincent, j'espère que ce sera votre dernier mensonge.

VINCENT, confus.

C'était mon premier... (à part) d'aujourd'hui.

LAVINIA.

On vous pardonne... Allez et faites venir Clotilde. (A Rodolphe.) Le passé n'existe plus. Ne nous occupons pas du néant. Comment trouvez-vous mon notaire, M. Gipson ?

RODOLPHE.

C'est un homme charmant, M. Gipson.

LAVINIA.

Il vous a remis ce contrat, qui nous rend propriétaires de ces pavillons.

RODOLPHE.

Oh ! vous êtes plus femme que jamais. Ce notaire écrit comme un ange; voyez quel style de distinction ! (Il lit.) « Une propriété avec ses appartenances, dépendances, provenances, de la contenance de mille arpents. » On n'écrit plus comme cela !

LAVINIA, à Rodolphe.

A propos, j'ai promis une récompense à Clotilde.

RODOLPHE.

Oui, récompensons tout le monde après moi !

LAVINIA.

Je donne Clotilde pour femme à Vincent.

CLOTILDE.

En voilà une de récompense !

VINCENT.

Oh ! vous pouvez nous regarder comme mariés !

RODOLPHE, à Vincent.

Je te relève de ton serment.

VINCENT.

Merci, généreux maître. (A part, à Clotilde.) La loi ne défend pas d'épouser deux fois la même femme.

CLOTILDE, à part, à Vincent.

Il devrait même être permis de l'épouser deux fois.

VINCENT, à part.

Et on n'abuserait pas de la permission... On s'arrêterait toujours après la première.

RODOLPHE, à Clotilde et à Vincent.

Tout bien réfléchi, nous vous donnons six mois pour faire l'essai du mariage.

LAVINIA.

Oui, propageons la découverte.

VINCENT.

L'essai est inutile. Ma femme m'épouse avec ses défauts, et je l'épouse avec les miens : le plus riche sera indulgent.

FIN DU THÉATRE DE SALON.

TABLE DES MATIÈRES

Après deux ans..... 1
La Coquette..... 31
Aimons notre prochain..... 77
Le Chateau en Espagne..... 107
Être présenté..... 153
La Grotte d'azur..... 189
Une veuve inconsolable..... 207
L'Essai du mariage..... 293

NOUVEAU

THÉATRE DE SALON

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE MÉRY

NOUVELLEMENT PUBLIÉS

Format grand in-18

Les amours des bords du Rhin	Un volume
Un crime inconnu	Un —
Monsieur Auguste — 2e *édition*	Un —
Les mystères d'un chateau	Un —
Les nuits espagnoles	Un —
Poésies intimes	Un —
Théatre de salon — 2e *édition*	Un —
Nouveau théatre de salon	Un —
Trafalgar	Un —
Les uns et les autres	Un —
Ursule — 2e *édition*	Un —
La vénus d'arles	Un —
La vie fantastique	Un —
Le paradis terrestre — 2e *édition*	Un —
Marseille et les marseillais — 2e *édition*	Un —
André chénier	Un —
La chasse au chastre	Un —
Le chateau des trois tours	Un —
Le chateau vert	Un —
Une conspiration au louvre	Un —
Les damnés de l'inde	Un —
Une histoire de famille	Un —
Une nuit du midi	Un —
Les nuits anglaises	Un —
Les nuits d'orient	Un —
Les nuits italiennes	Un —
Les nuits parisiennes	Un —
Salons et soutebrains de paris	Un —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVEAU THÉATRE

DE SALON

PAR

MÉRY

LA COMÉDIE CHEZ SOI
UNE ÉDUCATION — COMÉDIENS ET DIPLOMATES
M. ROUSSEAU — GLOIRE ET AMOUR
LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE — LA SOUBRETTE DE CLAIRON
LE PRIX DE FAMILLE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

Le favorable accueil que le public a fait à mon *Théâtre de Salon* m'engage à publier un second volume de ces comédies clandestines, destinées aux bougies, assez répulsives au grand jour. Dans mes quartiers d'été d'Allemagne, on a souvent l'extrême obligeance d'avoir recours à moi lorsqu'il s'agit de faire une bonne œuvre en s'amusant; alors j'improvise une comédie, un théâtre et des acteurs. Ma troupe est toujours fort bien composée; il y a des noms aristocratiques de tous les pays, et des amateurs qui se font artistes, pour semer l'or dans les chaumières indigentes, ou rebâtir des villages incendiés. On fait des recettes énormes; la prin-

cesse Labanoff, la comtesse de Kalergis, madame Kahn jouent en parfaites comédiennes, et font tout réussir. Les succès d'auteur sont très-faciles avec de pareils auxiliaires, et quand ces nobles dames ont pris beaucoup de peine pour les répétitions, et autres accessoires laborieux, elles se reposent en gravissant les montagnes pour distribuer aux pauvres la recette de la comédie et du concert. Je les prie humblement de me pardonner mes indiscrétions ; en leur dédiant ce livre, j'étais obligé de trahir leur incognito, et une fois en train d'écrire, je n'ai plus gardé de mesure, j'ai tout dit.

LA COMÉDIE CHEZ SOI

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée à Ems, sur le théâtre du Kursaal.

PERSONNAGES :

LA COMTESSE CLARISSE DE GUE CY
LE COMTE ARMAND DE GU R Y.
BRIGITTE, femme de chambre

La scène est à Paris, en 1858.

LA COMÉDIE CHEZ SOI

Un salon, deux bougies allumées sur la table,

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA COMTESSE.

Ils sont assis.

LA COMTESSE, lisant avec emphase.

« Un silence de tombe régnait dans la salle byzantine, où se passait cette scène de désolation et de mort. Le féroce madgyare tenait toujours son poignard levé sur la belle Herzogévina, et ses yeux avaient la couleur du golfe d'Anitos, lorsque la tempête... » (S'apercevant que le comte s'est endormi.) Vous dormez?

LE COMTE, bondissant.

Non... c'est la sieste... du soir!

LA COMTESSE.

Vous dormez à huit heures!

LE COMTE, regardant sa montre.

Oui... je retarde de quatre heures!.. C'est la faute de ton roman; il est ennuyeux comme une histoire!

LA COMTESSE.

Nous avons épuisé tous les romans qui amusent...

LE COMTE, prenant un journal.

Voyons les théâtres...

LA COMTESSE.

On joue partout la même pièce depuis deux mois...

LE COMTE, parcourant le journal.

Oui, nous connaissons tout cela.

LA COMTESSE.

On ne peut aller au théâtre que douze fois l'an.

LE COMTE.

Vraiment les soirées d'hiver sont d'une longueur inhabitable !

LA COMTESSE, avec mélancolie.

Armand, après deux ans de mariage, vous avez déjà fait connaissance avec l'ennui !

LE COMTE, s'asseyant auprès de la comtesse et lui prenant vivement la main.

Oh ! ma chère Clarisse, ton reproche n'est pas mérité ; il m'est allé au cœur comme un coup de poignard. Je t'aime comme je t'aimais le jour de nos fiançailles, et comme je t'aimerai toujours...

LA COMTESSE, avec tendresse.

Je le sais, je le sais, mon ami.

LE COMTE.

Mon Dieu ! que veux-tu?... Il faut bien faire la part de l'humaine nature. L'ennui a ses entrées dans les meilleurs ménages. L'amour le plus vif a souvent besoin de régime. Philémon et Baucis ont échangé bien des bâillements dans leurs tête-à-tête avant d'être métamorphosés en arbres. Ulysse adorait sa femme, et il l'a abandonnée vingt ans pour

faire des tours de jongleur et construire des chevaux de bois. Brutus adorait Porcia, et il la quittait toutes les nuits pour aller conspirer dans des clubs d'aristocrates. La fable et l'histoire citent une foule de ces époux qui mouraient d'amour l'un pour l'autre, et vivaient dans un divorce perpétuel en s'occupant des affaires d'autrui, si bien qu'en étudiant la vie de ces amants du mariage, je me regarde comme un époux accompli, moi qui perds la respiration lorsque ton souffle n'arrive pas jusqu'à moi.

Il embrasse la comtesse.

LA COMTESSE.

Te voilà pleinement justifié, pas un mot de plus... et maintenant, monsieur, vous allez m'obéir.

LE COMTE, se levant.

C'est mon devoir de mari.

LA COMTESSE, allant regarder par la fenêtre.

Je vais faire avancer votre coupé, parce qu'il pleut, et vous irez passer deux heures à votre club d'aristocrates, comme Brutus.

LE COMTE.

A mon club ! Oh non ! je refuse ce congé de deux heures ! A mon club ! Il faut y faire le quatrième cyprès à un tombeau de whist ; ou entendre un concert de boursiers exécutant des lamentations sur la baisse de la rente ; ou regarder deux joueurs de billard qui s'escriment stupidement pour tourmenter une boule d'ivoire avec une perche de bois ! Merci ! j'aimerais mieux embrasser le métier de Robinson. Clarisse, permets-moi de te désobéir.

LA COMTESSE.

Il est cependant affreux de penser que deux jeunes mariés qui...

LE COMTE.

S'adorent...

LA COMTESSE.

Qui s'adorent, osent s'avouer hautement que les soirées d'hiver sont bien longues. C'est l'ennui qui a fait cette découverte, ce n'est pas l'amour!

LE COMTE.

L'ennui est une maladie originelle, avec laquelle nous naissons tous, et il n'y a pas de vaccine contre celle-là!

LA COMTESSE.

Mais enfin, dis-moi, Armand... nous ne sommes pas les seuls jeunes mariés qui nous aimions...

LE COMTE, hésitant.

Eh! hum!.. probablement il y en a d'autres.

LA COMTESSE.

Et que font-ils, ces autres, dans leurs heures...

LE COMTE.

D'ennui... Tu n'oses pas prononcer ce vilain mot?

LA COMTESSE.

Oui, le soir!

LE COMTE.

Eh bien, les autres jeunes époux, lorsqu'ils ont conjugué le verbe *aimer* jusqu'à l'infinitif, trouvent un sujet de querelle, et se disputent jusqu'à minuit.

LA COMTESSE.

Et sur quoi?

LE COMTE.

Sur tout!

LA COMTESSE.

Quelle horreur ! Se disputer quand on s'adore !

LE COMTE.

Simple question de pendule... On a ensuite une autre ressource... Sais-tu à quoi servent les domestiques ?

LA COMTESSE.

A ne pas servir.

LE COMTE.

Très-bien ! Il faut donc leur trouver un emploi ; et les jeunes époux les mieux élevés ne craignent pas d'engager tous les soirs une discussion avec une femme de chambre ou un intendant. C'est un drame joué en famille. Les maîtres sont assis dans un fauteuil, les domestiques sont debout ; les maîtres ont toujours raison ; les domestiques aussi ; le silence du salon est rompu par des éclats de voix, et les heures volent jusqu'à minuit comme si elles n'avaient que cinq minutes. Tes bons amis, M. et madame de Fronzac, se sont mis à ce régime, et s'en trouvent bien : ils ont dix domestiques, une troupe complète, ce qui leur permet de varier le répertoire. Souvent même, les voisins sont invités, et ils se mêlent dans la discussion. Il y a dans ce personnel un cocher qui a servi un avocat et qui parle à l'heure comme au Palais de justice. On ne le fait jouer que le dimanche, parce que l'ennui est double ce jour-là !

LA COMTESSE, riant.

C'est comme ma femme de chambre, Brigitte, qui est folle du théâtre et qui prend toujours le diapason de l'Ambigu-Comique ou de la Gaîté pour mesurer de la mousseline ou me donner mon chapeau, mon châle ou mon manchon.

LE COMTE.

Que parles-tu de ta femme de chambre ! L'épidémie est

générale ; le drame a pénétré partout, l'accent des coulisses s'est infiltré dans tous les salons. Il y a dans presque tous les ménages des scènes domestiques terribles, dans lesquelles la femme prend la voix et les gestes d'une actrice célèbre, pendant que le mari arpente le salon comme Mélingue, en s'écriant : « Malédiction ! il faut que mon destin fatal s'accomplisse jusqu'au bout ! »

LA COMTESSE, riant.

Mais ce drame ne dure pas toujours?

LE COMTE.

On baisse le rideau à minuit, comme au théâtre. Alors, le mari adoucit tout à coup sa voix, et tend la main à sa femme, en lui disant, toujours sur le ton des coulisses : « Chère ange, pardonnons-nous nos torts ; faisons renaître l'azur après la tempête, et redisons ensemble cette parole des anciens : Les orages de la jeunesse sont les orages du printemps ; une heure de pluie, un jour de soleil. »

LA COMTESSE.

Et le lendemain?

LE COMTE.

Le lendemain il pleut encore. Ces orages de printemps durent toute la vie, de huit heures à minuit !

LA COMTESSE.

Mais tu me fais trembler, Armand ; je te reconnais de belles dispositions pour jouer le printemps et la pluie. Eh bien, j'avoue que je n'aimerais pas ce jeu ; il a un côté sérieux qui me ferait trop de mal.

LE COMTE.

C'est comme la lance d'Achille ; elle blesse et elle guérit.

LA COMTESSE.

Oui, mais elle a le tort de blesser !

LE COMTE, à part.

Oh ! quelle idée lumineuse !

LA COMTESSE.

Armand, tu fais des à parté, comme dans les comédies ?

LE COMTE.

Oublie ce détail. (Brigitte entre avec une lampe qu'elle dépose sur un guéridon.) Je te laisse avec ta femme de chambre ; elle peut t'amuser un quart d'heure, ne fais pas la sottise de t'ennuyer !

Il sort.

SCÈNE II

LA COMTESSE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Madame la comtesse veut-elle bien m'accorder une permission ?

LA COMTESSE.

Laquelle ?

BRIGITTE.

Ma cousine et mon oncle viennent me chercher pour me conduire à l'Ambigu-Comique. Ils ont une loge !

LA COMTESSE.

Il est bien tard.

BRIGITTE.

Mais on joue avant la grande pièce un lever de rideau, un petit acte que nous ne voulons pas voir.

LA COMTESSE.

Vous aimez donc bien le théâtre, Brigitte?

BRIGITTE.

Oh! madame, j'en suis folle! Si j'avais eu le bonheur d'être un homme, je me serais fait Mélingue ou Laferrière!

LA COMTESSE.

Et, comme vous êtes femme de chambre, votre goût passionné pour le théâtre vous donne de fréquentes distractions dans votre service.

BRIGITTE.

Oui, madame, le lendemain d'une représentation...

LA COMTESSE.

Et le surlendemain aussi.

BRIGITTE.

Quelquefois... Ah! que voulez-vous, madame, on a un cœur là, quoique femme de chambre; et lorsqu'on vient de voir une malheureuse mère qui a perdu son fils, au premier acte, et qui le retrouve au cinquième, en tombant à genoux, et en disant à M. Laferrière : « Mon Arthur m'est rendu, je ne crains plus rien de l'injustice des hommes. Merci, mon Dieu! » Oh! madame, on ressent au cœur une impression qui ne s'efface pas avec la nuit, comme dit mon oncle; on revoit cette malheureuse mère le lendemain; on pleure de joie avec elle; on continue à détester M. Laferrière qui la regarde froidement avec un paletot boutonné sous le menton. Si je n'étais obligée de servir, je passerais ma vie sur le boulevard à voir jouer tous les drames historiques qui ont des succès de larmes; personne ne pleure comme moi, et, par malheur, ce plaisir m'est accordé bien rarement.

LA COMTESSE.

Eh bien, il vous est encore refusé aujourd'hui. Désolez-vous tout à votre aise, vous ne pleurerez pas ce soir.

BRIGITTE, très-émue.

Ah ! madame la comtesse, j'attendais mieux de votre obligeance et de votre bonté (elle pleure). Il est bien cruel, quand on fait son devoir, de ne pas trouver son quart d'heure de récréation honnête.

LA COMTESSE.

Pas de raisonnement. J'ai besoin de vous, et je ne vous paye pas généreusement pour me servir, à moi-même, de femme de chambre.

BRIGITTE.

Et que diront ma cousine et mon oncle?

LA COMTESSE.

Ce qu'ils voudront ; ils ne sont pas à mon service.

BRIGITTE.

Ma cousine a obtenu tout de suite sa permission de sa bonne maîtresse, madame la marquise de ...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Il suffit, mademoiselle... plus d'observations... Allez me préparer le thé.

Elle s'assoit et ouvre un livre.

BRIGITTE, à part et d'un ton dramatique.

Oh ! si l'heure de la vengeance vient à sonner!

Elle sort.

SCÈNE III

LA COMTESSE, seule.

Oui, Armand a raison ; je comprends que dans beaucoup de ménages ennuyés on s'amuse le soir, en querellant ses domestiques... mais ce jeu n'est pas de mon goût ; il a fallu

me faire violence pour conduire cette petite scène de comédie jusqu'aux larmes. Pauvre Brigitte! Je la dédommagerai! (On entend au dehors une voix éclatante qui annonce : Monsieur le duc d'Albonza! — tressaillant.) Une visite!.. le duc d'Albonza!..

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE COMTE.

Le comte a quitté son négligé de la première scène; il est habillé avec une suprême élégance; il a caché ses cheveux noirs sous une perruque blonde et il a des favoris et une barbe de la même nuance. La comtesse le regarde entrer avec stupéfaction et le reconnaît.

LA COMTESSE, riant.

Que signifie ce déguisement? Tu vas au bal masqué, déguisé en blond?

LE COMTE.

Bon! elle n'a pas compris! Mais à quoi sert l'intelligence?

LA COMTESSE.

Ah! j'y suis!

LE COMTE.

Enfin!

Il dépose son stick à l'angle de la console.

LA COMTESSE.

Fais lever le rideau.

LA COMTE.

Je commence... Madame la comtesse, je viens vous présenter mes hommages, à une heure indue, après le couvre-feu, mais vous excuserez l'homme le plus affairé de Paris. Je suis accablé de loisirs occupés. J'ai présidé aujourd'hui deux commissions; nous voulons introduire en France la race che-

valine siminole, pour nous affranchir du croisement anglais, et élever l'hémione à la dignité de cheval. Deux résultats superbes! mais que de travail pour les atteindre!... Et le cher comte... je ne le vois pas... il est au club?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur le duc. Mon mari passe toutes ses soirées au club, comme tous les jeunes maris d'aujourd'hui.

LE COMTE.

Quelle habitude déplorable! Aujourd'hui, les clubs sont les hospices de nos jeunes vieillards. Les clubs ont promulgué la loi de M. Isambert, ils ont rétabli le divorce.

LA COMTESSE.

Ah! les pauvres femmes sont bien à plaindre sous le régime de cette nouvelle loi!... et vous, monsieur le duc, êtes-vous sociétaire de quelques clubs?

LE COMTE.

D'un club sérieux. Je suis président de *Locomotive-Club*. Nous nous occupons de l'amélioration des races des locomotives. Dans deux ans, il nous faudra cinq heures pour aller de Paris aux bords du Rhin.

LA COMTESSE.

C'est superbe!... Et le soir, de quoi vous occupez-vous?

LE COMTE.

Le soir, notre club est fermé! Nos jeunes maris restent auprès de leurs femmes, et les célibataires travaillent au coin de leur feu. Moi, j'emploie mes soirées à organiser des courses de locomotives, à la Marche, pour le printemps prochain.

LA COMTESSE.

Monsieur le duc n'est pas marié?

LE COMTE.

Hélas ! non !

LA COMTESSE.

Monsieur le duc a de la répugnance pour le mariage ?

LE COMTE.

Non, madame : mais deux choses m'ont toujours manqué.

LA COMTESSE.

Lesquelles ?

LE COMTE.

Le temps et la femme.

LA COMTESSE, éclatant de rire.

Le temps! cela se conçoit, vous êtes l'homme le plus occupé de Paris, avec vos améliorations de chevaux, d'hémiones et de locomotives; mais la femme, la femme! cela ne se conçoit pas. Toutes les femmes de l'univers sont à Paris.

LE COMTE.

Paris est pour moi un désert.

LA COMTESSE.

Mais quel idéal impossible avez-vous rêvé?

LE COMTE.

Mon idéal existe... mais...

LA COMTESSE.

Ah ! il y a un *mais !*

LE COMTE.

Un *mais* colossal comme les tours Notre-Dame.

LA COMTESSE.

On ne peut pas le démolir pour cause d'utilité particulière ?

LE COMTE.

Non; il est déclaré inviolable par la loi. Mon idéal est marié.

LA COMTESSE.

Ah! je m'incline devant cette raison.

LE COMTE.

Maintenant, vous connaissez toute l'étendue de mon malheur.

LA COMTESSE.

Et vous n'entrevoyez pas dans l'avenir quelque espoir de veuvage? Le mari de votre idéal est-il jeune?

LE COMTE.

Il a toutes les qualités d'un mari éternel; trente ans, la vigueur, la santé, l'insouciance, la richesse et la sottise. Avec cela on peut se marier en sixièmes noces, comme Henri VIII et Barbe-Bleue, après avoir enterré tous ses rivaux.

LA COMTESSE.

Quel phénomène de mari vous avez rencontré là! et vous oubliez une chose... aime-t-il sa femme?

LE COMTE.

Il l'aime d'un amour bourgeois, comme on aime dans une petite ville de province, un amour d'habitude, qui ne subit aucune variation, comme un thermomètre empaillé; un amour qui voit fleurir les lilas ou tomber la neige sans s'apercevoir que l'almanach a changé de saison.

LA COMTESSE.

Eh! mon Dieu! sa femme se contente peut-être de cet amour?

LE COMTE.

Comme la villageoise se contente de verroteries, parce qu'elle ne connaît pas les diamants... et vous, madame, vous en contenteriez-vous, d'un pareil amour?

LA COMTESSE, comme si elle était piquée.

Monsieur le duc d'Albonza, croyez-vous avoir le droit de m'adresser cette question?

LE COMTE.

Oui; mais je vous reconnais aussi le droit de ne pas l'honorer d'une réponse.

LA COMTESSE.

Alors, je réponds... Eh bien, non, je ne serais point satisfaite d'un pareil amour. L'habitude est un mécanisme qui n'a pas ses rouages dans le cœur. Quand l'amour cesse d'être une passion, il devient un acte de politesse. Je préférerais un mari qui m'accablerait de sa haine; il pourrait se relever jusqu'à l'amour. Toutes les grandes passions de l'âme sont sœurs; mais l'habitude n'appartient pas à cette noble famille; c'est une vieille rentière qui a de petits revenus, et dépense toujours le lendemain ce qu'elle a dépensé la veille; je me crois trop grande dame pour vivre dans sa société.

LE COMTE, à part, à la comtesse.

Très-bien, Clarisse! (Haut.) Alors, madame, je vous plains; cette vieille rentière fait son petit ménage dans votre maison.

LA COMTESSE.

Vous connaissez donc bien mon mari?

LE COMTE.

Parbleu! c'est mon ami intime.

LA COMTESSE.

C'est juste ! vous venez d'en dire du mal.

LE COMTE.

On doit la vérité aux absents. D'ailleurs, votre mari est mon débiteur...

LA COMTESSE.

Ah !

LE COMTE.

Il me doit la vie. Comme créancier, j'ai toute sorte de droits sur lui. J'ai eu vingt fois l'occasion de faire une veuve, et je me suis abstenu. Vous voyez, madame, que je respecte l'amitié.

LA COMTESSE.

Ah ! ceci n'est pas clair !

LE COMTE.

Je vais l'éclaircir... Madame, je pouvais provoquer votre mari en duel et le tuer. Nous avons eu vingt fois des querelles politiques sur la désunion des États-Unis. Ma main gauche a vingt fois retenu ma main droite sur le chemin de sa joue. Après sa mort, je respectais pendant six mois votre deuil de veuve, et je tombais ensuite à vos pieds pour vous dire que ma vie, ma fortune, mon bonheur, mon univers, étaient sur le grain de poussière qui s'ennoblit sous vos pieds divins. Oh ! madame, vous auriez eu pitié de ma passion, de mon délire, de mon désespoir, parce que votre âme est faite de toutes les bontés de l'ange comme votre corps est fait de toutes les grâces de la femme ; vous m'auriez tendu une main amie ; nos destinées se seraient confondues, et nous aurions vécu de cette vie d'amour qui donne aux élus de la terre les extases des élus du ciel !

LA COMTESSE, avec une agitation extrême.

Monsieur le duc, je ne puis prêter plus longtemps l'oreille à des discours qui me blessent profondément dans mon honneur de femme et dans ma dignité d'épouse. C'est l'heure où les visites du soir finissent, surtout celles qui n'auraient pas dû commencer.

LE COMTE.

Madame, il m'est impossible de vous quitter sur une parole aussi cruelle. Que votre sévérité s'adoucisse devant un homme que votre beauté seule condamne au désespoir.

LA COMTESSE.

Prenez garde, monsieur le duc, si vous ne sortez pas ! votre noble blason sera flétri à jamais, vous aurez chassé une femme, c'est moi qui vais sortir.

LE COMTE.

Arrêtez, madame... encore un mot... si vous sortez, vous laissez ici un cadavre. (Tirant un poignard.) Le sang lave les flétrissures du blason.

LA COMTESSE.

Ciel !... Monsieur le duc !... par pitié !... l'amour même coupable doit des égards à la femme aimée... Vous voyez mon trouble... mon effroi... grâce pour vous-même; grâce et grâce...

LE COMTE, l'interrompant avec brusquerie.

Oh ! je connais cette chanson ! il y a des passions inexorables qu'aucun pouvoir de femme ne saurait attendrir. On n'a jamais éteint un volcan avec des larmes !... Oh ! madame, un seul mot de tendresse sorti de vos lèvres me donnera patience pour attendre la parole du cœur. (Il se met à genoux devant la comtesse.) Belle Clarisse, il y a un mot qui donne la vie aux agonisants, un mot qui vient du ciel et qui pénètre partout,

excepté dans l'enfer ; laissez-le tomber sur moi, et je pars, en emportant ce mot comme un trésor.

La porte latérale de gauche s'ouvre ; Brigitte paraît portant un plateau et un service de thé. Elle est confondue de surprise, et rentre aussitôt avec précaution.

LA COMTESSE.

Je n'hésite pas à prononcer un mot qui vient du ciel, s'il peut vous donner le repos, vous rendre à la raison et assurer ma tranquillité ; mais je cherche en vain dans la langue ce mot merveilleux, je ne le trouve pas.

LE COMTE.

Espoir.

LA COMTESSE.

Jamais !

LE COMTE.

Jamais ! C'est le mot de l'enfer ! il y aura ce soir un damné de plus.

Il sort précipitamment par une porte latérale à droite.

SCÈNE V

LA COMTESSE, seule.

Oh ! ce jeu est trop émouvant pour moi. Je l'ai pris au sérieux, en véritable artiste qui s'identifie avec son rôle... et lui ! il joue comme un acteur de drame ! aujourd'hui la comédie bourgeoise est dans tous les salons. C'est une épidémie dramatique : on fait des coulisses avec tous les vieux paravents chinois ; heureusement nous n'en manquerons pas. La Chine est à nous ! Mais mon mari a perfectionné le genre ; il a inventé la comédie bourgeoise sans public ; il a supprimé les spectateurs, les auteurs et la critique. On peut ainsi passer toutes ses soirées en variant son répertoire domestique...

Vraiment mon début m'a beaucoup agitée... on étouffe ici... allons respirer un instant au jardin.

La porte de gauche s'ouvre et Brigitte paraît. Elle regarde sortir la comtesse, entre et met son plateau sur le guéridon.

SCÈNE VI

BRIGITTE, seule.

Je croyais qu'on ne voyait ces choses-là qu'au théâtre... Maintenant, je devine pourquoi madame la comtesse ne veut pas que j'aille voir des drames ! elle a peur que je m'instruise trop, et que j'ouvre l'œil sur ceux qu'elle joue ici... Oh ! j'en suis encore toute bouleversée... une tasse de thé me remettra... (Elle s'assoit et se sert du thé.) La belle occasion pour me venger.

Elle boit, et, voyant entrer le comte, elle laisse tomber la tasse et se lève.

SCÈNE VII

LE COMTE, BRIGITTE.

LE COMTE, en robe de chambre.

Ne vous dérangez pas, mademoiselle !

BRIGITTE, interdite.

C'est que... monsieur le comte... je croyais être seule... et... monsieur le comte... vous ne méritez pas cela... oh ! non, vous ne...

LE COMTE, riant.

Je ne mérite pas d'avoir une femme de chambre qui ne m'invite pas à prendre mon thé? C'est ce que vous voulez dire?

BRIGITTE, d'un ton bas et mystérieux.

Oh ! non... c'est plus sérieux qu'une tasse de thé... Mon-

sieur le comte, vous avez été toujours pour moi un excellent maître, et ma reconnaissance m'impose un devoir rigoureux que je veux remplir.

LE COMTE.

Quel air étrange prenez-vous pour me dire cela?

BRIGITTE, imitant les poses et l'accent du théâtre.

C'est l'air de la situation, monsieur le comte. On ne prend pas un ton joyeux pour raconter une chose lamentable... Monsieur le comte, il y a dans cette maison une femme, une grande dame, qui trame le déshonneur de votre famille et de votre nom.

LE COMTE, à part.

Elle joue bien! (Haut et d'un ton furieux.) Malheureuse! c'est une infâme calomnie! je vais t'écraser sous mes pieds comme un vil serpent.

BRIGITTE.

Voyez mon calme, monsieur le comte, c'est le calme de la femme innocente qui accomplit un devoir. Si je mens, écrasez-moi, mais si je dis la vérité, écoutez-moi.

LE COMTE.

Parle!

BRIGITTE.

Tout à l'heure un jeune homme de très-bonne mine était aux genoux de la comtesse, comme un amant heureux, et votre femme paraissait l'écouter dans le ravissement de sa joie.

LE COMTE.

Aux genoux de ma femme! malédiction.

BRIGITTE, découvrant le stick laissé contre l'angle de la console.

Ah! voici un témoin à charge que la Providence m'envoie!

Elle va prendre le stick qu'elle présente au comte.

LE COMTE, examinant le stick sur le pommeau.

Juste ciel ! ce sont les armes du duc d'Albonza !... oui, il s'est trahi cent fois devant moi... il est amoureux de ma femme, et il savait que ce soir je serais absent! oh ! je m'écrierai comme le More de Venise, Othello, traduit par Ducis :

Les lions du désert, dans leurs antres brûlants,
Emportent quelquefois les voyageurs tremblants.
Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes teribles mains.

BRIGITTE.

Mon Dieu ! comme c'est beau!

LE COMTE.

Cet homme ne verra pas le soleil demain. (Tirant son porte-monnaie.) Brigitte, prends ceci ; de pareils services ne sauraient trop se payer.

BRIGITTE, refusant avec un geste solennel.

De l'or ! de l'or, monsieur le comte, un devoir ne doit jamais être payé !

LE COMTE.

Eh bien, ton talent d'artiste mérite sa récompense. A dater de ce jour, je ne te donne plus de gages, tu recevras des appointements. Te voilà engagée dans ma troupe.

BRIGITTE.

Ah ! vous vous faites directeur de théâtre?

LE COMTE.

Oui.

BRIGITTE.

Quel bonheur !

LE COMTE, prêtant l'oreille.

J'entends le frôlement d'une crinoline criminelle ; laisse-nous.

Brigitte s'esquive lentement.

SCÈNE VIII

LE COMTE, puis LA COMTESSE.

Le comte croise les bras et prend une attitude sombre.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! quel air sinistre ! Tu ressembles à une tragédie en robe de chambre. (Elle va s'asseoir devant le guéridon.) Ah ! tu ne m'as pas attendue pour prendre le thé?

LE COMTE, d'un ton sec.

Non !

LA COMTESSE.

Ah ! bon, notre drame continue... Quel non lugubre !

LE COMTE.

Non !... C'est la syllabe qu'un homme sensé devrait toujours avoir à la bouche.

LA COMTESSE, riant.

Même le jour de son mariage ?

LE COMTE.

Surtout ce jour-là.

LA COMTESSE.

Mais on lui fermerait la porte de l'église.

LE COMTE.

Et on ne lui ouvrirait pas celle de l'enfer.

LA COMTESSE.

C'est là que vous logez le mariage?

LE COMTE.

Oui, et je ne lui fais jamais changer de domicile.

LA COMTESSE.

Mais, mon cher mari, sur quelle herbe de célibataire avez-vous marché?

LE COMTE.

J'ai marché sur votre tapis, souillé par les génuflexions d'un homme.

LA COMTESSE, à part.

Il sait tout! ne lui apprenons rien.

LE COMTE, montrant le stick.

Madame, reconnaissez-vous ceci?

LA COMTESSE.

Non!

LE COMTE.

Votre bouche a dit: non! votre trouble a dit *oui*... Reconnaissez-vous les armes gravées sur ce pommeau?

LA COMTESSE, d'une voix émue.

Non!

LE COMTE.

Deux fois oui... Madame, vous avez introduit chez vous, en mon absence, le duc d'Albonza, et il est caché en ce moment dans le pavillon du jardin.

LA COMTESSE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Monsieur, vous avez été dupe des apparences, je jure que...

LE COMTE, l'interrompant.

Ne jurez pas, n'ajoutez pas le blasphème au crime. Vous allez paraître devant Dieu.

LA COMTESSE, se levant furieuse.

Mais c'est affreux ! monsieur, ce que vous faites là ; vous êtes à la fois tyran, juge et bourreau ; vous accusez, vous condamnez, vous exécutez ! et nous pauvres femmes, nous n'avons pour nous défendre ni avocats, ni protecteurs. Othello trouve un mouchoir de poche et il poignarde sa femme pour ce mouchoir.

LE COMTE.

Et il se tue après.

LA COMTESSE.

Ce qui ne ressuscite pas sa femme !

LE COMTE.

Ce qui excuse le coup de poignard. J'aurai aussi la magnanimité d'Othello ; vous allez voir.

Il ouvre un tiroir à droite et prend une petite boîte.

LA COMTESSE, d'un ton lugubre.

Mon Dieu ! que va-t-il se passer d'horrible en ces lieux !

LE COMTE.

Madame, veuillez bien vous asseoir, et me servir du thé.

Il s'assoit à côté de la comtesse, ouvre la boîte et la secoue dans la théière.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous n'êtes pas un gentilhomme français ! Les tyrans de Padoue étaient vos ancêtres.

LE COMTE, servant le thé.

Madame, l'heure des insultes est passée, l'heure de la mort demande le silence et le recueillement; suivez mon exemple. (Il boit.) Et réconciliez-vous avec Dieu.

LA COMTESSE.

Moi, jeune, riche, heureuse, enviée et innocente, moi, mourir comme une femme coupable, et laisser une tache d'infamie sur mon nom ! Oh ! je me révolte contre cet odieux code du droit conjugal ! je vais faire un appel à toutes les femmes; je serai le Spartacus de mon sexe : nous brûlerons ce code que nous n'avons pas signé; cette charte domestique faite par vous et pour vous; sans nous et contre nous; ce tarif conjugal dont vous êtes les unités, et dont nous sommes les zéros; cette loi draconienne qui donne aux hommes la liberté et aux femmes la servitude... Votre horrible législation est vieille de six mille ans; il est temps qu'elle meure, elle est morte ! Que toutes les femmes se lèvent à ma voix, et demain nous conduirons les funérailles de votre loi dans la vaste tombe où sont déjà inhumées les injustices du passé conjugal !

LE COMTE.

Madame, je porte déjà la mort dans mon cœur, et rien ne coûte à qui va mourir. (Tirant un poignard.) Ne donnons pas au monde le scandale d'une exécution sanglante. Résignez-vous à mourir sans bruit, comme moi. Si vous dites un mot de plus, si votre obéissance est en retard d'une minute, ma main est prête, et ce poignard frappera.

Moment de silence. — Le comte prend une attitude menaçante. La comtesse hésite quelques instants, puis elle boit la tasse de thé.

LA COMTESSE, après avoir bu.

Malédiction sur le meurtrier !

LE COMTE.

Maintenant l'infâme complice va recevoir aussi son châti-

ment ! (Il va prendre une boîte de pistolets dans un coin du salon.) Madame, quand vous entendrez sous cette fenêtre une détonation d'arme à feu, vous donnerez une larme à votre amant, le traître d'Albonza sera mort.

Le comte sort.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, véritablement émue.

Mon Dieu ! je tremble !... Il me semble que tout cela est vrai. L'illusion abuse de son pouvoir... je sens courir sur mon épiderme les frissons des mauvais rêves. Oh ! j'éprouve le besoin de me réveiller !

Elle sonne.

SCÈNE X

LA COMTESSE, BRIGITTE.

BRIGITTE. (Elle entre avec précipitation et se jette aux pieds de sa maîtresse.)

Madame, pardonnez-moi, j'ai tout entendu ; pardonnez-moi, et vous verrez si je saurai me punir ! la servante aura le courage de partager le sort de ses maîtres, et de mourir avec eux.

LA COMTESSE, à part.

Bon ! voilà l'autre qui s'en mêle. (Haut.) Eh bien, oui, je vous pardonne, et laissez-moi tranquille !

BRIGITTE, toujours aux pieds de la comtesse.

Merci, généreuse maîtresse !

LA COMTESSE, avec impatience.

Oh! laissez-moi donc respirer une minute... je m'amuse trop.

BRIGITTE, se levant.

Et maintenant, madame, vous allez voir si je sais me punir. (Elle se sert le thé, prend une pose héroïque et boit. — D'un ton solennel.) C'est moi qui ai fait entrer la mort dans ce salon; eh bien, la mort sera contente de moi, je lui donne une victime de plus.

LA COMTESSE.

Très-bien, Brigitte. On voit que vous profitez des leçons de l'Ambigu-Comique.

BRIGITTE.

Je n'ai pas reçu d'autre éducation... Ah! je sens mon cœur se refroidir!... comme dit madame Laurent... c'est le premier avertissement de la mort... Madame, me permettez-vous de m'asseoir?

LA COMTESSE.

Je n'ai plus de permission à vous accorder, il n'y a dans cette maison qu'une seule maîtresse... la mort!

BRIGITTE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Avez-vous vu mourir madame Doche, au Vaudeville?

LA COMTESSE.

Hélas! oui.

BRIGITTE.

En voilà une qui meurt bien.

LA COMTESSE.

C'est son métier.

BRIGITTE.

Je vais essayer de mourir le mieux possible... Ah ! si j'avais eu le temps d'inviter mon oncle, lui qui aime tant à voir mourir !

LA COMTESSE, s'asseyant à côté de Brigitte et lui prenant la main.

Pauvre fille ! mourir si jeune !

BRIGITTE.

Et vous donc, madame ?

LA COMTESSE.

Mais moi, j'ai mérité ma mort, j'ai manqué à mes devoirs ; que cela vous serve de leçon, Brigitte !

BRIGITTE.

Ah ! madame ! si vous aviez été assez bonne pour m'accorder ma sortie de ce soir, nous serions tous vivants demain ! Vous ne répondez pas ?... Ah ! mon Dieu ! (Prenant la main de la comtesse.) Avez-vous expiré, madame ?

LA COMTESSE.

Je me prépare, ne me dérangez pas.

Elle s'endort.

BRIGITTE, la regardant.

Ah ! elle meurt très-bien... mieux que madame Lacressonnière dans ce fameux drame qui a fait pleurer tout Paris... (Regardant la comtesse.) Pauvre femme ! et c'est moi qui ai ouvert son tombeau... (Elle pleure.) Si tu es dans le ciel, pardonne-moi.

Elle prend la main de la comtesse.

LA COMTESSE se réveille en sursaut et fait tressaillir Brigitte.

Mais voulez-vous bien me laisser tranquille dans l'autre monde !.. ne m'avez-vous pas assez tourmentée dans celui-ci ?

BRIGITTE, épouvantée, tombant sur un fauteuil.

Ah! c'est comme dans *Catherine Howard!* La morte ne meurt pas!

LA COMTESSE.

Brigitte, tant que vous parlerez, il vous sera impossible de mourir. Reprenez vite votre première position, fermez les yeux, et prêtez-vous un peu à la circonstance... Très-bien! vous voilà dans le bon chemin... vous n'avez pas cinq minutes à vivre. Renversez-vous sur le fauteuil; nous allons bientôt nous revoir.

BRIGITTE, se renversant sur le dossier du fauteuil.

Oui, dans l'autre monde... Adieu, madame... le sommeil de la mort tombe lourdement sur mes paupières...

LA COMTESSE, regardant la pendule et à part.

Je crois bien... il est minuit...

BRIGITTE, les yeux fermés.

Le frisson glacé de la tombe court dans mes veines, comme dit madame Essler...

LA COMTESSE se renverse sur son fauteuil et lutte contre le sommeil.

C'est contagieux!

BRIGITTE.

Je ne croyais pas qu'il fût si facile de mourir!

Elle s'endort.

LA COMTESSE.

Et de s'endormir.

Elle s'endort. On entend un coup de feu dans le jardin. La comtesse et Brigitte se réveillent en poussant un cri et se lèvent.

BRIGITTE.

Qui réveille les morts?

LA COMTESSE, à Brigitte.

C'est le duel... Mon Dieu !... Quel moment terrible... Ce pauvre duc d'Albonza !

SCÈNE XI

LA COMTESSE, BRIGITTE, LE COMTE.

Le comte se montre et s'arrête à la porte, où il prend une pose de statue. Il est déguisé en duc d'Albonza.

LA COMTESSE.

Ciel !

BRIGITTE, à part.

En attendant, il me semble que je ne suis pas morte !

LA COMTESSE, au comte.

Meurtrier de mon mari, que venez-vous faire chez moi ?

LE COMTE.

Je viens réclamer une récompense honnête.

LA COMTESSE, gaiement.

Elle vous est due, approchez-vous et embrassez-moi.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu !

Le comte ôte son chapeau, sa perruque, ses favoris, sa barbe, et court embrasser la comtesse. Brigitte s'approche avec précipitation et reconnaît le comte.

BRIGITTE.

Monsieur le comte !. . Ah ! je ressuscite pour devenir folle !

LE COMTE.

Non, Brigitte, vous n'êtes ni morte ni folle. Vous avez joué

la comédie avec nous et sans vous en douter, vous continuerez tous les soirs. (Tirant une bourse.) Voici vos appointements.

BRIGITTE, prenant la bourse.

Ce n'est pas la femme de chambre qu'on paye, c'est la grande artiste!

LA COMTESSE, au comte.

Mais nous varierons notre répertoire, n'est-ce pas? Mon ami, ta découverte est très-belle; tu as supprimé l'ennui du soir. Tu es un bienfaiteur de l'humanité conjugale. Je te donne un brevet d'invention. Les maris et les femmes vont enfin s'amuser jusqu'à minuit, avec des crimes vertueux, des larmes comiques, et des poignards de cartons! C'est superbe!...

LE COMTE.

Oui, chère amie! Il n'y a que des comédiens sérieux qui puissent faire le dur métier de chanter dans la même chanson cent fois de suite. (Tirant d'une poche un papier.) Voici le répertoire de la semaine :

Mardi : *La lune de miel*, comédie.
Mercredi : *La lune rousse*, drame.
Jeudi : *Les querelles du ménage*, comédie.
Vendredi : *Le mari repentant*, comédie.
Samedi : *La jalousie de l'homme*, tragédie en prose.
Dimanche : *La jalousie de la femme*, comédie.

LA COMTESSE.

Voilà toutes nos soirées prises.

LE COMTE.

Quelle heure est-il, chère amie?

LA COMTESSE.

Nous sommes à demain.

LE COMTE.

Brigitte, faites baisser le rideau.

BRIGITTE, à part.

Dans six mois je m'engage à l'Ambigu-Comique. (Haut.) Baissez le rideau !

UNE ÉDUCATION

COMÉDIE A ARIETTES

SUR DES AIRS CONNUS

Représentée au château de Fontainieu, chez M. le comte de Castellane.

PERSONNAGES :

LE BARON DESGRAFFINS, 45 ans.
M. LÉONARD, précepteur, 45 ans.
CHARLES, neveu du baron, 17 ans.
MARGUERITE, pupille de Léonard, 17 ans.
UNE NOURRICE CAUCHOISE.

La scène est aux environs de Paris, en 1772.

UNE ÉDUCATION

Une cour rustique, fermée par de hauts murs, et attenant à un parc. — A droite du spectateur, une petite porte de parc; à gauche, au premier plan, un bosquet d'arbustes, un guéridon, un siége de jardin. — Au second plan, une porte de petite maison de village. — Au dernier plan, un mur de métairie; le mur doit être décrépit, et planté de manière qu'on puisse y ouvrir une petite brèche.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD, assis devant un guéridon chargé de livres.

Tous les matins, quand je me regarde au miroir, pour me souhaiter le bonjour, je suis tenté de me prendre au collet et de me mettre à la porte de cette maison... J'ai là un remords qui met de l'arsenic dans le pain seigneurial que je mange!... Oh!... Léonard! Léonard! où m'a donc conduit le vil besoin de faire deux repas par jour, et de me marier en secondes noces avec ma pupille Marguerite! Oh! quand je songe à ma conduite, je rougis au fond du cœur, et je n'ose me regarder en face!... Moi! précepteur du jeune Charles, neveu du baron Desgraffins!... je suis chargé d'enseigner l'histoire, la mythologie, le latin et même le français à un élève qui ne veut rien apprendre!... Ah! si l'oncle de Charles savait que je ne sais rien du tout... Bah! il faut vivre! voilà mon excuse!... Préparons ma leçon... (ouvrant un livre) et apprenons dans ces livres ce que je dois apprendre à mon élève aujourd'hui... (Il tressaille au bruit d'une clef qui ouvre la petite porte du parc, quitte brusquement le livre et se place devant le guéridon pour

cacher sa petite bibliothèque dans un bosquet.) Ah! mon Dieu! le baron serait déjà levé!

SCÈNE II

LE BARON, LÉONARD.

LE BARON, pompeusement.

Bonjour, monsieur le puits de science.

LÉONARD, à part, avec un soupir.

Il me croit un puits!

LE BARON.

Je viens de très-bon matin vous annoncer une grande nouvelle... aujourd'hui, je fiance mon neveu Charles à mademoiselle Yolande de Frontézac. Je viendrai faire la cérémonie des fiançailles ici, mais très-secrètement, parce que toutes les nobles mères des châteaux voisins me demandent mon neveu pour leurs filles en sevrage. Le père de la petite fiancée est à la guerre d'Amérique. La mère est en province et m'a confié Yolande pour la faire nourrir dans mon château, par une nourrice Cauchoise qui nourrit admirablement bien. Il me faut comme marraine discrète quelque villageoise stupide...

LÉONARD.

C'est aisé à trouver.

LE BARON.

Parfait! Les fiançailles précoces sont un usage de famille dans notre illustre maison. J'ai été fiancé à l'âge de sept mois à mademoiselle Frédégonde de Cascatelli, qui n'était pas née : lorsqu'elle naquit, c'était un garçon, et je fus fiancé à mademoiselle Désirée des Chaudes-Terres, qui, par une imprudence de sa mère, mourut avant sa naissance. On me fiança

une troisième fois à mademoiselle Roxelane de Châteauterne, âgée de deux ans; mais lorsqu'on me la présenta, l'avant-veille des noces, selon l'usage de notre famille, je la trouvai si inhabitablement laide, que je jurai de la rendre malheureuse toute sa vie si on me forçait à l'épouser. Ma dernière fiancée, épouvantée de mon serment, se fit religieuse, et moi je me fis garçon à perpétuité.

LÉONARD.

Vous étiez né pour être heureux.

LE BARON.

Ce mot est profond, monsieur Léonard. Vous êtes plus qu'un savant; vous êtes un philosophe de l'école de M. de Voltaire.

LÉONARD, s'inclinant.

Monsieur le baron, je suis trop ému pour vous remercier.

LE BARON.

Voyons; êtes-vous content de mon petit Charles? puis-je le voir? est-il levé?

LÉONARD.

C'est un enfant qui promet de grandir... Il a passé la moitié de la nuit avec sa grammaire, et il se lèvera fort tard. Mes leçons lui profitent beaucoup pour le sommeil.

LE BARON.

Et le latin, marche-t-il?

LÉONARD.

Le latin marche très-bien.

LE BARON.

Et le grec?

LÉONARD.

Comme le latin.

LE BARON.

Parfait ! voilà deux langues qui n'ont jamais pu entrer dans ma bouche.

LÉONARD, à part.

Tant mieux !

LE BARON.

Et l'histoire ? Mon neveu possède-t-il un peu d'histoire?

LÉONARD.

Oh ! pas mal.

LE BARON.

Ancienne?

LÉONARD.

Très-ancienne. L'histoire, c'est comme le vin ; plus elle est vieille, et plus les jeunes élèves la boivent avec plaisir.

LE BARON.

Parfait ! Monsieur le savant, je vous enverrai quatre bouteilles de chambertin pour récompenser cette réponse... mais n'en faites pas boire à mon neveu.

LÉONARD.

Oh ! soyez tranquille, monsieur le baron ; je boirai tout votre présent, pour vous obéir.

LE BARON.

Vous admirez sans doute M. Jean-Jacques Rousseau, de Genève?

LÉONARD.

M. Jean-Jacques Rousseau! Parbleu! j'ai cent fois causé avec lui au café Procope, (à part) où j'étais garçon.

LE BARON.

Et sur quoi causiez-vous?

LÉONARD.

Sur tout...

LE BARON.

Un grand philosophe!

LÉONARD.

Oui, mais il se plaignait toujours d'avoir le *double-six* quand il jouait aux dominos.

LE BARON.

Faiblesse de grand homme!

LÉONARD.

C'est ce que je disais.

LE BARON.

Enseignerez-vous quelque chose de M. Rousseau à mon neveu?

LÉONARD.

Oui, monsieur le baron... quelques chapitres du *Devin du village*.

LE BARON.

Parfait!... Quant à l'éducation morale, je vous fais toujours les mêmes recommandations... On ne voit jamais de femmes ici?...

LÉONARD.

Oh! jamais! jamais, monsieur le baron, excepté...

LE BARON.

Excepté qui?

LÉONARD.

Ce n'est pas une femme, c'est une laitière... ma filleule... Elle concourt pour le prix de vertu, et elle le gagnera, parce qu'elle a beaucoup de protections.

LE BARON.

Parfait! Monsieur Léonard, avec mon neveu, votre devise doit être *justum et tenacem*... Vous comprenez très-bien?

LÉONARD.

Très-bien!

LE BARON.

Adieu, monsieur le professeur; je vais préparer les fiançailles de mon neveu... (Fausse sortie.) *Justum et*...

LÉONARD.

Et chose, c'est ma devise... (S'inclinant profondément.) Monsieur le baron, j'ai l'honneur de me mettre à vos pieds.

Le baron rentre par la petite porte du parc.

SCÈNE III

LÉONARD, seul.

Ouf!... voilà un mauvais quart-d'heure! il est passé...; vite (prenant un livre) apprenons la leçon que je dois apprendre au petit... Bon! je l'entends... je lui apprendrai celle d'hier;

tant pis! il dormait hier pendant sa leçon : je ne veux pas la perdre.

Léonard cache les livres dans un buisson.

SCÈNE IV

LÉONARD, CHARLES.

CHARLES entre en sautillant et sans voir Léonard.

Vieux air du Zéphir.

Laissons
Les leçons,
Et passons
Aux chansons;
Tout est vert
Et couvert
De couleurs
Et de fleurs;

Laissons
Les leçons,
Et chassons
Aux pinsons;
Ici près,
Dans les prés
Où tout rit
Et fleurit,

L'allée
Est voilée,
La rose
Est éclose,
Tout rit
Et fleurit.
Laissons
Les leçons,

Et passons
Aux chansons ;
Tout est vert
Et couvert
De couleurs
Et de fleurs !

Laissons
Les pensums,
Le pain sec
Et le grec,
Et goûtons,
Et chantons
La gaîté
De l'été !

LÉONARD, à part et consterné.

Oh ! quelle éducation mon élève se donne !

CHARLES.

Tiens ! c'est vous, monsieur mon cornac !

LÉONARD, à part.

Je tremble... il va me mettre aux arrêts.

CHARLES.

Savez-vous que je m'ennuie comme un éperlan sur un marronnier ! et qu'un homme âgé de seize ans et demi, comme moi, ne peut pas vivre éternellement dans cette basse-cour en tête-à-tête avec un oison !

LÉONARD.

Monseigneur le baron, votre respectacle oncle, pourrait seul répondre à monseigneur son neveu. Moi, je suis payé pour obéir... Au reste, votre éducation est sur le point d'être terminée...

CHARLES.

Je ne sais rien du tout.

LÉONARD.

Ce n'est pas ma faute.

CHARLES.

Et mon oncle n'en sait pas plus que moi, et cela ne l'a pas empêché d'être mon oncle.

LÉONARD.

Si monseigneur daignait s'abaisser à vouloir bien apprendre quelque chose ce matin... un peu de mythologie et d'histoire romaine?

CHARLES.

Voyons, dépêchez-vous. (Tirant sa montre.) Je vous accorde dix minutes pour m'apprendre la mythologie et l'histoire. Il faut que je donne à manger à mes lapins, que je mette mes poissons rouges dans un autre bocal, et que je dresse un piége sur ma petite fenêtre pour prendre des hirondelles; vous voyez que je suis accablé d'occupations.

LÉONARD.

Oui... c'est ce que je dis à monseigneur votre oncle... le travail est pour M. Charles une véritable récréation.

CHARLES.

Allons, dépêchez-vous, il faut que j'aille travailler.

LÉONARD, cherchant dans sa mémoire; avec le ton du professeur.

« A Thèbes... » Monseigneur veut-il bien s'asseoir pendant la leçon?

CHARLES.

J'aime mieux me promener : asseyez-vous pour moi,

LÉONARD. (Il s'asseoit.) Sur le ton grave.

« A Thèbes... deux amants s'adoraient ; le jeune homme « s'appelait Pyrame, la jeune fille... Thisbé... » (A part.) J'ai failli oublier ce nom... Heureusement, ma femme avait une petite chienne qui... (Haut.) Mais, monseigneur, vous vous promenez trop loin, vous ne m'entendez pas.

CHARLES.

Allez toujours ; faites comme si je vous entendais.

LÉONARD.

« Un vieux mur séparait les deux amants ; Pyrame en arracha quelques pierres, et, au moyen de cette ruse de maçonnerie, il trompa ses parents et engagea de longues conversations avec Thisbé... »

CHARLES, qui a écouté avec attention.

Cela suffit... j'en sais suffisamment pour mon instruction.

LÉONARD.

Monseigneur, vous êtes étonnant !... Me permettrez-vous, selon les intentions de votre oncle, de vous enseigner quelque chose du grand philosophe, Jean-Jacques Rousseau ?

CHARLES.

Les philosophes m'ennuient, surtout les grands.

LÉONARD.

Mais celui-là est très-amusant, monseigneur.

CHARLES.

Allons, dépêchez-vous.

LÉONARD.

C'est une philosophie prise dans le *Devin du village*. (Il chante) :

Quand on sait aimer et plaire...

CHARLES, joyeux.

Tiens! c'est une chanson !

LÉONARD.

Mais M. Rousseau, de Genève, n'a fait que des chansons...

CHARLES.

Quel philosophe amusant!

LÉONARD.

Et comme il joue au domino!... Ceci est une leçon de chant; je la tiens de la bouche de M. d'Alembert, qui la chante au café Procope, à M. Gresset.

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.
Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

CHARLES.

C'est charmant! je l'ai apprise par cœur.

LÉONARD, à part.

Voilà la première fois que je lui apprends quelque chose!

CHARLES. Il chante.

Quand on sait aimer, etc.

Une bergère est une bien jolie chose, n'est-ce pas?

LÉONARD.

Tous les grands hommes du café Procope n'ont aimé que des bergères depuis le roi jusqu'au dernier berger de ce vil-

lage, toute la France perd la tête pour des bergères. J'ai connu au café Procope un officier, M. de Boufflers, sous lequel j'ai servi, qui chantait les bergeries, les agneaux, les chaumières, et habitait un château. J'ai connu aussi, dans le même établissement, un jeune homme, neveu de M. de Voltaire, M. de Florian, qui a aimé deux laitières du coin, Estelle et Galathée. Il s'en allait partout en disant :

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai rien dit de nouveau;
Ce n'est un secret que pour elle.

CHARLES.

Oh ! que c'est joli !... je le retiendrai... A propos !... cela me rappelle une autre bergère que me chantait ma nourrice :

Que ne suis-je la fougère
Où, dès l'aube d'un beau jour,
Vient reposer ma bergère,
Sous les ailes de l'amour !
Que ne suis-je la prairie
Où, dans le calme du soir,
Ma maîtresse tant chérie,
Ma bergère vient s'assoir !

LÉONARD.

Je vous le dis, monseigneur, comme le dit tout le café Procope, une femme qui n'est pas bergère n'est pas une femme : c'est une robe.

CHARLES.

Ah ! quelle bonne leçon vous m'avez donnée aujourd'hui !

LÉONARD, ému.

Cette reconnaissance me touche... mon devoir est de vous

apprendre tout ce que je sais... (A part.) Ce ne sera pas long.

CHARLES.

Mon maître, je suis si content de vous, que je vous permets d'aller vous promener.

LÉONARD.

Merci, généreux élève.

CHARLES.

Je vous donne un congé.

LÉONARD.

Long?

CHARLES.

Toute votre vie, si cela vous plaît; j'ai fini mon éducation.

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien...

Allons, que faites-vous ici? j'ai besoin d'être seul.

LÉONARD, à part.

Et moi aussi. (Haut.) Monseigneur, quand voulez-vous recevoir votre seconde leçon?

CHARLES.

Jamais.

LÉONARD.

Votre oncle me rend responsable, monseigneur élève. Ma place me donne douze cents livres...

CHARLES.

Eh bien, j'aime les bonnes raisons; vous me trouverez au retour de votre promenade... Cet excellent Léonard! quelle diable d'idée avez-vous eue de vous faire précepteur?

LÉONARD.

Cela ne m'arrivera plus, je vous en réponds.

Il sort.

SCÈNE V

CHARLES, seul.

O grand Jean-Jacques Rousseau ! toi que j'ai vu déjeuner au château de mon oncle ! toi qui as fait un livre pour bien élever les enfants, tu dois t'y connaître en bonne éducation ! Je sais aimer, je sais plaire, je n'ai plus besoin de rien. C'est toi qui l'as dit ! tu ne peux pas te tromper ! Allons, Pyrame ! à ton devoir ! (Il s'approche du mur de la ferme et appelle Marguerite.) Marguerite ! Marguerite ! Thisbé !... Elle ne m'entend pas !... Une idée !... Oh ! que la mythologie est une belle science ! Un jeune homme sans éducation serait fort embarrassé à ma place... Imitons Pyrame ; démolissons ce vieux mur qui me cache ma Thisbé.

Il arrache les pierres.

AIR : *Travaillons.*

Arrachons,
Détachons,
En un moment,
Pierre et ciment.
Renversons,
Dispersons
Ce mur
Déjà bien mûr.
Arrachons,
Détachons
En un moment,
Pierre et ciment.
Jusqu'au bout,
Cassons tout.

J'ai fait mon devoir !... (Marguerite paraît sur la brèche; Charles l'entraîne à lui.) C'est moi, belle Marguerite ! ma bergère !

SCÈNE VI

CHALES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu ! vous avez démoli ma maison !

CHARLES.

Je la ferai raccommoder. Et d'ailleurs, cette vieille maison dépend du château ; elle m'appartient. Je suis riche, unique héritier de mon père. J'ai cent mille écus de rente !

MARGUERITE.

C'est bon à partager.

CHARLES.

En veux-tu la moitié ?

MARGUERITE.

Dame ? ce n'est pas de refus. M. Léonard sera content de cette dot. Il ne m'épouse pas parce que je n'ai rien. Quand j'aurai la moitié de votre fortune, il m'épousera ; et nous irons à Paris, nous promener en carrosse avec des robes à grands ramages, et des paniers Pompadour, et...

CHARLES.

Mais tu es une fausse bergère, une bergère de tapisserie ! Où diable as-tu appris tout cela ?

MARGUERITE.

En concourant au prix de vertu, au café Procope, où je servais le chocolat aux philosophes, qui me faisaient asseoir

sur leurs genoux et m'offraient des grains de sucre ou des quatrains ; mais j'aimais mieux le sucre.

CHARLES.

Alors tu as reçu une éducation de ville ?

MARGUERITE.

Une éducation de faubourg Saint-Germain. J'ai passé mon enfance sur les genoux de M. Rousseau, de M. d'Alembert, de M. Diderot, de toute l'encyclopédie. C'est moi qui ai fait l'éducation de M. Léonard, mon tuteur. Je sais, à mon âge, tout ce qu'une jeune fille doit savoir.

CHARLES.

Savez-vous que je vous aime ?

MARGUERITE.

Oui.

CHARLES.

Savez-vous que je veux vous embrasser pour la première fois ?

MARGUERITE.

Oui ; et je sais aussi qu'une jeune fille qui accorde la moindre chose est perdue. C'est ce que m'a appris M. de Florian :

Un jour, dans le café Procope,
Florian, auteur qui me plaît,
Et fait des fables comme Ésope,
Me dit, dans un charmant couplet :
Si le cœur bat, la vertu glisse ;
Tout péril nous séduit d'abord ;
Quand on met un pied sur le bord,
On est au fond du précipice

CHARLES.

Ah ! voilà ce que dit M de Florian ! Eh bien, cela m'est égal ! je veux me précipiter, moi !

MARGUERITE.

Mais vous êtes un enfant ! attendez donc d'être un homme pour faire des bêtises.

CHARLES.

Moi, un enfant ! Jamais un homme ne reçut une pareille insulte. Mais je te pardonne, Marguerite, tu es une femme, et mon maître d'escrime me pardonnera mon pardon.

Air très-connu.

Je suis un homme,
Et voici comme
Je puis prouver que j'ai plus de vingt ans ;
Parmi les roses,
Quand tu te poses,
A ta fenêtre, où, le soir, je t'attends,
Je sens la flamme
Que donne à l'âme
Ton doux regard, dans un jour de printemps ;
Puis je soupire,
Car je désire
Ce que l'amour fait aimer en tout temps.

Quand tu parais, autour de moi tout brille ;
Quand je te perds, il fait sombre à midi.
Je sens qu'alors, devant la jeune fille,
L'enfant d'hier dans une heure a grandi.

En ton absence,
En ta présence,
Je suis ému par des troubles charmants ;
Et je soupçonne
Que l'amour donne
Dix ans de plus à l'âge des amants.

MARGUERITE.

Mais, monseigneur, y songez-vous? je ne suis rien; regar-moi avec mes pauvres habits de...

CHARLES.

Tu es une bergère; tu es la femme à la mode, la femme de toutes les chansons, de tous les vers, de tous les amours.

MARGUERITE.

Ce sont les bergères qui ont fait courir ce bruit.

CHARLES.

Pas du tout, ce sont les rois. Je connais l'histoire. Quand j'étais tout petit, mon père m'a conduit à la cour, et j'ai vu Trianon et Versailles tout tapissés de bergères et de moutons. La bergerie est une passion fort naturelle. Rois, nobles, vilains ou philosophes, nous avons tous été nourris avec du lait, au berceau, et le goût nous en reste aux lèvres toute la vie. Voilà, pourquoi, aujourd'hui, tout le royaume de France se fait berger.

MARGUERITE.

Monseigneur, vous êtes jeune, mais vous êtes déjà fin comme un petit renard. Vous voulez m'enjoler. Eh bien, je suis votre humble servante, cherchez ailleurs.

Fausse sortie.

CHARLES, courant à elle et essayant de l'embrasser.

Ma petite vassale, je connais mes droits de seigneur.

MARGUERITE, résistant.

Finissez, monsieur...

CHARLES.

Eh bien, laisse-moi commencer?

MARGUERITE.

Non.

CHARLES.

Mais je te dis que je t'aime ; tu es la première femme qu'on m'a permis de voir.

MARGUERITE.

Comme c'est galant, ce que vous me dites là ?

CHARLES, courant à elle.

Oh ! tu ne sortiras pas !

MARGUERITE, se débattant.

Je vais crier au secours !

La petite porte du parc s'ouvre et le baron paraît

Fausse sortie.

SCÈNE VII

LE BARON, MARGUERITE, CHARLES.

LE BARON, à Marguerite qui s'en va.

Restez, petite, restez... Je vous dis de ne pas sortir, entendez-vous ?... Mon neveu, ne soyez pas si timide, et venez embrasser votre oncle. (Montrant Marguerite.) C'est celle-là que tu as choisie ? hein ?

CHARLES, les yeux baissés, d'une voix émue.

Oui, mon oncle.

LE BARON.

Est-elle suffisamment stupide ?

CHARLES.

Elle concourt pour le prix de vertu.

LE BARON

C'est ce qu'il te faut.

CHARLES.

Que vous êtes bon, mon cher oncle!

LE BARON, avec mystère.

La cérémonie va commencer... Toutes les portes sont-elles bien fermées?

CHARLES.

Comme toujours; on ne les ouvre jamais.

LE BARON.

Parfait!... Et le savant M. Léonard, pourquoi n'est-il pas ici?

CHARLES, appelant.

Monsieur Léonard? monsieur Léonard?... (Au Baron.) Il va venir, c'est l'heure de ma seconde leçon.

LE BARON.

Et toujours quatre leçons par jour?

CHARLES.

Quatre au moins.

LE BARON.

A-t-il touché un mot de M. Rousseau, de Genève, ce matin?

CHARLES.

Toute la leçon a roulé sur lui.

LE BARON.

Parfait!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LÉONARD.

LÉONARD, à part, en entrant.

Marguerite, ici! Je suis perdu!

LE BARON.

Approchez, flambeau de la science.

Air connu.

Pour célébrer ces fiançailles,
Vous êtes trois, ni plus, ni moins,
Et mes aïeux, morts à Versailles,
Seront ici nos seuls témoins.
Je crains les bouches mal fermées
Et je n'emmène sur mes pas
Que six ombres bien embaumées,
Seuls témoins qui ne parlent pas.

(A voix basse.) Je vous quitte un instant, et je rentre pour tout terminer...

Il ouvre la petite porte du parc, et sort.

SCÈNE IX

MARGUERITE, LÉONARD, CHARLES.

LÉONARD, à Marguerite.

Allons, sauve-toi, petite niaise.

CHARLES, la retenant.

Pas du tout! Vous n'avez donc pas compris? On va nous fiancer.

LÉONARD.

Bah !

CHARLES.

O bonheur ! on me fiance aujourd'hui, et je me marie après-demain ! (Il embrasse Marguerite.) Dieu ! que c'est doux, une femme ! une bergère !

LÉONARD.

Holà ! monseigneur ! respectez le bien d'autrui.

CHARLES.

Mon éducation est finie ! je suis un homme.

LÉONARD.

Et toi, grande niaise, tu ne te défends pas ?

MARGUERITE.

Monseigneur le baron m'a défendu de me défendre.

LÉONARD.

Comme un plomb, je tombe des nues !

CHARLES.

Oh ! je ne vous ramasse pas.

La petite porte du parc s'ouvre. — Le baron entre mystérieusement ; il est suivi d'une Cauchoise qui porte un petit enfant enveloppé de mousseline.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE BARON, LA CAUCHOISE.

LÉONARD, à part.

Ah ! le voilà découvert, ce secret horrible ! comme dit M. Ducis... il y a un enfant sous cloche !

LE BARON, à Marguerite.

Mademoiselle, prenez dans vos bras la haute et puissante demoiselle Yolande de Frontezac... Prenez donc, vous dis-je! et ne la laissez pas tomber. A cet âge, on se casse comme du verre.

CHARLES.

Que diable signifie tout ceci?

LÉONARD, à part.

Je continue à tomber de la lune.

LE BARON, d'un ton solennel.

Chevalier Charles Desgraffins, je vous fiance à mademoiselle Yolande de Frontezac, âgée de neuf mois six jours (tirant sa montre) et vingt-cinq minutes. Vous l'épouserez, en légigimes noces, le 8 juillet 1786, lorsqu'elle aura atteint quatorze ans révolus... Vous allez lui jurer serment de fidélité...

CHARLES.

A cette mioche?

LE BARON.

C'est votre femme; habituez-vous à parler d'elle avec respect... Levez la main et jurez.

CHARLES, levant la main; haut.

Je jure... (bas) que je ne comprends rien à tout cela.

LE BARON, à Marguerite.

Vous, mademoiselle Marguerite, comme marraine babillarde... je me sers du mot consacré; vous jurez serment de fidélité au chevalier Charles Desgraffins.

MARGUERITE, à part.

Volontiers... (Haut.) Je jure d'être fidèle au chevalier Charles.

LE BARON.

Parfait!... Maintenant, mon neveu, donnez à mademoiselle Yolande le baiser des fiançailles... (Se retournant vers Léonard.) Que pensez-vous de cette céremonie?

LÉONARD.

Elle est magnifique!

Pendant ces derniers mots, Charles embrasse trois fois Marguerite.

LE BARON.

Ce mariage assure dans ma noble maison l'héritage des Frontezac, et met en mes mains l'usufruit des biens patrimoniaux pendant quatorze ans. Est-ce adroit, cela?

LÉONARD.

Monseigneur, permettez-moi de vous admirer.

LE BARON, se posant.

Dépêchez-vous; il faut que je rentre.

LÉONARD.

C'est fait.

LE BARON.

Charles, avez-vous donné le baiser des fiançailles?... La marraine babillarde est tenue de rendre le baiser au fiancé... (A part.) Allons, Charles, fais un effort; résigne-toi à te laisser embrasser par une villageoise stupide. La céremonie l'exige.

CHARLES.

Je me résigne.

Marguerite embrasse Charles.

LE BARON.

Charles, employez ces quatorze ans à apprendre vos devoirs de mari et de père.

CHARLES.

Je vais commencer ce soir.

Le baron fait un signe à la Cauchoise, qui reprend l'enfant.

LE BARON. Il sort d'un pas solennel, en chantant.

Air du Menuet d'Exaudet.

Fiançons
Les garçons
Et les filles ;
Au berceau, marions-les,
Qu'ils soient beaux ou qu'ils soient laids,
Dans les nobles familles.

Chantez avec moi cet antique refrain des fiançailles.

On chante en chœur, en accompagnant le baron.

LÉONARD, prenant Marguerite par le bras et l'entraînant.

Petite sotte, rentrez maintenant.

SCÈNE X

CHARLES, seul.

Oui, compte là-dessus, cher oncle ! je vais attendre quatorze ans pour prendre femme ! Pas quatorze jours ! quatorze heures, quatorze minutes ! J'ai mordu au fruit, tant pis !... Entrons dans ce bosquet pour être seul et réfléchir... (Il s'assied et heurte ses pieds contre des livres.) Une bibliothèque cachée !... que signifie ?... (Il prend un livre et l'ouvre à l'indication d'un long signet blanc.) C'est l'écriture de Léonard... (Il lit.) *Leçon d'histoire de jeudi* 22... Aujourd'hui... bon ! en voilà un de fort ! il apprend ma leçon pour me l'apprendre !... Voyons, que devait-il me seriner aujourd'hui... 22... (Il lit.) « Ce grand roi Romulus montra de grandes vertus... » Ah !

voyons les grandes vertus qu'il montra... (Il lit.) « N'ayant pas de femmes dans sa ville de Rome... » comme moi dans cette basse-cour... (Il lit) « il invita les femmes voisines à des jeux, et les enleva... » Quel grand roi !... Voilà encore une leçon qui me servira !... Avec la mythologie, la philosophie et l'histoire, on apprend toujours ce qu'il faut faire, quand on est dans l'embarras... (Il met le livre dans sa poche et appelle) : Monsieur Léonard ? monsieur Léonard ?

SCÈNE XII

LÉONARD, CHARLES.

LÉONARD.

Me voici ! me voici ! monseigneur... je vais vous donner votre leçon d'histoire...

CHARLES.

C'est donné... Monsieur Léonard, quel jeu avez-vous dans votre maison ?

LÉONARD.

Je n'ai que le jeu de l'oie.

CHARLES.

Mademoiselle Marguerite aime-t-elle ce jeu ?

LÉONARD.

Oui, monseigneur ; elle le joue même très-bien.

CHARLES.

Allez lui dire que je l'invite à ce jeu...

LÉONARD.

Mais...

CHARLES, tirant le livre de sa poche.

Vous connaissez ce livre ?

LÉONARD, épouvanté.

Un livre égaré...

CHARLES.

Voilà mon professeur, et je mets mon professeur dans ma poche... mon oncle ne le verra pas... Allez dire à ma voisine, à ma Sabine que je l'invite à un jeu... Et vite ! les quatorze minutes vont finir...

Léonard se résigne en voyant reparaître le livre, et rentre.

SCÈNE XII

CHARLES, seul.

On ne dira pas que je choisis mal mes modèles. Pyrame et Thisbé, — Florian, — Jean-Jacques Rousseau, et Romulus... Mon éducation est complète.

SCÈNE XIII

MARGUERITE LÉONARD, CHARLES.

LÉONARD. Il tient un jeu de l'oie.

Oui, Marguerite, mon noble élève te fait l'honneur de t'inviter à une partie d'oie.

MARGUERITE.

Merci, monseigneur ; j'aime mieux çà que de jouer avec les canards dans ma basse-cour.

CHARLES.

Je vais m'amuser comme un roi... Monsieur Léonard, préparez le jeu, là sur cette table...

LÉONARD.

Vous savez, monseigneur, que ce jeu est renouvelé des Grecs?

CHARLES.

Et moi, je vais le renouveler des Romains... Attention ! (Léonard s'asseoit du côté du bosquet et déploie le jeu.) Tenez, monsieur Léonard, voilà la leçon que vous deviez m'apprendre ce matin. (Il ouvre le livre et le remet à Léonard, qui reste consterné et lit; à Marguerite.) Viens, ma fiancée; viens, ma bergère ; viens, ma Thisbé; tu m'as juré d'être fidèle, je t'enlève, selon les principes de l'éducation romaine

MARGUERITE, se jetant aux genoux de Charles.

Grâce, monseigneur ! ne m'enlevez pas ! La force vous manquerait.

CHARLES, se mettant à genoux devant Marguerite.

Eh bien, suis-moi. Ce sera plus aisé; Marguerite, je t'en conjure, je...

La porte du parc s'ouvre. — Le baron paraît, et reste immobile et les bras levés.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE BARON.

CHARLES, se levant.

Eh bien, mon oncle, vous arrivez à propos.

LE BARON.

Comment ! monsieur mon neveu, cinq minutes après vos fiançailles, vous prenez une position suspecte devant une femme ! Et que dirait mademoiselle Yolande, votre noble

fiancée, si elle vous voyait aux pieds d'une rivale de basse-cour?

CHARLES.

Ma fiancée déjeune de sa nourrice en ce moment.

LE BARON.

Mon neveu ! parlez avec plus de respect de la dernière rejetonne de la maison de Frontezac!

CHARLES.

Mon oncle, je connais, quoique très-jeune, nos affaires de famille, et si vous me contrariez dans mes amours, je vais en Amérique avec M. de la Fayette, je me fais tuer, et je vous deshérite dans mon testament.

LE BARON, à part.

Il le ferait comme il le dit, ce petit démon! (Haut.) N'importe ! vous ferez ce que vous voudrez, mais je défendrai, moi, jusqu'au bout, l'honneur de notre illustre maison. Vous rentrerez au château, à l'instant même, et vous ne parlerez plus qu'à des bergères peintes, à des villageoises de porcelaine, à des paysanes de carton.

LÉONARD, à part.

Je respire

CHARLES.

J'irai en Amérique, pays d'égalité.

LE BARON.

Seul?...

CHARLES.

Avec Marguerite... Lisez l'histoire romaine, mon oncle. Vous verrez que Romulus...

LE BARON l'interrompant.

Romulus obéissait à son oncle.

CHARLES.

Les oncles n'étaient pas inventés, de son temps. Il n'y avait que des neveux; et ils enlevaient des bergères pour les épouser.

LÉONARD, à part, avec un gémissement.

Il y tient! je suis perdu! je suis mort! Adieu, ma belle Marguerite!

CHARLES, se retournant.

Monsieur Léonard! Ah! mon Dieu! il se trouve mal.

MARGUERITE.

Ce pauvre homme! il m'aime trop!

LE BARON, à Charles.

Vous désespérez un tuteur qui est une des lumières de la science.

LÉONARD, présentant un livre au baron, et d'une voix éteinte.

Je n'ai pas... la force... de donner à M. Charles... ma... dernière leçon d'histoire romaine... La voilà, monsieur le baron... lisez-là.

LE BARON, lisant.

« Une femme était au pouvoir du grand Scipion... et cet illustre général la rendit à son mari, avec une générosité qui a été célébrée par les poètes, les peintres et les historiens. Ce trait de noblesse passera jusqu'à la dernière des postérités... » O Scipion! j'achèterai la gravure qui a immortalisé ta sublime vertu. Dieu! que cela est beau! A sa place, j'en aurais fait autant. Il est si doux de rester garçon!

CHARLES.

J'ai une idée...

LE BARON.

Voyons l'idée?

CHARLES.

Si je commençais ma vie par une action sublime ?

LE BARON.

Je la fais graver à mes frais par Lejay, place Dauphine, qui a gravé Scipion.

CHARLES.

Mademoiselle Marguerite, approchez... Monsieur Léonard levez-vous... Soyez unis... il y a deux Scipions... Je me marierai dans quatorze ans.

LE BARON.

C'est superbe !... Embrasse-moi, Charles... et vous tombez aux genoux de Scipion II, pour faire tableau.

CHARLES.

L'histoire a corrigé l'histoire... Monsieur Léonard, vous avez très-bien fini mon éducation. Je vous donne une pension de trois cents pistoles, mais je ferai élever vos enfants par le précepteur des miens.

LÉONARD.

Mille grâces, chevalier Scipion l'Africain.

LE BARON, à Marguerite.

Jurez d'être fidèle à ce soleil d'instruction, votre mari.

MARGUERITE.

C'est le second serment d'aujourd'hui ?

LE BARON.

C'est égal, mademoiselle ; habituez-vous de bonne heure à prêter des serments de fidélité.

M. ROUSSEAU

COMÉDIE EN UN ACTE.

Jouée dans le salon de la princesse Czertwertynska, à Bade.

PERSONNAGES.

LE COMTE HENRI DE NOYON.

LA COMTESSE LOUISE, sa femme.

AGATHE, camériste.

M. ROUSSEAU, vagabond, pris pour J.-J. Rousseau.

La scène est à Franconville, près Montmorency, en 1778.

La femme qui a lu ce livre est perdue.

J.-J. ROUSSEAU, préface de *la Nouvelle Héloïse.*

M. ROUSSEAU

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, AGATHE.

LOUISE.

Agathe, as-tu replacé les livres sur le bureau de mon mari?

AGATHE.

Oui, madame la comtesse.

LOUISE.

Et tu les as lus?

AGATHE.

Comment aurais-je pu résister à la tentation!

LOUISE.

Mais l'auteur, M. Rousseau, dans sa préface, défend aux femmes de lire cet ouvrage.

AGATHE.

Voilà pourquoi je l'ai lu. Si M. Rousseau ne veut pas qu'on lise ses livres, il ne doit pas les imprimer.

LOUISE, à part.

Ah! ce maudit ouvrage fera mon malheur!... Agathe, tu prends dans la maison des libertés qui sont peu de mon goût!

AGATHE.

Pardonnez-moi, madame, ce sont des habitudes de couvent; je me corrigerai. Nous avons été élevées ensemble au couvent des Ursulines de Vaugirard. Vous étiez simple pensionnaire. J'avais un grade de plus, j'étais sœur novice et je pouvais devenir abbesse avec des protections. Et voilà qu'un beau jour il plaît à Monsieur de Paris de fermer le couvent et de faire semer du sel dans le jardin. Me voilà ruinée! je tombe sur le pavé de Vaugirard. Votre belle main daigne me ramasser, et vous me nommez votre dame de compagnie. Cette haute dignité ne peut me faire oublier, après dix mois, mon ambition d'abbesse, et si ma parole est quelquefois un peu légère, c'est que je me crois encore votre supérieure en herbe, dans notre couvent.

LOUISE.

Ah! ce maudit couvent! Quels souvenirs il m'a laissés!

AGATHE.

Des souvenirs charmants!

LOUISE.

Affreux! Une supérieure triste comme un saule pleureur, vieille comme le pont Neuf, et qui nous défendait de parler même au parloir, où on ne recevait que les femmes.

AGATHE.

Aussi les cousins, les parents, les fiancés des jeunes pensionnaires se sont bien vengés.

LOUISE.

Oui! Une vengeance qui a fait tomber sur nous, pauvres innocentes, toutes les histoires calomnieuses inventées par le faubourg Saint-Germain, à tel point qu'il ne nous est pas permis de dire que nous étions du couvent des Ursulines. Une

femme est bien malheureuse d'avoir quelque chose à cacher quand elle est sans reproche.

AGATHE.

Ah! Voilà une nuance de délicatesse qui vous honore, mais que je ne comprends pas.

LOUISE.

Parce que tu ne connais pas mon mari.

AGATHE.

Après dix mois de mariage, vous le connaissez déjà, vous?

LOUISE.

D'abord, je sais qu'il m'aime...

AGATHE.

Ah!

LOUISE.

Cela paraît te surprendre?

AGATHE.

Moi!... Oh! non. J'ai dit Ah! parce qu'il faut toujours dire quelque chose dans une conversation à deux.

LOUISE.

Oui... il m'aime... comme je veux être aimée... Malheureusement...

AGATHE.

Ah! Il y a un malheureusement!

LOUISE.

Il est jaloux.

AGATHE, ému.

Déjà!

LOUISE.

Depuis dix mois.

AGATHE.

Depuis le jour des noces?

LOUISE.

Avant.

AGATHE.

Mais vous n'aviez pas de cousin?

LOUISE.

Mon mari est dévoré de la pire des jalousies, la jalousie du passé!

AGATHE.

Il aime le luxe en toute chose, je le reconnais bien là.

LOUISE.

Et s'il entendait parler du couvent des Ursulines...

AGATHE.

Eh bien, c'est la plus innocente histoire du monde. Tous ces jeunes gens, frères, cousins ou fiancés, ont voulu se venger de la supérieure, et de son parloir muet...

LOUISE.

Destiné à des femmes...

AGATHE.

Et ils ont pris d'assaut le jardin, à neuf heures du soir, pour donner un bal et un souper, comme faisaient leurs pères, sous la Régence...

LOUISE.

Et les colombes effrayées se sont envolées vers le colombier...

AGATHE.

Comme ne faisaient pas leurs mères...

LOUISE.

Il n'est resté au jardin que les vautours...

AGATHE.

Qui ont bu du champagne, comme des mousquetaires... Je n'ai qu'une chose à me reprocher...

LOUISE.

Moi aussi.

AGATHE.

Un rien...

LOUISE.

Moins que cela.

AGATHE.

Après cette orgie de vautours garçons, la curiosité d'Ève m'a poussée vers une banquette du jardin, où j'ai vu un bon bourgeois ivre qui dormait, et qui s'est tout à coup réveillé en sursaut parce qu'une forte pluie est venue mettre de l'eau dans son vin.

LOUISE.

Moi, j'ai entr'ouvert la lucarne d'une salle basse, et comme je penchais mon oreille pour écouter, une bouche invisible a effleuré ma joue...

AGATHE.

Un bec de vautour.

LOUISE.

Et j'ai refermé la lucarne...

AGATHE.

Sans demander *bis*.

LOUISE.

Tu connaissais l'histoire...

AGATHE.

Ah! voilà deux beaux crimes, en vérité! Si le siècle de Louis XV n'avait que cela sur la conscience, il irait droit en paradis.

LOUISE.

Ah! Si tu connaissais mon mari! et si tu savais qu'il a des doutes déjà... et que ce maudit livre, *la Nouvelle Héloïse*, va réveiller des soupçons...

AGATHE.

Comment!... M. Rousseau, qui loge là-haut, perché à Montmorency, a mis l'histoire du couvent des Ursulines dans son roman qu'il défend de lire au lecteur?

LOUISE.

Il me semble qu'il y a une allusion.

AGATHE.

Ah! J'ai sauté la page probablement. On lit si mal un livre défendu; c'est une pomme volée chez le voisin, on en laisse la moitié.

LOUISE.

Chut! mon mari.

SCÈNE II

LOUISE, AGATHE, LE COMTE HENRI.

LE COMTE.

Bonjour, ma toute belle. (Il embrasse Louise.) J'avais hâte de rentrer dans mon ermitage de Franconville. Mon Dieu! que Paris est loin!

LOUISE.

As-tu fait un bon voyage?

LE COMTE.

De Paris à Saint-Gratien le voyage n'a pas été mauvais. Les chanoines de Saint-Denis entretiennent assez bien la route, avec notre argent; mais après Saint-Gratien il n'y a plus de chanoines, et mon carrosse a versé trois fois dans les ornières... Oh! ne t'effraie pas, cher ange! je n'ai pas une égratignure. En voyage il faut toujours verser au moins une fois.

LOUISE.

Maintenant, tu n'as plus d'affaires à Paris et tu ne quitteras pas Franconville de tout l'été.

LE COMTE.

C'est convenu, mon ange. J'ai acheté cette maison il y a huit jours et je vais donner tous mes soins à l'embellissement de ma nouvelle propriété. J'attends de Montmorency les ouvriers qui doivent nous faire un mur de clôture... Je veux être chez moi et dérober notre bonheur à l'œil des passants...

LOUISE, minaudant.

Il y a toujours un peu de jalousie dans ce mur de clôture, et...

LE COMTE.

Méchante!...

AGATHE, qui a écouté du fond.

Monsieur, voilà un passant qui ne passe pas; il est arrêté dans votre jardin et ressemble à un espion comme deux malfaiteurs.

LE COMTE, courant à la fenêtre.

Tiens! vois, mon ange, si mon mur de clôture est nécessaire... (Appelant au dehors) Que demandez-vous, monsieur?... Eh!... là bas...

AGATHE.

C'est un ravageur de jardins.

LE COMTE, prêtant l'oreille au dehors.

Je n'entends pas ce qu'il me dit... (Criant au dehors.) Parlez plus haut.

AGATHE.

Je vais le chasser. Je n'ai pas peur, moi.

LE COMTE, regardant la table servie.

Tu m'attendais donc pour déjeuner, ma toute chérie?

LOUISE.

Tu le vois.

LE COMTE, sonnant.

Le voyage m'a mis en appétit... (Au domestique qui entre.) Servez... Comprend-on qu'il n'y ait pas une seule auberge entre Paris et Franconville? On peut mourir de faim en route...

SCÈNE III

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, très-émue.

Ce n'est pas un malfaiteur, c'est un botaniste.

LE COMTE.

Tu es bien émue... Un botaniste te fait peur?

AGATHE, s'efforçant de sourire.

Oh!... non... Je suis émue parce que je suis venue en toute hâte vous... dire... que... nous n'avons rien à craindre... C'est un homme qui entre dans tous les jardins ouverts pour herboriser... et il vient vous demander la permission de cueillir une pervenche...

LE COMTE.

Une pervenche!... Serait-ce...? T'a-t-il dit son nom?

AGATHE, embarrassée.

Non... oui... J'ai tant couru... Attendez, que je cherche... Il se nomme... M. Ri... Ress... Rouss...

LE COMTE.

Rousseau?

AGATHE.

Oui...

LE COMTE.

Notre illustre voisin de Montmorency!... Oh! je cours au-devant de ce grand homme qui m'honore de sa visite.

Il sort.

SCÈNE IV

LOUISE, AGATHE.

AGATHE.

Je l'ai reconnu...

LOUISE.

Qui?

AGATHE.

Le petit bourgeois du jardin des Ursulines.

LOUISE.

C'est M. Rousseau.

AGATHE.

Il paraît que cet homme a la manie d'entrer dans tous les jardins pour herboriser dès qu'il trouve une brèche ouverte.

LOUISE.

T'a-t-il reconnu?

AGATHE.

Je crois que oui.

LOUISE.

Et s'il m'a vue aussi, et s'il me reconnaît... Ah! mon Dieu! Je suis perdue!

AGATHE.

Nous sommes perdues. Voyez ce que fait cet abominable hasard!

LOUISE.

Soyons très-polies envers lui... Le voici.

SCÈNE V

LOUISE, AGATHE, LE COMTE, M. ROUSSEAU.

LE COMTE.

Louise, j'ai l'honneur de te présenter à M. Rousse u.

M. ROUSSEAU, faisant un mouvement de surprise.

Il me semble que j'ai vu madame quelque part... Oui... Attendez...

AGATHE, intervenant.

Madame est servie...

LE COMTE.

Cependant madame n'est jamais allée dans le monde; je l'ai épousée au sortir du couvent...

LOUISE, se remettant de son émotion.

Du couvent de la Visitation... Monsieur Rousseau nous fera-t-il l'honneur de déjeuner avec nous?

M. ROUSSEAU, réfléchissant.

Je ne suis entré que dans un seul couvent... et encore dans le jardin... Des jeunes gens m'avaient invité...

LOUISE.

Nous vous invitons aussi, mon mari et moi, et...

AGATHE.

Le couvert de M. Rousseau est mis.

LE COMTE, à part.

Louise est bien émue... Il y a un mystère là-dessous.

LOUISE, s'asseyant et désignant sa place à M. Rousseau.

Un déjeuner sans façon; nous ne sommes pas encore installés (M. Rousseau et le comte se placent à la droite et à la gauche de Louise.). Monsieur Rousseau, je suis honteuse de l'avouer, mais je ne connais de vos œuvres que le *Devin du Village*.

M. ROUSSEAU, stupéfait.

Ah! (A part.) On me prend pour J.-J. Rousseau.

LE COMTE, s'asseyant.

Cela vous étonne, je comprends; les femmes ne doivent pas tout lire... Surtout... vous savez...

M. ROUSSEAU.

Oh! .. Si elles lisaient tout!...

LOUISE.

On dit que vous êtes très-sobre, monsieur Rousseau.

M. ROUSSEAU.

Oui... assez sobre . excepté quand l'appétit me travaille... comme ce matin.

LOUISE.

L'air de Montmorency est très-bon, n'est-ce pas?

M. ROUSSEAU, mangeant gloutonnement.

Vous voyez, madame, que je fais honneur à votre déjeuner...

LOUISE.

Une autre fois nous vous traiterons mieux, car nous espérons bien vous revoir souvent, nous sommes si voisins.

LE COMTE.

Quand vous descendrez de votre ermitage.

M. ROUSSEAU, à part.

Bon! Ils me prennent pour un ermite à présent!

LE COMTE.

Vous savez que vous avez toujours votre couvert mis dans cette maison. Nous allons faire bien des jaloux, car vous ne vous prodiguez pas.

M. ROUSSEAU.

Ah! quand on a de petites rentes, on ne peut pas trop se répandre.

LE COMTE.

A la honte de notre siècle, les œuvres du génie sont bien mal rétribuées. On dit que votre *Nouvelle Héloïse* ne vous a été payée que mille écus. Est-ce vrai?... (M. Rousseau arrête la fourchette sur ses lèvres et regarde fixément le comte.). Pardon, monsieur Rousseau... J'ai commis une indiscrétion; je rétracte ma demande.

AGATHE, à part.

J'ai entendu dire que M. Rousseau était très-bête en conversation; j'en doutais, je le crois maintenant.

LE COMTE.

M. de Voltaire, lui, sait très-bien faire son commerce. Il gagne beaucoup avec la Hollande.

M. ROUSSEAU.

C'est que, voyez-vous, la Hollande... est un pays...

LE COMTE.

Riche.

M. ROUSSEAU.

Très-riche, et personne ne cultive mieux les fleurs que les Hollandais.

LE COMTE.

On voit dans vos ouvrages, monsieur Rousseau, que vous avez la passion de la botanique...

M. ROUSSEAU.

Oh!... (Fixant Louise.) C'est singulier comme madame ressemble à une femme...

LOUISE, se levant.

Monsieur Rousseau pourrait nous donner un bon conseil pour notre serre... où faut-il l'exposer?

M. ROUSSEAU, se levant.

Au midi, c'est la meilleure exposition.

LOUISE.

C'est ce que je pensais... Voulez-vous faire avec nous un tour de promenade au jardin?

LE COMTE.

Auparavant, je veux prouver à M. Rousseau combien il est estimé dans ma maison... Je suis à vous, dans l'instant.

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE COMTE.

LOUISE.

Monsieur Rousseau, je vous fais une prière...

M. ROUSSEAU.

A moi?

LOUISE.

Oui. Ne dites plus devant mon mari que vous croyez m'avoir vue quelque part.

M. ROUSSEAU.

Ah! je me souviens! C'est au couvent des Ursulines.

LOUISE, effrayée.

Chut!...

M. ROUSSEAU.

Mais vous me pardonnez ma hardiesse... Le vin d'Aï m'était monté à la tête, et vous étiez si jolie, dans cette lucarne du jardin, que j'osais vous embrasser.

LOUISE.

Comment! C'est vous!...

M. ROUSSEAU.

Oh! ce baiser, je l'ai encore sur les lèvres!... Tenez, madame, je vous obéirai, et je ne parlerai pas à votre mari des Ursulines, mais laissez-moi cueillir un second et dernier baiser...

LOUISE.

Mais vous ne parlerez plus...

M. ROUSSEAU.

Je le jure.

LOUISE, présentant sa joue.

Peut-on refuser si peu à un grand homme!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMTE, puis AGATHE.

LE COMTE, voyant M. Rousseau embrasser sa femme, pousse un cri et laisse tomber les œuvres de J.-J. Rousseau en dix volumes.

Monsieur Rousseau, est-ce ainsi que vous violez les lois de l'hospitalité? Et vous, madame, vous osez vous prêter à pareil attentat avec cette complaisance!

M. ROUSSEAU.

Voyons, voyons, ne vous fâchez pas... Madame pouvait-elle refuser si peu à un grand homme?

LE COMTE.

Ah! je reconnais bien là le noble orgueil de cet illustre philosophe! avec quel enthousiasme il parle de lui!.. (A part.) Au fait, il a raison : il lui est bien permis d'être l'écho de ses admirateurs... (Haut.) Monsieur Rousseau, je vous excuse pour les belles choses que vous avez écrites sur le fameux baiser de Clarens... Madame, allez nous attendre au jardin.

Louise et Agathe sortent.

SCÈNE VIII

LE COMTE, M. ROUSSEAU.

M. ROUSSEAU.

Permettez que je vous aide à ramasser vos bouquins...

LE COMTE.

Ce sont vos œuvres... toutes vos œuvres, reliées en veau... Tenez, voilà votre *Émile*... belle édition... avec les gravures de Lejay... place Dauphine.

M. ROUSSEAU.

Vis-à-vis le pont Neuf.

LE COMTE.

Voici votre *Contrat social*, qui vous élève au-dessus de Montesquieu.

M. ROUSSEAU.

Plus haut que Montmorency.

LE COMTE, riant.

Vous aimez la plaisanterie, quelquefois?

M. ROUSSEAU, riant.

Oui, après un bon déjeuner.

LE COMTE.

Vous viendrez donc tous les jours déjeuner avec nous quand vous herboriserez.

M. ROUSSEAU.

J'herborise tous les jours.

LE COMTE.

C'est charmant! Et on ose dire que chez vous le génie a exclu l'esprit!

M. ROUSSEAU.

Qui a osé dire cela?

LE COMTE.

Diderot.

M. ROUSSEAU.

Bah!

LE COMTE.

Et vous avez prodigué l'esprit dans votre lettre sur l'opéra. M. de Voltaire ne ferait pas mieux.

M. ROUSSEAU.

Croyez-vous ?

LE COMTE.

J'ose l'affirmer... Et à ce sujet je veux vous montrer mon exemplaire de votre *Nouvelle Héloïse*.

Il s'éloigne pour prendre deux livres sur une table.

M. ROUSSEAU, à part.

Il faut tenir bon ; du déjeuner j'arriverai au dîner et du dîner au logement. Bien vivre et ne rien faire, ça me va.

LE COMTE, tenant deux volumes.

La Nouvelle Héloïse! Voilà votre chef-d'œuvre ! Et vous n'avez vendu cela que mille écus !

M. ROUSSEAU.

Hélas !

LE COMTE, ouvrant un volume et lisant...

« *Mer terrible, mer profonde... La baleine a cédé à la force de l'impression...*

M. ROUSSEAU.

J'ai un parent qui allait à la pêche de la baleine, et c'est lui qui m'a donné ces détails... « *La baleine a cédé à...* »

LE COMTE.

Mais vous parlez de la baleine du corset de Julie...

M. ROUSSEAU.

Oui... je confondais avec... (A part.) J'ai dit une sottise.

LE COMTE, poussant un cri.

Que vois-je!

M. ROUSSEAU.

Que voyez-vous?

LE COMTE, montrant le livre.

Regardez... partout des cornes dans ce livre! dans votre *Héloïse!*... Ici une épingle accrochée à la page... la fameuse page qui commence par ces mots : « *Femmes, voulez-vous savoir si vous êtes aimées?*... » Que vois-je encore sur votre promenade si touchante... sur le lac? Des traces de larmes! On a pleuré sur ce passage... Monsieur Rousseau, je suis un homme perdu!... Et puis... veuillez bien respirer le parfum qui s'exhale de ce volume... (M. Rousseau met le livre sous son nez) le parfum de l'iris, n'est-ce pas?

M. ROUSSEAU.

Ah! quelle bonne odeur!

LE COMTE.

C'est ce parfum criminel dont vous parlez si éloquemment dans votre admirable chapitre qui commence par : « *Puissances du ciel!* »

Il se laisse tomber sur un fauteuil.

M. ROUSSEAU, à part.

Je ne comprends rien à ce qu'il veut dire; mais c'est égal, il faut dire comme lui. (Haut avec un soupir.) : *Puissances du ciel!*

LE COMTE, déclamant.

Vous m'aviez donné une âme pour la douleur!...

M. ROUSSEAU, imitant le ton.

Je vous avais donné une âme pour la douleur...

LE COMTE.

Que diable dites-vous là! Ce n'est pas vous qui m'avez donné une âme pour la douleur! Vous oubliez donc ce que vous écrivez?

M. ROUSSEAU, de plus en plus interdit.

C'est que... voyez... Je vous vois si agité... que...

LE COMTE.

Mais c'est vous qui m'agitez!... Ma femme est une femme perdue... elle a lu votre *Héloïse*... Ces épingles, ce parfum d'iris, ces cornes trahissent la criminelle curiosité de ma femme! Est-ce évident? dites.

M. ROUSSEAU.

C'est évident.

LE COMTE.

Cette lecture, vous l'avez dit, fera germer en elle des velléités coupables; vous avez vanté outre mesure les hommes bruns; vous avez exalté les charmes d'une voix de basse et d'une barbe noire... Est-ce vrai? Voulez-vous que je vous montre ce passage de votre *Héloïse*?... Le voici : « *On ne doit pas se mêler d'être un homme si on n'a pas une voix de basse, une barbe noire*, etc., etc. » Et vous mettez cette appréciation dans la bouche d'une femme...

M. ROUSSEAU.

Je le regrette bien.

LE COMTE.

Et moi je suis blond, j'ai une voix de haute-contre et je n'ai pas de barbe! Que vais-je devenir, monsieur Rousseau? Au premier brun que ma femme rencontrera dans le monde, je suis Wolmar... Entendez-vous? je suis Wolmar.

M. ROUSSEAU.

Vous êtes Wolmar.

LE COMTE.

Ah! vous en convenez!

M. ROUSSEAU.

Il le faut bien.

LE COMTE.

Vous voyez mon désespoir... Donnez-moi un remède; vous avez fait le mal, il faut le guérir.

M. ROUSSEAU, tressaillant de joie.

J'ai une idée!

LE COMTE.

Vous êtes un volcan d'idées, ô grand homme?

M. ROUSSEAU.

Une idée simple.

LE COMTE.

Elle doit être sublime!

M. ROUSSEAU.

Votre femme est perdue...

LE COMTE.

A jamais! Elle a lu votre *Héloïse*...

M. ROUSSEAU.

Ne la laissez jamais sortir de cette maison et installez-mo chez vous; je ne sortirai jamais et je garderai votre honneur comme si c'était le mien.

LE COMTE.

Quoi! homme illustre, vous vous condamneriez à...

M. ROUSSEAU.

Oui; j'herboriserai dans le jardin, sans perdre de vue la maison.

LE COMTE.

Et vos amis Diderot, d'Alembert?

M. ROUSSEAU.

Bah! je me moque bien de d'Alambert et de Diderot!

LE COMTE.

Et vos ouvrages?

M. ROUSSEAU.

Je n'en ferai plus; ils font le malheur des familles.

LE COMTE.

Ah! c'est ce que dit M. Fréron.

M. ROUSSEAU.

M. Fréron dit vrai.

LE COMTE, bas.

Et vos enfants?... (M. Rousseau fait un mouvement de surprise.) Il paraît que ce qu'on dit n'est pas une médisance.

M. ROUSSEAU, avec un soupir.

Ah!

LE COMTE.

Vous avez mis vos enfants à l'hôpital?

M. ROUSSEAU.

Que voulez vous? Il fallait bien les mettre quelque part.

LE COMTE.

Et votre femme, où l'avez-vous mise?

M. ROUSSEAU.

Avec mes enfants.

LE COMTE.

C'est donc chez vous un système de famille?

M. ROUSSEAU.

Ma femme avait lu votre *Héloïse*, et...

LE COMTE.

Je comprends tout.

M. ROUSSEAU, à part.

Il est bien heureux!

LE COMTE.

Vous pleurez?

M. ROUSSEAU.

Ne faites pas attention.

LE COMTE.

Excellent homme! il a la pudeur de la sensibilité!... Ainsi vous consentez à vous dévouer à mon bonheur...

M. ROUSSEAU.

Il y a longtemps que je cherche un asile pour vivre loin du monde et vivre heureux; telle est mon humble ambition.

LE COMTE.

L'hospitalité que vous offrait Saint-Lambert ne vous a donc pas convenu?

M. ROUSSEAU.

Non.

LE COMTE.

Pourquoi?

M. ROUSSEAU.

C'est que ce saint .. Eh bien... Vous... Ne m'en demandez pas davantage.

LE COMTE.

Je comprends.

M. ROUSSEAU.

Alors je n'insiste pas.

LE COMTE.

Et madame d'Houdetot?

M. ROUSSEAU.

Oh!... Voulez-vous m'obliger?

LE COMTE.

Oui, toujours.

M. ROUSSEAU.

Ne me parlez jamais de cette femme.

LE COMTE.

Je devine.

M. ROUSSEAU, à part.

Est-il fin! (Haut.) Maintenant, voyons... Quelle vie mènerons-nous ici, pour charmer notre captivité?

LE COMTE.

Une vie qui comblerait de joie les prisonniers de la Bastille! D'abord trois bons repas par jour...

M. ROUSSEAU.

Sans façon?

LE COMTE.

Avec façon.

M. ROUSSEAU.

J'aime mieux.

LE COMTE.

Le souper patriarchal... Soupez-vous?

M. ROUSSEAU.

Non, mais je souperai; j'aime la vie des patriarches.

LE COMTE.

Vous ferez de la musique avec ma femme.

M. ROUSSEAU.

Voulez-vous m'obliger encore?

LE COMTE.

Mais toujours.

M. ROUSSEAU.

Ne me parlez jamais musique.

LE COMTE.

J'ai compris... A cause de M. Rameau?

M. ROUSSEAU, montrant les œuvres de Rousseau.

Oui... Et maintenant, donnez-moi tous ces livres-là.

LE COMTE.

Vos ouvrages?...

M. ROUSSEAU.

Oui.

LE COMTE, ramassant tous les livres.

Pour les illustrer de votre signature?

M. ROUSSEAU, prenant les livres.

Pour les brûler, et on n'en parlera plus...

LE COMTE.

Mais l'Europe...

M. ROUSSEAU.

L'Europe n'est pas dans cette maison... Je descends à la cuisine... y a-t-il du feu?

LE COMTE.

Toujours.

M. ROUSSEAU, à part.

Ce n'est pas comme dans la mienne... (Fausse sortie. Haut.) A quelle heure le dîner?

LE COMTE.

A midi.

M. ROUSSEAU.

C'est mon heure. (A part.) Quand je dîne.

Il sort.

SCÈNE IX

LE COMTE, seul.

C'est bien le grand homme, tel qu'il s'est dépeint lui-même! Je l'aurais reconnu entre cent mille s'il ne s'était pas nommé. Orgueilleux et modeste à la fois; parlant peu, mais mal; naïf, mais malin; un adorable mélange de génie et de bêtise; réglé dans son style comme un horloger de Genève, et concis dans sa conversation comme un philosophe grec...

SCÈNE X

LE COMTE, LOUISE.

LOUISE.

Tu m'as fait appeler, mon ami?

LE COMTE.

Qui vous a dit cela?

LOUISE.

M. Rousseau... Tu parais bien triste... qu'est-il donc arrivé de fâcheux?

LE COMTE.

Rien... Causons un instant.

Il s'asseoit et désigne un fauteuil à Louise.

LOUISE, à part.

Je suis perdue! Il sait tout.

LE COMTE.

Madame... Quelle est votre opinion sur les hommes?

LOUISE.

S'ils te ressemblent tous, ils sont charmants, et tous dignes d être aimés de leurs femmes.

LE COMTE.

Même les blonds?

LOUISE, se troublant.

Même... les...

LE COMTE.

Vous pâlissez; votre trouble vous trahit; la syllabe tremble sur vos lèvres... Vous avez cueilli le fruit défendu, vous avez dévoré le livre fatal de M. Rousseau!

LOUISE.

Mon ami, je te jure...

LE COMTE.

Ne jurez pas; n'ajoutez pas un crime au crime. J'ai des preuves accablantes entre les mains; le livre a gardé la trace

et le parfum de vos mains. Malheureuse femme! malheureux époux! Avouez... avouez au moins... Tenez, voilà les épingles que vous avez laissées; je les garde comme le trophée de votre déshonneur.

SCÈNE XI

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, se jetant aux pieds du comte.

Voici la seule coupable; c'est moi qui ai ouvert le livre défendu, madame est innocente! (Elle se lève.) Ces épingles sont à moi.

LE COMTE.

Mademoiselle, ce dévouement vous honore, mais je n'en suis pas dupe... Je ne croirai jamais qu'une simple camériste ait pris goût à un livre de haute philosophie...

AGATHE.

Ah! j'ai sauté à pieds joints sur la philosophie, je n'ai lu que les choses d'amour.

LE COMTE.

Prenez garde, je vais vous interroger...

AGATHE.

Interrogez. Je sais par cœur tous les passages dangereux.

LE COMTE, prenant Agathe à l'écart.

Parlez plus bas!... Quelle aventure avez-vous remarquée dans les bosquets de Clarens?

AGATHE.

C'est là que M. de Saint-Preux, un beau jeune homme

brun, a embrassé, en présence de mademoiselle Claire, mademoiselle Julie. Oh ! ce passage m'a fait battre le cœur.

LE COMTE, à part.

C'est bien cela... Qu'avez-vous remarqué dans la lettre du rendez-vous?

AGATHE.

Tout.

LE COMTE.

Citez ce qui vous a le plus frappé.

AGATHE, déclamant.

« *J'entends du bruit... Serait-ce ton barbare père? Je....* »

LE COMTE.

Assez... Agathe, vous êtes perdue...

AGATHE.

Ça m'est égal, j'ai trouvé un mari...

LE COMTE.

L'infortuné ! qu'il est à plaindre.

AGATHE.

Maintenant que le mal est fait, me permettrez-vous de relire encore une fois ce chef-d'œuvre de M. Rousseau?

LE COMTE.

Malheureuse !

AGATHE.

Mais on ne peut pas se perdre deux fois.

LE COMTE.

Silence ! Voilà pourtant comme serait ma femme si elle

avait... Ah! je lui dois une réparation!... (Sur un ton plein de douceur.) Louise... ma Louise chérie...

AGATHE, à part.

Un témoin est de trop dans les réconciliations entre mari et femme.

Elle sort.

SCÈNE XII

LE COMTE, LOUISE.

LOUISE, quittant sa broderie et se levant.

Mon ami.

LE COMTE.

Me pardonneras-tu mon injurieux soupçon?

LOUISE.

Ah! messieurs les jaloux, vous mériteriez bien d'avoir raison quand vous soupçonnez vos femmes!

LE COMTE.

Que veux-tu, mon ange! ce livre de M. Rousseau fait tant de ravages à Paris! Tiens, ta femme de chambre...

LOUISE.

Eh bien.

LE COMTE.

Tu ne peux plus la garder; elle ira se perdre ailleurs.

LOUISE.

Et tu crois donc que mes conseils et ma surveillance ne peuvent rien...

LE COMTE.

Non... Si j'étais femme, je douterais de l'avenir de mon honneur, malgré toute ma vertu d'homme.

LOUISE.

Mais qu'y a-t-il donc d'infernal dans ce livre?

LE COMTE.

Un poison sans contre-poison.

LOUISE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Réjouis-toi, mon ange; réjouis-toi d'avoir échappé à un péril qui a précipité dans le crime les âmes les plus pures du dix-huitième siècle! M. Rousseau lui-même est au désespoir, il me le disait tout à l'heure, ici; mais il est trop tard, le poison a été traduit en anglais, en allemand, en italien; l'Europe en masse est perdue, il n'y aura pas une seule vertu debout l'été prochain.

LOUISE.

Je vais faire un premier sermon à Agathe; c'est une bonne œuvre, n'est-ce pas? On ne saurait porter remède trop tôt.

LE COMTE.

Suis l'inspiration de ton cœur, mon ange, et fais un miracle si tu peux.

LOUISE.

Je pourrai.

Elle présente sa joue à son mari qui l'embrasse, et elle sort.

SCÈNE XIII

LE COMTE, seul.

Vain espoir! Cette pauvre Agathe est perdue sans retour. Ce livre la fait entrer à l'hospice des incurables de l'amour, comme la fille de Minos et de Pasiphaë; c'est la Phèdre des femmes de chambre.

SCÈNE XIV

LE COMTE, M. ROUSSEAU.

LE COMTE.

Eh bien, Brutus a-t-il immolé ses enfants?

M. ROUSSEAU, ébahi et ne comprenant pas.

Monsieur le comte, je vous fais compliment sur votre cuisine, elle est superbe; c'est une cuisine de roi.

LE COMTE.

C'est une chose fort nécessaire à la campagne.

M. ROUSSEAU.

Surtout quand on doit y vivre et mourir, comme nous allons faire pour sauver l'honneur de votre maison.

LE COMTE.

Ah! tout est changé depuis un quart d'heure; monsieur Rousseau, je suis heureux de vous rendre à votre liberté.

M. ROUSSEAU.

Bah!

LE COMTE.

Oui; toute surveillance est désormais inutile, elle serait une insulte à l'honnêteté de ma femme. Elle n'a jamais lu l'*Héloïse*, c'est sa femme de chambre qui a commis cette imprudence fatale, elle vient de m'en faire l'aveu; elle sait votre livre par cœur, et demain je l'envoie se perdre à Paris. . Vous paraissez contrarié, monsieur Rousseau?...

M. ROUSSEAU.

Moi... je suis surpris... et j'avais déjà arrangé ma petite existence... Non... Je suis contrarié de voir... que vous êtes si joyeux... lorsque...

LE COMTE.

Lorsque... Nous savons que vous vous exprimez avec difficulté...

M. ROUSSEAU.

Oui...

LE COMTE.

Vous qui écrivez si bien...

M. ROUSSEAU.

Oui, moi qui m'exprime...

LE COMTE.

Voulez-vous une plume et du papier pour...

M. ROUSSEAU, arrêtant le comte.

Non, c'est inutile... Voulez-vous que je vous dise crûment la chose?

LE COMTE.

Oui.

M. ROUSSEAU.

J'ai besoin de courage.

LE COMTE.

Soye courageux.

M. ROUSSEAU, à part.

Il faut que je vive, tant pis!

LE COMTE, ému.

Parlez donc.

M. ROUSSEAU, à part.

Vivons. (Haut.) Votre femme vous a trompé avant son mariage.

LE COMTE.

Qui vous l'a dit?

M. ROUSSEAU.

Je l'ai vu.

LE COMTE, hors de lui.

Où?

M. ROUSSEAU.

Dans le jardin du couvent des Ursulines. (Le comte se laisse tomber sur un fauteuil.—A part.) Il voulait me rendre maliberté... une liberté qui me fait mourir de faim!

LE COMTE, d'une voix éteinte.

Oui... Je comprends maintenant son émotion lorsque je l'ai présentée à M. Rousseau... Elle était au couvent des Ursulines... Mon Dieu, j'étouffe!... Donnez-moi de l'air...

M. ROUSSEAU.

Bon! s'il allait mourir maintenant!... Au secours...

LE COMTE.

Au couvent des Ursulines !

SCÈNE XV

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, accourant.

Mon ami...

LE COMTE, la repoussant.

Votre ami !... Quel nom donniez-vous à votre amant du couvent des Ursulines?

LOUISE, à M. Rousseau.

Monsieur, vous êtes un infâme !

LE COMTE, se levant.

N'insultez pas le plus grand philosophe de notre siècle ; un honnête homme, un ami des familles...

LOUISE.

Un imposteur qui vous a menti.

LE COMTE, à M. Rousseau.

Grand homme, vous êtes muet !

LOUISE.

Oui, j'ai lu votre *Héloïse*, et votre livre m'a ennuyée à la mort, et dans cinquante ans aucune femme ne la lira, vieux fanfaron de préface !

M. ROUSSEAU.

Moi, je ne l'ai jamais lue ; elle m'aurait ennuyée.

LE COMTE.

Quelle modestie! quel calme! Voilà le vrai philosophe!

LOUISE.

Oui, j'ai été au couvent des Ursulines, et dans la retraite où je m'étais cachée un insolent a osé effleurer ma joue par une lucarne; cet insolent, c'est vous, monsieur.

M. ROUSSEAU, ahuri.

C'est vrai.

LE COMTE.

Comment, c'est vrai!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, accourant une brochure bleue à la main.

Ah! voici du nouveau, par exemple!... C'est le *Mercure de France* du mois de juin 1778... Voyez...

LE COMTE.

Eh bien?

AGATHE.

Monsieur le comte veut-il lire ce passage?

Elle donne le *Mercure* au comte.

LE COMTE, lisant.

« *Les lettres et la philosophie viennent de faire une perte irréparable;* l'illustre auteur du *Contrat social*, d'*Émile* et de l'immortelle *Héloïse*, vient de mourir à Ermenonville... (A M. Rousseau.) Comment, monsieur, vous êtes mort à Ermenonville?

M. ROUSSEAU.

Excusez-moi... je perds la tête... Pourriez-vous me prêter cinquante pistoles, et je m'en vais.

LE COMTE.

Mais alors expliquez-nous...

M. ROUSSEAU.

Si je n'ai pas cinquante pistoles, je ne puis pas rentrer à Paris; je cherche dans les châteaux un grand seigneur charitable, et je crois que je l'ai trouvé ici.

LE COMTE.

Vous n'êtes donc pas l'illustre J.-J. Rousseau de Genève.

M. ROUSSEAU, tirant un portefeuille.

Voici mon passe-port... Je suis très-bien Rousseau, mais de Paris, herboriste ruiné, domicilié rue Boucherat avant ma déconfiture. C'est vous autres qui vous êtes obstinés à m'appeler grand homme, moi je vous laissais dire, parce que j'ai besoin de vivre, comme tout le monde, et que le métier d'herboriste va très-mal.

LE COMTE, riant.

Au fond, c'est un bonhomme.

M. ROUSSEAU.

Oh! oui, très-bonhomme; c'est mon surnom au Marais.

LE COMTE.

Bah! il nous a fait passer une bonne journée que j'aurais bien payée cinquante pistoles, n'est-ce pas, chère Louise?

LOUISE.

J'en ajoute cinquante, moi, sur mon épargne.

M. ROUSSEAU, se jetant aux genoux de Louise.

Oh! madame, vous sauvez la vie à un pauvre homme qui aime à vivre et qui a horreur du travail. Je suis bâti comme ça; le bon Dieu m'a fait les bras courts et m'a mis les côtes au long au lieu de me les mettre en travers comme à tout le monde; c'est un défaut de naissance. Mon père aussi était très-paresseux, et je suis son seul ouvrage; il m'aurait bien rendu service s'il fût resté garçon et s'il m'eût imité.

LE COMTE.

Allons, relevez-vous, brave homme, et tous les dimanches venez nous voir, vous ne manquerez plus de rien.

AGATHE, à M. Rousseau.

C'est pourtant à moi que vous devez votre fortune.

M. ROUSSEAU.

Que Dieu vous la rende.

LE COMTE, à Louise.

Tu me pardonnes une seconde fois?

LOUISE.

Et tu ne me parleras plus de l'*Héloise* et des Ursulines?

LE COMTE.

Jamais plus.

LOUISE.

Bien! Je ne veux pas passer ma vie à te pardonner.

COMÉDIENS ET DIPLOMATES

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée à Bade, par MM. les comédiens du Théâtre-Français.

PERSONNAGES

Le comte CHRISTIAN D'EBBLESTEIN, ministre du roi de Suède.	M. Bressant.
CLARION, directeur du théâtre étranger à Stockholm.	M. Regnier.
Mademoiselle CORINNE, premier rôle de comédie.	Mlle Madge Brohan.
Mademoiselle VILLEROY, ingénuité.	Mlle Bérengère.
Un Huissier.	

La scène est à Stockholm, vers le milieu du dix-huitième siècle.

COMÉDIENS ET DIPLOMATES

ACTE PREMIER

Le cabinet du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE

UN HUISSIER, CLARION.

L'huissier entre du fond, s'assure que personne n'est dans le cabinet du ministre, et, remontant à la porte du fond, introduit Clarion.

L'HUISSIER.

Entrez, monsieur, entrez. (Clarion entre.) Vous êtes bien M. Clarion, directeur de la troupe des comédiens français arrivés depuis cinq jours à Stockholm?

CLARION.

Oui... Je suis... moi-même.

L'HUISSIER.

Son Excellence, le comte Christian, ministre du roi, m'a dit de vous introduire dans son cabinet. Il va venir, veuillez l'attendre.

CLARION.

J'attendrai.

L'huissier sort.

SCÈNE II

CLARION, seul.

Il se promène avec impatience, regardant l'heure à sa montre.

L'attendre dans son cabinet... l'attendre! Le mot d'un oisif. Il ne sait donc pas combien le temps est précieux pour un directeur de théâtre... Je devrais être à ma répétition, où l'on profite de mon absence pour ne pas répéter, j'en suis sûr. Ouvrir un théâtre... en pays étranger... Le treizième travail d'Hercule... Qui sait? C'est ma fortune peut-être... car le ministre me mande déjà auprès de lui... Quelle aubaine! retrouver ministre à Stockholm un camarade d'université!... Mais, dans mon humilité, voudra-t-il me reconnaître?... Bah! Les amitiés de collége sont les plus durables... Je puis par sa protection arriver au but suprême de mes désirs... être directeur des spectacles de la cour! A Paris, le métier de comédien est perdu, on nous fait concurrence à Versailles. Madame de Pompadour joue les premiers rôles; Paris est au parterre et se regarde jouer... Spectacle très-amusant pour ceux qui ne payent pas les violons. *C'est du Nord maintenant que nous vient la lumière*, a dit M. de Voltaire. Allons au Nord, comme la boussole. M. de Voltaire a une pension de vingt mille livres du roi de Prusse; c'est ce qu'il entend par la *lumière*. Je veux un peu m'éclairer aussi.

L'HUISSIER, annonçant.

Son Excellence!

SCÈNE III

CLARION, LE COMTE.

LE COMTE, à l'huissier.

Sortez. (A Clarion qui s'incline.) Eh bien, Clarion, me laissez-vous l'honneur de vous reconnaître le premier?... Ne vous rappelez-vous plus notre lutte universitaire à Heidelberg? Tous deux les premiers. *Ex æquo!* Notre bon professeur nous salua de ce vers de Virgile :

Nisus et Euryalus primi.

CLARION.

Cet hémistiche est gravé là, monseigneur. (A part.) Il n'a pas oublié ses auteurs; il ne m'oubliera pas.

LE COMTE.

Je vous ai fait attendre; mais si vous saviez ce que c'est que les tracas et les ennuis de la politique.

CLARION.

Les diplomates font courir le bruit que c'est un art bien difficile.

LE COMTE.

Le plus difficile de tous... Vous êtes heureux, vous, vous ne songez qu'aux plaisirs.

CLARION.

Oui... aux plaisirs des autres.

LE COMTE.

Vous avez toujours eu du goût pour le théâtre... Votre esprit fertile en ressources... votre gaieté insouciante, l'imprévu de vos expédients, votre élocution facile... tout vous destinait à cette carrière ; aussi, quoique nous nous soyons perdus de vue, en nous élançant dans la vie...

CLARION.

Par des chemins bien différents.

LE COMTE.

Je n'ai pas été surpris d'apprendre que vous vous étiez fait comédien et directeur de spectacles... C'était votre vocation.

CLARION.

Et moi, en apprenant, monseigneur, que vous étiez un jeune et grave ministre, je me suis souvenu de votre surnom du collége, Christian, *huitième sage de la Grèce*.

LE COMTE.

Oh ! Depuis ce temps, le nombre est revenu à sept.

CLARION.

Vous étiez né pour être ministre : c'était aussi votre vocation.

LE COMTE.

Non. Le nouveau souverain de la Suède a daigné faire à ma jeunesse l'honneur de la croire habile et m'a confié la direction des affaires. C'est une lourde tâche : il faut contracter des alliances, faire des traités de commerce, établir des relations, restaurer nos finances et donner un prestige de force et de grandeur à l'avénement de la royale maison de Holstein ; dix-huit heures de travail quotidien ne suffisent pas à mon œuvre. Le plaisir, la douce paresse, la rêverie, l'amour, tout cela n'existe plus pour moi. Tout mon temps,

je le donne au bonheur de mon pays, si bien qu'il ne me reste pas une minute pour tâcher d'être heureux moi-même.

CLARION.

En vérité?

LE COMTE.

J'envie votre existence. Le théâtre offre tant de séductions... d'enchantements... Je m'en suis beaucoup occupé pendant mon séjour à Paris.

CLARION.

Ah!

LE COMTE.

Oui... Il y eut un moment où j'ai failli...

CLARION.

Devenir directeur.

LE COMTE.

Pas précisément, mais donner ma démission, renoncer à la vie politique, parce qu'on m'arrachait à des rêves... à... parce qu'on me rappelait à Stockholm.

CLARION.

Je devine : une passion pour quelque belle actrice parisienne.

LE COMTE.

Ma blessure est fermée, ne la rouvrons pas.

CLARION.

Une blessure de coulisses!

LE COMTE.

Laissons cela, revenons à la politique. Ah! c'est un heureux hasard qui vous amène ici avec votre troupe de comé-

diens français; votre première représentation, sans que vous vous en doutiez, sera jouée à mon bénéfice.

CLARION.

Un ministre ruiné!...

LE COMTE.

Ne m'interrompez pas. Le succès de ma politique est lié au succès de votre théâtre. Les chefs d'œuvre de votre scène porteront leurs fruits en Suède, je vous le promets, et, en outre, le bon goût et les lettres y gagneront.

CLARION.

Monsieur le comte, on l'a dit depuis longtemps, les Suédois sont les Français du Nord.

LE COMTE.

Oui, et vous trouverez en moi un compatriote, un Parisien de Stockholm.

CLARION.

Un Parisien est deux fois Français.

LE COMTE, riant.

Venons au fait. Vous ne savez pas pourquoi je vous ai mandé auprès de moi?

CLARION.

Ce ne peut être que pour une bonne nouvelle.

LE COMTE.

Quel est le jour fixé pour l'ouverture de votre théâtre?

CLARION.

Oh! bientôt, après-demain.

LE COMTE.

C'est trop tard... Il faut débuter ce soir...

CLARION.

Ce soir?

LE COMTE.

Oui... Non sur le théâtre de la ville... mais sur celui de la cour.

CLARION.

Mais, monseigneur, mes acteurs qui comptent sur leur liberté.

LE COMTE.

Ne sont-ils pas les esclaves de leur devoir?

CLARION.

Esclaves!... Vous ne connaissez pas ces Spartacus de coulisses.

LE COMTE.

Ils apprécieront l'honneur insigne de jouer devant la cour.

CLARION.

Ils apprécieront... mais ils ne joueront pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

CLARION.

Leurs prétentions d'artistes s'élèveront au niveau de la majesté de l'auditoire; en jouant devant des rois et des reines, ils voudront tous être des reines et des rois. Tel est leur principe d'égalité.

LE COMTE.

Allons donc!

CLARION.

Je vous le dis, monsieur le comte, c'est impossible.

LE COMTE.

Impossible? on dit que ce mot n'est pas français.

CLARION.

En France, oui... mais en Suède, non.

LE COMTE.

Quelles raisons donneront-ils?

CLARION.

Quand il s'agit de désobéir, ils trouvent toujours des raisons. Tenez, c'est aujourd'hui lundi. Voilà une raison.

LE COMTE.

Eh bien, n'est-ce pas un beau jour? Le lundi c'est le printemps de la semaine, c'est la jeunesse des sept jours.

CLARION.

Oui, monsieur le comte, mais le lundi notre premier rôle tragique et notre grande coquette ne jouent pas.

LE COMTE.

Et pourquoi?

CLARION.

Ils sont indisposés.

LE COMTE.

Bah!

CLARION.

En vertu de l'article 16 de leur engagement.

LE COMTE.

Ah! l'engagement a prévu l'indisposition de tous les lundis!

CLARION.

Oui, monsieur le comte, telles sont nos mœurs. Le lundi

est un mauvais jour : c'est le lendemain du dimanche, on s'est beaucoup amusé la veille ; le public n'aime pas à s'amuser deux jours de suite, ça l'ennuierait, et nos grands artistes ne veulent pas jouer devant les banquettes.

LE COMTE.

En ville... mais à la cour... les banquettes sont occupées avant le lever du rideau.

CLARION.

N'importe, le lundi est condamné. Ils invoqueront l'article 16 qui supprime le lundi.

LE COMTE.

Ah ! Voilà des raisons que je n'admets pas. Il me faut un spectacle ce soir et je l'aurai. Portez mon ordre aux comédiens.

CLARION.

Monsieur le comte, épargnez-leur le chagrin de vous désobéir. Vous ne connaissez pas notre premier rôle tragique, il est habitué à jouer des empereurs romains ; et il me fait trembler, moi qui lui paye ses appointements et ses dettes ! Quant à notre grande coquette Célimène, elle a le noble orgueil d'une vertu exceptionnelle et n'a d'autre directeur que son caprice ; or, si j'osais la supplier de jouer un lundi, elle me regarderait, moi et ma supplique, de toute la hauteur de son éventail.

LE COMTE.

Mais au moins elle ne motiverait pas son refus ?

CLARION.

Oui... avec son contrat qui l'indispose le lundi.

LE COMTE, colère.

Je vais envoyer un médecin pour constater l'indisposition.

CLARION.

Oh! monsieur le comte, l'engagement porte que les artistes ne recevront que les visites de leurs médecins, et ces médecins sont payés pour être toujours de l'avis des artistes et les trouver toujours malades.

LE COMTE.

Allez à tous les diables!

CLARION.

J'obéis, monseigneur!

LE COMTE.

Où allez-vous?

CLARION.

A la destination que vous avez bien voulu me désigner.

LE COMTE.

Mais non... Clarion... demeurez... J'ai besoin de vous; la représentation que je vous demande pour ce soir se lie impérieusement à une haute question d'État. Je vous sais un homme discret, vous étiez au collége... mon confident intime... Il faut aujourd'hui que vous repreniez votre ancien emploi.

CLARION.

Un directeur, monseigneur, est engagé pour tous les emplois; vous parlez à un puits.

LE COMTE.

Voici mon secret. Aujourd'hui même il doit arriver à Stockholm un jeune homme... un prince... le prince de Finlande, qui peut seul restaurer les affaires de la Suède si nous parvenons à lui faire épouser notre duchesse royale Elfride. Ce mariage peut rendre à la Suède et la province de Finlande

perdue après Pultava, et les diamants de notre reine Ulrique donnés en gage au père de la duchesse pour des sommes considérables prêtées pendant la guerre de Gustave-Adolphe.

CLARION.

Je suis fier, monseigneur d'être initié dans le secret des rouages politiques qui fonctionnent derrière le rideau... Mais où est l'obstacle à ce mariage?

LE COMTE.

Ah! l'obstacle?... Ce jeune homme a dix-huit ans... il a le défaut de son âge... il veut connaître la figure et les charmes de sa femme avant de l'épouser.

CLARION.

Oh! ce prince est un bourgeois; un vrai politique épouse... les yeux fermés.

LE COMTE.

Bref, il veut la voir et ne pas être vu... et la duchesse a la même idée... Il vient pour voir avant d'accepter. Si la princesse lui plaît, il l'épouse; si elle ne lui plaît pas, il bat en retraite et disparaît.

CLARION.

Poltron!

LE COMTE.

Le théâtre m'avait paru un lieu fort bien choisi pour cet examen, d'où dépend peut-être la fortune de la Suède. Voilà pourquoi j'ai tant besoin de cette représentation pour ce soir, car le prince est un jeune fou... un marin honoraire... qui fait ses campagnes de mer sur la terre ferme... toujours à la poursuite de quelque intrigue d'amour, tout prêt à nous échapper, et qui ne restera que vingt-quatre heures à Stockholm si nous ne trouvons le moyen de le retenir.

CLARION.

Je comprends... C'est grave!

LE COMTE.

Très-grave. Voyons, Clarion, voyons, mon ami, ce spectacle il me le faut... Je ne puis être arrêté par ces misérables obstacles dont vous me parlez. Cherchez... commandez une bonne fois à tous ces caprices, à toutes ces fantaisies d'artistes qui n'ont rien de sérieux et qui peuvent compromettre aujourd'hui des intérêts si importants!

CLARION.

Attendez... Il me vient une idée... Je puis rendre le lundi à la semaine; je vais leur proposer un feu. Voulez-vous leur donner un feu?

LE COMTE.

Un feu?... Qu'est-ce que cela?

CLARION.

Monseigneur, nous appelons *un feu* une chose qui échauffe leur zèle refroidi, une gratification de cinquante pistoles et au-dessus même; plus le feu est bien nourri, plus le comédien est chaud.

LE COMTE.

Va pour le feu.

CLARION.

Il ne s'agit plus que de trouver un spectacle.

LE COMTE.

C'est facile, je pense.

CLARION.

Facile... C'est toujours le nœud gordien à dénouer... Ah! je tiens l'épée d'Alexandre.

LE COMTE.

Voyons, coupez vite.

CLARION.

Nous pouvons jouer la comédie du *Dissipateur*.

LE COMTE.

De Destouches. Mon confrère...

CLARION.

En diplomatie..... Mais non, le *Dissipateur* est impossible.

LE COMTE.

Pourquoi?

CLARION.

Le rôle de Finette est trop beau... notre coquette ne consentira jamais à jouer le rôle inférieur de Julie.

LE COMTE.

Prenons une autre comédie... votre théâtre français est un Pérou dramatique.

CLARION.

Les fausses Confidences..... Oh! non, Araminte écrase trop Marton.

LE COMTE.

N'écrasons personne.

CLARION.

J'ai mon affaire : *le Jeu de l'amour et du hasard*. Sylvia, Lisette... L'une vaut l'autre. *Exæquo*... toujours comme à Heidelberg.

LE COMTE.

Va donc pour la pièce de Marivaux.

CLARION.

Vous serez content... C'est notre pièce de triomphe... La Corinne y est admirable.

LE COMTE.

La Corinne?

CLARION.

Oui... Une beauté rayonnante dont je vous parlais tout à l'heure. Elle éclaire la salle... J'ai songé plus d'une fois à faire des économies sur mon lustre. Excusez cette hyperbole.

LE COMTE.

Mais votre spectacle ne sera-t-il composé que d'une seule pièce. C'est insuffisant pour la soirée.

CLARION.

Je vous proposerai, si vous le voulez, une petite comédie qui obtient partout le plus grand succès. Un joli sujet, de l'esprit dans le dialogue; je la joue très-souvent.

LE COMTE.

Elle est de qui? De Molière?

CLARION.

Non, monsieur le comte.

LE COMTE.

De ..

CLARION.

De moi... Vous verrez une actrice charmante dans un rôle travesti, la petite Villeroy, un bijou d'amoureuse.

LE COMTE.

C'est fort bien.

CLARION.

Je cours chercher mes acteurs au théâtre, où ils sont réunis, car ils ne voudraient pas jouer sans avoir fait un petit bout de répétition sur la noble scène où ils doivent ce soir...

LE COMTE, sonnant.

Je vais envoyer, ne vous dérangez pas. (A l'huissier qui entre.) Qu'on aille au grand théâtre dire aux comédiens de se rendre sur-le-champ au théâtre du palais, de la part de M. le directeur.

CLARION, vivement.

Non, de la part de Son Excellence le ministre, c'est plus sûr... si je les appelais, moi, ils seraient tous partis pour la campagne.

LE COMTE.

Enfin! voilà une difficulté applanie... Respirons.

L'HUISSIER, lui remettant des papiers.

Monseigneur... de la part du premier ministre.

LE COMTE.

Quoi donc?

L'HUISSIER.

Le traité de commerce avec la Norvége, soumis à votre signature.

LE COMTE.

Ah!

CLARION (à part).

Il se hâtait trop de respirer.

LE COMTE, jetant les yeux sur un papier.

Ah! Clarion, que ne puis-je, comme cet ancien, remettre

à demain les affaires sérieuses... et celle-ci c'est un autre nœud gordien... on ne le coupe pas... on le dénoue.

CLARION.

Monseigneur... C'est toujours par nos dénoûments que nous brillons.

LE COMTE.

En vérité? Eh bien, je voudrais voir comment vous vous y prendriez pour dévider l'écheveau des difficultés que nous rencontrons à ce traité.

CLARION.

Des traités, des engagements, j'en signe tous les jours.

LE COMTE.

Eh bien, nous sommes seuls, vos comédiens n'arrivent pas, je veux mettre votre habileté à l'essai : je vous nomme ministre pour cinq minutes. Asseyez-vous là, sur ce fauteuil.

CLARION.

Ah! monseigneur...

LE COMTE.

Asseyez-vous, vous dis-je, n'avons-nous pas été assis au collége, sur le même banc?

CLARION, saluant.

Il était plus dur que ce fauteuil.

LE COMTE.

Et d'abord... approuvez-vous ce traité?

CLARION.

Non, monseigneur, car je l'ai critiqué hier tout bas en lisant le projet dans la *Gazette de Stockholm*.

LE COMTE.

Ah!

CLARION.

Si vous lisiez mon traité avec la Corinne!... Voilà un traité... Il me lie pieds et mains et la laisse libre comme l'air.

LE COMTE.

J'espère que mon traité n'est pas copié sur le vôtre. Mais enfin, et votre avis, monsieur le directeur... monsieur le ministre; votre avis, franchement!

CLARION.

Eh bien, mon avis, monsieur le directeur du théâtre diplomatique... c'est que votre traité ne vaut rien.

LE COMTE.

Ah! Et que lui manque-t-il?

CLARION.

Tout.

LE COMTE.

Il me semble qu'il est pourtant très-avantageux pour la Suède.

CLARION.

Oui, monsieur le comte, très-avantageux... trop avantageux... et voilà précisément ce qui le rend mauvais.

LE COMTE.

Expliquez-vous.

CLARION.

Voici. Lorsqu'un traité est très-avantageux pour l'un des signataires, il est naturellement très-désavantageux pour l'autre.

LE COMTE.

C'est évident.

CLARION.

Or, il arrive un jour où le signataire mécontent s'aperçoit de sa sottise.

LE COMTE.

Eh bien, tant pis pour lui.

CLARION.

Non pas... Il se dégage et vous envoie un exemplaire de notre opéra-comique *le Traité nul*. Tout est à recommencer. Vos dix articles sont excellents, mais ils deviennent mauvais faute d'un onzième.

LE COMTE.

Un onzième...

CLARION.

Que je connais trop, celui-là, l'article du dédit, à savoir : six millions payables sur bonnes garanties par la partie contractante qui voudra se dégager.

LE COMTE.

Cet article 11 existe-t-il dans vos traités de théâtre?

CLARION.

Oui, mais les bonnes garanties me manquent. Mes actrices ne payent pas, et la Norvége peut payer; la Norvége n'est pas une actrice.

LE COMTE.

Eh ! Eh ! cela mérite réflexion. L'article 11 sera demandé.

CLARION.

Le théâtre!... monsieur le comte, le théâtre... Tout est facile chez nous...

LE COMTE.

Excepté le théâtre.

CLARION.

Que voulez-vous, monsieur le comte, un directeur n'est pas obéi comme un premier ministre.

LE COMTE.

Je ne suis encore que le second.

CLARION.

Le second? Eh bien, monseigneur, quand chez nous un double a du talent et de l'ambition, il s'arrange pour se donner l'occasion d'être nommé premier rôle en chef et sans partage.

LE COMTE.

Le conseil peut être bon, toutefois je n'en profiterai pas.

CLARION.

Eh bien, moi qui vous l'ai donné, monseigneur, comme vous je le trouve bon et ne veux pas le perdre... Permettez-moi de le garder. Le second rang n'est pas le mien... Je vise plus haut.

LE COMTE.

Plus haut... Où donc?

CLARION.

Que notre représentation soit brillante... Elle le sera... et vous saurez tout. Présentement, qu'il me suffise de vous dire que mon heureuse rencontre avec Votre Excellence est pour moi le plus favorable de tous les augures... L'étoile de Heidelberg me montre ma fortune à l'horizon; ce que je veux être je le serai... Le premier à Stockholm a un grade de plus que le second à Paris.

LE COMTE.

C'est la devise de César.

CLARION.

De César Clarion. (à part en sortant.) Il me fera directeur du théâtre de la cour.

SCÈNE IV

LE COMTE, seul.

Il y a vraiment du bon dans la tête de ce cher Clarion. Être premier ministre; il a raison. Oui, c'est mon rêve, mon ambition, le but que je poursuis... et pourtant c'est emprisonner ma jeunesse dans ce cabinet, c'est jeter mon cœur au fond de ce portefeuille... Puisque je suis seul, je puis me parler à moi-même et me dire mes vérités, comme à un ami... et je n'ai pas de meilleur ami que moi-même... Il y a deux hommes logés là (se frappant le front) dans ce front, l'un veut se livrer avec ardeur au rude travail de l'ambition, l'autre veut s'endormir avec nonchalance dans les doux loisirs de l'amour. L'amour, Clarion vient de me le rappeler... Je l'ai connu!... Un amour laissé en terre lointaine, et qui me poursuit encore avec le nom de Louise... et un amour, hélas! qui me fit éprouver le désespoir d'une défaite sur le terrain des victoires faciles... Dominer la foule, commander aux hommes, savourer les voluptés du pouvoir, s'enivrer de l'orgueil des grandeurs; avoir au-dessus de sa tête le sceptre du roi et sous ses pieds les têtes de la multitude! que cela est beau à trente ans!... Oui, mais un vieillard m'a dit un jour : « A trente ans, on ne sait pas combien peu de minutes nous séparent de soixante... » Je vais dévorer ces minutes dans les mensonges et les vanités de l'ambition et je ne connaîtrai jamais le bonheur d'être esclave... esclave aux pieds d'une

femme aimée; entendre sa voix à mon oreille dans les suaves confidences du soir! lui donner toutes les pensées de mes jours, tous les rêves de mes nuits, et vivre de cette vie de tendresse et d'amour qui est la fête perpétuelle du cœur! O faiblesse indigne!... Non, non! l'amour est le hochet de l'enfant; la noble ambition est le travail de l'homme: ma lutte est finie: l'homme a dompté l'enfant.

SCÈNE V

LE COMTE, CLARION.

LE COMTE.

Eh bien, Clarion... Eh bien, César... Tout est-il prêt?... Vos comédiens sont-ils là?

CLARION, attéré.

Oui, monseigneur... Mais je ne sais comment vous dire... vous me voyez tout bouleversé.

LE COMTE.

Un échec?

CLARION.

Un écueil! La barque qui portait Clarion et sa fortune a échoué.

LE COMTE.

Comment?

CLARION.

Cela signifie en prose claire que... que la Corinne vient d'avoir une querelle avec la Villeroy... Elles sont brouillées à mort; c'est une haine irréconciliable.

LE COMTE.

Eh bien, que m'importe cette haine, à moi?

CLARION.

Oui, à vous, en effet, cette haine doit fort peu vous importer, mais à moi c'est autre chose... Jamais je ne parviendrai à faire jouer la Corinne et la Villeroy dans le même ouvrage; c'est comme si je voulais marier le golfe de Finlande avec la mer Caspienne, une de ces impossibilités qui sont impossibles même pour un Français.

LE COMTE.

Il faut changer la pièce. La Corinne peut-elle jouer cette autre pièce de Marivaux : *les Fausses confidences?*

CLARION.

Non, monsieur le comte, le rôle est réservé à la Villeroy.

LE COMTE.

Eh bien, faites jouer la Villeroy... Encore une impossibilité!

CLARION.

Immense! Notre jeune premier devait épouser la Villeroy.

LE COMTE.

Eh bien!... il est très-facile d'épouser!

CLARION.

Oui, à la fin d'un cinquième acte, quand tout le monde se marie. Mais la Villeroy a exigé un mariage sérieux, et le jeune premier a divorcé la veille des noces; il paraît qu'il est devenu amoureux de la Corinne. Vous comprenez alors, monsieur le comte, que la Villeroy, la plus indomptable de mes pensionnaires... ne veut plus jouer avec notre jeune premier; quand il faudrait rire, elle éclaterait en sanglots.

Thalie se déguiserait en Melpomène, et dans une comédie ce déguisement serait fâcheux.

LE COMTE.

Une idée! Ce Dorante, ce jeune premier, a-t-il un rôle dans la comédie de votre façon?

CLARION.

Non.

LE COMTE.

Alors, mademoiselle Villeroy peut la jouer?

CLARION.

Oui.

LE COMTE.

Nous sommes sauvés.

CLARION.

Non, elle n'a pas de costume.

LE COMTE.

Ah! c'est trop fort.

CLARION.

C'est-à-dire...

LE COMTE.

Ah!

CLARION.

Elle en a bien un.

LE COMTE.

Alors...

CLARION.

Mais elle ne veut plus le mettre... Elle l'a mis une fois:..

C'est beaucoup ! J'en ai commandé un neuf que j'attends; la Villeroy veut répéter en costume parce que c'est un travesti.

LE COMTE.

Un travesti.

CLARION.

Un habit d'homme ! et M. Kroukmarck, le tailleur, n'arrive pas, mais il peut encore venir.

LE COMTE.

Il peut... il peut... Mais alors je ne suis sûr de rien... Je ne peux sortir de ces broussailles de coulisses.

CLARION.

Tout n'est pas désespéré, monsieur le comte, nous pouvons encore avoir un spectacle très-agréable.

LE COMTE.

Dites-le donc. Pour ce soir ?

CLARION.

Plutôt même... avec deux bonnes comédies.

LE COMTE.

Voyons, lesquelles ?

CLARION.

D'abord *les Originaux*, de Fagan.

LE COMTE.

Et pour cette pièce vous pouvez donc compter sur vos artistes ?

CLARION.

Ils n'existent pas... ce sont des comparses ! Il n'y a qu'un seul rôle.

LE COMTE.

Et qui le remplit?

CLARION, s'inclinant.

Moi. Un rôle à quatre personnages.

LE COMTE.

Et l'autre pièce?

CLARION.

Robinson dans son île.

LE COMTE.

Robinson...

CLARION.

Crusoé... Avant Vendredi, il n'y a qu'un seul rôle.

LE COMTE.

Et qui le remplit?

CLARION.

Moi. C'est mon triomphe, amour-propre à part. J'ai choisi le sujet de Robinson à cause de son isolement; j'ai même redouté les indispositions de notre Frontin, qui aurait joué Vendredi si j'avais mis deux rôles. Voilà, monsieur le comte, tout ce que je puis faire de mieux pour le bonheur de la Suède, avec un zèle qui ne se démentira jamais.

LE COMTE sonne, puis à l'huissier qui rentre.

Faites venir ici mademoiselle Corinne... du théâtre.

Le domestique sort.

CLARION.

Vous allez essayer... Est-ce que ma combinaison?...

LE COMTE.

Vous comprenez que je ne veux pas me contenter d'un spectacle joué par le directeur tout seul. Je ne regarde pas comme sérieux vos obstacles de comédie, et puisque mademoiselle Corinne est de meilleure composition que sa rivale, il faudra bien qu'elle nous cède; nous n'avons pas le For-l'Évêque à Stockholm, mais il y a d'autres moyens...

Il s'assied près d'une table et écrit.

CLARION, à part.

Quelle ignorance de nos mœurs!... Un ministre qui croit mener une actrice... comme la Suède... par le bout du nez.

SCÈNE VI

CORINNE, CLARION, LE COMTE, assis et écrivant.

CLARION, à Corinne.

Entrez, entrez... Le ministre est furieux. (Au comte.) Monseigneur, c'est elle, mademoiselle Corinne.

LE COMTE, brusquement sans se retourner.

Bien! Revenez dans cinq minutes pour assister à votre victoire.

CLARION, à part.

Ambitieux ministre, qui veut usurper les fonctions de directeur; s'il parvient à cette pacification je lui cède ma place, mais je prends la sienne.

Il sort. — Le comte a sonné. L'huissier qui a introduit Corinne est resté en scene.

LE COMTE, à l'huissier en lui remettant la dépêche qu'il vient d'écrire

Au lieutenant de police.

SCÈNE VII

LE COMTE, CORINNE.

LE COMTE, se levant et d'un ton sévère.

C'est donc vous, mademoiselle, qui... Ah!

Il regarde la Corinne et fait un mouvement de surprise et de joie.

CORINNE.

Mon Dieu, oui, c'est moi.

LE COMTE.

Louise.

CORINNE.

On m'appelle devant un ministre bien irrité, me dit-on, et j'arrive au tribunal sans crainte, car je sais que dans le juge je retrouve un ami.

LE COMTE.

Quoi!... La Corinne, c'est vous?

CORINNE.

Un nom de théâtre; je n'étais pas contente du mien. Dans notre profession, il faut toujours se déguiser, même avec les noms.

LE COMTE.

Vous que j'ai tant aimée, et qui, en échange de ma passion, ne m'avez accordé qu'une stérile promesse d'amour, vous ne savez pas toute la joie de souvenirs que vous me donnez! Vous me rendez le bonheur perdu; c'est le soleil de

Versailles, ce sont les fleurs de Trianon. Dois-je vivre encore dans ces jardins d'Armide, dans ces rotondes de marbre, dans ce paradis de Louis XIV, où tout ce qui a été beau a été aimé par tout ce qui a été grand !

CORINNE.

Il paraît, monsieur le comte, que le Nord ne refroidit pas les enthousiasmes. Mais vous n'étiez pas venu à Versailles pour faire de la poésie et des quatrains, pour tenir la houlette dans les bergeries d'un théâtre; vous aviez une mission grave à remplir, vous étiez venu réclamer les douze millions que la France doit à la Suède; les muses parisiennes et l'olympe de Versailles vous ont fait oublier votre mission, et la France ne vous a pas payé.

LE COMTE.

Mais j'ai gagné un de vos sourires, tout n'a pas été perdu.

CORINNE.

Ah! si votre ministre des finances écoutait aux portes!

LE COMTE.

Le ministre des finances, c'est moi.

CORINNE.

Vous? Ce titre fut la récompense de votre mission à Paris?

LE COMTE.

Oui. J'avais échoué; en diplomatie, rien ne réussit comme une chute... Et vous n'avez aimé personne après moi?

CORINNE.

Après moi est d'une fatuité adorable! vous venez de rappeler vous-même que notre amour fut une innocente amitié; monsieur le comte, vous êtes digne d'être gentilhomme français... Eh bien, je n'ai aimé personne après vous... (Mou-

vement du comte.) Oh ! réprimez votre enthousiasme, monsieur le comte !... Je suis engagée pour jouer les coquettes, et j'ai la passion de mon état. Pour être excellente comédienne dans la vie fausse du théâtre, il me faut continuer mon rôle dans la vie véritable du monde. Je joue les coquettes même dans mon salon, devant les gentilshommes de Versailles, ces comédiens de l'amour qui sont mes nobles camarades à leur insu ; je les accepte comme jouets tous ces tartufes de la passion, tous ces don Juan d'Œil-de-bœuf : ils répètent leurs rôles devant les statues de Versailles et ils viennent ensuite jouer la comédie devant moi. Ils me sont connus ces beaux masques ! je les tiens à distance, et à trois longueurs d'éventail, et je me sers d'eux, à mon tour, pour faire une répétition de mes rôles du soir ; aussi, quand je parais en public, j'obtiens un succès de fanatisme ; les plus grandes coquettes de la cour me proclament leur reine, et madame de Pompadour s'incline devant moi.

LE COMTE.

Louise, Louise, votre cœur vaut mieux que votre parole, soyez sincère. Restez femme ici... vous serez comédienne ce soir. La passion de votre état vous égare.

CORINNE.

Elle me sauve.

LE COMTE.

Je vous ai connue ; la coquette Louise m'a laissé deviner qu'elle avait un cœur.

CORINNE.

Je jouais les amoureuses alors, j'ai grandi.

LE COMTE, piqué.

En vous abaissant.

CORINNE.

Monsieur le comte, vous avez laissé la galanterie à Versailles.

LE COMTE.

Oui... Je suis devenu diplomate à Stockholm.

CORINNE.

La diplomatie est la coquetterie des hommes... Vraiment, je vous trouve étrange ; vous êtes piqué au vif parce que je n'ai aimé personne après vous !

LE COMTE.

Parce que vous n'avez jamais aimé. Je le vois maintenant, oui, vous êtes née coquette ; vous étiez grande coquette au berceau : il y a des roses qui naissent sans cœur.

CORINNE.

Heureuses roses ! Elles vivent plus d'un jour, celles-là !... Croyez-vous donc, monsieur le comte, qu'au siècle où nous sommes, siècle où le libertinage est la seule religion de votre monde, où la frivolité poudre toutes les têtes blasonnées, où les paillettes d'arlequin émaillent tous les habits de cour ; croyez-vous que la raison ne puisse trouver une place dans une seule tête ! Je sais ce que je suis et ce que je vaux. J'appartiens à une profession que l'opinion s'efforce d'humilier, et moi je me complais dans un noble orgueil. Je sais que tout un monde accable les comédiennes de sa flétrissure, et je me donne le bonheur de flétrir ce monde injuste, en lui disant chaque jour : Je ne me reproche rien, la comédienne vaut mieux que toi. Le préjugé public m'a délaissée, et moi je me classe dans l'exception de l'honneur ! Enfin, croyez-vous qu'une femme prudente puisse jouer son bonheur dans une de ces intrigues de petits soupers qui la conduisent aux petites maisons ? Je dirai, comme M. Rousseau de Genève :

J'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai détesté l'amour. La coquetterie est une armure, monseigneur.

LE COMTE.

Parce que vous avez détesté l'amour, l'amour est à vos yeux un absent couvert de tous les torts que votre générosité lui prête. Vous êtes impitoyable envers l'inconnu. Louise! Louise!... Vous oubliez; je me souviens, moi!... Il y a trois ans... oui... le 25 août... le jour de votre fête... votre bras s'appuyait sur le mien, nos pieds foulaient les mêmes fleurs. Nous nous promenions lentement, à Versailles, dans cette rotonde des fontaines, où les gerbes chantent avec les oiseaux; l'amour, votre absent éternel, était partout ce jour-là, il donnait la grâce, la vie, l'extase, l'enchantement à ce paysage, où la fable et l'histoire s'entretiennent encore des ineffables tendresses des dieux et des rois. J'osais faire un rêve... un de ces rêves que le soleil inspire, quand la tête brûle sous les rayons d'été; je me donnai la couronne d'un grand roi, je me fis le dieu mortel de ce paradis de Versailles, et, ployant le genou devant une femme, je lui dis: « Belle Fontanges, m'aimez-vous? » Oh! Louise, dites-moi, dites-moi encore ce que Fontanges me répondit.

CORINNE.

« Je vous aimerai. »

LE COMTE, exalté.

Oui, ce fut l'amour promis à l'avenir... et j'attends encore ce qui n'a pas été donné. Mais ces trois mots... « Je vous aimerai! » ces trois mots qui rendent inutiles et glacés tous les hommages, tous les poëmes, toutes les musiques de l'univers, en les redisant vous venez de me rendre l'instant qui fut ma vie, le rayon qui fut mon bonheur! Oh! j'aurais voulu le retenir, cet instant, avec toutes les forces de mon âme, mais l'homme ne peut retenir que le malheur. J'ai quitté la

France comme un élu chassé du ciel; un tyran, qu'on appelle le devoir, m'a précipité dans ce tourbillon d'activité fiévreuse qui dévore ma jeunesse, et, dans quelques années, c'est-à-dire demain, je me réveillerai premier ministre, prince peut-être, mais avec une couronne de cheveux blancs!

CORINNE

Ah! mon cher comte, au-dessous de l'oreille qui vous écoute, il y a un cœur qui vous comprend. Vous et moi, nous avons été entraînés par les courants du monde dans une vie pour laquelle nous n'étions pas nés. A seize ans, je m'étais donné cette devise : *L'oubli de tous, l'amour d'un seul;* à dix-sept ans, tous étaient à mes pieds, et personne ne m'aimait.

LE COMTE.

Personne!

CORINNE.

J'embrassais la carrière de la coquetterie, comme vous avez embrassé la carrière de la diplomatie, et nous sommes en servage tous les deux. L'habitude est prise, nous sommes liés éternellement aux deux hochets de notre profession : il vous faut ce portefeuille de ministre, il me faut cet éventail de coquette. La nature nous avait enseigné la franchise, le théâtre du monde nous a enseigné la dissimulation. Résignons-nous à tromper et jouons la comédie jusqu'au dernier acte de notre jeunesse, moi sous le lustre, vous au soleil.

LE COMTE.

Louise, Louise, votre gaieté est bien triste; il y a dans vous une pensée sérieuse que vous retenez sur vos lèvres...

CORINNE.

Et je la garde.

LE COMTE.

Soyez généreuse... ne gardez rien.

CORINNE.

Eh bien... dites, pourquoi vous êtes-vous obstiné dans la solitude du célibat? le mariage vous aurait complété. Il est venu jusqu'à moi de certains bruits...

LE COMTE.

Un mariage de convenances n'a jamais été de mon goût; j'ai toujours rêvé un mariage d'amour.

CORINNE.

Ah!

LE COMTE.

Mais au moment où une telle alliance pouvait se conclure, il me tombe du ciel politique une dépêche qui me donna du travail pour un mois et me fit oublier le nom et la figure de la femme que j'allais aimer... Peut-être aussi votre souvenir...

CORINNE.

Peut-être!

LE COMTE.

Louise, vous me faites perdre la raison! et en vous revoyant j'ai besoin de vous demander encore si vous n'avez jamais aimé personne.

CORINNE.

J'ai inspiré tant de passions qu'elles se sont toutes neutralisées. Pénélope avait mille amoureux, c'est ce qui l'a sauvée; ils se surveillaient tous et ils surveillaient Pénélope : tout le monde était forcé d'être vertueux. Si le public du théâtre n'était composé que d'un seul homme, qui viendrait tous les

soirs applaudir une actrice et la féliciter tous les matins, oh! cet homme-là serait bien dangereux! Pénélope y perdrait sa broderie et sa réputation.

LE COMTE.

Oh! que j'aime à vous croire!

CORINNE.

Croyez toujours; la foi sauve.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLARION.

CLARION, entrant timidement.

Eh bien, monseigneur... les cinq minutes sont écoulées. Avez-vous pacifié?

LE COMTE.

Ah! parbleu! vous me rappelez... J'ai complétement oublié...

CLARION.

Hein!

LE COMTE, à Corinne.

J'avais à vous parler de notre spectacle de ce soir... de nos embarras.

CLARION, à part.

Comment, il n'en est que là?

CORINNE.

Des embarras?... Ma bonne volonté, monseigneur, ne mettra aucun obstacle à rien. Je jouerai.

CLARION.

Quel changement à vue il obtient d'elle! Quel machiniste!

LE COMTE, souriant à Clarion.

Eh bien, que vous disais-je? Ça n'était pas difficile.

CLARION, à part.

Les grands seigneurs domptent les comédiennes dans les affaires de théâtre; ceci me prouve que les comédiennes doivent dompter les grands seigneurs dans les affaires diplomatiques. On pourra en faire son profit.

CORINNE, au comte.

Mais vous viendrez m'applaudir?

LE COMTE.

Comme un public d'amoureux!

Il la reconduit et lui baise la main.

SCÈNE IX

LE COMTE, CLARION.

LE COMTE.

Ah! mon cher Clarion, je suis heureux de vous revoir. J'ai la joie au cœur. Le ciel a pris sa toilette d'été, le soleil nous sourit; il fait un temps de France! azur partout. Ce soir, un spectacle superbe! Vos acteurs feront merveille; tout le beau monde de Stockholm vous applaudira, vous verrez comme ils sont chauds nos applaudissements du Nord. La beauté du soir complétera la beauté du jour; nous aurons les plus jolies femmes de Stockholm, nos astres de la Suède; des femmes idéales comme des fées, blanches comme la neige, blondes

comme le soleil ! Oh ! je veux épancher ma joie devant vous, Clarion ; je reprendrai ma gravité de ministre en sortant.

CLARION.

Monseigneur, il m'est bien doux d'être le confident de votre bonheur ! (A part.) Je tiens mon brevet de directeur royal. (Haut.) Ainsi, plus de craintes... nous sommes donc au port ?

LE COMTE.

Oui, nous y entrons ; les vents contraires ont cessé.

CLARION.

Notre spectacle de ce soir sera l'heureuse fin qui couronne l'œuvre... Et le prince... ce Messie de Finlande que vous attendiez ?...

LE COMTE.

Je l'attends encore.

CLARION.

Comme tous les messies... Mais alors ?...

LE COMTE.

Oh ! je n'ai plus d'inquiétude. La joie intérieure est le pressentiment du succès !... Et d'ailleurs la dernière lettre d'un ami du prince, du baron de Revel, qui est dans nos intérêts, est tout à fait rassurante... et me donne tout lieu de croire que le prince est aux portes de Stockholm, s'il n'est pas arrivé.

CLARION.

Au fait... Un prince arrive toujours... rien ne l'arrête en voyage ; il est son trésorier... et se délivre son passe-port. Ainsi, à moins qu'une tuile...

LE COMTE, riant.

Oui... à moins qu'une tuile !...

L'HUISSIER, entrant et remettant un pli au comte.

Monseigneur!

CLARION, à part.

La tuile!

LE COMTE, ouvrant la lettre.

Du baron de Revel, justement... Voilà qui va justifier toutes mes prévisions... (Il lit.) Ah! mon Dieu!

CLARION, à part.

J'ai l'émotion d'un dénoûment... (Haut.) Une catastrophe?

LE COMTE.

Oui... Le prince...

CLARION.

Eh bien?

LE COMTE.

Ah! c'est à nier le bonheur!... Une nouvelle fantaisie de ce prince fantasque.

CLARION.

Un prince des contes de Perrault...

LE COMTE.

Qui n'est pas le prince Charmant, en tout cas. Comprend-on une pareille lubie? Au lieu, pour se rendre à Stockholm, où un si grave intérêt l'appelle, de longer le littoral du golfe, il s'amuse, par caprice de voyageur, à faire l'école buissonnière dans les glaçons des îles d'Aland.

CLARION.

Un caprice d'été...

LE COMTE.

Oui... mais ce caprice lui fait perdre un temps précieux...

La duchesse Elfride l'attend à Stockholm... Toute la cour le sait... et se fait déjà une joie maligne de cette lenteur injurieuse... La duchesse, humiliée de ce retard, va partir demain si le prince n'arrive pas aujourd'hui !... Il arrivera... J'en suis sûr maintenant, sa lettre en fait foi... Mais...

CLARION.

Mais arriver trop tard ce n'est pas arriver, dit l'*Indolent* de feu Marmontel.

LE COMTE.

Marmontel a raison... Un retard, c'est un échec... c'est ma chute... Un échec détruit cent victoires.

CLARION.

Comme au théâtre !

LE COMTE.

Je cours chez la duchesse... Il faut employer tous les moyens pour la retenir vingt-quatre heures, vingt-quatre heures encore !... L'homme était trop joyeux... Il fallait que le ministre fut torturé... Attendez-moi, je reviens. Oh ! décidément, l'ambition est l'ennemie de l'amour.

Il sort.

SCÈNE X

CLARION, seul.

Comme le ciel se rit des vains projets de l'homme ! Et pour moi comme pour lui la roue vient de tourner. Je touchais le sceptre de directeur royal.... Directeur ! c'est-à-dire l'homme qui donne à un parterre de rois le bonheur du rire et des larmes ! L'homme qui peut changer en rayons lumineux l'ennui qui pleut dans les palais ! le voilà renversé en un clin d'œil !. . Et pourquoi ? parce que de chétifs intérêts

diplomatiques sont aux prises... à deux doigts du pôle, le seul endroit du globe où la terre soit plate!... Parce que la Finlande vient se jeter entre mes jambes... La Finlande!... (avec dédain) un pays au bout du monde! et qui par conséquent a failli ne pas exister... C'est à dégoûter des ambitions... honorables!... Vingt-quatre heures, a-t-il dit... Que ne puis-je, comme M. Lekain dans la tragédie de *Josué*, arrêter le soleil!...

Soleil! sur Ascalon, arrête-toi...

On entend du bruit au dehors.

Hein? Quel est ce bruit?

SCÈNE XI

CLARION, MADEMOISELLE VILLEROY, en uniforme, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Encore une fois, vous n'entrerez pas.

MADEMOISELLE VILLEROY.

J'ai mes entrées partout, si vous l'ignorez, je vous l'apprends.

CLARION, à part.

La petite Villeroy! Bon!... une péripétie d'actrice!

L'HUISSIER.

Mais c'est ici le cabinet du ministre.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Du ministre! Fi donc! Je croyais que c'était le cabinet du roi.

L'HUISSIER, saisi.

Du roi! Mais enfin, dites-moi, monsieur...

MADEMOISELLE VILLEROY.

Monsieur ? Insolent !

CLARION, à part.

De gros mots ! intervenons... (Haut.) Pardon, monsieur... Cette personne a tous les droits du monde de parler au ministre, je suis sa caution... Et comme Son Excellence m'a dit de l'attendre...

L'HUISSIER, s'inclinant.

C'est différent. Je me retire.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Sortez. (L'huissier sort.) Faquin !

CLARION.

Eh bien ! Le feu est-il au théâtre? Pourquoi venir me relancer jusque dans ce sanctuaire de la diplomatie?

MADEMOISELLE VILLEROY.

L'osez-vous demander?

CLARION.

Bon ! Elle parle comme Brutus, c'est-à-dire comme M. de de Voltaire.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Voilà donc le costume sous lequel vous espérez me faire siffler ce soir ! Ce n'est pas un habit, c'est une enveloppe.

CLARION, examinant.

Ce costume me paraît très-bien ; tu ressembles au neveu d'un amiral.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Alors on m'a pris mesure sur un mât de perroquet... si bien que cet huissier, vous l'avez entendu... cet huissier

stupide vient d'avoir l'insolence de me prendre pour un homme. Il m'a appelée monsieur !

CLARION.

Eh bien, monsieur, voilà un succès !

MADEMOISELLE VILLEROY.

Pour votre tailleur.

CLARION.

C'est la vérité du déguisement.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Clarion, vous n'entendez rien aux travestis. Un costume d'homme doit toujours laisser soupçonner la femme et rendre justice, sur toutes ses coutures, à la grâce de notre sexe, qui est le beau. Un tailleur ne saura jamais habiller une femme. Il me faut madame Desprez, couturière de Paris ; elle loge devant l'hôtel du *Grand-Vasa*. Si je dois être ainsi accoutrée, je ferai un coup de tête, je ne jouerai pas.

CLARION.

Vous ne jouerez pas ?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Non.

CLARION.

Non ?

MADEMOISELLE VILLEROY, frappant du pied.

Non, non, et non.

CLARION.

S'il en est ainsi. Eh bien, tiens... ça m'arrange, merci... Je me passerai de toi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Hein ? Qui donc jouera pour moi ?

CLARION.

Personne.

MADEMOISELLE VILLEROY.

On ne joue donc pas votre pièce?

CLARION.

Non.

MADEMOISELLE VILLEROY, furieuse.

On en joue une autre? *Les Fausses Confidences*, je le parie.

CLARION.

Juste!

MADEMOISELLE VILLEROY.

J'en étais sûre. Du Marivaux! C'est une cabale de Corinne. Le rôle m'appartient... Je jouerai.

CLARION.

Impossible. Corinne joue par ordre du roi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Et moi par ordre de Marivaux... qu'elle assassine. Je lui défends de l'enterrer.

CLARION.

Pas de rébellion!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Oh! ici on ne nous envoie pas au Fort-l'Évêque.

CLARION.

Non, on vous envoie en Sibérie.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Tant mieux! J'aurai des fourrures à bon marché!

CLARION.

Des fourrures! oh! femmes! Allons, Villeroy, ma petite ingénuité, sois raisonnable une fois; je ne suis pas exigeant.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh bien, soit, je ne jouerai pas.

CLARION.

A la bonne heure!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Mais... j'empêcherai tout le monde de jouer. Ici, à la cour de Stockholm, j'ai de nombreux amis, comme toute Française qui joue les ingénues; ces amis ont des parents, ces parents ont des amis, et la moitié de la salle recevra de moi l'ordre d'être enrhumée. On ne rira pas aux endroits comiques; on toussera en cadence aux endroits sérieux. Oh! pour me venger de Corinne, j'inventerai le feu grégeois, la bombe, la mine, le tremblement de terre; je ferai sauter le théâtre, et s'il est trop solide, je l'incendierai.

CLARION, épouvanté. A part.

Elle le ferait comme elle le dit. (Haut.) Voyons, du calme, chère enfant... Veux-tu ruiner ton directeur?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Vous vous flattez, vous êtes insolvable. Je ne vous fais aucun tort.

CLARION.

C'est ce que tu ignores.. Voyons, sois bonne fille...

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je ne le suis pas.

CLARION.

Commence. Apprends que ma fortune est dans la représentation de ce soir.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Ah!

CLARION.

Écoute, Villeroy, il n'y a pas de secret à la comédie. Oui... mon avenir est dans le succès de cette représentation... Il s'agit de la Finlande, des douze millions de madame de Pompadour, des diamants de la reine, du bonheur de l'Europe.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Il s'agit de tout cela?

CLARION.

Une sottise de toi peut détruire ces belles combinaisons, et moi, par-dessus le marché. On attend ici un prince.

MADEMOISELLE VILLEROY,

Un prince!

CLARION.

Un prince qui voyage incognito, et qui vient faire le bonheur de la Suède, et le mien, et le tien. S'il est prouvé que ce prince est à Stockholm, l'univers est sauvé, et moi aussi; on me nomme directeur royal, et je t'engage à perpétuité pour jouer les coquettes ou les Corinnes, à raison de quatre mille livres par an. Qu'en dis-tu?

MADEMOISELLE VILLEROY, à part.

Tiens, tiens, tiens... Mais il me semble qu'il me donne là l'arme de ma vengeance. (Haut.) Un prince, dis-tu?

CLARION.

Oui.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Jeune?

CLARION.

Oui. (A part.) Fait-elle déjà un rêve de princesse? (Haut.) Un prince a toujours dix-huit ans. Eh bien?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh bien... je cède... Je consens à faire le bonheur de la mappemonde et le vôtre...

CLARION.

Les dieux soient bénis!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Mais à une condition.

CLARION.

Laquelle?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Corinne joue ce soir, mais moi je jouerai demain.

CLARION.

Demain et toujours.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Plus longtemps encore!

CLARION.

Jusqu'à la fin de la Suède.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Mais jamais avec ce costume d'homme qui ne rend pas justice à la femme.

CLARION.

C'est convenu.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh bien, allez de ce pas chercher la couturière de Paris, madame Desprez, et revenez ici avec votre carrosse.

CLARION.

Comment, maintenant! C'est impossible... Plus tard, demain.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Demain?... Non pas... J'exige votre soumission avant la représentation de ce soir... Demain peut-être vous ne m'obéiriez pas.

CLARION.

Mais te laisser ici... seule... Non, sors avec moi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je ne sors qu'en carrosse.

CLARION.

Quel caprice.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Sortir dans ce costume... pour qu'on m'appelle Monsieur... Jamais!

Elle s'assied.

CLARION, à part.

Ah! quand une ingénue a en tête sa folie! (L'huissier entre.) L'huissier du ministre!... Ah! avec lui, il n'y a plus de danger à la laisser ici pour un instant... Et, au fait, avec cette tête pleine de mauvais tours, cela vaut mieux... je la tiens ainsi sous ma garde... et puisqu'elle veut mon carrosse, je l'y emprisonne, et elle n'en sort plus d'aujourd'hui. (Haut.) Il faut toujours obéir... Attends-moi, je reviens à l'instant.

Il sort.

SCÈNE XII

MADEMOISELLE VILLEROY, L'HUISSIER, rangeant des papiers sur le bureau du ministre.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Ah! la Corinne continue à Stockholm ses intrigues de Paris... Va... va... Tu vas voir comme une rosière se moque d'une coquette... Je devine ton plan... Tu joues ce soir à ton bénéfice devant ce prince... ce prince de Finlande .. qui est attendu par le ministre et qui ne vient pas... Il est arrivé... et, puisque mon costume fait illusion... je veux que mon déguisement profite à ma vengeance... C'est pour moi que tu feras tes coquetteries... et que tu joueras de la prunelle et de l'éventail... En vérité, je suis reconnaissante des méchancetés qu'on me fait, elles me donnent la volupté de la vengeance... Si toutes mes camarades étaient bonnes filles, je périrais d'ennui. Amusons-nous.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Allons, allons... J'en suis quitte pour la peur. Le prince est arrivé, il est à Stockholm... La duchesse en a la preuve... et je ne peux en douter... Sa police est bien faite... mieux que la mienne... à coup sûr! car Stockholm est une grande ville... et je ne sais encore dans quel coin le découvrir... lui qui, dans son intérêt même, aurait dû s'adresser à moi, comme son premier confident. N'importe, je ressaisis ce fugitif qui s'appelle le bonheur. (Apercevant mademoiselle Villeroy.) Quelqu'un

ici. (A l'huissier.) Quel est ce jeune homme!... Comment avez-vous laissé entrer...

L'HUISSIER.

Mais, monseigneur, il est entré malgré moi.

LE COMTE.

Il a osé...

L'HUISSIER.

Oui... Il a, dit-il, ses entrées dans le cabinet du roi.

LE COMTE, regardant mademoiselle Villeroy.

Du roi!... Il ne s'est pas nommé?

L'HUISSIER.

Non. Il m'a traité d'insolent parce que je l'appelais monsieur.

LE COMTE, à part.

Eh quoi!... Serait-ce?... Cette fleur de jeunesse... Plus de doute... c'est le prince. Allons, il est plus fort en stratégie que je le croyais. (A l'huissier.) Annoncez-lui le ministre du roi.

MADEMOISELLE VILLEROY, qui a épié le comte du coin de l'œil.

Bon! Je crois que je suis sur le chemin.

L'HUISSIER, à mademoiselle Villeroy.

Monsieur!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Encore!

L'HUISSIER, s'inclinant.

Pardon... monseigneur... Son Excellence le comte Christian, ministre du roi.

MADEMOISELLE VILLEROY, se levant.

Monsieur le comte.

LE COMTE, à l'huissier.

Sortez! (L'huissier sort. A mademoiselle Villeroy avec respect.) Cette entrée est bien mystérieuse. Ce simple uniforme... Est-il une de ces précautions que l'illustre voyageur prend pour se dérober aux hommages?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Vous avez deviné la pensée du voyageur.

LE COMTE.

Je ne dois donc même pas me hasarder à lui demander son nom?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Ne vous... hasardez pas.

LE COMTE.

Puis-je au moins savoir le motif qui me procure une visite si flatteuse pour moi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Un motif bien simple, monsieur le comte, n'y a-t-il pas spectacle ce soir au théâtre de la cour?

LE COMTE, à part.

Plus de doute! (Haut.) Je comprends, et j'ai pourvu à tout.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Déjà!

LE COMTE.

Ce spectacle... donné par des comédiens français, et où doit débuter la plus célèbre des comédiennes de Paris, pique sans doute votre curiosité?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Oui... ça me pique beaucoup.

LE COMTE, à part, souriant.

Il se déguise bien... (Haut.) Je vous ai choisi la loge la plus convenable pour bien voir l'héroïne de la soirée.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Et pour en être vu?

LE COMTE, finement.

Les beaux yeux ne seront ouverts que pour le voyageur.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Et cette loge?

LE COMTE, prenant un papier sur le bureau.

La voici.

MADEMOISELLE VILLEROY, prenant le coupon.

Si j'arrive à mon but, je serai reconnaissant.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CLARION.

CLARION, entrant essoufflé.

Mon carrosse est avancé... et nous pouvons... Ciel! le ministre.

LE COMTE.

Ah! Clarion... vous venez à propos... Nous n'avons plus d'obstacles à redouter... Que vos acteurs se tiennent prêts... et que la représentation soit digne des hôtes illustres qui vous feront l'honneur de vous applaudir.

CLARION.

Comment? Le prince de Finlande est donc à Stockholm?

LE COMTE.

Oui... et le voilà.

CLARION.

Hein?

LE COMTE.

Pas un mot...

CLARION.

Mais, monseigneur, permettez... Je veux vous dire...

LE COMTE.

Plus tard.

CLARION, à part.

C'est d'une impudence...

LE COMTE, à Villeroy.

Je respecterai l'incognito que vous voulez garder et je laisse à notre futur directeur royal l'honneur de vous faire apprécier dès à présent tous les avantages de la loge que vous occuperez ce soir.

Il salue.

CLARION.

Mais, monseigneur, il faut...

LE COMTE.

A ce soir.

Il sort.

MADEMOISELLE VILLEROY, éclatant de rire.

Comme a dit un Frontin... (Déclamant.)

Ai-je tenu parole?
Dans cette occasion, sais-je jouer mon rôle!

CLARION

Tout est perdu, fors Villeroy!

ACTE DEUXIÈME

Un pavillon du palais ouvert sur le parc du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE.

Oh! quelle admirable représentation! Elle a rempli mes rêves de toute la nuit! Corinne a été superbe! Et moi j'ai laissé au théâtre le peu de raison qui me restait; j'en suis sorti comme on sort d'un incendie, la flamme au front, le délire au cerveau, l'épouvante au cœur! foudroyé par la grâce de cette femme et ne sachant où me réfugier pour trouver ce calme et ce sang-froid si nécessaire à l'homme qui tient dans sa main la destinée d'un peuple! Oui! je suis dans un de ces moments de crise où la pensée n'a pas de repos! Je ne sais à quel souci donner audience... Politique et amour, deux mots qui se heurtent et ne s'accordent ni dans la tête, ni dans le cœur!... Hier, au théâtre, la duchesse n'a pas un instant perdu de vue mon jeune prince : j'avais adroitement désigné à l'attention de la duchesse le jeune aspirant, qui, je l'imagine peut-être, me semblait beaucoup plus préoccupé de Corinne que de la duchesse. Ah! c'est un mirage de ma jalousie, la duchesse l'emportera sur l'artiste. Tout nous serait rendu, la Finlande, les douze millions de la France et les diamants de la reine Ulrique! Trois conquêtes sans livrer une bataille! Ah! ce serait le pacifique triomphe de la diplomatie et la gloire de mon nom!... Corinne!... Malgré moi je

retombe toujours dans cette pensée. Oh! faiblesse des forts! On est au-dessus de tous, on commande aux plus grands, on est assis à côté du trône, et cette domination s'écroule devant une femme! le courage tremble devant un geste, le pouvoir se fait esclave aux pieds d'une enfant! Et maintenant... faut-il maudire cette femme? faut-il la chasser de mon souvenir?... Non... il faut l'aimer!...

SCÈNE II

LE COMTE, CORINNE.

LE COMTE.

C'est vous, Corinne!

CORINNE, un livre à la main.

Cela vous étonne? Vous avez donné à mes camarades et à moi le droit de chercher la fraîcheur dans le parc de votre palais; c'est la récompense de la représentation d'hier qui a été fort belle, si j'en juge par nos couronnes et nos bouquets. On nous a étouffés sous les fleurs, et nous venons respirer ici à l'ombre... Mais je vous serre la main et vais étudier mon rôle de Célimène dans la solitude.

LE COMTE.

Un rôle de coquette?... Oh! non, je vous défends de l'étudier davantage .. Vous le jouez déjà trop bien.

CORINNE.

Mais si l'on nous voyait ainsi en tête-à-tête... cela ne pourrait-il pas compromettre le ministre?

LE COMTE.

Non... rien de plus naturel...

CORINNE.

A Versailles.

LE COMTE.

Partout. Les artistes sont fort honorés en Suède. Paris donne ses modes à l'Europe. Vos gentilshommes de Versailles, vos ministres, vos princes assistent au petit lever des illustres comédiennes; votre brillant comte de Valbelle laisse faire grand bruit de ses amours avec la Clairon. Vous voyez que je connais mon histoire de France. J'ai vu les mœurs de mon siècle; aussi, et tout en respectant les mœurs austères des autres siècles, je veux être mon contemporain. Si l'on suppose que je vous fais la cour, il n'y aura de l'étonnement pour personne; vous avez hier bouleversé toutes les têtes, comme toujours, comme partout.

CORINNE.

Comme toutes les comédiennes qui ont un peu de figure... Croyez-vous qu'ils me rendent bien vaine ces froids incendies du cœur qui s'allument au foyer du théâtre? J'ai reçu, sans être émue, une avalanche de déclarations : trois cent soixante-deux glaçons! dont cinquante-huit madrigaux, trente-neuf sonnets, quatre menaces de suicide, non suivies d'effet heureusement; propositions de mariage de main droite et de main gauche, dix-sept. Je fais le compte exact de tout cela; j'ai beaucoup d'ordre. Quand il a été bien prouvé à ces inconsolables que j'avais un cœur de roche, ils se sont tous consolés.

LE COMTE.

Tous!

CORINNE.

Tous!... Ah!... excepté un pourtant!

LE COMTE.

J'en étais sûr!

CORINNE.

Un jeune prince.

LE COMTE.

Un prince? (A part.) J'avais bien vu.

CORINNE.

J'ai trouvé le moyen d'être plus rusée que tout le monde, je dis toujours la vérité.

LE COMTE.

Et ce prince?

CORINNE.

L'an dernier déjà il avait daigné m'honorer de sa passion...

LE COMTE.

Ah! C'est de l'histoire ancienne!

CORINNE.

Et moderne aussi... puisqu'il m'a suivie jusqu'ici avec constance... et que probablement il me suivrait partout.

LE COMTE.

Cela veut dire que ce prince est ici.

CORINNE.

Vous devinez facilement... ce qu'on vous a dit.

LE COMTE.

Je devine aussi ce qu'on ne me dit pas.

CORINNE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Qu'il est arrivé hier incognito et que vous l'aimez.

CORINNE.

Ah! je pourrais peut-être commettre la folie d'aimer un prince, un ministre ou un laboureur, mais je voudrais, je vous l'avoue, être aimée sans partage, sans rivalité d'aucune sorte. Or, un prince aime sa principauté, un ministre son portefeuille, un laboureur sa ferme. Ces rivalités me seraient intolérables. J'aimerais l'homme dont je posséderais l'âme tout entière, et qui n'aurait qu'une seule et exclusive ambition, être aimé de moi. Si ce phénomène existe, mon cœur est à lui.

LE COMTE, inquiet et railleur.

Et ce prince se fait-il laboureur pour avoir le plaisir de déposer sa charrue?

CORINNE.

Oh! ne raillons pas... Ce prince est doué des plus belles qualités du monde; je ne connais pas une âme plus généreuse, plus noble, plus dévouée. Il est prêt à faire pour moi tous les genres de sacrifices; mais je le soupçonne fort d'être ambitieux, et je serais jalouse de toutes les distractions que lui promet son glorieux avenir. Ma lune de miel serait belle avec lui, mais l'éclipse totale viendrait ensuite et ne finirait pas. Je serais princesse à la cour comme on est sultane au harem; on gagne le titre, on perd l'amant!

LE COMTE.

Ah! Corinne!... Je devrais me révolter contre vous et contre moi-même,... mais il y a dans votre parole, dans votre regard une fascination que je ne m'explique pas... mais que je subis... Oui... vous avez raison, gagnez l'amant et perdez le titre... Je suis à vous... L'amour ne se déclare pas... il se

prouve... Voici la preuve du mien... je vous aime et je sacrifie mon amour au bonheur d'être aimé de vous.

CORINNE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Oui, l'amour en remplissant mon cœur en a chassé l'ambition. Le pouvoir, les grandeurs, les titres, la richesse, un palais, tout cela n'est rien si votre amour n'est pas le premier et l'unique invité des fêtes de ma vie. Louise, je voudrais savourer le bonheur de tout perdre pour vous conquérir, et je ne regretterais rien si j'étais riche de votre amour et de votre beauté!

CORINNE, émue et souriante.

Vous êtes le plus dangereux des tentateurs, monsieur le comte.

LE COMTE.

Céderez-vous à la tentation?

CORINNE.

Je vous avoue que je demande à ma faiblesse la force d'y résister... car, si les bruits de la cour sont fondés... vous êtes sur le point de réaliser trois projets qui sont la fortune de la Suède... et la gloire de votre vie.

LE COMTE.

Vous savez...

CORINNE.

Je suis instruite de tout ce qui vous intéresse.

LE COMTE.

Alors, vous connaissez la grandeur de mon sacrifice.

CORINNE.

Je le connais, je l'apprécie..., et je ne l'accepte pas.

LE COMTE.

Eh quoi... après tout ce que vous-même vous venez de dire... après l'offre que je vous fais .. Ah ! vous êtes inexplicable.

CORINNE.

Je vais m'expliquer, cher comte. Vous avez étudié les hommes, excepté vous : les meilleurs observateurs oublient de s'observer eux-mêmes. Vous ne vous connaissez pas, l'enthousiasme d'une minute vous ferait sacrifier votre vie entière, et les regrets sont les fils de l'enthousiasme.

LE COMTE.

Moi, des regrets! Jamais! Ma vie ne sera pas assez longue pour épuiser la richesse de mon amour.

CORINNE.

En six mois votre trésor serait dépensé.

LE COMTE.

Corinne, vous ne parlez pas comme une femme...

CORINNE, avec un sourire forcé.

Et vous parlez comme un homme, vous. Ils ont tous des amours éternels à offrir!... une éternité de quatre saisons! Tous les amoureux si ardents à la préface ressemblent à vos navigateurs qui passent de l'équateur à la mer glaciale en moins d'un an... Adieu... adieu, cher comte...

LE COMTE.

Eh quoi? vous me quittez ainsi sur cette parole cruelle... que votre réflexion n'a pas conduite. . Vous n'êtes pas même mon amie.

CORINNE.

Si j'étais votre ennemie... j'accepterais sans réflexion.

LE COMTE.

Ne m'ôtez pas tout espoir... Si je dois être malheureux, laissez-moi encore respirer pour souffrir.

CORINNE.

Eh bien... soit... Si la femme n'a pas de raisons d'hésiter..., la comédienne a d'autres scrupules... Dans une heure, je vous dirai si j'ai pu concilier les deux sentiments de mon cœur.

LE COMTE.

Est-ce le sursis qu'on accorde au condamné?... Est-ce la grâce qu'on ajourne.

CORINNE.

Vous verrez... J'aperçois Clarion, il me cherche sans doute.

LE COMTE.

Je vous laisse avec lui... Dans une heure... je reviendrai. Que votre réponse ne soit pas un arrêt.

Il lui baise la main et sort.

SCÈNE III

CORINNE, seule.

Celui-là est sincère... il a cette rare qualité. Moi! comtesse Christian d'Ebelstein!... Quel rêve!... mais bientôt quel réveil! La passion éteinte... l'ambition perdue... Et quelle serait la victime? Non, non, ne soyons pas femme... laissons parler la raison... silence au cœur. Je le sauverai par ma fuite.

SCÈNE IV

CORINNE, CLARION.

CLARION, agité.

Ah! Corinne... Je vous cherchais... Avez-vous vu le ministre?...

CORINNE.

Oui.

CLARION.

Vous a-t-il parlé de moi?

CORINNE.

Non. Il m'a paru avoir ce matin une autre personne en tête...

CLARION.

Qui donc? Le prince de Finlande?

CORINNE.

Vous savez donc qu'il est ici?

CRARION.

Oui... Je viens de le voir. (A part.) Le vrai! Il a des moustaches comme Pierre le Grand... il n'a pas l'ombre de ressemblance avec le faux.

CORINNE.

Qu'avez-vous donc? Vous parlez tout seul... comme votre Robinson.

CLARION.

Ah!... c'est que vous ne savez pas dans quelle île escarpée et sans bords... j'ai naufragé... A l'heure qu'il est, je ne sais

si j'ai mérité le Capitole ou les gémonies... Ce doute m'est intolérable, et je cherche le ministre pour être fixé sur mon sort.

CORINNE.

Et votre étoile... à laquelle vous croyez tant ..

CLARION.

J'y crois toujours. Oh! ma belle étoile polaire! Après le succès d'hier soir, je dois y croire plus que jamais... Pas de brume sur mon ciel... Quel triomphe... Je voulais vous accabler de mes félicitations. Impossible! Vous aviez disparu dans un nuage de fleurs... ô déesse de ma fortune! avec vous où ne monterai-je pas? aux frises du théâtre ou du ciel! Ce n'était qu'un cri aux abords de la salle, dans les foyers, sous le péristyle... Mille inconnus me serraient les mains... « Ah! monsieur le directeur, quel sujet vous avez là!... » Et moi, attendri, je disais : « Oui... oui, braves Suédois... je le connais, mon trésor; il fait ma gloire et ma richesse, et il ne me quittera plus. »

CORINNE, embarrassée.

Mon cher Clarion... Je suis touchée... émue... mais laissez-moi vous dire que votre enthousiasme... manque d'à-propos.

CLARION.

Hein?... un si bel enthousiasme!...

CORINNE.

Il ne faut que deux mots pour l'éteindre.

CLARION.

Quels sont ces deux... éteignoirs?

CORINNE.

Je pars.

CLARION.

Pour la campagne?

CORINNE.

Pour Versailles.

CLARION.

Vous me quittez?

CORINNE.

Hélas! oui.

CLARION.

A l'expiration de votre engagement?

CORINNE.

Plus tôt.

CLARION.

Quand?

CORINNE.

Aujourd'hui.

CLARION.

Ah! c'est impossible.

CORINNE.

C'est vrai.

CLARION.

Quelle raison?

CORINNE.

Une raison d'État.

CLARION.

Et mon répertoire?

CORINNE.

Il se passera de moi. Robinson lui reste.

CLARION.

Mais le public... mes braves Suédois?... Deux catastrophes... deux Pultava dans un siècle !

CORINNE.

Ils se sont consolés de la première.

CLARION.

Mais vous n'y songez pas... et votre dédit !

CORINNE.

Vous m'y faites penser... C'est mille livres; il faut que vous me les prêtiez.

CLARION.

Comment... C'est moi qui dois encore payer votre dédit ?

CORINNE.

Dame ! Il faut bien que quelqu'un le paie ; je vous donne la préférence.

CLARION.

Merci.

CORINNE.

J'en ai besoin pour mon voyage.

CLARION.

Mais... mais... on n'égorge pas ainsi un directeur avec ce flegme comique... Je suis égorgé... je n'en reviens pas... Je croule... je tombe de ma hauteur.

CORINNE, souriant.

C'est votre première chute !

CLARION.

Ah!... Circé!... Non, sirène!... Voyons, voyons, Corinne, parlons sérieusement.

CORINNE.

Oui, sérieusement... Eh bien, tout est dit, je pars.

CLARION.

C'est juste... tout est dit. Je vous connais... et il faut bien que je me résigne... Votre oui ne fut jamais suivi d'un non. Après votre triomphe d'hier, votre détermination doit avoir un motif impénétrable même pour votre directeur... Donc. . notre engagement est rompu. Mais, il faut que je le reconnaisse, vous êtes une femme rare... une femme unique.

CORINNE.

Comment?

CLARION.

M'emprunter de l'argent!... Tenez, votre pauvreté fait votre gloire. Au dix-huitième siècle, le siècle Pompadour! le siècle brouillé avec les mœurs, le siècle où les jolies femmes peuvent épouser le Pérou de la main gauche, elle! la Corinne, jeune comme le printemps, belle comme la sœur cadette de Vénus, adorée par un second premier ministre, elle en est réduite à emprunter de l'argent à un directeur qui n'en a pas!... Ah! j'ai là sous les paupières deux larmes honteuses qui montent du cœur... Vous aurez vos mille livres... Je les emprunterai à notre ingénuité qui est toujours en fonds... elle. . et qui a de l'ordre.

CORINNE.

Elle peut vous refuser.

CLARION.

J'ai un moyen coercitif tout prêt... je lui donnerai un rôle

de femme mûre... où elle ne montrera que son talent, et je la ruine.

CORINNE.

Ce cher Clarion!

CLARION, larmoyant.

Je rends le bien pour le mal.

CORINNE.

Je m'en souviendrai... Et vous... je l'espère, vous ne m'oublierez pas.

CLARION.

Ah! votre souvenir restera gravé...

CORINNE.

J'ai besoin de votre argent aujourd'hui!

CLARION.

Vous l'aurez ce soir.

CORINNE.

Bien. Je vais tout disposer pour mon départ... et, avant de partir, je veux vous embrasser. (Clarion ouvre les bras.) Non... en partant... A ce soir!

Elle sort.

SCÈNE V

CLARION, seul.

Cette femme est l'hyperbole de la vertu, elle met le luxe dans tout. Elle me quitte... C'est une perte pour ma scène... Je vais tomber de Charybde et Scylla... c'est-à-dire de Corinne en Villeroy... Ce n'est pas gai! Moins de talent, plus de

caprice... des appointements plus lourds... trois mille livres par an!... Ces grands artistes dévorent les directeurs... Les bons nous quittent... les méchants nous restent... S'ils pouvaient tous partir... Le public est un bon diable... il comprendrait ma situation... il me plaindrait, je jouerais mes pièces avec de petits élèves économiques... avec de jeunes nourrissons... épris de l'art et payés par la gloire... Ah!... Camerarin, mon confrère, a eu raison de le dire... Les directeurs seront ruinés tant qu'il y aura au théâtre des auteurs et des comédiens. Mais voici Son Excellence... Enfin, je vais savoir... si j'ai sauvé la Suède ou si je me suis perdu.

SCÈNE VI

LE COMTE, CLARION.

LE COMTE, des papiers à la main.

Ah! fièvre de la politique! donne-moi une trêve... j'ai bien assez de la fièvre de mon cœur! Une heure, a-t-elle dit... un siècle!... Et c'est au moment où l'amour peut-être va devenir ma seule et douce chaîne qu'il faut que je m'abandonne moi-même pour songer aux intérêts de tous! La Suède manque d'argent! le déficit est dans le trésor... Des économies, demande-t-on à la cour! Et toujours des prodigalités dans le plaisir... Enfin, notre mariage réussira... j'en ai maintenant l'espoir... La France nous paiera nos douze millions... et peut-être...

Il prend une note, et se met au travail.

CLARION, à part.

Diable! Il a l'air bien agité... Il a deviné que mon prince... n'est qu'une princesse, et la récompense que j'attends de lui sera une chambre dégarnie dans la Bastille de Stockholm?

LE COMTE, s'interrompant.

Et Corinne! comment dévorer une heure?...

CLARION, à part.

Allons, allons. Soyons courageux... comme un poltron aux abois. (Haut.) Monseigneur...

LE COMTE, brusquement.

Qu'est-ce?... Ah! c'est vous, Clarion!

CLARION, à part.

Je tremble!... (Haut.) Puis-je demander à monseigneur s'il a été satisfait de notre spectacle.

LE COMTE.

Oui... oui... mon cher Clarion.

CLARION, à part.

Son cher Clarion!... Il n'y a pas de Bastille.

LE COMTE.

Un spectacle parfait!... Mais je croyais trouver ici mademoiselle Corinne.

CLARION.

Elle y était il n'y a qu'un instant... Donc le spectacle?...

LE COMTE.

A rempli toutes mes espérances... La duchesse Cécilia est d'une humeur charmante ce matin; il paraît qu'elle a été ravie de tout ce qu'elle a vu.

CLARION, à part.

De tout! Ah! mon Dieu! (Haut.) Elle a trouvé le prince?...

LE COMTE.

Très-joli garçon

CLARION, à part.

Le faux!... Est-elle... heureux!

LE COMTE.

Oui, oui, malgré quelques distractions de coulisse, j'ai surpris entre les deux fiancés un échange furtif de regards qui est pour moi plein d'avenir... Ah! je fus bien inspiré, Clarion, en renversant tous les obstacles que vous m'opposiez pour cette représentation... et je crois maintenant que le rétablissement de nos affaires... et surtout celui de nos finances, peut en résulter.

CLARION, à part.

S'il compte sur mon joli garçon de prince pour restaurer ses finances... (Haut.) Mais, monseigneur, vous ne l'avez donc pas revu... le prince, depuis la représentation?

LE COMTE.

Non .. mais je lui ai écrit... et à ma prière il se rendra ici, dans ce pavillon écarté du parc.

CLARION.

Ah!... vous avez écrit?... (A part.) Auquel a-t-il écrit? (Haut.) Au prince du théâtre... ou...

LE COMTE.

Comment?

CLARION, troublé.

Je veux dire au prince... de la représentation.

LE COMTE, se remettant à écrire.

Il n'y a pas deux princes, que je sache...

CLARION.

C'est juste... Il ne peut pas y en av... (A part.) Je ne demande pas mieux qu'il n'y en ait qu'un... Enfin, n'im-

porte... sans notre ruse d'hier la duchesse serait partie... et la Suède perdue... C'est moi qui l'ai sauvée... Donc, je mérite une récompense proportionnée au service rendu... et comme avec les grands il ne suffit pas de mériter une récompense, qu'il faut la demander... je n'hésite plus... Demandons. (Haut.) Votre Excellence a été sans doute, comme tout le monde, ravie du triomphe de la Corinne.

LE COMTE.

Corinne!... Oh! oui, et moi plus que tout le monde. (Regardant autour de lui. A part.) Elle ne vient pas.

CLARION.

Oserai-je aussi demander... si... pour ma part. Excusez cet amour-propre et cet orgueil... Un auteur n'a que ces deux vertus pour se défendre... Mon *Robinson*... ma comédie insulaire?

LE COMTE, riant.

Une comédie... d'égoïste... Il n'y a eu de succès que pour vous... auteur et acteur.

CLARION.

Ce monopole est de mon goût... Bref... si la cour a daigné rire...

LE COMTE.

Le roi a donné l'exemple... il a ri comme le dernier de ses sujets... et il m'a chargé de témoigner sa satisfaction à l'artiste et au directeur.

CLARION.

Comment!... le roi!... Sa Majesté... a daigné. (A part.) C'est le moment de lancer ma requête. (Haut.) Mais alors, si mes faibles talents ont le pouvoir de dérider un auguste visage, pourquoi Sa Majesté ne prendrait-elle pas le théâtre dans sa

maison en chargeant son ministre de choisir un directeur habile comme...

LE COMTE.

Vous?

CLARION.

Vous achevez ma pensée...

LE COMTE.

Certes, je ne demanderais pas mieux... honorer l'art...

CLARION.

Protéger les artistes! instruire le peuple par le théâtre! relever le niveau du goût avec la langue des poëtes! Quelle admirable mission!

LE COMTE.

Oui... mission sublime!... mais...

CLARION.

Ah! il y a un *mais*...

LE COMTE.

Il y en a toujours un... et le plus terrible de tous les mais! La Suède n'a pas d'argent...

CLARION.

Comme moi.

LE COMTE.

Le Suède a fait les affaires de la France et nous avons dépensé douze millions pour elle... et on nous a payé avec la promesse de nous payer.

CLARION.

Une promesse! C'est une monnaie qui n'a pas cours.

LE COMTE.

Depuis quinze ans nous réclamons.

CLARION.

Je suis sûr que vous réclamez mal. Une seule fois on m'a dû de l'argent...

LE COMTE.

J'ai réclamé moi-même ! J'ai fait le voyage de Versailles ; je me suis adressé au ministre des finances, à notre ambassadeur, à Richelieu, à Louis XV, à tout le monde, et je n'ai rien obtenu.

CLARION.

C'est que vous avez oublié le meilleur.

LE COMTE.

Comment?

CLARION.

Le chef-d'emploi.

LE COMTE.

Qui donc?

CLARION.

Madame de Pompadour.

LE COMTE.

Une courtisane !

CLARION.

En vingt-quatre heures, vous aviez gagné votre procès.

LE COMTE riant.

Vous croyez? C'est que... il y a un côté épineux dans cette négociation.

CLARION.

Très-épineux... je le reconnais ; il s'agit de laisser tomber des épingles chez madame de Pompadour !

LE COMTE.

Oui... Il n'y a pas de roses sans épines.

CLARION.

Et de femmes sans épingles.

LE COMTE.

Au fait, la diplomatie regarde le but, et ne doit pas se soucier des moyens... Savez-vous, Clarion, que vous avez la tête remplie de bons conseils.

CLARION.

C'est ma sibylle... C'est le théâtre qui m'inspire, monseigneur.

LE COMTE.

Le théâtre?

CLARION.

Oui... Les rois, les ministres, les ambassadeurs, les généraux trouvent tout dans Corneille et Racine ; le peuple trouve tout dans Molière et Regnard. Auguste enseigne aux rois la clémence ; Pyrrhus enseigne le droit des gens aux ambassadeurs ; Burrhus enseigne la justice aux ministres ; Mithridate enseigne la guerre aux généraux ; Sganarelle enseigne la philosophie aux hommes ; Célimène enseigne la coquetterie aux femmes ; Orgon enseigne la vigilance aux maris ; Philinte enseigne le bon sens à l'humanité entière ! Le théâtre ! le théâtre ! c'est l'art civilisateur, c'est la conquête du monde par le plaisir et la joyeuse instruction ; c'est la Sorbonne universelle ! C'est le seul professorat qui amuse ; c'est le code de

l'expérience ; c'est la morale domestique prêchée par des comédiens devant un auditoire qui ne dort jamais.

LE COMTE.

Très-bien, Clarion, j'aime cet enthousiasme que vous avez pour votre art.

CLARION.

Un art qui s'élève à la hauteur d'un sacerdoce.

L'HUISSIER, entrant.

Monseigneur... une lettre du duc de Revel !

LE COMTE.

Le duc de Revel ! Il est ici ? à Stockholm ?

L'HUISSIER.

Oui, monseigneur, arrivé hier avec le prince de Finlande.

CLARION, effaré.

Hein ?

LE COMTE.

Arrivé hier... et je ne l'ai point vu ?... Que veut dire ?...

Il ouvre la lettre.

CLARION, à part.

J'ai l'émotion d'un dénoûment. Dieu du ciel !... Villeroy... oh ! mon étoile, voilà ton éclipse.

LE COMTE, lisant.

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADEMOISELLE VILLEROY.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Quel beau parc... partout des tritons... des naïades, des dryades, des amadryades... toute la mythologie en marbre... Trianon s'est fait suédois... Ah! Clarion... vous!

CLARION.

Tais-toi, malheureuse!....

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est juste!... Je suis toujours prince travesti. Je n'y pensais plus... l'habitude.

LE COMTE.

Qu'ai-je lu? Le prince de Finlande assistait hier à la représentation... et ce n'est pas lui que j'ai placé!... Le prince... que j'attends ici... n'a rien reçu de moi... et il est en ce moment auprès d'une femme... une artiste... qu'on ne nomme pas... C'est Corinne! Mais alors quel est donc ce jeune homme que j'ai reçu hier? Suis-je la dupe de quelque intrigue de cour?... (Apercevant mademoiselle Villeroy.) Ah! je vais tout savoir.

CLARION, empressé.

Son Excellence... le ministre.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Qui m'a fait l'honneur de m'écrire.

LE COMTE.

Et je vous remercie de votre exactitude... monsieur... l'aspirant... dont j'ignore encore le nom.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Permettez-moi encore de le taire... (A part.) C'est amusant.

CLARION, bas.

Tais-toi.

LE COMTE, à part,

Ils se connaissent... je comprends... (Haut.) Vous avez lu ma lettre?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Oui. Vous avez à m'entretenir d'affaires... graves.

LE COMTE.

Plus graves que vous ne le pensez...

CLARION, à part.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Vous savez de quoi il s'agit?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Sans doute... mais faites comme si je l'ignorais.

CLARION.

La Suède est dans une crise...

LE COMTE.

Monsieur Clarion... Le théâtre avez-vous dit, supprime toutes les difficultés.

CLARION, à part.

Si je sais comment me tirer de celle-là.

LE COMTE.

Je me fie à votre diplomatie de coulisse... c'est celle qui convient à la situation... Interrogez ce... ce jeune homme... Vous connaissez l'affaire.

CLARION.

Vous voulez...

LE COMTE, avec hauteur.

Je l'exige, monsieur.

CLARION.

Eh bien donc... monseigneur... il s'agit... (A part.) Nous aurions dû faire une répétition.

MADEMOISELLE VILLEROY.

J'attends.

CLARION.

Voyez-vous... Tout le monde désire que la Suède soit heureuse.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Moi aussi.

CLARION.

Or... son bonheur dépend d'un mariage... On pourra dire à la Suède... *Tu felix Austria nube.*

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je n'entends pas...

CLARION, à part.

Je suis à bout de mon français... je parle latin... (Haut.) Enfin... mariez-vous, monsieur, et nous sommes tous sauvés.

MADEMOISELLE VILLEROY, riant.

Me marier! moi... je déteste les femmes!

CLARION.

Oui, je sais ce que vous allez dire, un proverbe de mer .. *Le marin doit mourir garçon...* C'était aussi l'opi-

nion du brave amiral Ruyter... *La femme d'un marin*, disait-il, *est veuve toute sa vie : son veuvage ne cesse qu'après la mort de son mari*. Et Ruyter raisonnait juste; il est resté garçon et il a fort bien fait, car lorsqu'il éprouva le malheur d'être emporté par un boulet de canon, il aurait donné trop de chagrins à sa veuve. La Hollande seule pleura le brave amiral... Mais vous, c'est différent, vous êtes un... (Mademoiselle Villeroy éclate de rire. A part.) Tu ris.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Eh oui, je ris... Vous ne voyez pas que le ministre rit comme moi, mais sous cape, et qu'il s'aperçoit que nous ajoutons une scène aux *Fourberies de Scapin?*

CLARION, avec dignité.

Ce langage...

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est le mien; je parle coulisses. Oui, monsieur, je suis la Villeroy, je joue les travestis, les corsets, les Agnès, les rosières; je suis une vraie femme, tout ce qu'il y a de plus femme, et la plus folle des pensionnaires de ce cher Clarion. Voilà! ça m'agaçait les nerfs. La charade est finie, on a deviné le mot.

LE COMTE, se levant.

Ainsi, mademoiselle, et vous, monsieur, vous avez osé jouer une insultante comédie devant moi?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Il y a dans mon engagement que je ne puis refuser aucun rôle; ça regarde mon directeur.

LE COMTE.

Venir sous un masque d'emprunt jouer ici le rôle d'un haut personnage, du prince de Finlande!

MADEMOISELLE VILLEROY.

Tiens! Je doublais le prince de Finlande! Nous avons le même emploi, lui aussi il aime les déguisements...

LE COMTE.

Que dites-vous?

MAMEMOISELLE VILLEROY.

Qu'il est logé incognito au *Grand-Wasa*... Je le connais beaucoup, ce prince... et Corinne aussi le connaît.

LE COMTE.

Corinne!

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est le protecteur des artistes...

CLARION, bas.

Tais-toi.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je sais ce que je dis.

LE COMTE.

Protecteur...

MADEMOISELLE VILLEROY.

Je me sers d'un mot poli... car je suis bonne camarade... et j'ai la médisance en horreur... Corinne obtient du prince tout ce qu'elle veut.

CLARION, à part.

Démon!

LE COMTE.

Je comprends tout maintenant... et le duc de Revel a raison. Corinne fera oublier la duchesse au prince de Finlande... Le mariage ne se fera pas... C'est pour lui que

Corinne a ajourné sa résolution... Elle est perdue pour moi... et du même coup je suis ruiné dans mon ambition et dans mon amour... Tout s'écroule autour de moi, il n'y a plus de place dans mon cœur que pour le désespoir.

CLARION, s'inclinant.

Monseigneur...

LE COMTE.

Monsieur, vous avez indignement abusé des droits que vous donnaient nos anciennes relations... Il y a des mésalliances d'amitié... Je brise la nôtre... Pas un mot de plus. (A lui-même) Dans une heure, le conseil s'assemble... J'avais promis d'y apporter la solution de toutes nos difficultés. (Il sonne. L'huissier paraît.) Attendez mes ordres... Je vais écrire au roi. Oui, je dois conjurer la honte d'une disgrâce publique; je sais ce qui me reste à faire... je le ferai.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLARION, MADEMOISELLE VILLEROY.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Belle sortie!... Que va-t-il faire maintenant? Quel est son projet?

CLARION.

Son projet... Il est perdu par ta faute, et il veut tomber avec orgueil; il va donner sa démission.

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est bourgeois! A cet air tragique, je croyais voir Oreste allant immoler Pyrrhus.

CLARION.

C'est lui qui est immolé ! Immolé dans sa politique, immolé dans ses affections ! Et nous sommes immolés du même coup, toi et moi !

MADEMOISELLE VILLEROY.

Nous ! Allons donc ! J'en verrai bien d'autres avant mes trente ans que je garderai jusqu'à soixante. Les ingénues ont la vie dure, parce qu'elles rient de tout ce qui est sérieux.

CLARION.

Aussi, pourquoi le diable, ton père, t'a-t-il conseillé ce vilain tour ?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Un conseil superbe ! quoique vous en disiez. J'aime à rester dans l'esprit de mes rôles, à la ville du moins. J'adore Hermione, bien qu'elle n'entre pas dans mon emploi. La tragédie enseigne le devoir aux comédiennes... J'ai à me plaindre de Corinne ; elle a fait hier à mon cœur une blessure toute fraîche ; Hermione s'est vengée aujourd'hui. La vengeance, dit-on toujours dans nos coulisses, est le plaisir des dieux !

CLARION.

C'est celui des actrices ! Malheureuse ! tu savais donc que le ministre aimait Corinne !

MADEMOISELLE VILLEROY.

C'est le secret de la comédie !... Oh ! oui, ils s'aimaient !

Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux,
J'ai dit : d'un seul bonheur, faisons deux malheureux !

CLARION.

Et moi, je te laisserais réussir ! je laisserais faire à ma pièce ce mauvais dénoûment ? Oh ! non ! non ! dussé-je

épuiser toutes les ressources de mon répertoire! A moi, Crispin! à moi, Scapin! à moi les illustres diplomates de la comédie, les Machiavels du grand trottoir! ceux qui sauvent tout lorsque tout est perdu fors l'honneur! ceux qui manquèrent au désastre de Pavie et ne manqueront pas à la victoire de Clarion.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Tiens! voilà Corinne! l'entretien avec son prince n'a pas été long! (A part.) Commence par cette victoire.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CORINNE.

CORINNE.

Quel bruit!.... Vous Clarion!... Est-ce ainsi que vous êtes reconnaissant de la faveur insigne que nous fait le ministre en nous ouvrant ces jardins réservés?

CLARION.

Oh! il s'agit bien de convenances!

CORINNE.

Qu'est-il donc arrivé?

CLARION.

Une catastrophe! Le départ de Corinne me tuait, l'action de Villeroy m'enterre.

CORINNE.

Qu'a-t-elle fait?

CLARION.

Son métier... une méchanceté! Vous ne savez pas que la

Suède doit... non pas, la France doit à la Suède douze millions?

CORINNE.

Je le sais.

CLARION.

Qu'un mariage princier nous faisait rendre la Finlande par la Russie.

CORINNE.

Je le sais aussi.

CLARION.

Et que les diamants de la Baltique... non, de la reine Ulrique, nous...

CORINNE.

Je sais tout cela.

CLARION.

Eh bien!... le ministre, mon ancien camarade... ce bon Christian!... s'était chargé de mener à bonne fin ces trois graves questions suédoises...

CORINNE.

Oui, et son avenir dépend de leur réussite, je sais cela encore...

CLARION.

Mais il faut une tête forte à un ministre, et il a perdu la sienne... Villeroy a détruit ses illusions d'amoureux, elle lui a dit que... la femme qu'il aime ne l'aimait pas, et qu'elle en adorait un autre....

CORINNE.

Ah!

CLARION.

Elle a osé ajouter que l'autre est le prince de Finlande, l'impudente menteuse !

CORINNE.

Elle a dit vrai.

CLARION.

Hein !... et elle a ajouté qu'à l'instant même le prince rendait une visite à... à vous, Corinne.

CORINNE.

Historique ! c'est encore vrai !

CLARION.

Que le prince vous aimait à la folie.

CORINNE.

Il le dit et il le prouve.

CLARION.

Alors, je comprends son désespoir.

CORINNE.

Son désespoir ?

CLARION.

Et oui... Il renonce à la diplomatie, à la politique, à tout... Demain, ce soir, cet homme puissant ne sera rien...

CORINNE.

Que dites-vous ?

CLARION.

Il donne sa démission de ministre ; en perdant votre amour, il veut se consoler en perdant tout le reste. Il nous a quitté comme un homme qui court au suicide ou aux petites maisons.

CORINNE.

Oh! si sa démission arrive au roi, il est perdu... Clarion, il faut empêcher cela à tout prix... Dites-lui que tout est arrangé... J'ai là ce qui le sauve... Moi... je dois partir... quitter Stockholm dans son intérêt... Ah!... et mon argent, mes mille livres pour mon voyage?

CLARION.

Votre dédit... que je dois vous prêter, vous donner... L'argent est chez vous...

CORINNE.

Courez, alors... courez pour rejoindre le ministre...

CLARION.

Courir!... Ah! oui... l'émotion me brise les jambes... Quel métier! la tragédie le matin, la comédie le soir! coulisses de théâtre, coulisses de palais!...

CORINNE.

Au nom du ciel, Clarion, ne perdez pas une minute.

CLARION.

Oui... Et si je ne réussis pas, tenez... je change d'emploi, je me donne une fin tragique.

Il sort.

SCÈNE X

CORINNE, MADEMOISELLE VILLEROY.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Une idée! Si je repassais mon rôle de l'*Ambitieuse*...

Elle tire un rouleau.

CORINNE, à part.

Arrivera-t-il à temps?

MADEMOISELLE VILLEROY.

Il faut viser plus haut; épousez donc un prince
De la main gauche, et puis, s'il s'abandonne à vous,
Prenez-lui, des deux mains, son or et ses bijoux,
Et, quand vous serez riche, alors, en femme adroite,
Vous pourrez épouser Valsain de la main droite.

CORINNE, à part.

Et j'ai là... de quoi le sauver... Oh! il fait naufrage au port!...

MADEMOISELE VILLEROY.

Confier ses chagrins aux statues d'un jardin quand il y a des camarades, c'est impoli...

Vous vous taisez, madame, et gardez le silence!

CORINNE.

Le silence est la parole du mépris.

MADEMOISELLE VILLEROY.

Moi, je parle toujours; le silence est la démission de l'esprit... Attrape.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE COMTE.

CORINNE.

Le voici.

LE COMTE, saisi.

Elle ici, Corinne!

CORINNE.

Ne vous avais-je pas promis une réponse?... Je viens tenir ma promesse.

LE COMTE.

Respectez un malheur qui est votre ouvrage; tout ce que vous m'avez promis vous l'avez tenu.

MADEMOISELLE VILLEROY, à part.

A la bonnne heure! voilà une scène qui commence bien! (Haut.) Je reprends mon rôle... M. le prince de Finlande vous laisse avec son heureux rival.

Elle sort en riant.

SCÈNE XII

LE COMTE, CORINNE.

CORINNE.

Une accusée doit être entendue.

LE COMTE.

Eh bien, mademoiselle, je vous écoute... mon sursis est expiré... Mais c'est le juge qui demande à l'accusé sa justification.

CORINNE.

On m'a dit une chose incroyable.

LE COMTE.

Alors, il faut la croire.

CORINNE.

Vous donnez votre démi-sion ?

LE COMTE.

Le conseil est assemblé... et voici la lettre qui annonce ma détermination au roi.

CORINNE.

Dieu soit loué! tout n'est pas perdu !... Cette démission, vous ne l'enverrez pas.

LE COMTE sonne, l'huissier entre.

Portez cette lettre au palais... au premier ministre.

CORINNE.

Non, non... arrêtez!

LE COMTE, à l'huissier.

Obéissez...

CORINNE.

Ah! vous êtes un ingrat! vous tombez au niveau des hommes vulgaires! C'est la raison qui abdique chez vous! une comédienne, qui se plaît aux intrigues du théâtre et du monde, souffle la calomnie à votre oreille, et vous croyez cette femme, et vous ne me croyez pas, moi!

LE COMTE.

Je n'ai aucun regret de mon action, les âmes hautes ne se contentent pas d'un malheur incomplet. Corinne, vous avez donné votre amour à un autre; n'essayez pas de le nier, je le sais, pareille infortune est assez vulgaire. Mon ambition politique vient de subir un échec, catastrophe assez commune en diplomatie. Ce n'était pas suffisant. Le roi pouvait encore me maintenir dans les régions inférieures du pouvoir, et cette auguste faveur était sans doute une consolation et un adoucissement. Mais... mais vous ne m'aimez pas, et que m'im-

porte le reste. Non, j'ai voulu savourer toutes les tortures de l'orgueil humilié. Si j'ai brisé mon avenir, si j'ai brisé l'ancre d'espérance qui me sauvait après le naufrage, je suis flétri dans mon amour-propre, repoussé dans mon amour, ruiné dans ma fortune, renversé dans mon ambition, il me reste au moins cette joie fatale que l'homme trouve dans le malheur accompli.

CORINNE.

Et si l'on vous rendait tout ce que vous avez perdu, l'accepteriez-vous?

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

CORINNE.

Christian, vous aviez en moi une amie, croyez-le bien.

LE COMTE.

Une amie! l'amante d'un autre!

CORINNE.

D'un autre!... Ah!... vous vous obstinez bien à ne pas me connaître... Je n'appartiens à personne et je vous en donnerai aujourd'hui même une preuve évidente... Mais.... vous qui doutez ainsi de moi... vous qui m'accusez... vous saurez un jour ce que ce cœur que vous avez méconnu renferme de *dévouement et d'amour*... Oui... Je voulais que l'homme qui m'avait fait connaître le véritable amour n'eût jamais le regret de m'avoir aimée... Je voulais lui rendre le service que tout homme aimé est en droit d'attendre de la compagne de sa vie, je voulais l'aider dans sa tâche... et j'aurais réussi... Votre aveuglement obstiné, votre jalousie vulgaire ont tout renversé. Quand je vous ai aimé, je vous croyais plus grand.

LE COMTE.

Corinne... Quel langage!... Ce ton de sincérité dans vos paroles...

CORINNE.

Après les paroles, l'action... Oubliez tout... je vous en conjure. Quel était le triple but de votre ambition?

LE COMTE.

Mais...

CORINNE.

Répondez! D'abord le mariage du prince de Finlande et de la duchesse, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Oui.

CORINNE.

Voilà le contrat signé de la main du prince et scellé de ses armes.

LE COMTE.

Hein!

CORINNE.

Le traité qui rend la Finlande à la Suède, les diamants de la reine Ulrique? Ce contrat vous les assure; vous le savez?

LE COMTE.

Oui.

CORINNE.

Les douze millions de la France? La caution de la Russie vous en promet la restitution; voici la lettre de l'ambassadeur de l'impératrice Catherine.

LE COMTE.

Dois-je croire? Oh!... c'est le prince?... Gardez vos présents, ils me déshonorent.

CORINNE, fièrement.

Monsieur le comte, je sais qui vous êtes, et sachez qui je suis. La main qui a reçu ces présents était pure quand elle les a reçus, elle est encore pure quand elle vous les offre. Prenez-les sans crainte, ils ne vous flétriront pas... Celui qui me les a donnés a trouvé sa seule récompense dans une bonne action... Ne vous mettez pas au-dessous de lui par une injuste soupçon et un odieux refus... Ce qu'ils me coûtent, mon cœur seul le sait, et il ne me reproche rien... Ce soir je vous quitte... et je mets un monde entre vous et moi... C'est la condition qui m'a fait obtenir ces présents.

LE COMTE.

Corinne... Ah!... s'il en est ainsi, reprenez-les... Tout avec votre amour... sans votre amour, rien.

CORINNE.

Mais achevez donc de me connaître... il en est temps. Mon amour, dites-vous?... N'avez-vous donc pas compris lorsque à Versailles, lorsque partout, on s'étonnait en la raillant de cette froideur que vous appelez coquetterie, n'avez-vous pas compris que je ne voulais donner mon cœur qu'au prix de ma main?

LE COMTE.

Eh bien!

CORINNE.

Oh! de telles alliances de comédiennes et de gentilshommes, je sais qu'on les tolère dans un pays libre, mais votre Suède les tient encore en légitime répulsion. Non, je veux vous sauver de vous-même, et je veux sauver moi de vous. Un

jour, peut-être, il m'est réservé de chercher un appui dans le mariage et d'imiter tout le monde ; mais à présent, je m'appuie encore énergiquement sur moi-même : le lierre n'a pas besoin d'ormeau. Si je m'unissais à un homme supérieur, il m'humilierait sous son titre ; si je m'unissais à un homme inférieur, je l'humilierais sous mon esprit de comédienne. Je ne veux donner de chaînes à personne et ne veux pas en recevoir ; je me trouve bien dans mon isolement et le mieux m'épouvante. Les gens du monde sourient de pitié en écoutant ce langage, parce qu'il est trop raisonnable, mais, soyez-en sûr, mon cher comte, j'ai la folie du bon sens.

LE COMTE.

Oh ! ce n'est pas moi, Corinne, qui peux sourire en vous écoutant ! c'est impossible... Mais je ne suis plus l'homme supérieur que vous redoutiez. Après la résolution que je viens de prendre, je suis retombé dans mon néant, et c'est vous, vous Corinne, qui êtes au-dessus de moi, vous qui portez toujours la plus belle des couronnes, celle de l'esprit, de la grâce et de la beauté !

CORINNE.

Oui... cette fatale démission !... Et partir en vous laissant malheureux !... Ah ! qu'avez-vous fait !... Quel est ce bruit ?

SCÈNE XIII

TOUS LES PERSONNAGES.

L'HUISSIER.

Encore une fois, monsieur, je sais quels sont mes ordres et je les exécute à la lettre...

CLARION.

Et je vous dis, moi, que la lettre tue et que l'esprit vivifie.

MADEMOISELLE VILLEROY, à Clarion.

Prenez-garde ! vous insultez un ambassadeur en livrée !

LE COMTE.

Mais de quoi s'agit il?

L'HUISSIER.

Monseigneur, vous m'avez remis une lettre pour Son Excellence le premier ministre?

LE COMTE.

Oui.

L'HUISSIER.

N'était-ce pas mon devoir de la remettre?

LE COMTE, ému.

Oui !

L'HUISSIER.

M'avez-vous jamais vu infidèle à vos ordres?

LE COMTE.

Jamais !

L'HUISSIER.

Eh bien, cet homme, ce comédien a prétendu...

LE COMTE.

Ma lettre, tu l'aurais encore?

L'HUISSIER.

Non, je ne l'ai plus.

LE COMTE.

Ah !

CLARION.

M. Rousseau de Genève, dit dans sa lettre sur les spectacles, que les comédiens apportent dans la vie privée les vices et les vertus de leurs personnages. Agamemnon et Crispin ont égaré des lettres. Celle de Votre Excellence s'est retrouvée dans ma poche ; rendons grâces au roi des Grecs.

MADEMOISELLE VILLEROY, à part.

Animal !

CORINNE.

Dieu soit béni ! je vous rends tout !

LE COMTE.

Excepté vous.

CORINNE.

L'ambition satisfaite diminue l'amour.

LE COMTE.

Elle l'augmente.

CORINNE.

Mais l'ambition est une belle passion aussi, c'est le dévouement du patriotisme ; c'est le rude travail des nobles oisifs. Votre pays vous appelle, allez à lui, oubliez-vous et pensez à tous. Je pars et je vous laisse mes souvenirs.

LE COMTE.

Des illusions.

CORINNE.

Les souvenirs nous font croire que nous avons été heureux.

CLARION.

Monseigneur, j'attends mon pardon.

LE COMTE.

Vous êtes directeur du théâtre royal.

CLARION.

La roche Tarpéienne m'a précipité sur le Capitole!

GLOIRE ET AMOUR

COMÉDIE GRECQUE

EN UN ACTE, EN PROSE

(Inédite.)

PERSONNAGES.

ÉROSTRATE, sous le nom abrégé d'Éros (AMOUR).

SCOPAS DE MILO, sculpteur.

ATHÉNAÏS DE MYTILÈNE.

RHODINA, esclave familière d'Athénaïs.

La scène est à Éphèse.

GLOIRE ET AMOUR

Le gynécée d'Athénaïs de Mytilène. Au fond, un vaste rideau tombant sur une balustrade de marbre, et laissant voir les bases des colonnes d'un grand temple dans le lointain. — Cette balustrade sert d'entrée et de sortie aux personnages. — A gauche, une porte qui conduit aux appartements intérieurs. — A gauche, les dieux lares d'or, d'ivoire et d'argent, sur un petit autel votif. — Ameublement grec antique. Dans un angle, une statue lampadaire. — Un coffre sur un trépied. Une tenture derière laquelle on puisse se cacher. — Dans un salon, on peut se despenser de ce décor, et le suppléer par l'imagination.

SCÈNE PREMIÈRE

ATHÉNAÏS, RHODINA.

ATHÉNAÏS, s'asseyant.

Vite, Rhodina... mon collier, mes bagues, mes bracelets.

RHODINA, s'agenouillant à côté d'Athénaïs pour poser les bracelets et les bagues.

Douce maîtresse, vous plaît-il d'entendre dire tous les matins la même chose?

ATHÉNAÏS.

Si la même chose est agréable?

RHODINA.

Non.

ATHÉNAÏS.

Eh bien, dis toujours, Rhodina.

RHODINA.

Vous avez là, vis-à-vis, de bien méchants voisins, les prêtres de Diane.

ATHÉNAÏS.

Je le sais... et je crains bien plus la voisine encore.

RHODINA.

La déesse Diane?

ATHÉNAÏS.

Elle-même.

RHODINA.

Oh! ne me parlez pas de ces femmes qui se mêlent de tout... O ma belle maîtresse Athénaïs, cette Diane ..

ATHÉNAÏS, l'interrompant.

Parle bas...

RHODINA.

Oh! ne craignez rien, la lune est couchée... Diane règne à la fois sur la terre, sur l'enfer et dans le ciel! C'est trop. Il est impossible qu'elle ne néglige pas les affaires du monde dans un de ces trois endroits.

ATHÉNAÏS.

Et puis, vois-tu, Rhodina, je la soupçonne d'être jalouse, comme une prude.

RHODINA.

Encore si elle était chaste, comme elle en fait courir le bruit aux enfers et dans le ciel; mais on sait dans toute notre ville d'Éphèse qu'elle a des rendez-vous, à chaque lune nouvelle, avec ce petit berger Endymion.

ATHÉNAÏS.

Elle aurait pu mieux choisir.

RHODINA.

Oh! je n'aimerais pas un berger, moi! Les déesses ont bien mauvais goût... Voyez Vénus, si ce qu'on dit est vrai, celle-là fréquente aussi les bergeries, elle aime Adonis.

ATHÉNAÏS.

Mais au moins celle-là est bonne fille; elle ne se mêle pas de nous; elle n'est pas femme à faire des avances à Jupiter, pour lui donner une distraction, lui dérober sa foudre, et la lancer sur une pauvre mortelle qui cherche un mari dans un bois de myrtes...

RHODINA.

Comme cela s'est vu dernièrement à Rhodon dernièrement, mon pays. La belle Amulia a été foudroyée, dans un bois de myrtes, en plein soleil. Tout le monde a dit : Le coup part de Diane.

ATHÉNAÏS.

On ne se trompait pas.

RHODINA.

Cette déesse a bien changé de caractère; nos mères et nos aïeules nous disent que Diane était plus douce autrefois : les femmes légères ne craignaient pas la lune en plein midi.

ATHÉNAÏS.

C'est l'orgueil, c'est l'orgueil qui a changé le caractère de Diane. Écoute, Rhodina... jusqu'à présent, Diane n'avait point de temples; les sculpteurs refusaient de faire sa statue, à cause des sages étoffes qui ennuient le ciseau ; on ne sculptait que des Vénus, c'était plus léger. Tout à coup, il s'est trouvé un artiste très-riche, qui a subi des malheurs domestiques à faire courber le front d'un homme, et, pour se venger des femmes, il a bâti à ses frais, là, vis-à-vis, dans notre ville d'Éphèse, un temple à la chaste Diane, un temple

où Vénus est traitée comme la dernière des mortelles par des choristes veufs et bien payés. Depuis ce moment, Diane a perdu la tête comme une parvenue; elle emprunte à Jupiter sa foudre et à Junon son paon. Gardons-nous bien.

RHODINA.

Quelle terrible voisine nous avons là!

ATHÉNAÏS.

Ce palais que nous habitons, je ne l'ai pas choisi, vrai! on me l'a donné, je l'ai pris. C'est un présent de Crinias, ce riche trafiquant d'étoffes de Milet. Il devait m'épouser, mais il a eu la délicatesse de mourir avant notre hymen.

RHODINA.

Quel homme charmant!

ATHÉNAÏS.

Oh! je n'ai qu'à me louer de lui, depuis sa mort. J'ai failli être veuve, et c'est une triste condition depuis le fatal exemple qu'a donné Artémise.

RHODINA.

Oh! celle-là a gâté le métier de veuve!

ATHÉNAÏS.

C'est vrai!... Toutes les femmes n'ont pas le courage de dévorer à leur repas les cendres de leurs maris.

RHODINA.

J'aime mieux les raisins de Corinthe.

ATHÉNAÏS.

Or, ayant échappé au veuvage, je veux choisir un illustre mari et quitter Éphèse pour habiter ma belle île de Mytilène, où Diane n'a pas l'ombre du crédit.

RHODINA.

Je soupçonne ma douce maîtresse Athénaïs d'avoir du penchant pour ce jeune et charmant Éphésien qui porte le nom du fils de Vénus...

ATHÉNAÏS.

Pour Éros? Tu te trompes, Rhodina; il a un défaut redoutable.

RHODINA.

Il ne vous aime pas assez?

ATHÉNAÏS.

Il m'aime trop.

RHODINA.

Le mariage le corrigerait.

ATHÉNAÏS.

Peut-être... Regarde Orphée, il a été incorrigible celui-là; sa femme le croyait tranquille quand elle fut morte, son mari est venu la chercher aux enfers.

RHODINA.

L'importun!... Alors, je tournerai mes soupçons sur le jeune statuaire de Milo...

ATHÉNAÏS.

Scopas... Oh! c'est un grand artiste! Il pourrait me donner la moitié de sa gloire, mais je crains l'amour des sculpteurs; ils aiment mieux leurs statues que leurs femmes, et il leur manque toujours un modèle, disent-ils, pour terminer un bras ou un menton. C'est suspect... Au reste, je n'ai point fait de choix encore; la précipitation est la mère du repentir.

RHODINA.

Cependant vous choisirez un peu plus tard ; le gynécée est triste sans l'amour.

ATHÉNAÏS.

Par Vénus Lesbienne, la plus amoureuse des Vénus, je te jure que je n'aime pas l'amour !

RHODINA, avec un vif mouvement.

Dieux immortels ! quel blasphème ! Et qu'aimez-vous donc alors ?

ATHÉNAÏS.

J'aime la gloire.

RHODINA.

L'un n'empêche pas l'autre.

ATHÉNAÏS.

Tu es une enfant. Oui, l'un empêche l'autre. Je vais te citer cent femmes de Rhodon, de Milet, d'Éphèse, qui sont belles comme les filles de l'Olympe de Phidias, qui ont aimé comme les nymphes de l'Arcadie, et dont le nom ne sera pas prononcé une seule fois quand la vieillesse aura blanchi leurs cheveux noirs. Ce qui est triste, le voici, Rhodina : c'est d'être abandonnée par la déesse Hébé aux joues de rose ; c'est de prendre rang parmi les matrones ridées ; c'est d'obtenir la vénération railleuse des jeunes gens ; c'est de s'entendre dire dans la foule : « Bonne vieille, laissez donc passer ces jeunes filles qui vont au temple de Gnide concourir pour le prix de la beauté. » Je veux prévenir mes derniers jours de ces tristesses ; je veux conquérir la gloire, cette grande chose de mon pays, la seule beauté qui soit sans vieillesse, la seule passion qui nous conserve des adorateurs jusqu'à la tombe et nous fasse vivre après notre mort. Je veux entendre dire dans la foule : « Jeunes filles qui allez à Gnide, inclinez-

vous devant cette vieille femme ; elle a concouru pour le prix de la gloire, et vos couronnes de roses se flétrissent aux rayons de sa couronne d'or. »

RHODINA.

Je suis une enfant, vous avez dit vrai. Jusqu'à ce moment, j'avais cru que la gloire était une chose grecque uniquement inventée pour l'homme, et que la femme avait été beaucoup plus favorisée par les dieux, qui lui avaient laissé l'amour.

ATHÉNAÏS.

L'amour ! toujours l'amour ! Connais-tu un nom plus vulgaire que celui-là ?

RHODINA.

Ah ! j'aime les choses vulgaires, moi ! j'aime l'amour. Être femme, être jeune, être belle ; avoir les hommes à ses pieds, rois ou esclaves ; humilier les plus orgueilleux, dompter les plus forts, épouvanter les plus braves et ne donner son amour qu'au plus jeune, au plus timide, au plus charmant. Voilà la vie, voilà la gloire ; et si on est deux à vieillir ensemble, on ne s'en aperçoit pas : on est toujours jeune quand on s'aime toujours ; l'amour à deux n'a jamais les cheveux gris. Philémon et Baucis ont eu vingt ans jusqu'à leur mort.

ATHÉNAÏS.

Ah ! Rhodina, mon ingénue ! on voit que tu ne connais l'amour que par les fables d'Athènes et les chansons de Paphos ! L'amour était bien beau quand il était seul, avec sa mère divine, mais l'homme est venu, et l'amant a défiguré l'amour.

RHODINA.

Eh bien, moi, je le prends tel qu'il est ; je laisse la gloire

aux héros, et il y a chez nous tant de héros historiques et fabuleux qu'ils se nuisent l'un l'autre et ensevelissent leur gloire avec eux dans leur tombe. La postérité n'aura pas assez de mémoire pour retenir tant de noms. La gloire, c'est le sillon éblouissant que le vaisseau trace sur la mer Ionienne; le sillon disparaît avec le vaisseau, il ne reste que la mer : c'est la postérité.

ATHÉNAÏS.

Écoute, Rhodina, je te permets de parler ainsi quand tu es seule avec moi, mais devant le statuaire Scopas et devant le jeune Éros, garde-toi bien de médire de la gloire... Voici Scopas; j'entends la foule qui salue son nom. Tu vois que la foule n'est pas de ton avis.

RHODINA.

Tant mieux ! je dois avoir raison.

SCÈNE II

LES MÊMES, SCOPAS.

Rhodina va s'asseoir devant la balustrade, et travaille à la navette.

SCOPAS.

Belle Athénaïs, que cette nouvelle journée vous soit douce et que les grâces soient toujours avec vous!

ATHÉNAÏS.

Que le dieu des beaux-arts vous soit toujours en aide, noble sculpteur, fils de Scopas de Milo. Saluez mes dieux lares, ils vous seront hospitaliers... Quelle bonne nouvelle nous apportez-vous?

SCOPAS.

Mon œuvre est faite.

ATHÉNAÏS, avec enthousiasme.

Dieux immortels! Que toute la ville d'Éphèse se pare de myrtes et de roses! que la trirème aux dieux d'ivoire, la trirème des bons messages, tourne sa proue vers le Pirée pour apporter cette nouvelle à la ville de Minerve! que toute la Grèce artiste tressaille de joie, le grand sculpteur de Milo a créé sa Vénus!

SCOPAS.

Vous n'ajoutez rien de plus, belle Athénaïs?

ATHÉNAÏS.

Manquera-t-il quelque chose à votre triomphe?

SCOPAS.

Oui.

ATHÉNAÏS.

Quoi donc?

SCOPAS.

Votre amour.

ATHÉNAÏS.

La gloire ne vous suffit pas?

SCOPAS.

Eh! La gloire sans l'amour, c'est le Parthénon sans soleil! O belle Athénaïs, si l'artiste arrache le marbre aux veines de Paros, s'il brûle son front dans les veilles pour deviner l'idéal divin; s'il livre son cœur au vautour du titan pour ravir au ciel la flamme de la création, c'est qu'il veut mettre aux pieds d'une femme ses douleurs, ses joies, ses triomphes; c'est qu'il veut vaincre des rivaux dans la lutte amoureuse du génie pauvre qui ne donne rien, contre la sottise opulente qui donne tout. L'artiste demande sa gloire à la foule, mais

pour se voir applaudir, loin de la foule, par deux mains charmantes, se voir encourager par des lèvres amies et des sourires célestes! La gloire n'est qu'un chemin, le but c'est l'amour!

ATHÉNAÏS.

Et les femmes, Scopas, les femmes de votre pays, croyez-vous qu'elles soient insensibles à la gloire et qu'elles doivent se contenter de couronner secrètement un grand artiste, sans recevoir de la foule un peu de cet encens qui brûle pour lui? J'aime aussi, moi, le bruit du triomphe, la mélopée des acclamations; je veux que la foule sache mon nom pendant ma vie et ne l'oublie pas après ma mort. Je me révolte contre l'injurieux oubli de la tombe, je veux conquérir cette grande chose qui console de la mort, l'immortalité.

SCOPAS.

Je vous la donne, Athénaïs! Votre grâce, votre beauté, votre sourire, sont désormais inséparables de mon œuvre; c'est vous qui m'avez inspiré; c'est votre main qui a conduit mon ciseau.

ATHÉNAÏS.

Scopas, vous remplissez mon cœur d'un noble orgueil. Oui, la ville d'Éphèse saura que la Vénus de Scopas a pris les traits d'Athénaïs de Mytilène; mais je fais un rêve encore plus beau... Excusez-moi, Scopas, lorsqu'il s'agit de gloire, on ne saurait avoir trop d'ambition.

SCOPAS.

Oui, après l'amour, il n'y a rien de si doux... Je vous comprends, belle Athénaïs; je veux que toute la Grèce sache le nom du glorieux modèle que j'ai choisi; je veux l'apprendre aux siècles à venir, et j'inscrirai sur le piédestal ces trois mots : Athénaïs de Mytilène.

ATHÉNAÏS, au comble de la joie.

Soyez béni, Scopas, pour avoir compris la pensée d'une femme! Oh! je sens que le triomphe de l'orgueil est le baume du cœur! Demain, je serai déesse; demain, j'humilierai la Diane d'Éphèse du haut de mon piédestal! Scopas, si j'avais les trésors de la Perse, les jardins de l'Arabie-Heureuse, le trône du Pont-Euxin, je vous les donnerais pour récompense aujourd'hui.

SCOPAS.

Donnez l'espérance à mon amour, et que le monde garde ses trésors.

ATHÉNAÏS.

Espérez!

SCOPAS, aux pieds d'Athénaïs.

Déesse, vous avez fait un dieu de l'artiste; l'Olympe est ici...

ATHÉNAÏS, le relevant.

Non, il est à Mytilène. Oh! que je serais heureuse de raconter ma gloire à mon beau pays natal! C'est là que je trouverai l'amour, c'est là que je vous aimerai.

SCOPAS, au comble de l'exaltation.

Art divin! ciseau du sculpteur! marbre de Paros! soyez bénis! C'est vous qui me donnez cette femme! Toutes les richesses des satrapes n'obtiendraient pas un seul de ses sourires, et un pauvre artiste sera son époux!

ATHÉNAÏS, prêtant l'oreille.

Entendez-vous cette musique, Scopas? Je ne reconnais pas les mélopées des prêtres de Diane.

RHODINA, accourant de l'estrade extérieure.

C'est une théorie de jeunes filles qui s'avance et prend le

chemin de cette maison. Elle chante l'hymne d'Amathonte. Diane doit être furieuse comme une voisine qui entend parler d'amour devant sa porte.

SCOPAS, avec sévérité.

Jeune fille, gardez-vous de parler méchamment des grandes divinités.

RHODINA.

Pourquoi cette grande divinité vient-elle se loger devant nous!

SCOPAS.

Félicitez-vous, au contraire, d'avoir sous vos yeux ce temple, qui est la septième merveille du monde.

RHODINA.

J'aime mieux le colosse de Rhodes.

SCOPAS.

Esclave, taisez-vous!

RHODINA.

Il n'y a rien à répondre à cela; vous avez raison.

Elle s'éloigne.

SCOPAS, prêtant l'oreille.

Athénaïs, ce sont les jeunes artistes du théâtre d'Éphèse, les Océanides du chœur de Prométhée qui ont salué ma statue et viennent conduire triomphalement le divin modèle à mon atelier.

ATHÉNAÏS.

Scopas, vous lisez dans le cœur de la femme, et vous méritez d'être aimé. Ce soir, avant le lever de la lune, allez au môle et faites préparer le navire qui porte les étoffes de Milet à Mytilène.

Ils sortent.

SCÈNE III

RHODINA, seule.

Je voudrais voir la figure de Diane en ce moment; le clair de lune sera sombre cette nuit. Ma belle maîtresse aura un autel, et, quand elle sera tout à fait déesse, je lui demanderai un amant accompli comme récompense de mes services. Voilà toute mon ambition... un amant accompli... Peu de chose, comme on voit... J'entends un bruit de pas, dans le vestibule... C'est l'heure des visites et des ennuis... Ah! ce n'est pas un ennui, c'est le seigneur Éros. . Celui-là ne fait pas des déesses, mais il est poli avec les femmes et les laisse parler.

SCÈNE IV

RHODINA, ÉROS.

En entrant, Éros salue les dieux lares.

RHODINA, à part.

Il est même poli avec les dieux...

ÉROS.

Vous êtes seule, Rhodina?

RHODINA.

Oui, seigneur Éros.

ÉROS.

Vénus a donc congédié deux Grâces?

RHODINA.

Oh ! c'est charmant, seigneur Éros ! Par Castor et Pollux ! votre père vous a bien nommé ! Vous êtes Cupidon à vingt-cinq ans.

ÉROS.

Et ta belle maîtresse?...

RHODINA.

Elle est sortie... Elle passe déesse en ce moment.

ÉROS.

Que dis-tu, Rhodina?

RHODINA.

Si vous voulez l'adorer le second, allez à l'atelier du sculpteur Scopas.

ÉROS, tressaillant.

Dieu des enfers ! Athénaïs chez Scopas ! O sainte Pudeur, ta statue n'a plus de voiles !

RHODINA.

Ne vous alarmez pas, tout est fini.

ÉROS.

La statue est faite?

RHODINA.

Et la déesse aussi. Mais tout n'est pas désespéré...

ÉROS.

Parle, Rhodina ; donne-moi la vie ou la mort.

RHODINA.

Vivez, c'est plus facile. On mettrait ses rivaux en amour trop à l'aise si on se tuait sottement. Athénaïs n'a payé sa place en Olympe qu'à peu de frais, avec la fausse monnaie de

l'espoir. Scopas n'est qu'un prétendant de Pénélope, voilà tout.

ÉROS.

Tu le jures par le Styx!

RHODINA.

Bien mieux que cela! je me moque bien du Styx! Je le jure par le dieu Hymen qui porte une tunique jaune! Je veux qu'il me laisse fille jusqu'à mes derniers jours si je mens!

ÉROS.

J'ai besoin de te croire, et je te crois.

RHODINA.

Mais je vous engage à prendre vos précautions. Les sculpteurs amollissent le bronze avec le temps, et la belle Athénaïs est du métal des femmes.

ÉROS.

Oh! je ne perdrai pas un jour.

RHODINA.

Voyons, que ferez-vous, seigneur Éros?

ÉROS.

Je suis riche, je ferai tout.

RHODINA.

Ce n'est rien. Ayez une idée...

ÉROS.

Ma tête brûle...

RHODINA.

La mienne est froide... Voulez-vous un bon conseil?

ÉROS.

Donne.

RHODINA.

Et en échange, que me donnerez-vous?

ÉROS.

Un jeune Lesbien en mariage et de l'or à remplir un boisseau.

RHODINA.

Et le jeune Lesbien m'aimera?

ÉROS.

Par Apollon! J'espère bien ne pas te donner un mari aveugle! Qui te voit t'aime.

RHODINA.

Vous êtes adorable! et ma maîtresse est bien folle de courir après ce grossier statuaire, qui a été élevé chez les faunes des bois d'Arcadie...

ÉROS.

Mais ton idée? Voyons ton idée...

RHODINA.

La voici... Êtes-vous peintre comme Zeuxis?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Sculpteur comme Praxitèle?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Musicien comme Orphée?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Poëte comme Euripide?

ÉROS.

Non.

RHODINA.

Qu'êtes-vous donc?

ÉROS.

Je suis riche.

RHODINA.

Vous n'êtes rien... Ma belle maîtresse Athénaïs n'aime que la gloire; elle ne vit pas pour vivre, mais pour revivre; elle demande à un amant pour dot l'immortalité : toute votre richesse ne peut payer cette dot La richesse pourtant est toujours bonne à quelque chose. Vous avez deux galères dans le port d'Éphèse, partez et faites lever l'ancre. Vous laisserez Samos à votre gauche, vous doublerez les promontoires de Corycus et d'Argenne, et vous attendrez dans le golfe de Melœna le navire qui porte à Mytilène les riches étoffes de Milet. Vos serviteurs et vos esclaves, déguisés en pirates de Samos, attaqueront ce navire et enlèveront Scopas et Athénaïs. Vous serez, vous, dans l'autre galère, et vous attaquerez les ravisseurs dans les eaux de Mytilène. Athénaïs s'évanouira, selon nos usages de femmes, et quand elle reprendra connaissance elle se trouvera devant un libérateur héroïque, respectueux, et même blessé, si vous le jugez convenable. Quant à Scopas, vos esclaves iront le vendre à vil prix sur la Propontide, chez les peuples de la péninsule des Dolions. Ensuite, vous ferez graver votre victoire, à Mytilène, sur les quatre bas-reliefs d'une pyramide de deux

cents coudées de hauteur dominée par la statue colossale d'Athénaïs. Suivez mon conseil, et ma fière maîtresse sera votre esclave; vous lui donnerez la gloire, elle vous rendra l'amour.

ÉROS.

Rhodina, Minerve parle par ta bouche; je suivrai ton conseil.

RHODINA.

N'oubliez pas mon jeune Lesbien.

ÉROS.

Prépare-toi à l'aimer.

RHODINA.

Je l'aime déjà... (On entend gronder le tonnerre. Rhodina paraît saisie d'effroi.) Dieu du jour, que nous annonces-tu? (Elle court à la balustrade.) La foudre gronde sous un ciel serein!

ÉROS.

Rhodina, je pars...

RHODINA, le retenant.

Ne me laissez pas seule, je vous le demande au nom des Prières, ces filles de Jupiter!

La foudre gronde une seconde fois.

ÉROS.

Je ne veux pas me montrer à la belle Athénaïs... Laisse-moi fuir...

RHODINA.

La voilà...

Éros se cache derrière une draperie de mur.

SCÈNE V

LES MÊMES, ATHÉNAÏS

ATHÉNAÏS.

Gronde, foudre de l'Olympe! Tu célèbres ma victoire! Je viens de voir inscrire mon nom immortel sur la statue de Scopas!

RHODINA.

La voisine est irritée; c'est notre dernier jour!

La foudre gronde toujours.

ATHÉNAÏS.

Je puis mourir maintenant!

RHODINA.

Mais moi, je n'ai point de statue qui porte mon nom! Je veux vivre! je veux aimer!

ATHÉNAÏS.

Orgueilleuse, crois-tu que Diane te fera l'honneur de te foudroyer?

RHODINA.

Mais si la foudre tombe sur vous, je crains un ricochet ou une maladresse de Diane, qui n'est pas habituée à foudroyer les mortels.

La foudre éclate: Athénaïs regarde fièrement le ciel; Rhodina tombe en poussant un cri.

ATHÉNAÏS.

Je dirai comme Ajax, j'échapperai à la mort malgré les dieux!... (Touchant Rhodina de la main.) Allons, timide enfant, relève-toi.

RHODINA, revenant à elle par degrés.

(D'une voix faible.) Suis-je dans les Champs-Élysées?

ATHÉNAÏS.

Non, relève-toi.

RHODINA, se relevant.

Mon Lesbien a failli être veuf... Ma belle maîtresse, je vous donne ma vie si vous consentez à me rendre à la liberté. On n'est pas en sûreté chez vous.

ATHÉNAÏS.

Oui, voilà comme sont faites les femmes de naissance vulgaire!

RHODINA.

Hélas! oui, nous sommes faites ainsi! Nous craignons le tonnerre; nous aimons le soleil, l'azur, les danses et l'amour; nous trouvons que les cyprès sont tristes et les tombes froides, et que la vie vaut mieux que la mort. Pardonnez-moi cette erreur vulgaire et envoyez-moi à Lesbos.

ATHÉNAÏS, prêtant l'oreille aux bruits extérieurs.

Tais-toi... Je crois entendre la voix de Scopas.

RHODINA.

Que Pluton emporte tous les sculpteurs aux enfers!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉROS caché, SCOPAS.

SCOPAS, entrant avec précipitation; ses vêtements et sa chevelure sont en désordre.

Que la terre s'ouvre et m'engloutisse! Ma gloire, mon nom, mon avenir, mon amour, tout est perdu!

ATHÉNAÏS.

Que dites-vous, Scopas?

SCOPAS.

La foudre a brisé ma statue divine; elle est gisante sur la poussière comme le cadavre d'une divinité; le père ne reconnaît plus sa fille! Votre nom, belle Athénaïs, votre nom que ma pieuse main venait de graver, a disparu sous une lame de feu, il n'en reste pas une lettre! Les pieds adorables de ma Vénus ont été broyés comme ceux d'une jeune fille sous des roues d'airain! Et moi j'ai vu ce meurtre et la vie est restée dans mon cœur! Athénaïs, aimez-moi! j'ai survécu!

ATHÉNAÏS, qui a écouté avec l'émotion d'une ardente colère.

La foudre part de là! (montrant le temple d'Éphèse) elle ne vient pas du ciel! Je reconnais la femme dans la déesse! il faut que Diane reconnaisse la vengeance dans la femme, qu'elle trouve Némésis du Ténare dans Athénaïs de Mytilène! Vous m'aimez, Scopas?

SCOPAS.

Si je vous aime!... Tout ce que l'amour a mis de flamme dans ce ciel ionien je l'ai recueilli dans mon cœur, et mon amour a donné la vie au marbre, et la colère à un dieu jaloux!

ATHÉNAÏS.

L'amour ne se vante pas, il se prouve... Écoutez, Scopas... Il y a vis-à-vis, sur cette place, un temple, et dans ce temple une statue, la statue de Diane; elle porte une lourde tunique pour cacher les défauts de son corps, comme font toutes les prudes. Ce soir, quand on chantera l'hymne à Hécate, vous vous cacherez dans les cryptes de l'autel, où coule le sang des sacrifices, et quand l'ostiaire aura fermé les portes du temple, vous briserez la statue de Diane sur son piédestal.

SCOPAS, reculant d'effroi.

Athénaïs! Athénaïs!

ATHÉNAÏS.

C'est le refus qui me répond!

Eros se montre et sort avec précaution.

SCOPAS.

Quel horrible sacrilége me demandez-vous!

ATHÉNAÏS.

Tu ne m'aimes pas!

SCOPAS.

Demandez ma vie.

ATHÉNAÏS.

Que ferai-je de ta vie? Je n'ai pas de foudre vengeresse, moi! Lemnos me ferme l'arsenal de ses forges! Ma foudre, c'est ta main. Veux-tu me venger? Tu te tais... tu refuses obstinément?... Tu n'es pas digne d'être aimé... Sors, et ne reparais jamais devant mes yeux!

SCOPAS.

Revenez à la raison, belle Athénaïs! que la justice, cette fille du ciel, vous éclaire, et...

ATHÉNAÏS.

La justice se tait quand la vengeance parle; je te demande, une dernière fois, si tu veux m'obéir... Réponds... Il se tait!... Voilà donc le courage de ces hommes! voilà donc l'amour de ces artistes! Ils n'aiment une femme que pour la traduire en marbre, immortaliser leur nom et oublier le modèle!... Retire-toi! retire-toi!

SCOPAS.

Je pars et je garde mon amour; je vais cacher ma vie dans

mon île natale. Je brise mon ciseau de sculpteur et j'emporte avec moi ce glorieux cadavre de marbre, justement foudroyé par les dieux ennemis de l'orgueil. J'ensevelirai dans les entrailles de la terre ce torse, où rayonne encore votre beauté. Un jour peut-être, après bien des siècles, on exhumera cette relique, et les artistes qui la verront ainsi mutilée s'inclineront de respect devant elle, et chercheront en vain le nom du statuaire qui la fit et le nom de la femme qui l'inspira. Ma vengeance, à moi, c'est de livrer cette énigme à la postérité. Ce sera la consolation de mon exil et de ma mort!

Il sort.

SCÈNE VII

ATHÉNAÏS, seule.

Le lâche!... Et je ne trouverai personne pour me venger!... Voilà les hommes qui vous parlent d'amour! Oh! le siècle des amants héroïques est passé! Pirithoüs, Thésée, Ixion, vous n'avez plus de successeurs dans notre pays dégénéré! l'héroïsme habite le cœur des femmes! Cherchez partout dans les villes, l'homme est absent!

SCÈNE VIII

ATHÉNAÏS, ÉROS.

ÉROS, entrant avec précipitation.

L'homme est présent!

ATHÉNAÏS.

Éros!... Vous m'avez toujours aimé, vous?

ÉROS.

L'amour ne se vante pas, il se prouve...

ATHÉNAÏS.

Voilà un homme enfin ! Scopas a refusé de briser la statue de Diane sur son piédestal ; ce qu'il n'a pas fait, tu le feras.

La nuit tombe. — Rhodina éclaire une lampe.

ÉROS.

Indigne de ton amour serait celui qui ferait uniquement ce que tu demandes ! Athénaïs, demande-moi une goutte d'or, je te donne le Pactole ; demande-moi une goutte d'eau, je te donne la source ; demande-moi un arbre, je te donne la forêt. Briser une statue ennemie sur son piédestal, c'est un jeu d'enfant ; on remplace la statue et tout est dit. Je veux faire bien plus pour toi. Mes richesses me rendent toutes les grandes vengeances faciles et promptes ; j'ai des secrets incendiaires qui consument la pierre et le bronze. Je vais livrer aux flammes le temple de la déesse. Mes serviteurs sont entrés, les gardiens sont achetés à prix d'or, les prêtres sont partis, la nuit me favorise. Le feu dévorera tout... Et après ?

ATHÉNAÏS.

Après ? Tu seras mon roi, mon époux, mon Dieu. Je serai ton esclave, moi. Après, nous quitterons Éphèse ; nous irons nous aimer chez le Scythe, ou le Sarmate, ou l'Indien. Tu diras partout que tu as incendié le temple d'Éphèse pour Athénaïs de Mytilène, et les Barbares, les ennemis du nom grec, s'inclineront de respect devant toi.

ÉROS.

Et si je suis foudroyé dans le temple ?

ATHÉNAÏS.

Athénaïs aura des larmes pour toi et gardera pure sa robe de veuvage jusqu'à la mort.

ÉROS.

Vénus! Vénus! implore ton père Jupiter, et couvre l'horizon de nuages!... Belle Athénaïs, attends-moi.

Il sort.

SCÈNE IX

ATHÉNAÏS, RHODINA, arrivant du fond.

ATHÉNAÏS.

Sainte vengeance! volupté des déesses, toi qui remplis mon cœur, laisse-lui une place pour l'amour! Cet homme mérite d'être aimé.

RHODINA.

Douce maîtresse, si je vous rendais le plus grand des services, comment me récompenseriez-vous?

ATHÉNAÏS.

Et quel grand service peux-tu me rendre?

RHODINA.

Ah! vous me faites une question, et j'attendais une réponse.

ATHÉNAÏS.

Je te donnerais ce que tu me demanderais.

RHODINA.

Eh bien, je vous demande autant de pièces d'or que mes petites mains peuvent en contenir, et une autre chose, beaucoup moins chère pour vous... ma liberté.

ATHÉNAÏS.

Rhodina, l'heure est solennelle, parlons gravement.

RHODINA.

Oh ! je n'ai aucune envie de plaisanter, je parle très-gravement.

ATHÉNAÏS.

Alors, j'ai oublié le grand service que tu m'as rendu.

RHODINA.

Vous ne l'avez pas oublié, vous l'ignoriez.

ATHÉNAÏS.

Fais-le moi connaître.

RHODINA.

C'est moi qui ai retenu ici le seigneur Éros ; c'est moi qui viens d'exciter sa haine contre Scopas : c'est moi qui ai dit au seigneur Éros : « Ne partez pas ; ma maîtresse vous aime ; il s'agit de la venger. » Il avait déjà un pied sur son navire, quand j'ai retenu l'autre sur le port.

ATHÉNAÏS.

Rhodina, tu mérites ta récompense ; mais tu partiras demain, la nuit est trop sombre...

RHODINA.

C'est justement la nuit qu'il me faut ; c'est la nuit qui favorisa les Grecs à Ténédos, la nuit où Diane se voile et se tait ; s'il faisait pleine lune je ne partirais pas, la voisine y verrait trop clair.

ATHÉNAÏS.

Et tu ne veux pas assister à mon triomphe?...

RHODINA.

Je n'y tiens pas. Vous me ferez une lettre par le premier navire qui partira pour Lesbos. Je vous applaudirai de loin, c'est plus sûr.

ATHÉNAÏS.

Pauvre fille ! comme elle tremble !

RHODINA.

Je ne suis pas déesse ; les simples mortelles tremblent quand elles ont peur, c'est leur devoir.

ATHÉNAÏS.

Eh bien, attends... Je vais remplir d'or tes petites mains et tu seras libre.

Athénaïs s'éloigne, et va ouvrir un coffre au fond du théâtre.

RHODINA.

Ah ! je me prépare à respirer ! (Regardant ses mains.) Je regrette bien, en ce moment, de n'avoir pas de grandes mains, comme tant de femmes !... Il y a peut-être un moyen de les élargir...

Elle place un pan de sa tunique entre ses deux mains ouvertes,

ATHÉNAÏS, tenant un coffre ouvert.

Tiens, Rhodina ; tu m'as payé ta rançon avec un grand service, et je te la rends.

Elle lui donne des pièces d'or sans compter, et va replacer le coffre.

RHODINA, serrant les pièces dans sa tunique.

Ella n'a pas vu la troisième main.

SCÈNE X

ATHÉNAÏS, RHODINA, ÉROS.

Éros entre, et tient une torche allumée qu'il donne Rhodina.

RHODINA, poussant un cri, éteint la torche et dit.

A Lesbos!

Elle sort avec précipitation.

ÉROS.

Athénaïs, la statue s'est écroulée sur son piédestal. Mon œuvre se fait! le temple brûle!

ATHÉNAÏS.

Éros, tu es le dieu de la vengeance!

ÉROS.

Partons!

ATHÉNAÏS.

Non! Je partirai quand les flammes éclaireront notre chemin! Je veux voir ma vengeance écrite dans le ciel en lettres de feu!

ATHÉNAÏS, regardant par la fenêtre.

Je vois la flamme... le temple brûle... A Mytilène! Viens.

Ils sortent.

LE RÉCIT DE THÉRAMÈNE

AVEC LES COMMENTAIRES DE THÉSÉE

PERSONNAGES :

THÉSÉE. THÉRAMÈNE.

Cette parodie du récit de Théramène a été représentée pour la première fois en Allemagne, au bénéfice des pauvres, et le mardi gras 1863, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Le succès a été très-grand, ont dit les journaux; je suis obligé de me conformer à leur opinion.

PRÉFACE

Les plus belles choses ont eu les honneurs de la parodie. C'est le sort de l'humanité littéraire.

Virgile le divin a été parodié par Scarron l'invalide.

Le *Cid* de Corneille a été parodié par Boileau.

Chateaubriand a été parodié par M. Chateauterne.

Atala a été parodié par un vaudeville des Variétés, avec Potier.

Le plus grand poëte qui ait existé depuis Homère et Virgile, Victor Hugo a été parodié par tout le monde.

Ainsi les parodies n'ont jamais rien prouvé.

LE RÉCIT DE THÉRAMENE

Le théâtre représente le *sein* du palais de Thésée. — On aperçoit au fond douze gardes nationaux destinés à ne pas garder Hippolyte dans les moments de péril.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE, au désespoir.

Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE se mouche, articule gutturalement hum, hum pour éclaircir sa voix, prend une pose classique et commence son récit.

A peine nous sortions des portes de Trézène :
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés...

THÉSÉE.

Un instant... Est-ce ainsi qu'un précepteur commence?
Est-ce correct? Dit-on : *Imiter un silence?*
Quant *aux gardes rangés autour d'un char*, vraiment,
Je ne puis rien comprendre à cet arrangement.
Les gardes, mon ami, sont devant ou derrière,
Jamais autour d'un char; je te fais la prière
De soigner un peu mieux ton style officiel.
Ainsi, pourquoi mets-tu *portes* au pluriel?

THÉRAMÈNE, humblement.

Du côté de la mer nous n'avons qu'une porte,
C'est juste, mais le vers eût été faux...

THÉSÉE.

Qu'importe!
Là, voyons, mettrais-tu ce vers dans tes écrits :
A peine nous sortions des portes de Paris?
Nous sortions de Paris, dirais-tu...

THÈRAMÈNE, souriant.

Grand Thésée,
On l'a dit avant nous, la critique est aisée...

THÉSÉE.

A peine nous sortions, il était!... Est-ce ainsi
Qu'un précepteur grec parle un français réussi?

THÉRAMÈNE.

Oui, mon expression, je crois, est mal venue ;
Mais le début toujours m'a gêné.

THÉSÉE.

Continue ;
Et songe bien que j'ai, pour des mots de travers,
L'oreille délicate, en prose comme en vers.

THÉRAMÈNE.

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Ses mains sur ses chevaux laissaient flotter les rênes ;
Ces superbes coursiers...

THÉSÉE.

Je t'arrête un moment.
Ces chevaux sont chevaux ou sont coursiers! Vraiment
Quelle rage as-tu donc d'employer deux vocables
Pour le même animal, coup sur coup!

THÉRAMÈNE.

Tu m'accables!
Les uns aiment *coursiers*, et les autres *chevaux ;*
Je veux dans les deux camps obtenir des bravos.

THÉSÉE.

De tes opinions tu n'as pas le courage!
Sois cheval ou coursier. — Allons, poursuis.

THÉRAMÈNE, à part.

J'enrage!
Ces superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée...

THÉSÉE, éclatant de rire.

Mon cher, laisse-moi rire! — oh! c'est trop fort vraiment!
Des coursiers à l'œil morne, et tous se *conformant*
A la triste pensée!... Oui, mon vieux Théramène,
J'en rirai bien, je crois, pendant une semaine.

THÉRAMÈNE, dissimulant son dépit.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable...

THÉSÉE.

Formidable, *effroyable* et *redoutable!* Allons
Encore un *able*...

THÉRAMÈNE.

Mais les vers français sont longs,
Il faut donc les remplir...

THÉSÉE.

Trouve alors dans ta tête
Un truc, pour varier trois fois une épithète.

THÉRAMÈNE.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé...

THÉSÉE.

Vieux poltron!

THÉRAMÈNE.

Des coursiers le crin s'est hérissé...

THÉSÉE.

Tu parles, mon ami, d'une étrange manière!
Le crin! Pourquoi *le crin?* Tu veux dire *crinière?*
Que vont penser de toi nos critiques moqueurs!
Après le *fond des flots*, tu mets le *fond des cœurs!*

THÉRAMÈNE.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide...

THÉSÉE.

Ah! ceci n'est pas clair, et je n'y comprends rien!
Une plaine liquide, est-ce la mer?

THÉRAMÈNE.

Oui...

THÉSÉE.

Bien!
Une plaine n'a point de dos.

THÉRAMÈNE.

C'est la montagne,
Seigneur, qui fait le dos.

THÉSÉE.

Mais tu bats la campagne!
Ta montagne ne vient qu'après le dos; comment
Arranges-tu cela?

THÉRAMÈNE.

J'aurais dû simplement
Vous dire *sur la mer*.

THÉSÉE.

Et sans beaucoup de peine
Tu t'épargnais ce *dos* que tu mets à ta plaine.

THÉRAMÈNE.

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux :
Son front large est garni de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux...

THÉSÉE, se frappant le front.

A tes distractions tu ne mets point de bornes!
Pourquoi dans mon palais viens-tu parler de cornes?

THÉRAMÈNE, avec naïveté.

Tiens! Je n'y pensais pas!

THÉSÉE.

Menaçantes, dis-tu?
Pourquoi?

THÉRAMÈNE.

Je les voyais par leur côté pointu.

THÉSÉE.

Jaunissantes, pourquoi?

THÉRAMÈNE.

Mais, ma foi, pour la rime;
Elles sont jaunes.

THÉSÉE.

Ah! si quelque jour j'imprime
Ton rapport saugrenu, tu verras, étourdi,
Comme ils vont te traiter les journaux du lundi!

THÉRAMÈNE.

Ses longs mugissements font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté...

THÉSÉE.

Tu n'as donc jamais vu de flot? Quand il arrive
Il ne s'arrête pas sur le roc de la rive,
Il recule toujours, qu'il porte un monstre ou non.
J'aime assez l'épithète utile après le nom;
Or, pourquoi me dis-tu que ce monstre est *sauvage?*
Un monstre ne peut pas être poli.

THÉRAMÈNE, à part.

J'enrage!

THÉSÉE.

Le ciel avec horreur le voit... Dis, précepteur,
Comment s'y prend le ciel pour *voir avec horreur?*

THÉRAMÈNE.

Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile
Dans le temple voisin chacun cherche un asile...

THÉSÉE.

Tas de poltrons! Voyez, ils prennent tous l'élan
Vers un temple voisin! Ils ont peur d'un merlan!

Ces lâches à l'effroi ne mettent plus de bornes!
Ce peuple de bergers craint une bête à cornes!
Tu quoque, Théramène! Et les gardes aussi!
Quels gardes! n'ayant rien à garder jusqu'ici
Ils gardaient; mais sitôt qu'avec une autre pose
Il a fallu veiller et garder quelque chose,
Ils n'ont plus rien gardé, ces gardes! Ils ont pris
La fuite et non l'épée, en poussant de grands cris!

Se tournant vers les gardes.

Gardes nationaux! Eh bien, je m'associe
Au monstre jaunissant et je vous licencie!

THÉRAMÈNE.

Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure...

THÉSÉE.

S'il prend ses javelots, ils ne peut aussitôt
Lancer un dard, mon cher, il lance un javelot.
On lance ce qu'on prend! Dirais-tu, vieille buse,
Il prend ses pistolets, et lance une arquebuse?
Pourquoi *large blessure?* — Un dard est fort aigu,
Fort mince, et le trou fait est toujours exigu.
Pousse au monstre, as-tu dit?

THÉRAMÈNE.

C'est dire en clair langage
Qu'il lance ses coursiers sur le monstre sauvage.

THÉSÉE.

Alors, pourquoi dis-tu, dans le vers précédent :
Arrête ses coursiers?

THÉRAMÈNE, à part.

Narrateur imprudent!

Qu'ai-je dit? Je commets sottises sur sottises!

THÉSÉE.

Or, maintenant passons à deux autres bêtises.
Puisqu'il n'avait qu'un dard à lancer, ton héros
Pourquoi va-t-il saisir beaucoup de javelots?

THÉRAMÈNE.

Un suffisait.

THÉSÉE.

D'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
C'est ton expression, n'est-ce pas?

THÉRAMÈNE.

Oui, grand roi.

THÉSÉE.

Vil flatteur!... Dirais-tu, même en parlant à toi,
Il lui fait d'une épée une large blessure?

THÉRAMÈNE.

Excusez-moi, seigneur, je n'ai pas la voix sûre;
J'ai tant couru pour fuir le monstre jaunissant
Qu'un seul poumon me reste...

THÉSÉE.

Et l'autre?

THÉRAMÈNE.

Il est absent.

THÉSÉE.

C'est un détail... Rentrons dans le récit...

THÉRAMÈNE, à part.

Quel homme!

THÉSÉE.

Ce monstre, tôt ou tard, il faudra qu'on le nomme
Quel nom lui donnes-tu?

THÉRAMÈNE.

C'est un monstre... voilà.

THÉSÉE, avec finesse.

Un dard l'a donc blessé dans le flanc? (Montrant sa poitrine.)
Ici?

THÉRAMÈNE, montrant son côté droit.

Là.

THÉSÉE.

Mais comment le sais-tu? Les gardes, toi, ta suite
Tous enfin, tu l'as dit, vous aviez pris la fuite!
Comment peux-tu savoir alors, pauvre insensé,
Juste le point précis où le monstre est blessé?
Hippolyte était seul ; je me sers de ton style.
Dans le temple voisin tu cherchais un asile,
Et dans ce temple-là, tu voyais, vieux menteur,
L'endroit de la blessure, et même sa largeur?

Il se laisse tomber sur un fauteuil et rit longtemps.

THÉRAMÈNE, à part.

Oh! quel homme ennuyeux! J'avais encore à faire
Au moins quarante vers de récit, je préfère
Lui lancer tout de suite et sans ménagement
Le distique fatal qui fait le dénouement :
Mais réfléchissons bien, je crois qu'il est utile,
Cette fois, de soigner la pensée et le style.

Haut.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

THÉSÉE, bondissant de douleur.

Ah ! c'est mon fils ! permets qu'un instant je le pleure.

Il verse deux larmes.

Ne pouvais-tu trouver une rime meilleure?
Fils et *nourris !*... Passons sur ces deux incidents...
Cherchons mieux... Les coursiers ont pris le mors aux dents,
On le conçoit; la peur précipitait leur fuite;
Les coursiers imitaient votre lâche conduite,
Et tu fais supposer que ces chevaux si gras
Et nourris par mon fils ont été des ingrats!
C'est stupide, mon cher! ensuite je te prie
De ne pas révéler ces secrets d'écurie
En public; si mon fils quelquefois a pris soin
De donner aux coursiers une botte de foin,
Avec délicatesse, en retroussant sa manche,
Quand le palefrenier était ivre, un dimanche,
C'est possible; mais dire, ainsi que tu le dis,
Que les lundis, mardis, mercredis, tous les dis,
Mon pauvre fils, perché sur la crèche voisine,
Nourrissait des chevaux, et faisait leur cuisine
De sa main ! Oh ! voilà ce que le *Figaro*
Va flétrir au début du prochain numéro.
Mais je comprends le but de cette calomnie;
Sur de pauvres chevaux vous versez l'ironie
Et le fiel à la fois, mais pour faire oublier
Le serment de soldat qui devait vous lier!
C'est vous tous que mon fils a nourris, non d'avoine,
Mais d'onctueux pâtés venus de Macédoine,
D'huîtres du lac Lucrin, de canards de marais,
De sangliers exquis, enfants de nos forêts,
Si bien qu'on croit partout, en voyant votre ventre,
Que vous êtes les fils des députés du centre;
Et quand ce bienfaiteur, infortuné garçon,
Est sur le bord de mer mordu par un poisson,

Vous vous esquivez tous, de votre aveu ! Vous êtes
De vieux gardes-du-corps changés en allouettes !
Et toi, tu viens après, selon l'usage ancien,
Me faire un long récit d'académicien !
Eh bien, vieux professeur de classique morale,
Tu vas payer tout seul pour la garde royale,
Car tu seras jugé, mais en dernier ressort,
Par un conseil de guerre, et j'obtiendrai ta mort.

Théramène essaye de parler.

Silence ! Souviens-toi de ton vers, vieux Basile,
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile !
Inutile as-tu dit? Et comment le savoir?
Il fallait essayer, et faire son devoir !
Inutile est un mot honteux de ridicule,
Le mot déshonorant du poltron qui recule,
Et fuyant du péril les hasards orageux,
Nous dit : Si je voulais je serais courageux.
Mais sois-le donc ! Après, on dira dans la ville,
Si tu meurs : Son courage, hélas ! fut inutile !
Les fils de tes soldats, Platée et Marathon,
Les Grecs de Salamine ont fui devant un thon !...
Un monstre prétendu vient nager sur nos grèves,
Ils avaient tous des dards, des javelots, des glaives,
Et ce tas de gredins, voyant sur le galet
Mon pauvre fils tomber de son cabriolet,
Vers l'église voisine, oubliant leur promesse,
Se sont précipités pour entendre la messe !
C'est à moi de laver l'injurieux affront
Qu'une lâche conduite imprime à notre front ;
Je vais me rendre seul sur la plage voisine,
Sans gardes ; qu'on me donne un couteau de cuisine ;
Vous allez voir comment votre héroïque roi
Traite un risible monstre, objet de votre effroi ;
Et quand j'aurai lavé ses écailles sanglantes.

Je l'empaille tout net pour le Jardin des plantes;
Puis, ayant accompli cet exploit triomphant,
J'irai donner enfin trois pleurs à mon enfant.

M. Œnone, en habit de veuf, donne un couteau à Thésée. Thésée brandit l'arme et crie : POUSSONS AU MONSTRE !

LA SOUBRETTE DE CLAIRON

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

ANTOINETTE, soubrette de mademoiselle Clairon.

ROBINEAU, fermier général.

ANTOINE, parasite du fermier.

La scène est à Marly[1].

[1] Cette comédie n'a jamais été représentée. Je l'ai faite en collaboration avec Gustave Vaëz. Elle allait être jouée lorsque cet homme de tant d'esprit et de cœur a été subitement enlevé aux lettres et à ses amis. Je ne me suis plus occupé de cette comédie après la mort de mon cher collaborateur. Nous avons aussi fait ensemble le poëme du grand opéra *Roger de Flor*, dont Gevaërt a composé la musique, et qui nous a été demandé par la direction de l'Opéra et la commission supérieure. Cette comédie nous avait reposés après un long et sérieux travail.

LA SOUBRETTE DE CLAIRON

Intérieur d'un petit pavillon de jardin. Fenêtre au fond par laquelle on aperçoit le mur du parc à moitié masqué par le feuillage. La grille d'entrée est censée un peu plus loin, dans le prolongement du mur. On entre dans le pavillon par la droite. — Au besoin, un salon avec ses accessoires.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINETTE.

Elle entre, et dépose sur un guéridon un plateau.

Maintenant, mademoiselle Clairon peut arriver... l'*encas* est préparé par mes soins... tout ce qu'elle aime au retour de la promenade... groseille, sirop de capillaire, lait d'amande... et brioche... Il fait si chaud à Marly!... Ces rafraîchissements me font venir l'eau à la bouche... Il y en a de trop... c'est du luxe... Je serai grondée... Mademoiselle Clairon n'a que dix-huit mille livres de rente... Je lui retranche le sirop de groseille par économie... (Elle se sert et boit.) Il faut toujours prendre les intérêts de sa maison... J'étais née pour être intendant... Ah! une idée! si je lui économisais encore le lait d'amandes... Ce sirop de groseille m'a altérée. On dit que l'appétit vient en mangeant; il paraît que la soif... Hein! qui entre par la grille? (Elle regarde par la fenêtre.) Ah! c'est le fermier général notre voisin! le centième amoureux de mademoiselle... Il fait le zéro, lui. C'est égal; elle a bien tort de ne pas vouloir l'épouser; voilà l'idéal des maris! un galion

vivant, et bête comme un lingot d'or! Tiens! qui donc est avec lui?

SCÈNE II

ANTOINETTE, ROBINEAU, ANTOINE.

ROBINEAU, à Antoine.

Tu vas voir si je sais prendre les grands airs d'un homme comme il faut... Ah! c'est la soubrette... Ce n'est rien!

ANTOINE.

N'importe? prenez les grands airs comme si c'était une femme.

ROBINEAU.

Oui, et observe-moi bien. J'imite le comte de Valbelle à ravir... (A Antoine.) Vicomte... voilà un minois charmant. Qu'en dis-tu?

ANTOINE.

En voyant une Grâce, on devine que Vénus n'est pas loin...

ROBINEAU, à part à Antoine.

Imbécile, pourquoi ne m'as-tu pas vendu ce bon mot!... Je t'en aurais donné dix pistoles, pour m'en servir ce soir.

ANTOINETTE, avec une révérence.

Mademoiselle Clairon est à Paris.

ROBINEAU.

Non, elle est à Versailles. Tu vois que je sais tout, petite.

ANTOINETTE.

Moi je ne sais rien. (A part.) Soyons ingénue.

ROBINEAU.

Rien?

ANTOINETTE.

Je sais qu'elle est arrivée hier soir avec un air très-sombre; mais comme elle venait de jouer la tragédie, j'ai cru qu'elle continuait .. Elle est entrée en déclamant ceci :

Fuyons ce palais sombre et ces funestes lieux;
Oui, j'en échapperai, même malgré les dieux.

ROBINEAU, à Antoine.

Tiens! elle ne déclame pas mal! (A Antoinette.) Ah! je vois qu'elle ne t'a rien dit...

ANTOINETTE.

Y a-t-il quelque danger pour mademoiselle?

ROBINEAU.

Hélas! oui.

ANTOINETTE.

Vous me faites trembler!

ROBINEAU.

Rassure-toi, je suis là. Tout le mal que lui fait le comte de Valbelle, je puis le réparer, moi!

ANTOINETTE.

Le comte de...

ROBINEAU.

Oui, le comte de Valbelle veut enlever mademoiselle Clairon

au théâtre, dont elle est la gloire ; et, pour arriver à son but, il lui fait faire mille sottises qui la brouillent avec la ville et avec la cour. La ville, ce n'est rien, ça n'existe pas; mais la cour!... Oh! madame de Pompadour ne pardonnera jamais à mademoiselle Clairon son équipée d'hier soir!

ANTOINETTE.

Hier soir mademoiselle Clairon a insulté madame de Pompadour! Ah! mon Dieu!... Nous coucherons demain à la Bastille!

ROBINEAU.

A la Bastille des comédiens.

ANTOINETTE.

Au For-l'Évêque.

ROBINEAU.

Rassure-toi, te dis-je, je suis là, moi. Tu sais que j'ai le bras long en cour.

ANTOINETTE.

Mais vous ne m'avez pas dit l'équipée...

ROBINEAU.

Ah! petite curieuse. Voici l'événement: On jouait les *Horaces*. Un acteur de province débutait; il se nommait Landrol, ou Blénig... ou...

ANTOINE.

Grimald...

ROBINEAU.

Grimald, c'est cela! J'étais en loge avec l'abbé de Chaulieu...

ANTOINETTE.

Avec l'abbé de Chaulieu?

ROBINEAU.

Parbleu! Il me doit vingt mille écus!

ANTOINETTE.

C'est différent.

ROBINEAU.

Au quatrième acte, au moment où Landrol...

ANTOINE.

Grimald...

ROBINEAU.

Grimald va tuer mademoiselle Clairon, en lui disant :

Déclamant,

Ainsi soit immolée de mes mains
Toute personne qui osera verser des larmes
Sur un ennemi des Romains...

ANTOINE.

Le vers est plus court.

Antoine s'asseoit devant le guéridon et dévore l'*en-cas*.

ROBINEAU.

Tais-toi... un pareil vers ne saurait être trop long... Mademoiselle Clairon fait un faux pas et tombe avant le coup d'épée d'Horace. M. de Valbelle, qui était assis sur une banquette dans le salon du père des Horaces, pousse un cri et se lève pour courir à mademoiselle Clairon. Aussitôt l'acteur Landrol retient brusquement le comte de Valbelle, remet son épée au fourreau, ôte son casque de feutre, s'incline avec respect, en galant chevalier, arrondit gracieusement son

bras, et présente la main à mademoiselle Clairon pour la relever. Notre illustre tragédienne accepte la main avec un sourire charmant, se relève, et remercie Landrol par la révérence du menuet d'Exaadet. Horace remet l'épée à la main, redit le fameux vers... *Ainsi soit immolée*... et tue mademoiselle Clairon, qui tombe dans la coulisse et se relève toute seule en riant aux éclats. La salle entière se met à rire à son tour, chose défendue dans une tragédie, et madame de Pompadour, prenant son air le plus sérieux, quitte sa loge en disant, avec ses beaux yeux qui disent tout : « On ne rira pas demain ! » Moi, qui comprends la langue Pompadour, j'ai tremblé pour mademoiselle Clairon, pour le comte de Valbelle, pour tout le monde, excepté pour moi !

ANTOINETTE. Fausse sortie.

Bonsoir, monsieur le fermier général.

ROBINEAU.

Eh bien, tu nous quittes?

ANTOINETTE.

Je tremble pour moi; je vais faire mes paquets et m'embarquer au pont Neuf, sur le coche d'Auxerre.

ROBINEAU.

Enfant, que crains-tu? Tu n'étais pas au théâtre.

ANTOINETTE.

Belle raison ! C'est comme si vous me disiez : Que crains-tu? tu es innocente ! Bonsoir, monsieur Robineau.

Antoine se verse à boire.

ROBINEAU, la retenant.

Veux-tu donc rester... Tu ne me connais donc pas, toi qui sais tous les secrets de la maison en écoutant aux portes?

ANTOINETTE.

Pardine, je fais mon métier. Les portes sont faites pour instruire les gens de service; s'il n'y avait que des fenêtres dans une maison, je ne servirais pas.

ROBINEAU.

Alors tu sais que moi, fermier général, Bernard Robineau, je tiens la clef d'or de Versailles ; tu sais que le roi m'a confié deux fois sa vaisselle, en échange de...

ANTOINETTE.

Oui, je sais que vous avez prêté sur gages à Louis XV, je dis le mot crûment.

ROBINEAU.

Soit, c'est plus clair... Tu sais que madame de Pompadour n'a que deux cent mille livres de rente...

ANTOINETTE.

Voilà une bonne place! Je ne gagne que cinquante écus, moi!

ROBINEAU.

Et tu économises?...

ANTOINETTE.

Cent écus.

ROBINEAU.

Madame de Pompadour fait des dettes.

ANTOINETTE.

Est-elle heureuse!

ROBINEAU.

Et elle les paye.

ANTOINETTE.

Il faut bien qu'elle soit honnête de quelque manière.

ROBINEAU.

C'est sa vertu.

ANTOINETTE.

Une de trop.

ROBINEAU.

Mais si elle ne l'avait pas, je ne lui aurais pas prêté ce matin encore six mille écus pour une parure de diamants dont elle n'a pas besoin.

ANTOINETTE.

Est-elle femme!

ROBINEAU.

Tu vois donc que si je te protége tu n'as rien à craindre du côté de la rue des Tournelles.

ANTOINETTE.

Vous serez donc mon protecteur...

ROBINEAU, lui donnant une bourse.

Voici un à-compte sur tes économies...

ANTOINETTE.

Je ne compte pas...

ROBINEAU.

C'est une dette que tu contractes avec moi.

ANTOINETTE.

Vous savez que la seule vertu de madame de Pompadour me manque.

ROBINEAU.

Mais tu en as d'autres?

ANTOINETTE.

Toutes les autres, et je ne rends pas une dette.

ROBINEAU.

Mais tu rends un service?

ANTOINETTE.

C'est plus aisé.

ROBINEAU.

Tu obéis à un ordre?

ANTOINETTE.

Pas toujours.

ROBINEAU.

Avec une bonne gratification?

ANTOINETTE.

Toujours.

ROBINEAU.

Au moins, tu as de la franchise.

ANTOINETTE.

Avec les fermiers généraux.

ROBINEAU.

Je te choisirai un mari.

ANTOINETTE.

Ah! ce n'est pas le mari qui me manque!

ROBINEAU.

Que te manque-t-il?

ANTOINETTE.

Rien... La dot!

ROBINEAU.

Je te la donnerai.

ANTOINETTE.

Après cela, si pour mari vous avez à m'offrir un petit fermier général de la banlieue de Paris, ou bien un petit vicomte...

ROBINEAU, riant.

Cela ne te ferait pas peur?

ANTOINETTE.

A moi! Une soubrette de comédie n'a peur de rien. Je suis noble aussi; ma grand'mère s'appelait Ève. M. de Voltaire m'a embrassée le soir de *Zaïre*, et M. Diderot m'a fait la cour six mois; je le congédiai, et il embrassa la philosophie pour se consoler.

ROBINEAU.

Tu es digne d'être vicomtesse.

ANTOINETTE.

Madame de Pompadour était marquise comme moi. Elle était soubrette; cela me donne de l'émulation.

ROBINEAU.

Chut! Les arbres parlent.

ANTOINETTE.

Mais ils n'entendent pas.

ROBINEAU.

Mais moi, je t'entends,

ANTOINETTE.

Et vous ne parlez pas.

ROBINEAU.

Qui sait!... Enfin, si tu me sers bien, je me tairai.

ANTOINETTE.

Voilà tout?

ROBINEAU.

Et je te donnerai une dot.

ANTOINETTE.

Bien grosse?

ROBINEAU.

Oui.

ANTOINETTE.

Avec une parure de diamants?

ROBINEAU.

Tu es insatiable.

ANTOINETTE.

Vous ferez danser l'anse du panier de la ferme; un liard d'impôt de plus, à la gabelle, sur le poivre ou le sel. Vous voyez que je connais votre métier.

ROBINEAU.

Parbleu!... C'est le tien!

ANTOINETTE.

En petit... Écoutez, monsieur Robineau, je vais vous parler franchement...

ROBINEAU.

Comme une femme?

ANTOINETTE.

Comme un ami... Vous n'êtes pas ce qu'on appelle un homme d'esprit...

ROBINEAU.

Ah! si je voulais... avec mon argent je serais Voltaire.

ANTOINETTE.

Vous vous ruineriez et vous resteriez Robineau!... Mais vous êtes très-rusé, très-malin, très-roué...

ROBINEAU.

Avec les femmes...

ANTOINETTE.

De chambre... Vous voulez me mettre de votre parti contre M. de Valbelle. Eh bien, je me donne à vous, comptez sur moi. J'ai un faible pour les gens riches.

ROBINEAU.

Tu as l'oreille de ta maîtresse?

ANTOINETTE.

Sur les lèvres.

ROBINEAU.

Je le sais. Eh bien, tu rompras le mariage de mademoiselle Clairon avec M. de Valbelle. Un gentilhomme épouser une comédienne! quelle horreur! Voilà le texte que tu développeras à l'infini, le matin au petit lever, le soir au grand coucher, dans cette retraite de Marly.

ANTOINETTE.

Oui! Je la réveillerai et je l'endormirai avec cette chanson et ce refrain : « Oh! quelle horreur de se marier! » C'est

compris, il est possible que je réussisse du premier coup.

ROBINEAU.

Réussis, et tu seras contente de moi!

ANTOINETTE.

C'est que voyez-vous, monsieur Robineau, je suis ambitieuse comme la rivière devant la machine de Marly; je déteste la plaine, il me faut les hauteurs. Prêtez-moi vos rouages de Marly, je monterai jusqu'à Versailles.

ROBINEAU.

Mais tu es charmante! Attends... (L'examinant.) Je crois même que tu es fort jolie.

ANTOINETTE.

Vous parlez comme un miroir... Écoutez, monsieur le fermier général, si je jouais la tragédie, vous seriez à mes pieds.

ROBINEAU.

Mais tu joues très-bien la comédie.

ANTOINETTE.

Ah! la tragédie est plus noble parce que l'on se poignarde. Quand mademoiselle Clairon jouait la comédie, elle n'avait que deux robins à ses genoux; alors elle s'est ennuyée de rire et elle s'est amusée à pleurer, et tout Paris est amoureux d'elle. La tragédie est une bonne spéculation pour les femmes. Je débuterai dans *Andromaque* l'an prochain, et vous m'aimerez bien sûr, monsieur le fermier général. (En sortant, elle enlève le plateau, et, s'apercevant que tous les rafraîchissements ont disparu) : Bon!... Il ne reste rien... L'économie est complète...

Déclamant.

Je vais, sur son tombeau, consulter mon époux.

Elle sort d'un pas mesuré.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins ANTOINETTE.

ROBINEAU.

Elle est charmante, n'est-ce pas, Antoine?

ANTOINE.

Plus belle et plus jeune que mademoiselle Clairon.

ROBINEAU.

Mais le talent! ah! le talent!

ANTOINE.

Mais la beauté! mais la jeunesse! mais la fraîcheur! Mademoiselle Clairon vient d'atteindre son huitième lustre.

ROBINEAU.

Ce qui fait?

ANTOINE.

Quarante ans.

ROBINEAU.

Bah! le talent ne vieillit jamais.

ANTOINE.

Oui, quand on le regarde à distance. Il ne faut pas l'épouser.

ROBINEAU.

Antoine, je ne te paye pas pour contrarier mes goûts; tu dois être toujours de mon avis.

ANTOINE.

Soit. On est plus jeune à quarante ans qu'à vingt.

ROBINEAU.

Et j'épouserai mademoiselle Clairon.

ANTOINE.

Si M. de Valbelle vous le permet.

ROBINEAU.

Antoine, j'ai là sur moi, dans mon portefeuille, une lettre de cachet pour faire enfermer mademoiselle Clairon au For-l'Évêque; et là, dans mon parc, deux limiers du lieutenant de police qui attendent mon ordre. M. de Valbelle, le fier gentilhomme, n'épousera jamais une femme qui a connu le régime du For-l'Évêque.

ANTOINE.

Et si mademoiselle Clairon apprend que c'est vous qui...

ROBINEAU.

Elle ne saura rien; j'irai la délivrer, et elle me bénira. Antoine, je compte toujours sur ton dévouement. Tu m'obéiras en toute occasion.

ANTOINE.

Et en aveugle.

ROBINEAU.

As-tu besoin d'argent aujourd'hui?

ANTOINE.

Et demain aussi.

ROBINEAU, donnant une bourse.

En voilà pour six mois.

ANTOINE.

L'année en a douze.

ROBINEAU.

Non, nous sommes en juillet; compte... As-tu fait mon quatrain pour mademoiselle Clairon?

ANTOINE.

Il me manque le dernier vers.

ROBINEAU.

Je t'en ai payé quatre d'avance.

ANTOINE.

Oui, mais il est plus aisé de les payer que de les faire.

ROBINEAU, prêtant l'oreille.

Ah! mon Dieu! j'entends le carrosse de mademoiselle Clairon... Vite, le quatrième vers... Dix pistoles de plus...

ANTOINE.

Je le tiens!... Vous présentez votre bouquet, vous vous inclinez avec grâce... en secouant un peu les épaules... bien... vous vous relevez d'un air noble... et vous déclamez ce quatrain :

Oui, ces roses, fleurs de l'amour,
C'est votre famille si belle.
Toutes vos sœurs vivent un jour,
Et vous êtes seule immortelle!

ROBINEAU.

Parfait! Va me chercher le bouquet. Voyons si je me le rappelle...

Il cherche.

Oui, ces roses, fleurs de l'amour...

ANTOINE, qui est sorti un moment, revenant avec des roses.

Voilà le quatrain écrit.

ROBINEAU.

Très-bien! je vais l'étudier...

Il se met à l'écart

ANTOINE, à part.

Ah! quand j'aurai fait ma fortune, je vais l'envoyer à tous les diables, ce fermier général.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Clairon est arrivée.

ROBINEAU, hors de lui.

Un instant, ma petite... Veux-tu être mademoiselle Clairon un instant?

ANTOINETTE.

Toujours.

ROBINEAU.

Commence... Prends une pose de reine...

ANTOINETTE.

C'est facile. Après?

ROBINEAU, offrant son bouquet à Antoinette qui le prend.

Je fais une répétition générale de mon quatrain. Attention, public :

Oui, ces roses, fleurs de l'amour,
C'est votre famille si belle.
Toutes vos sœurs sont immortelles,
Et vous seule vivez un jour !..

ANTOINETTE.

Ah! c'est charmant.

ROBINEAU.

Rends-moi le bouquet.

ANTOINETTE.

Oh! non; vous savez que je ne rends rien.

ROBINEAU.

Voyons, pas de plaisanterie.

ANTOINETTE.

Moi, plaisanter!... Je vous apporte une nouvelle sérieuse... un secret... Dites à ce vicomte d'aller voir un instant la machine de Marly.

ROBINEAU, à Antoine.

Laisse-nous un instant.

ANTOINETTE.

Voici la nouvelle... M. de Valbelle épouse mademoiselle Clairon demain.

ROBINEAU.

Est-ce possible?

ANTOINETTE.

C'est la première chose que m'a dite mademoiselle en arrivant. Elle ne se possédait pas de joie.

ROBINEAU.

Mais mariée... comment?

ANTOINETTE.

Comme on se marie... Y a-t-il donc deux manières de se marier?

ROBINEAU.

On ne reçoit pas les comédiennes à l'église!

ANTOINETTE.

Elle renonce au théâtre, à ses pompes et à ses œuvres. Elle part après-demain pour le château de Tourves, au bout du monde, en Provence, à mille lieues d'ici. Il faut deux mois pour faire le voyage, avec de bons chevaux.

ROBINEAU, à part.

Son voyage sera plus court... (Haut.) Et toi, tu l'accompagneras?

ANTOINETTE.

Moi! Oh! non. M'enterrer de mon vivant! avec mon ambition! Je reste avec vous; je serai votre intendant, et je ne dirai à personne que vous avez prêté sur gages de l'argent au roi, à cinquante pour cent, ce qui peut vous conduire au Châtelet.

ROBINEAU.

Chut!... Ma tête se perd... Antoinette... Non... Qu'allais-je te dire?

ANTOINETTE.

Que vous alliez me nommer votre intendant.

ROBINEAU.

Non... Voici... Il l'épouse demain! Antoinette, ne t'éloigne pas... Je veux te retrouver ici... Oh! il ne l'épousera pas demain!... Il ne l'épousera jamais.

SCÈNE V

ANTOINETTE, ANTOINE.

ANTOINETTE.

Vous n'êtes pas vicomte?

ANTOINE.

C'est vrai.

ANTOINETTE.

Votre nom?

ANTOINE.

Antoine.

ANTOINETTE.

Et moi Antoinette. Nous sommes faits pour nous entendre.

ANTOINE.

Entendons-nous.

ANTOINETTE.

Demandez-moi en mariage.

ANTOINE.

A qui?

ANTOINETTE.

A moi!

ANTOINE.

C'est demandé.

ANTOINETTE.

Voilà ma main.

ANTOINE.

Mademoiselle, je vous...

ANTOINETTE.

Renvoyez votre déclaration d'amour au lendemain du mariage. Avez-vu lu Jean-Jacques Rousseau?

ANTOINE.

J'ai joué dans son *Devin du Village.*

ANTOINETTE.

Quel rôle?

ANTOINE.

Le Village.

ANTOINETTE.

Eh bien, ce grand homme a écrit cette phrase : *J'ai vu les mœurs de mon siècle et j'ai fait ce livre.* Moi, j'ajoute : « J'ai vu les mœurs de mon siècle et je veux me marier. » J'allais épouser un petit commis aux gabelles; mais en vous voyant fournir des quatrains au fermier général, je me suis dit : *Voilà le mari qu'il me faut.* J'avais deviné du premier coup d'œil que vous étiez un faux vicomte.

ANTOINE.

Et comment?

ANTOINETTE.

En vous voyant boire, là, en cachette, comme un valet de chambre de bonne maison.

ANTOINE.

Vous avez l'œil fin.

ANTOINETTE.

Et j'ai encore deviné que vous exploitiez le fermier général comme un gentilhomme ruiné.

ANTOINE.

Elle est sorcière.

ANTOINETTE.

Oui, je devine qu'il fait jour à midi.

ANTOINE.

Après?

ANTOINETTE.

Ainsi nous nous cotiserons pour avoir ma dot du fermier général.

ANTOINE.

Et que ferons-nous?

ANTOINETTE.

Je n'en sais rien, mais c'est facile.

ANTOINE.

Au-dessus de cinquante pistoles, le fermier est sourd comme un coffre-fort.

ANTOINETTE.

Je lui parlerai bas, au bon moment; il m'entendra tout de suite. Voyez-vous, monsieur mon mari, notre bonheur est dans nos mains; tout chemin mène...

ANTOINE.

A Rome!

ANTOINETTE.

Non! à la fortune... Vous devez avoir amassé déjà quelques...

ANTOINE.

Un millier de pistoles.

ANTOINETTE.

Il y a donc huit jours que vous êtes au service de votr fermier général.

ANTOINE.

Un an.

ANTOINETTE.

Et vous n'avez pas honte...

ANTOINE.

Que voulez-vous! Je sens ma faiblesse... J'aurais bien l'ambition d'être un grand fripon, mais je n'en ai pas l'étoffe. Quand je lis les *Fourberies de Scapin*, je suis saisi d'admiration plus que devant l'histoire romaine; j'essaye de me régler sur ce modèle, je me tire d'affaire à force d'intelligence, car j'ai le sentiment et même une certaine facilité; mais c'est piètre, c'est mesquin, c'est grapillé. Ce qui manque, c'est le génie, c'est l'inspiration.

ANTOINETTE.

Je serai votre Égérie.

ANTOINE.

Il faut plumer le Robineau sans pitié, le saigner...

ANTOINETTE.

L'anéantir.

ANTOINE.

Et vite, car l'esclavage me pèse.

ANTOINETTE.

Et l'indépendance me sourit. Tant pis pour eux! Ils écrivent tous les jours de gros livres, ils font une encyclopédie, ils prêchent la philosophie et l'indépendance des serviteurs, et nous écoutons leurs sermons dans l'antichambre. Faisons-en notre profit. Ils crient partout qu'ils veulent nous émanciper, émancipons-nous et prenons des domestiques.

ANTOINE.

C'est conclu.

ANTOINETTE.

Où est-il, votre fermier?

ANTOINE.

Il fait un mauvais coup; en ce moment, mademoiselle Clairon est arrêtée.

ANTOINETTE.

Ah! mon Dieu!

ANTOINE.

On la conduit au For-l'Évêque.

ANTOINETTE.

Ma pauvre maîtresse!... Oh! je vais dénoncer au grand prévôt les maltôtes de ce fermier général; je veux sauver mademoiselle.

ANTOINE, l'arrêtant.

Vous ne sauverez rien et on vous emprisonnera. Le maltôtier donne l'avoine à tout le monde et met du foin dans toutes les bottes.

ANTOINETTE.

Eh bien, voyons, du sang-froid. On arrête mademoiselle Clairon, dites-vous? Qui cela?

ANTOINE.

Deux limiers de police amenés de Paris par le Robineau et embusqués près d'ici; il est allé les lâcher.

ANTOINETTE, tout à fait calmée, s'asseyant.

Ah! très-bien! qu'il y aille, il ne trouvera plus personne.

ANTOINE.

Comment?

ANTOINETTE.

L'un de ces messieurs est de mes amis.

ANTOINE.

Ces messieurs... les limiers?

ANTOINETTE.

Il faut avoir des amis partout. Si je savais le moyen de m'en procurer parmi les diables d'enfer, j'aurais soin d'y pourvoir. Ah! maître Robineau! je me défiais de quelque chose en voyant rôder ces messieurs; aussi je les ai invités à venir boire un verre de vin à l'office. Là, je leur ai donné quatre bouteilles et deux tours de clef.

ANTOINE.

Enfermés!

ANTOINETTE.

J'ai de ces inspirations-là, moi.

ANTOINE.

Voilà le génie!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Ah! Antoinette, où sont-ils?

ANTOINETTE.

Qui?

ROBINEAU.

Deux... deux gentilshommes... C'est-à-dire deux de mes gens... deux commis qui m'attendaient. On me dit qu'on les a vus causer et s'éloigner avec toi.

ANTOINETTE.

Deux figures respectables... quoique d'assez mauvaise mine au premier abord? J'ai pensé tout de suite qu'ils étaient de votre maison. Ils sont partis.

ROBINEAU.

Partis?

ANTOINETTE.

Pour Paris.

ROBINEAU.

Impossible. Y a-t-il un cabaret dans les environs?

ANTOINETTE.

Aux deux bouts du village, au *Petit Bacchus* et au *Laurier de Fontenoy*.

ROBINEAU.

C'est bien, je cours... (A part.) Ah! diable, si mademoiselle

Clairon allait m'apercevoir de sa fenêtre tout serait perdu. (Haut.) Antoine! c'est-à-dire vicomte, tu vas courir... (S'interrompant.) Ah! diable! Non, il ne faut pas qu'on te voie ici non plus. Antoinette, fais-moi le plaisir d'aller au *Petit Bacchus* ou bien au *Laurier de Fontenoy*, dire à mes deux...

ANTOINETTE.

Figures respectables.

ROBINEAU.

Oui, de venir me trouver ici, dans ce pavillon.

ANTOINETTE.

Bien.

ROBINEAU.

Surtout, pas un mot à ta maîtresse.

ANTOINETTE, revenant.

Ah! voici un cas de conscience qui se présente.

ROBINEAU.

Lequel?

ANTOINETTE.

Ma maîtresse me payant pour lui dire tout, mon devoir n'est-il pas...

ROBINEAU.

Combien pour un secret?

ANTOINETTE.

Cinquante pistoles.

ROBINEAU.

Si je t'en donne cent?

ANTOINETTE.

Le devoir de me taire sera plus grand que le devoir de parler.

ROBINEAU.

Voilà pour ta conscience.

ANTOINETTE.

Comme cela, je ne perds rien dans mon estime.

Elle se dirige vers la porte.

ROBINEAU.

Va!

ANTOINE, qui est resté en contemplation, à part.

C'est de la grande école!

ROBINEAU.

Toi, écoute ici. (Antoine s'approche; mais il aperçoit Antoinette qui, restée sur le seuil de la porte, lui fait signe de la rejoindre. Il sort avec elle pendant que Robineau continue.) Qu'est-ce que je voulais te dire? Ah! sitôt que mes limiers auront emmené mademoiselle Clairon, tu m'entends... Eh bien, où est-il donc?

SCÈNE VII

ROBINEAU, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, rentrant vivement.

Ah! monsieur Robineau, cachez-vous!

ROBINEAU.

Me cacher!

ANTOINETTE, marchant çà et là.

Un placard.

ROBINEAU, la suivant.

Pourquoi donc?

ANTOINETTE.

Un cabinet.

ROBINEAU.

Dites-moi...

ANTOINETTE.

Un étui de harpe...

ROBINEAU.

Explique-toi...

ANTOINETTE, l'éloignant de la fenêtre.

Ne vous montrez pas! Ne vous exposez pas à leur fureur.

ROBINEAU.

Mais qui, qui, qui?

ANTOINETTE.

Des soldats de la compagnie de M. de Valbelle. On lui a dit que vous vouliez faire arrêter mademoiselle Clairon, et il envoie dix lansquenets pour bâtonner vos miers et pour vous faire un mauvais parti.

ROBINEAU, effrayé.

A moi?

ANTOINETTE.

Oui. Prenez garde qu'ils ne vous aperçoivent.

ROBINEAU.

Ils ne savent pas à qui ils s'attaquent.

ANTOINETTE.

Eh! que voulez-vous faire contre dix?... Les Curiaces n'étaient que trois, et...

ROBINEAU.

Je suis Robineau.

ANTOINETTE.

On sait que vous êtes brave.

ROBINEAU.

J'ai eu raison un jour d'un spadassin qui m'avait fait une insulte. Il en a eu pour six semaines...

ANTOINETTE.

Au lit?

ROBINEAU.

En prison.

Bruit de sonnette.

ANTOINETTE.

Chut! Ce sont eux qui sonnent à la grille.

ROBINEAU.

Que le jardinier n'ouvre pas.

ANTOINETTE.

Éloignez-vous de la fenêtre. (Elle se penche en dehors et feint d'écouter.) Hein! quoi! M. Robineau? Non, messieurs, il n'est pas ici, vous pouvez venir vous en convaincre.

ROBINEAU.

Non pas, non pas.

ANTOINETTE.

Cachez-vous bien. (Parlant par la fenêtre.) Que lui voulez-vous donc, à M. Robineau? Hein! Comment dites-vous? Par exemple! Vous plaisantez, sans doute; ce n'est pas à un homme comme M. Robineau que l'on coupe les oreilles.

ROBINEAU.

Hein?

ANTOINETTE.

Faites-vous petit. (Par la fenêtre.) Savez-vous que M. Robineau est un homme très-riche, et qu'il n'a pas un cheveu qui ne vaille un louis d'or? (A Robineau, qui s'avance un peu en se penchant pour écouter.) N'approchez pas, ils paraissent capables de tout; il y en a un surtout, celui qui parle le plus... Pouvez-vous l'entendre d'où vous êtes?

ROBINEAU.

Oui, oui... C'est-à-dire, je ne distingue pas trop bien, les oreilles me tintent...

ANTOINETTE.

Je le crois bien, au moment d'être coupées.

ROBINEAU.

Vois s'ils s'éloignent.

ANTOINETTE.

Non! Ils sont toujours là. Le vicomte leur parle à travers la grille; il vient par ici.

ROBINEAU.

Seul?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, toutes les issues sont gardées.

ROBINEAU.

Va chercher le guet.

ANTOINETTE.

A Marly? Le guet ne vient jamais ici qu'avec Cupidon pour sergent.

ANTOINE.

Savez-vous ce qu'ils disent, monsieur? que si vos cheveux valent un louis chacun, vous estimiez vous-même la valeur de vos oreilles; qu'ils accepteront leur rançon et leur donneront un sauf-conduit.

ROBINEAU.

Me rançonner? (A Antoinette.) C'est toi qui leur a fait venir cette idée en parlant de mes richesses.

ANTOINETTE.

Dame! monsieur, je vois que c'est ça qui vous fait tant respecter, j'ai cru que ça réussirait avec eux.

ANTOINE.

A votre place, monsieur, j'entrerais en accommodement.

ANTOINETTE.

Qu'est-ce que c'est qu'une centaine de pistoles...

ROBINEAU.

Tiens, porte-leur ceci et qu'ils me laissent en paix. (Antoine sort un moment.) C'est bien parce que vous m'y forcez, au moins... Il a tenu à bien peu que...

Il indique son épée.

ANTOINETTE.

Il est défendu de tirer l'épée dans le palais des rois, cela étant, vous vous êtes dit que vous ne pouviez dégaîner dans le palais de votre reine.

ROBINEAU.

C'est juste... je me suis dit ça, et tu en témoigneras au besoin auprès de mademoiselle Clairon... (Voyant entrer Antoine) Eh bien !

ANTOINE.

Eh bien, monsieur, ils trouvent que ce n'est pas assez.

ROBINEAU.

Comment?

ANTOINE.

Ils disent que ça fait le compte pour une oreille, mais qu'il faut encore autant pour l'autre.

ANTOINETTE, à part.

Il va, il va.

ROBINEAU.

Ah ! par la mordieu ! ma patience est à bout ; ils n'auront rien ! Et qu'ils prennent garde, j'ai le bras long... Quand madame de Pompadour saura...

ANTOINETTE.

Elle sera furieuse, elle qui a si souvent besoin de vous parler à l'oreille ! Et vous pouvez être assuré d'une vengeance éclatante pour réparer... ce qui sera malheureusement irréparable, car la vengeance ne raccommode rien.

ROBINEAU.

Elle a beaucoup de justesse dans le raisonnement, cette fille-là. (A Antoine.) Tiens, donne-leur ce billet au porteur et tâche cette fois qu'ils soient contents.

ANTOINE.

J'y ferai mon possible. (Bas à Antoinette en sortant.) La pelotte s'arrondit.

ROBINEAU, refermant le portefeuille d'où il a tiré le billet.

Heureusement que j'ai toujours mon portefeuille approvisionné.

ANTOINETTE, à part.

Ce Jupiter-là... on pourrait le changer en une pluie... de billets au porteur... Et dire que mademoiselle ne veut pas de lui pour mari... Ah! si j'étais à sa place! (Comme inspirée tout à coup.) Et pourquoi donc n'y serais-je pas? Le moyen de se trouver à une place c'est de s'y mettre. Voilà le mari qu'il me faut et par le moyen de la tragédie tout est possible. Allons! soubrette de Clairon, de l'adresse au mariage, enlevons la bague nuptiale avec le poignard de Melpomène.

ANTOINE, rentrant.

Les soldats sont contents.

ROBINEAU.

Ah! je puis donc...

ANTOINE, le retenant.

Attendez!... Les soldats sont contents, mais il y a le sergent qui réclame, il veut une part en proportion de son grade.

ROBINEAU.

Ah!

ANTOINETTE.

C'en est trop! Je vais moi-même lui faire entendre raison, à ce sergent. Je lui dirai que je vous prends sous ma protection, que je ne souffrirai pas qu'on moleste ainsi un galant homme, un homme pour qui je me sens de l'affection.

Antoine la regarde ébahi.

ROBINEAU.

Tiens, prends ce diamant.

ANTOINETTE, avec une dignité émue.

Souffrez que je refuse. Mon affection se donne, et je n'accepte pour elle aucune récompense.

Elle sort.

SCÈNE IX

ROBINEAU, ANTOINE.

ANTOINE, à part.

Ceci est au-dessus de mon intelligence.

ROBINEAU.

Quel désintéressement chez une soubrette!

ANTOINE.

Ah! monsieur, ce n'est pas une soubrette de comédie!

ROBINEAU.

Elle m'a regardé... avec des yeux. . Antoine, sans être fat... je te dirai en confidence...

ANTOINE.

Arrêtez, monsieur, avant que vous alliez plus loin, la délicatesse m'oblige de vous prévenir que je l'épouse.

ROBINEAU.

Antoinette?

ANTOINE.

Oui.

ROBINEAU.

Heureux coquin! D'ailleurs je suis amoureux pour la vie

de la divine Clairon. A propos, sais-tu pourquoi je n'ai pas fondu l'épée à la main sur ces lansquenets?

ANTOINE, simplement.

Parce que vous aviez peur.

ROBINEAU.

Du tout. Il y a une loi qui ordonne... non, qui défend de tirer l'épée chez le roi; alors, je n'ai pas voulu la tirer chez ma reine. Tu attesteras que j'ai dit ce mot-là.

ANTOINE.

Oui, monsieur, voulez-vous que je le mette en quatrain?

SCÈNE X

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, déclamant.

O désespoir! O crime! O déplorable race!

ROBINEAU.

Qu'y a-t-il?

ANTOINETTE.

Voyage infortuné!

ROBINEAU.

Parlez vite!

ANTOINETTE.

Rivage malheureux.

ROBINEAU.

Est-ce que le sergent?

ANTOINETTE.

Ils sont partis ; mais je quitte ma maîtresse, et ma colère est telle que je ne puis l'exprimer qu'en vers de tragédie!

ROBINEAU.

Tu l'exprimes fort bien ; mais apprends-moi...

ANTOINETTE.

J'ai voulu tenter un dernier effort en votre faveur. « Toujours Robineau! » s'est-elle écriée. — Oui, toujours, ai-je répondu. Puis, avec Racine :

> Tel est de son amour l'aveuglement funeste,
> Vous le savez, madame, et le destin de M. Robineau ..

Pour substituer votre nom à celui d'Oreste, j'ai été obligée de faire rimer funeste avec Robineau.

ROBINEAU.

C'est égal.

ANTOINETTE.

Enfin, je triomphais, mademoiselle Clairon était à vous, lorsque M. de Valbelle arrive.

ROBINEAU.

Lui-même?

ANTOINETTE.

Il arrive toujours ainsi mal à propos. Voilà tout mon ouvrage détruit. J'essaye encore de lutter, c'est en vain, mademoiselle ne m'écoute plus.

> Revoyant l'ennemi que j'avais éloigné,
> Sa blessure trop vive aussitôt a saigné.
> Ce n'est plus une ardeur dans ses veines cachée,
> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

ROBINEAU, applaudissant.

Bravo! bravo! Superbe! Mais raconte en prose, je t'en prie, car tu me forces d'applaudir au récit de mes propres malheurs. (A Antoine.) Elle a le feu sacré.

ANTOINE.

Elle l'a.

ROBINEAU.

Achève ton récit.

ANTOINETTE.

Il est fini. Tous les éloges que j'avais faits de votre personne, et que je pense, ne servent plus de rien; mademoiselle Clairon vous donne votre congé.

ROBINEAU.

Ah! l'ingrate!...

ANTOINETTE.

Elle adore M. de Valbelle.

ROBINEAU.

Ah! la traîtresse!

ANTOINETTE.

Elle rit de vous avec lui.

ROBINEAU.

Ah! la coquine!

ANTOINETTE.

Et ils partent ensemble dans une heure.

ROBINEAU.

Ah! la... Et son théâtre?

ANTOINETTE.

Elle écrit qu'elle prend un congé de cinq ans.

ROBINEAU.

Eh bien! tu la remplaceras. Oh! je veux me venger, oui; tu auras du succès, du talent; tu es jeune, et, à son retour, elle trouvera sa place occupée.

ANTOINETTE, avec un œil à feu plongeant.

Au théâtre!... Mais non... dans votre cœur.

ROBINEAU.

Attends!... Il me vient l'idée d'une vengeance. . ah! mais d'une vengeance... Tu ne devines pas?

ANTOINETTE.

Je ne devine jamais rien.

ROBINEAU.

C'est l'idée la plus spirituelle, la plus ingénieuse...

ANTOINETTE.

Dites-la donc!

ROBINEAU.

Si je t'épousais?

ANTOINETTE.

Ah!

Elle feint de s'évanouir dans les bras de Robineau.

ROBINEAU.

Des sels, des sels! Antoine, un flacon!

ANTOINE.

Oui, monsieur. (Il fait quelques pas et revient.) Mais, j'y songe, vous m'enlevez celle que j'aime.

ROBINEAU.

Je me charge de ta fortune!

ANTOINE, à part.

Et pas de femme! Quelle chance!

ROBINEAU.

Mais ce flacon...

ANTOINE.

Monsieur, elle revient.

ANTOINETTE.

Où suis-je.. et que s'est-il passé?

Déclamant d'un ton sombre.

Venez-vous me plonger dans l'éternelle nuit?

Elle tombe évanouie sur une chaise dont elle s'approche avec préméditation.

ROBINEAU.

Tu es auprès de moi, Robineau, et tu t'es évanouie en apprenant que je t'épouse.

ANTOINETTE.

Ah! la mémoire me revient.

ROBINEAU.

Tu m'aimes donc?

ANTOINETTE.

Non...

ROBINEAU, l'interrompant.

Comment?

ANTOINETTE.

Non, rien n'égale mon bonheur... Je puis enfin réaliser le plus beau rêve de ma vie!...

ROBINEAU.

Monter dans un carrosse traîné par quatre chevaux?

ANTOINETTE.

Non... monter sur un char de triomphe traîné par quatre marquis, comme mademoiselle Clairon; être reine de tragédie, avoir une robe traînante à grands ramages et une perruque bâtie par le coiffeur de la cour!

ROBINEAU.

Quelle noble ambition!

ANTOINETTE.

Me donner tous les soirs, dans une tragédie, le plaisir d'expirer dans mes bras et ressusciter dans un petit souper, au pavillon de Hanovre, chez M. le duc de Richelieu.

ROBINEAU.

Oh! non, chez moi.

ANTOINETTE.

L'un n'empêche pas l'autre.

ROBINEAU.

Oh! non. L'autre empêchera l'un.

ANTOINETTE, feignant l'exaltation.

Ah! je ne savais pas que lorsque mademoiselle Clairon m'ennuyait si fort, dans son jardin, en déclamant ses tragédies du matin au soir, qu'elle me rendait un service si grand! Elle m'apprenait son répertoire; je le sais par cœur, avec tous ses effets.

Mon fils! Oui, tu l'es!...

Mérope!...

Vous ne démentez point une race funeste !

Iphigénie!

Moi seule en être cause et mourir de plaisir !

les Horaces !...

ROBINEAU.

Elle est superbe !

ANTOINE.

Clairon est morte, Vive Clairon !

ANTOINETTE.

Et *Phèdre!...* C'est mon triomphe... Il n'y aura pas un seul Hippolyte dans la salle quand je débuterai...

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!...

Hein ! Suis-je assez féroce en amour?

ROBINEAU.

Ah ! Tu débutes dans *Phèdre* et je t'épouse le lendemain.

ANTOINETTE.

Ah ! prenez garde. Ce matin je me contentais de ce vicomte, ce soir il me faut un fermier-général, demain je ne voudrai plus qu'un prince... car l'appétit vient en épousant.

ROBINEAU.

Je t'épouse tout de suite.

ANTOINETTE.

Et vous faites bien... Voilà ma main.

LE PRIX DE FAMILLE

COMÉDIE ENFANTINE EN UN ACTE[1].

[1] Cette comédie rappelle par son idée et par les personnages un opéra de salon, musique de Victor Massé, que j'ai publié il y a douze ans, dans le *Magasin des Demoiselles*, excellent recueil, qui mérite sa popularité par sa distinction et son élégance. Avant de reprendre l'idée première de ma comédie, j'ai demandé l'agrément du directeur du *Magasin des Demoiselles*. Un théâtre de salon est heureux quand il peut indiquer de pareilles sources.

PERSONNAGES.

MADEMOISELLE CLAIRE DE VALBOIS.

MADEMOISELLE BLANCHE, sa sœur.

PAUL, leur frère.

MARCELINE, jeune paysanne, sœur de lait de mademoiselle Claire.

MADEMOISELLE KERBRIANT, tante des trois enfants.

LE PRIX DE FAMILLE

La scène est dans le jardin ou le château de Valbois, en 1788, sur la route de Paris à Orléans.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, BLANCHE, PAUL.

Ils sont assis tous les trois un livre à la main, sur le devant de la scène, et ils lisent à haute voix, et ensemble.

CLAIRE.

Ce vaste empire a été découvert par Fernand Cortez, général espagnol, qui n'avait avec lui que six cents soldats et quinze cavaliers. Avec ce petit nombre d'hommes, il battit quatre-vingt mille Mexicains à la bataille d'Oltumba, et...

PAUL.

Je fus réveillé par une voix qui disait : « Pauvre Robinson Crusoé! » Mon étonnement fut extrême, car je savais que j'habitais une île déserte; mais je me rassurai bientôt, en reconnaissant la voix de mon perroquet. Cet oiseau s'était perché sur un arbre, et...

BLANCHE.

Les plus grandes planètes sont Saturne et Jupiter : Saturne a plusieurs satellites ou lunes; Jupiter en a quatre. Saturne a de plus que Jupiter un anneau lumineux qui reflète aussi les rayons du Soleil. M. de Fontenelle, ce savant si aimable et si instructif, a écrit un livre sur l'astronomie, et...

SCÈNE II

Les Mêmes, MARCELINE.

Au premier mot de Marceline, qui entre, les trois lectures simultanées sont brusquement suspendues. Ces trois lectures doivent être réglées par la diction de telle manière qu'elles doivent s'arrêter sur le et...

MARCELINE.

Jarnigue! quel tapage vous faites! J'aimons mieux être

bête toute ma vie, comme mon oncle le père Michaud, que d'étugné des livres comme ça.

PAUL.

Cette fille ne parlera jamais français!

Les trois enfants se lèvent et quittent leurs livres.

MARCELINE.

Je parlons paysan, moi! Si j'étions une noble damoiselle, comme ma sœur de lait (elle serre la main de Claire, puis l'embrasse), je parlerions comme vous.

PAUL.

Marceline, je te défends de nous déranger quand nous étudions.

MARCELINE.

Bah! Il y a ben trois heures que vous faites ce sabbat! Vous avez commencé avant le lever du soleil; vous avez réveillé les coqs... (Avec mystère.) Et puis, dame! j'avions queuque chose de bon à vous dire... (les enfants se rapprochent d'elle) à vous, monsieur Paul, et à vos deux gentilles sœurs, mam'zelle Blanche et mam'zelle Claire...

PAUL.

Voyons, voyons, conte-nous...

MARCELINE.

Tatigué! Vous trouvez à présent que je parlions français...

CLAIRE.

Oui, oui. Voyons ta bonne nouvelle...

MARCELINE.

Primo, comme dit le magister... Vous voyez que je parlions français...

BLANCHE.

Continue donc; nous avons la fièvre aux oreilles...

MARCELINE.

Madame de Valbois, votre mère, se porte ben, ce matin...

LES TROIS ENSEMBLE.

Elle est levée, notre mère?

MARCELINE.

Non... Le médecin a dit qu'elle ne se lèverait que dans huit jours, le jour de Pâques. C'est un jour qui porte bonheur... et votre mère chérie a besoin de se ménager, après une maladie de six mois qui l'a empêchée d'aller passer l'hiver à Paris...

BLANCHE, entraînant son frère et sa sœur.

Allons vite l'embrasser...

MARCELINE.

Non... Attendez que le médecin soit sorti... Mais vous ne voulez pas savoir la bonne nouvelle?

PAUL.

Si notre bonne mère est tout à fait rétablie, nous n'avons plus de bonne nouvelle à apprendre.

MARCELINE.

Oh! que si. J'en savions une autre itou... Votre tante, mademoiselle de Kerbriant, est arrivée au château!

Les trois enfants sautent de joie.

PAUL.

Bien vrai, au moins!

MARCELINE.

Alle m'a parlé, comme je vous parle! Ah!

BLANCHE.

Oh ! cette chère tante Kerbriant !

CLAIRE.

Au fait, elle arrive toujours au mois d'avril !

PAUL.

Il faut la recevoir comme l'an dernier, avec ces vers que notre précepteur nous a appris... Voyons... essayons de nous les rappeler...

Elle nous est chère...

Il cherche.

BLANCHE, cherchant.

Par des soins bien doux...

Elle cherche

CLAIRE.

C'est une autre mère...

Elle cherche.

PAUL.

Qui veille sur nous...

Il cherche.

BLANCHE.

Quand je suis loin d'elle...

Elle cherche.

CLAIRE.

Toujours je l'attends...

PAUL.

Avec l'hirondelle...

CLAIRE.

Avec le printemps.

PAUL.

Voyons, mes petites sœurs, je vais les dire seul.

Elle nous est chère
Par des soins bien doux ;
C'est une autre mère
Qui veille sur nous.
Quand je suis loin d'elle,
Toujours je l'attends,
Avec l'hirondelle,
Avec le printemps.

MARCELINE, applaudit.

Ah ! que ça va lui faire plaisir ! Si j'étions la sœur de votre mère, et si on me récitait ça, je vous baillerions...

CLAIRE, lui fermant la bouche.

Chut ! bavarde !

PAUL.

Allons, bonnes sœurs, allons embrasser notre chère tante.

Les trois enfants sortent.

SCÈNE III

MARCELINE.

Bavarde !... Oh ! elle me l'a dit sans barguigner, ma petite sœur de lait, mam'zelle Claire !... Ah ! oui !... elle avait peur... Dame ! je savons garder un secret ; je ne connais pas la grande ville de Paris, moi.

SCÈNE IV

MARCELINE, CLAIRE, accourant du fond.

CLAIRE.

Tu m'as comprise ?

MARCELINE.

Dame ! oui ; c'est pas malin.

CLAIRE.

Je veux surprendre tout le monde... et si tu dis mon secret il n'y a plus de surprise.

MARCELINE.

Dame ! Quand tout le monde connaît un secret...

CLAIRE.

Il n'y a plus de secret.

MARCELINE.

Vous voyez que j'sommes toujours pas mal bête?

CLAIRE.

Très-bien ! Continue...

MARCELINE.

C'est pas difficile...

CLAIRE.

Tu n'as rien oublié de ton rôle?

MARCELINE.

Au contraire, j'en sais plus.

CLAIRE.

Tout à l'heure, j'ai tremblé quand mon frère Paul a dit : « Cette fille ne parlera jamais français !

MARCELINE.

Oh ! j'ai fait semblant de ne pas entendre.

CLAIRE.

C'est que, vois-tu, nous jouons au plus fin, mon frère, ma

sœur et moi. Chacun de nous veut gagner le prix de famille, et chacun de nous s'est caché des deux autres pendant six mois. Tu sais que notre tante Kerbriant nous a dit en partant pour la Bretagne : « Mes chers enfants, vous avez un long hiver à passer au château ; je veux vous donner une occupation et vous récompenser à mon retour. Il faut vous habituer de bonne heure à réfléchir, pour découvrir dans votre petit cerveau ce qui est honnête, ce qui est beau, ce qui est louable. Je donnerai un prix d'honneur à celui de vous trois qui aura passé ce semestre à faire une bonne action que je jugerai la meilleure. Priez Dieu de bien vous inspirer. » Voilà ce que nous dit notre bonne tante, et nous avons travaillé tous les trois, mais bien secrètement, pour mériter le prix d'honneur.

MARCELINE.

Il doit être bien beau, ce prix ; votre tante est si riche!

CLAIRE.

Bien beau? Tu te trompes, Marceline. Quel mérite y aurait-il à travailler à une chose louable pour obtenir une riche récompense? C'est un prix d'honneur, nous le connaissons ; un orfévre n'en donnerait pas une pièce de vingt-quatre sols. C'est un médaillon d'argent avec le portrait de notre pauvre père en miniature. Cette relique est aujourd'hui entre les mains de notre tante Kerbriant.

MARCELINE.

Et c'est pour ce médaillon que vous avez pris tant de peine, mam'zelle Claire?

CLAIRE.

Mais, oui.

MARCELINE.

Permettez-moi de vous embrasser.

CLAIRE.

De tout mon cœur, ma bonne sœur de lait.

MARCELINE.

Moi, j'aimerais mieux dix aunes de dentelles que le médaillon !... Vous êtes meilleure que moi.

CLAIRE.

Tais-toi?... La voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADEMOISELLE KERBRIANT.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Eh bien! Il faut venir t'embrasser ici, toi?

CLAIRE, accourant.

Chère tante! (Elle l'embrasse.) J'avais quelques ordres à donner à Marceline, et...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ne t'excuse pas, je connais ton bon cœur...

MARCELINE, ayant fait trois ou quatre révérences sans pouvoir se faire remarquer.

Mam'zelle Claire avait quequ'ordres à me...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Bonjour, Marceline... Tiens, je la trouve grandie...

MARCELINE, faisant une nouvelle révérence.

Madame est ben bonne.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Mais je vois que l'esprit n'a pas fait de progrès chez elle... Tu es toujours Marceline, n'est-ce pas?

MARCELINE, avec une révérence.

La fille du père Gervais; j'avons pas changé de père, madame.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Allons, je vois qu'elle est toujours la plus niaise du village.

MARCELINE.

La grosse Catherine est encore plus niaise que moi.

MADEMOISELLE KERBRIANT, lui faisant signe de se retirer.

Eh bien, va la remercier.

MARCELINE.

J'y vas, madame.

Elle fait une dernière révérence et sort.

SCÈNE VI

MADEMOISELLE KERBRIANT, CLAIRE.

MADEMOISELLE KERBRIANT s'asseyant et faisant signe à Claire d'approcher.

Voyons, ma bonne Claire, fais-moi ta petite confidence... As-tu songé au prix d'honneur?

CLAIRE.

Oui, chère tante.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Et maintenant tu vas me dire l'action louable et secrète, la bonne inspiration que Dieu t'a donnée pour mériter ce prix. Je suis seule juge, moi; mais j'ai promis d'être juste, et je veux que mon arrêt soit approuvé par les deux de vous trois qui ne recevront pas le prix .. Allons... parle... Je t'écoute...

CLAIRE, embarrassée.

Vous voulez que... déjà... Un peu de réflexion...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu as besoin de réfléchir pour me raconter ce que tu as fait?...

CLAIRE.

Non... mais... cependant... (On entend la voix de Marceline qui prélude dans la coulisse.) Ah! voilà Marceline qui chante sa chanson... Vous ne connaissez pas cette chanson, bonne tante?... Elle m'amuse toujours...

MARCELINE, dans la coulisse, fredonnant.

J'aimons ma chaumière
Et ma basse-cour;
Petite fermière
N'a pas d'autre amour.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Est-elle bête sa chanson?

CLAIRE.

Oui, mais si vous entendiez l'air!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Laissons cette niaise... Voyons, raconte-moi...

CLAIRE.

Écoutons.

MARCELINE, dans la coulisse, fredonnant.

J'ouvre la garenne,
L'étable est à moi,
Et j'en suis la reine,
Sans avoir de roi.

CLAIRE.

Je vais lui dire de se taire; sa chanson a trente-deux couplets.

Elle s'esquive rapidement.

SCÈNE VII

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Elle se lève.

Ah! ma petite nièce, il y a un mystère là-dessous, tout cela n'est pas naturel. On fait de la ruse avec moi... ce n'est pas bien!... Comme elle a su finement esquiver ma demande!...

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE KERBRIANT, PAUL.

PAUL.

Ah! quel bonheur! Vous êtes seule, chère tante; je vous cherchais pour vous raconter ma bonne action...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

D'abord, mon chéri, je t'arrête tout court... à ces derniers mots... Écoute bien ceci... On ne doit pas dire : J'ai fait une bonne action. Parler ainsi c'est commettre une faute d'orgueil, et la vanité gâte les plus belles choses, même une bonne action; entends-tu?

PAUL, frappant du pied.

Bon! Je commence par une sottise.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Oui, mais puisque tu l'avoues elle t'est pardonnée; péché avoué, péché absous... Maintenant, j'écoute le récit de ton action.

PAUL, regardant de tous côtés.

Personne autre ne m'écoute au moins...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Très-bien! de mieux en mieux... Si c'est vraiment une bonne action que tu as faite avec la main droite, tu dois la cacher à la main gauche; Dieu suffit comme témoin.

Elle s'assied, Paul se met à genoux devant elle.

PAUL.

Vous savez, chère tante, que j'étais malade au mois de novembre dernier. Après ma convalescence, le médecin m'ordonna de faire tous les matins une promenade au ruisseau des tilleuls, du côté de la pauvre vieille mère Barnaud... Vous la connaissez, cette bonne femme qui a une vache noire...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Je ne la connais pas, mais c'est égal, dis toujours.

PAUL.

Là, je devais boire une jatte de bon lait frais, par ordonnance du médecin, pour me rétablir... C'est bon le lait frais, quand il est chaud, n'est-ce pas, ma tante?

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Excellent... Continue.

PAUL.

Ma bonne petite mère me donnait tous les matins trois gros sous pour payer ce lait... Alors, moi, je me suis dit : Mais je me porte tout à fait bien, je n'ai pas besoin de me rétablir;

ce serait un remède de gourmandise; le médecin peut se tromper, un médecin n'est pas le bon Dieu. Ne buvons pas de lait et donnons les trois gros sous à la vieille veuve du sonneur, une autre pauvre femme qui mourait de faim dans cet hiver si mauvais. Je n'ai rien bu, j'ai fait l'aumône quatre mois à la veuve, et voyez comme je me porte bien! Le médecin croit que c'est lui qui m'a guéri. Enfoncé le médecin!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Embrasse-moi; tu es charmant. Je suis très-contente de toi, mon enfant; mais je te dirai plus tard ce que je pense de ta bonne action et ce qu'elle mérite comme récompense... Voici ta sœur Blanche; retire-toi et n'écoute pas aux portes.

PAUL, très-bas à sa tante.

Je crois que mes deux sœurs n'ont pas concouru pour le prix.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Alors, tu ne peux pas manquer de l'avoir.

PAUL.

Oh! si j'étais seul!

Il sort.

SCÈNE IX

MADEMOISELLE KERBRIANT, BLANCHE.

BLANCHE.

Comme mon frère m'a regardée en sortant!... Est-ce que vous lui avez donné le prix?

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Sois tranquille, rien n'est donné... Voyons, ma chérie, qu'as-tu fait, toi, pour le mériter?

BLANCHE, avec modestie.

Rien !

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Rien ! Est-ce bien possible?...

BLANCHE.

C'est que... j'ai fait si peu de chose, si peu...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Allons, courage... dis toujours... Le bon Dieu se contente de peu, et je me garderai bien d'être plus exigeante.

BLANCHE.

Et même je n'ai aucun mérite... parce que, voyez-vous, bonne tante, ce n'est pas moi qui ai découvert la bonne action ; c'est la bonne action qui m'a découverte.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ah ! tu piques ma curiosité, et ta modestie est déjà une chose louable et digne de récompense... Raconte-moi donc de quelle manière une bonne action t'a rencontrée sur son chemin...

BLANCHE.

Vous savez, ma tante, quel horrible hiver nous venons de passer...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Oui, un hiver épouvantable ; l'Océan a été pris devant Saint-Malo. Les pauvres ont bien souffert !

BLANCHE.

Un soir des premiers jours de décembre, j'étais au kiosque du jardin... vous savez, ce kiosque qui regarde la grande route d'Orléans à Paris...

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Je connais ce kiosque...

BLANCHE.

La campagne avait disparu sous une couche de neige, et la neige tombait toujours. On ne voyait que du froid dans l'air; c'était affreux! Moi, j'étais couverte de mon manteau fourré, et, de temps en temps, je dégelais la vitre avec mon souffle pour voir tomber cette pluie de neige lente, et je me trouvais heureuse en pensant à notre salon boisé si chaud, à notre souper devant un bon feu, à ma petite chambre toute garnie de tapis, de portières et de rideaux. Mon Dieu, me disais-je, que c'est beau et bon l'hiver!... Tout à coup, à travers la neige, je vis une forme humaine, toute blanche, qui s'avançait péniblement et qui s'arrêta même devant le kiosque au moment où je m'inclinais sur la vitre. Bientôt j'entendis un prélude de vielle, et une voix douce, qui tremblait de froid, disait ceci :

Dans une riche demeure,
Vous, assis près d'un bon feu,
Écoutez celui qui pleure;
Pour vivre il lui faut bien peu.
A qui travaille
Et meurt de faim,
Un peu de paille,
Un peu de pain;
Au pauvre artiste
Un petit coin;
La nuit est triste,
Paris est loin!

MADEMOISELLE KERBRIANT, émue.

Chère enfant, je désire la suite.

BLANCHE.

Je mis Georges, notre cocher, dans la confidence, et il

donna l'hospitalité et toutes sortes de soins à ce pauvre voyageur, qui, le lendemain, put reprendre la route de Paris, après un bon sommeil chaud, un bon repas et un peu d'argent... Mais moi, je me dis ceci : La Providence m'a envoyé ce malheureux pour m'apprendre que bien d'autres devaient passer aussi sur la grande route, mourant de toutes les agonies de cet affreux hiver, le froid, la misère, la faim. Cette idée n'a pas été perdue, et tous les soirs, à la même heure, j'ai vu passer dans la neige un protégé de la Providence, un ami du bon Dieu, et j'ai été assez heureuse pour faire toutes les nuits le noble métier d'hôtesse du malheur... Vous pleurez, ma bonne tante! Oh! ne me donnez aucun prix; vos larmes me récompensent bien assez.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Parle plus bas!... j'entends venir de ce côté... Personne ne doit connaître ton secret et voir mon émotion.

SCÈNE X

LES MÊMES, PAUL, CLAIRE.

PAUL, avec impatience.

Oh! nous ne pouvons pas attendre plus longtemps! ma sœur Blanche est trop amusante avec sa bonne action.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Mais il reste encore ta sœur Claire, mon petit Paul...

PAUL.

Ah! mon Dieu! ça ne finira donc pas! Je croyais être seul, toute la maison a concouru!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ce sera plus glorieux pour le vainqueur... Claire, veux-tu me parler en confidence?

CLAIRE.

Non, ma tante... tout le monde peut rester ici... Je vais vous présenter une de mes amies... (Elle parle au dehors.) Par ici, par ici, mademoiselle !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARCELINE.

Marceline a quitté son costume villageois ; elle porte le costume des nobles demoiselles de l'époque. Elle tient un éventail et sa tournure est pleine de distinction. Son accent est aussi complétement changé.

MARCELINE, saluant.

Je suis très-honorée d'être présentée au château de Valbois par ma jeune amie, mademoiselle Claire. On quitte Paris sans peine dans la saison des lilas. Le beau monde déserte Versailles et court les champs ; M. de Choiseul a ouvert ses salons d'été à Chanteloup. La semaine passée, après avoir entendu le *Miserere* à Longchamps, nous sommes partis pour Chanteloup ; on a joué le *Devin du Village* de M. Rousseau, de Genève. Un M. Legros, haute-contre de la Porte-Saint-Martin, a chanté à ravir. On lui a demandé son fameux couplet sur la naissance de monseigneur le dauphin ; sa voix est du dernier bien... Connaissez-vous le couplet? (Signes négatifs.) Il est charmant. Le voici.

Elle chante en chevrottant.

Amis, célébrons cet enfant
Qui nous rend heureux en naissant ;
C'est presque notre frère.
Eh bien,
Son père est notre père,
Vous m'entendez bien.

Ce couplet fait fureur à la cour et à la ville. En fait de modes, rien de neuf. Les femmes ne mettent plus de mou-

ches, les hommes portent des gants. On dit que le bailli de Suffren va repartir pour les Indes. On a publié une édition d'*Estelle* avec des gravures de Lejay; c'est d'un pastoral délicieux! un bijou de campagne s'il en fut; nous en ferons notre livre de château cet été.

CLAIRE, riant.

Eh bien! personne ne répond à mon amie? (Moment de silence; mademoiselle Kerbriant, Blanche et Paul écoutent et regardent avec étonnement.) Voilà pourtant mon élève, une élève que j'ai formée en six mois : elle va vous en donner la preuve.

MARCELINE, reprenant sa voix de paysanne.

J'aimons ma chaumière
Et ma basse-cour;
Petite fermière
N'a pas d'autre amour.

TOUS, après avoir contenu le rire, s'écrient :

C'est Marceline! c'est Marceline!

MARCELINE, sautant.

C'est Marceline!

CLAIRE.

Voilà les bienfaits de mon éducation secrète.

PAUL, avec tristesse.

C'est décidé; ma sœur Claire aura le prix!

CLAIRE.

Et Marceline lit comme un ange; elle écrit comme moi; elle ne dit plus morguenne, tatigué, j'avions, et toutes ces horreurs que les paysannes devraient oublier une bonne fois pour ne plus nous écorcher les oreilles; il est si aisé de ne pas dire toutes ces bêtises!

MARCELINE.

Oui, c'est très-aisé ; la preuve, c'est que je parlerais maintenant une semaine sans les dire une seule fois.

CLAIRE.

Et enfin, pour achever son éducation, je lui paye, sur mes économies, un an de couvent à Paris.

MARCELINE, essuyant une larme.

Hélas ! tout cela est bien beau ; mais j'éprouve là un serrement à l'idée de quitter mon village ; il est beau, lui aussi, c'est pour lui qu'on a fait ces vers :

Déclamant.

Adieu, mon village
Qu'à la fleur de l'âge
Je quitte demain !
Adieu, mes prairies,
Adieu, fleurs chéries,
Bijoux de ma main !
Adieu, blés et vignes,
Qui formez deux lignes
Sur le grand chemin !
Ma triste pensée
Sur vous est laissée,
Oui, je pars demain !

Si je vous regrette,
Je suis toujours prête
A vous revenir.
Robes et dentelles,
Hélas ! valent-elles
Votre souvenir !
Loin du toit champêtre,
Ma gaîté peut-être
Bientôt va finir.
Si je vous regrette,
Je suis toujours prête
A vous revenir !

Et, puisque je suis en train de pleurer, je vais faire mes adieux à madame de Valbois.

Elle sort en courant.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, moins MARCELINE.

MADEMOISELLE KERBRIANT à Claire.

Voilà une heureuse que tu as faite.

CLAIRE, avec tristesse.

Heureuse!... J'ai bien peur de m'être trompée.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Ton intention a été excellente, ma bonne Claire, cela suffit. Je te sais un gré infini de tous les soins que tu as pris pour l'éducation d'une pauvre fille villageoise, mais je te crois assez sage pour t'apprendre que le prix d'honneur ne te sera pas donné...

PAUL, triomphant.

Ah! je crois bien! Changer une villageoise en demoiselle, quelle idée! C'est comme si on voulait mettre la place Royale dans notre parc; chacun doit garder sa place, comme dit ce vieux philosophe, notre voisin, qui est tout habillé de noir.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Et toi, mon chéri, apprends de bonne heure à faire une action louable pour l'amour de Dieu...

PAUL.

Cela veut dire que je n'ai pas le prix.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Écoutez, mes chers enfants, Claire et Paul, quand vous saurez ce que votre sœur Blanche a fait, vous lui donnerez vous-mêmes le prix?

CLAIRE.

Bonne tante, nous vous croyons sur parole et nous ne voulons rien savoir; et j'embrasse de tout mon cœur cette sœur chérie qui a mieux fait que moi... Embrasse donc, toi aussi, Paul.

PAUL, embrassant Blanche, à part.

C'est égal, je voudrais bien savoir ce qu'elle a fait de si merveilleux.

MADEMOISELLE KERBRIANT, prenant un médaillon dans un pli de son corsage.

Blanche, ma bonne nièce, voici le prix que tu as mérité, c'est le portrait de ton père, mort glorieusement à Pondichéry au service de la France.

BLANCHE, émue et prenant le médaillon avec respect.

Ce trésor de famille ne me quittera plus.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, MARCELINE.

MARCELINE, arrivant au moment où mademoiselle Kerbriant donne le prix et regardant avec beaucoup d'étonnement.

Ah! mon Dieu! C'est mademoiselle Blanche qui a gagné le prix!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Oui, Marceline.

MARCELINE.

Elle a donc fait l'éducation de deux paysannes?

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu sauras tout dans huit jours, quand ma sœur, madame de Valbois, descendra aux salles basses du château, après sa longue maladie...

MARCELINE.

Mais madame de Valbois descendra ce soir.

TOUTES.

Comment, ce soir?

MARCELINE.

Eh bien! oui, je viens de la guérir, moi; je viens d'avancer de huit jours son rétablissement. Madame de Valbois, comme elle vient de me le dire, a gagné huit jours de plus dans sa vie; c'est beaucoup... Ah!... et c'est moi, non, ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Claire qui a donné ces huit jours à sa mère... Ah!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Explique-toi donc.

MARCELINE.

Vous voulez que je vous explique ce qui est clair comme le jour?

TOUTES.

Oui.

MARCELINE.

En me voyant entrer, en m'entendant parler et en me reconnaissant, madame de Valbois a ri de si bon cœur

qu'elle a repris toute sa santé en un clin d'œil. Le rire est un remède, et le meilleur de tous les remèdes, mais on ne le trouve pas dans les pharmacies, parce qu'il ne coûte rien. Vous voyez donc bien que c'est mademoiselle Claire qui a guéri sa maman. En voilà un prix de famille bien gagné! ça vaut mieux que le médaillon.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu as raison. Ainsi vous voyez, mes enfants, que les bonnes œuvres sont toujours récompensées...

PAUL, d'un ton lamentablement comique.

Je ne m'en aperçois pas!

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Paul, mon ami, tu devrais avoir plus de confiance envers ta bonne tante.

PAUL.

Oui, j'ai confiance, mais je ne vois rien venir.

MADEMOISELLE KERBRIANT.

Tu iras aujourd'hui chez la vieille mère Barnaud, et tu lui achèteras, pour toi, sa belle vache noire, et sans marchander; je la paye et je te la donne.

PAUL, sautant de joie et embrassant sa tante.

Merci, bonne tante; je vous ferai boire du lait gratis.

MARCELINE, ôtant sa perruque poudrée.

Et moi je garderai le troupeau de M. Paul. Tatigué! je restons paysanne! Adieu Paris, les vendanges ne sont pas faites. Mon éducation a guéri madame de Valbois, morguenne! je ne la regrettons pas, mais je ne veux pas quitter ma mère, je veux rester paysanne comme elle, et si, en appre-

nant cela, ma pauvre mère me laisse tomber une de ses larmes sur la main, ce sera mon prix d'honneur.

BLANCHE.

Mon frère, ma sœur, Marceline, entourons ma bonne tante et remercions-la de tout ce qu'elle a fait pour nous.

TOUS.

Oui, oui !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

La Comédie chez soi. 3
Une Éducation. 37
M. Rousseau. 71
Comédiens et Diplomates 111
Gloire et Amour. 207
Le récit de Théramène. 237
La soubrette de Clairon. 253
Le Prix de famille. 297

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.